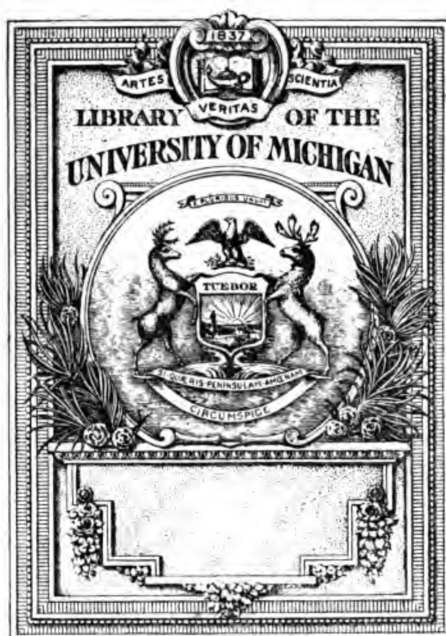
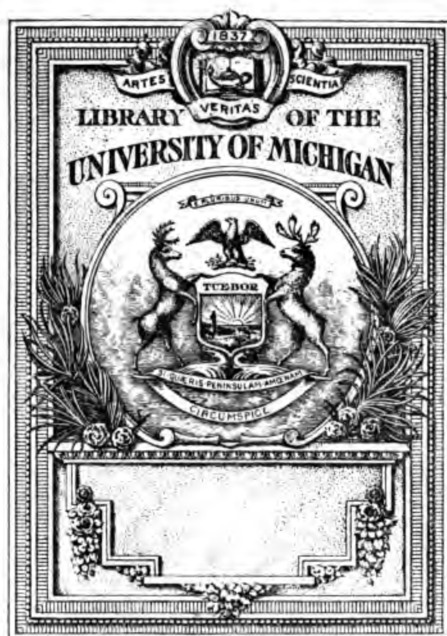



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DE LA

DOMINATION

des Arabes et des Maures

EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

CET OUVRAGE SE TROUVE,

A BRUXELLES, chez Brunet et Charles Frugèr, Libraires, rue de la Madelaine.

Autres Ouvrages chez les mêmes :

Mémoires, souvenirs et anecdotes, par M. le comte de Ségur, de l'Académie française, 1er vol. in-8, sur papier satiné des Vosges, orné du portrait de l'auteur et d'un fascimilé de son écriture. (l'ouvrage aura 3 vol. qui seront publiés successivement) 7 50

Le Mexique en 1823, ou Tableau physique, moral et politique de la Nouvelle-Espagne ; contenant des notions exactes et pour la plupart inconnues en Europe, sur sa situation actuelle, ses productions naturelles, son état social, ses manufactures, commerce, agriculture etc.; suivi d'un appendice de documens officiels publiés par le ministère anglais *en juin dernier*, sur cette intéressante contrée ; son industrie, ses arts, etc., etc. ; et *la nécessité de reconnaître son indépendance.* Accompagné d'un atlas de vingt planches, composé de deux plans de la ville de *Mexico ;* le premier, dressé par ordre de *Montézuma*, pour *Fernand Cortez ;* et le deuxième représentant cette capitale *telle qu'elle est aujourd'hui ;* les vues des principales cités du pays ; les costumes, les antiquités, etc., etc., dessinés sur les lieux mêmes par M. Bulloch, auteur de la Narration, et propriétaire du musée Mexicain formé par lui au Mexique, et maintenant établi à Londres. Traduit de l'Anglais par M.***, avec un avant-propos et des notes par Sir John Byerley, 2 vol. in-8, avec l'atlas et les costumes coloriés. Prix. 20 0

Mémoires sur la vie et le siècle de Salvator Rosa, par lady Morgan, traduit par le traducteur de *l'Italie*, du même auteur, et par M.***, 2 vol. in-8 avec un portrait. 12 0

Le même, 2 vol. in-12. Prix. 6 0

Cet ouvrage brille à la fois par un style toujours pur, correct et élégant, quoique vigoureux. Il est rempli d'observations fines et judicieuses. — Les Mémoires de Salvator Rosa, dans lesquels figurent les plus grands personnages, offrent une narration pleine d'intérêt.

Souvenirs (mes) de 1814 — 1815, par M.***, 1 vol. in-8. Prix. 5 0

Cet ouvrage, rempli d'anecdotes piquantes et curieuses, est relatif aux événemens de l'époque. — Rien n'est plus attachant que la lecture de cet opuscule composé par un fonctionnaire français, à la fois acteur et témoin des faits qu'il raconte.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON.

HISTOIRE

DE

LA DOMINATION

des Arabes et des Maures

EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL,

DEPUIS L'INVASION DE CES PEUPLES JUSQU'A LEUR EXPULSION DÉFINITIVE;

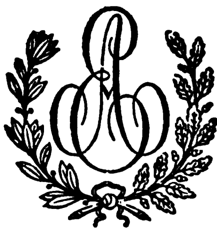
Rédigée sur l'histoire traduite de l'arabe en espagnol

DE M. JOSEPH CONDE,

Membre de plusieurs sociétés savantes, bibliothécaire de l'Escurial, de l'Académie d'histoire, etc.

Par M. De Marlès.

TOME II.



Paris,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,

RUE MAZARINE, N° 30.

1825.

HISTOIRE

DE LA DOMINATION

DES

ARABES EN ESPAGNE.

SUITE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Alhakem laissa la couronne à Hixêm, son fils unique, âgé d'environ onze ans; ce prince, malgré sa jeunesse, fut proclamé solennellement, trois jours après la mort de son père, au milieu d'une assemblée générale des walis, des cadis et des wasirs. Hixêm reçut le nom de El Muyad Bilah,

qui signifie *protégé de Dieu.* Giafar ben Othman présidait à la cérémonie en sa qualité d'hagib, et la tutelle du roi fut confiée à sa mère Sobeiha (1), depuis dix ans maîtresse des affaires par l'ascendant qu'elle avait su prendre sur l'esprit d'Alhakem. Elle avait été digne au surplus de la confiance du roi par ses lumières et par sa prudence, et elle avait toujours fait un noble usage de l'autorité dont elle jouissait. Comme elle avait beaucoup de créatures parmi les wazirs du palais, elle conserva son crédit sans opposition, et elle ne tarda pas à le montrer d'une manière éclatante aux dépens de l'hagib Giafar.

Elle avait pour secrétaire un homme à qui

(1) Les Arabes donnaient toujours à leurs filles des noms significatifs, qu'ils empruntaient aux grâces, aux vertus ou à la nature. Sobeiha veut dire *aurore*, Redhiya *douce et agréable*, Nocima *gracieuse*, Zahra *fleur*, Saïda *heureuse*, Amina *fidèle*, Selima *pacifique*, Zahira *fleurie*, Safia *choisie et pure*, Naziha *délicieuse*, Kinza *trésor*, Kethira *féconde*, Maliha *belle*, Lobna *blanche comme le lait*, Lulu *perle*, etc. Parmi les Arabes d'Espagne, le huitième jour qui suivait la naissance d'un enfant était l'époque d'une fête de famille, qui se terminait par l'imposition d'un nom au nouveau-né. L'aïeul ou le père, après avoir invoqué Alà, disait ce nom à l'oreille de l'enfant, puis il le répétait aux assistans, et après la cérémonie on faisait des largesses aux pauvres.

ses grandes qualités avaient mérité l'estime du roi et l'entier dévouement de sa maîtresse. Il avait donné à la guerre des preuves de sa valeur et de ses talens militaires, il en avait donné au conseil d'habileté et de prudence. Des dehors prévenans, des manières affables relevaient l'éclat de son mérite, de sorte qu'il était généralement aimé et respecté, non-seulement par la noblesse et le peuple de Cordoue, mais encore par les wazirs de la cour et les walis des provinces. Cet homme s'appelait Muhamad ben Abdala ben Abi Amèr. Il était né l'an 327 de l'hégire, à Toro, village de l'Andalousie, aux environs d'Algéciras; et jeune encore, il vint à Cordoue, où il fit de brillantes études. Ses succès l'ayant fait distinguer, Sobeiha en fit son secrétaire, puis son intendant, et lui donna une confiance sans bornes. Après la mort d'Alhakem, Sobeiha crut devoir mettre en ses mains les rênes du gouvernement, et la nation entière applaudit à son choix, hormis l'hagib Giafar et ses enfans, qui regardèrent l'élévation de Muhamad comme un acte d'ingratitude envers d'anciens serviteurs, et qui n'osèrent pourtant faire éclater trop ouvertement leurs murmures.

Hixêm, porté par son naturel au plaisir et à la paresse, n'annonçait aucune de ces qualités qui font les grands princes, soit dans la paix

soit dans la guerre. Livré tout entier aux amusemens de son âge, il passait sa vie entouré de jeunes esclaves, compagnons ou instrumens de ses jeux, et il ne sortait jamais du palais ou des jardins; on l'y tenait pour ainsi dire enfermé sans le laisser communiquer avec personne. Sabûr, le Persan, qui, en sa qualité de wali de Mérida, était venu à Cordoue pour assister au couronnement, ne put réussir à lui parler ni même à le voir. Sobeiha, d'accord avec Muhamad, allégua divers prétextes pour se dispenser de lui montrer le prince.

Cependant Muhamad s'attachait à gagner l'amitié des grands et la faveur du peuple en distribuant à propos des honneurs et des récompenses, en s'offrant à tous sous l'extérieur le plus doux, en accueillant avec bienveillance les savans qui pouvaient exercer de l'influence sur l'opinion, en imposant les liens de la reconnaissance à tous ceux qui jouissaient de quelque crédit. Voulant signaler par des actions d'éclat les commencemens de son ministère, n'ignorant pas d'ailleurs que beaucoup de Musulmans, emportés par un zèle voisin du fanatisme, reprochaient en secret au roi Alhakem la condescendance dont il avait usé envers les chrétiens et la longue paix qu'il leur avait accordée, il annonça une expédition prochaine contre le roi

de Léon, convoqua les troupes, avertit les walis des frontières, manifesta hautement l'intention de conquérir l'Espagne entière, et jura aux chrétiens haine et guerre éternelles. Pour n'être point troublé dans l'exécution de ses projets, il commença par pacifier l'Afrique en concluant un traité avec Balkin ben Zeïri de Zanhaga, qui venait de recommencer une guerre où s'était déjà versé tant de sang, où tant de trésors avaient été prodigués. L'hagib Giafar et ses partisans saisirent cette occasion de blâmer l'administration de Muhamad, qui faisait la paix avec les anciens ennemis d'Alhakem, et déclarait la guerre aux chrétiens, qui depuis tant d'années demeuraient fidèles à leurs conventions. Muhamad méprisa ces plaintes, et n'en persévéra pas moins dans ses desseins avec une opiniâtreté qui le porta même jusqu'à l'injustice. Il avait reçu de Giafar ben Aly (1), gouverneur d'une place d'Afrique que les Bérébères tenaient bloquée, des lettres qui lui annonçaient que cette place

(1) Ce Giafar avait été élevé par Alhakem à l'emploi d'hagib, en récompense des services qu'il avait rendus dans une expédition contre Jusuf Zeïri, père de Balkin. Quelque temps après il avait été renvoyé en Afrique, et remplacé au ministère par Giafar ben Othman, qui était de la même famille.

serait forcée à se rendre, faute de moyens de défense, si elle n'était secourue à temps. Muhamad, qui avait déjà négocié avec Balkin, ne s'occupa nullement de la demande de Giafar; celui-ci fut contraint de capituler. Cette capitulation inévitable devint le prétexte de la disgrâce du wali et de sa famille; et ce fut ainsi qu'en sacrifiant des innocens, Muhamad crut se sauver du reproche qu'il était, par sa négligence, la principale cause de ce malheur. L'infortuné Giafar fut jeté dans une prison dès son arrivée à Cordoue. Il n'y demeura pas longtemps dans l'attente du sort qui lui était destiné; et Muhamad lui fit trancher la tête qu'il envoya comme un don précieux à son allié Balkin, préludant ainsi aux persécutions qu'il devait faire éprouver aux amis et aux parens de la victime. Mais, tandis qu'il se montrait si sévère envers Giafar, il se piquait dans toutes les autres occasions de générosité et de clémence. Abdelmélic ben Mondhar avait été frappé d'une sentence de mort pour des délits de jeunesse qui ne méritaient pas un si terrible châtiment. Muhamad révoqua la sentence, et il gagna, dans les partisans d'Aben Mondhar, autant d'amis que le supplice de Giafar lui en avait fait perdre.

An de J. C. 977. De l'hégire, 367. Muhamad ne tarda pas à partir pour les frontières, afin de reconnaître par lui-même l'état

des places et des provinces, et de hâter par sa présence les préparatifs de la guerre. Il commença sa tournée du côté de l'orient, remonta l'Ebre jusqu'à Sarragosse, et laissa partout l'ordre de lever des troupes; descendant ensuite vers le pays qu'arrose le Duero, il se mit à la tête de celles de Mérida et de la Lusitanie, qui s'y étaient déjà rassemblées, et il entra dans la Galice, où il exerça les plus grands ravages sans trouver de résistance, tant cette attaque avait été imprévue. Il revint à Cordoue avec beaucoup de butin, et un grand nombre de prisonniers qui furent réduits à l'esclavage. Le succès de cette première expédition réveilla l'ardeur martiale des Musulmans, presque éteinte au milieu des douceurs d'une longue paix; et il n'eut pas de peine à réunir une armée considérable, que vinrent grossir encore les troupes africaines qu'envoyait Balkin ben Zeïri, conformément aux clauses de son traité avec Muhamad.

Ce fut dans ce temps que se terminèrent les travaux immenses destinés à conduire à Ecija les eaux du Guadalquivir. Une inscription (1) gravée

---

(1) Elle était conçue en ces termes: « Au nom du Dieu » clément et miséricordieux. La princesse, mère du chef » des croyans, Hixêm, favorisé de Dieu, fils d'Alha-

sur le marbre fut placée sur le front de la muraille qui soutenait l'aquéduc.

An de J.C. 978. De l'hégire, 368. La seconde entrée de Muhamad dans la Galice ne fut pour lui qu'une occasion nouvelle de victoires et de succès. Les chrétiens ne purent s'opposer à la marche d'une armée qu'animait l'espoir du pillage plus encore que le zèle religieux ; ils furent enfoncés, poursuivis, et un nombre infini de prisonniers tomba au pouvoir du vainqueur, qui les fit servir à orner son triomphe lorsqu'il rentra dans Cordoue. Ce fut en cette occasion qu'il reçut par acclamation le surnom d'*Almanzor* (1); on le salua pareillement du titre auguste de soutien de l'honneur national ; et il ne prouva que trop dans la suite, aux dépens des princes chrétiens, qu'il méritait ce tribut de la reconnaissance publique. Tout le butin fut distribué aux soldats à l'exception du quint appartenant au trésor, et sauf le droit de préférence qu'un long usage accordait aux prin-

---

» kem, a fait construire cet aquéduc. Que Dieu protége » la mère et le fils! qu'il donne à la princesse les récom- » penses qu'elle mérite! L'ouvrage a été terminé par les » soins d'Ahmed ben Abdala, cadi de la province d'Ecija » et Carmona, durant la seconde lune de rébie de l'an 367 » de l'hégire. »

(1) Almanzor signifie victorieux, heureux vainqueur.

cipaux chefs de l'armée, sur les esclaves de l'un et de l'autre sexe et sur les troupeaux. Il fit aussi revivre l'ancienne coutume de donner un banquet aux soldats après la victoire, et il visita tous les groupes, appelant chaque soldat par son nom, lui adressant des choses flatteuses, invitant même à sa propre table ceux qui s'étaient le plus distingués, et les traitant avec les plus grands honneurs.

On dit que, depuis l'époque de sa première incursion en Galice, Muhamad Almanzor contracta l'habitude de faire secouer la poussière dont ses habits étaient couverts toutes les fois qu'il rentrait sous sa tente après le combat, et que cette poussière, soigneusement recueillie, était conservée dans une caisse qui le suivait durant tout le cours de ses expéditions ; il la destinait à couvrir et environner son cercueil.

A peine Almanzor eut-il pris quelques jours de repos qu'il se rendit à Tarragonne. Là, ayant rassemblé toutes les troupes de la frontière, il les conduisit dans le pays voisin, qu'il ravagea, et il porta la terreur jusque sous les murs de Barcelone. Il récompensa les soldats avec tant de profusion et de libéralité, que l'officier chargé de recevoir le quint appartenant au roi ne retira que fort peu de chose. Aussi l'hagib Giafar, qui était préfet du trésor, laissa échapper ce propos,

que si les expéditions de l'hagib Muhamad lui rapportaient beaucoup de gloire, au dire de ses amis, elles donnaient fort peu de profit à l'état, auquel elles coûtaient beaucoup de soldats et de cavaliers; et là dessus il se mit à vanter la sage conduite du roi Alhakem. Ces paroles, dictées par l'inimitié ou par une imprudente franchise, ne manquèrent pas de parvenir à la connaissance d'Almanzor; et, comme il était alors extrêmement dangereux de se déclarer contre lui ou même de ne pas lui paraître entièrement dévoué, Giafar ne tarda pas à recevoir l'ordre de se constituer prisonnier dans une des tours de Cordoue; privé successivement de tous ses emplois, il eut encore la douleur de voir ses biens confisqués. On assure qu'Almanzor ne borna pas là sa vengeance, et que trois ans après il le fit périr; d'autres prétendent que Giafar mourut de chagrin.

Un événement sinistre venait de se passer dans Cordoue. Maron ben Abderahman, arrière-petit-fils du roi Abderahman Anasir, âgé d'environ seize ans, et déjà très-renommé pour son érudition et son talent pour la poésie, avait eu le malheur de tuer son père, bien qu'involontairement; voici à quelle occasion. Il avait été élevé dès son enfance avec une jeune fille qui devait le jour à une esclave d'Abderahman son

père. Ils s'étaient d'abord aimés comme des enfans peuvent s'aimer ; mais le sentiment qui les unissait, croissant avec l'âge, était devenu une passion violente. Abderahman l'ignorait, et il ne s'aperçut qu'un peu tard du danger que courait son fils auprès d'une fille d'une grande beauté ; il les sépara, et ne fit qu'irriter leur amour en lui opposant des obstacles. Le jeune Maron parvint un jour à s'introduire dans les jardins de son père, et voyant l'objet de sa passion il s'approcha d'elle furtivement et lui dit : « Nous n'avons » pas de temps à perdre, suis-moi ; sauvons-» nous. » La jeune fille ne sut point résister, et les approches de la nuit favorisant leur fuite, ils arrivèrent jusqu'à la porte du jardin : là ils rencontrèrent Abderahman. Maron, aveuglé par la violence de son amour, ne le reconnut pas. Il ne fit pas réflexion qu'à une heure semblable, et dans un lieu pareil, cet homme ne pouvait être que son père; et craignant que cette rencontre ne s'opposât à son évasion, il tira son épée et la lui passa au travers du corps. Aux cris d'Abderahman ses esclaves accoururent : Maron se serait sans peine ouvert un passage au milieu d'eux ; mais sa maîtresse évanouie tomba dans ses bras, et trop occupé à la soutenir pour pouvoir se défendre il fut désarmé. Maron fut aussitôt emprisonné par ordre du cadi. Le grand

cadi, après avoir pris tous les renseignemens qu'on put lui fournir sur ce malheureux événement, et sachant que Maron était proche parent du roi, crut devoir consulter la princesse Sobeiha, qui gouvernait l'état en l'absence d'Almanzor. Maron fut condamné par le tribunal des cadis à rester en prison autant d'années qu'il s'en était écoulé depuis sa naissance, et la sentence fut confirmée par Hixêm et sa mère. Lorsqu'Almanzor fut de retour de son expédition, il dit à Hixêm qu'il avait jugé en jeune homme amoureux et non en père de famille. Cependant il laissa Maron jouir de la faveur qu'il avait obtenue; et l'infortuné employa le temps de sa longue captivité, qui ne finit que seize ans après, à composer des romances qui augmentèrent sa triste célébrité.

Vers la fin de la même année, Abdelmélic, wali de Tolède, tua en duel l'alcaïde de Médina-Cœli, qui jouissait auprès d'Almanzor d'une grande réputation de valeur et de probité. L'hagib vengea sa mort en destituant Abdelmélic; il remplaça ce dernier par un homme qui passait pour dur et avare, quoiqu'il fût extrêmement riche, mais qui avait la faveur de Sobeiha. Almanzor, parvenu au plus haut degré de la puissance, n'oubliait pas ce qu'il devait à cette princesse, et il ne perdait jamais l'occasion de

lui marquer sa reconnaissance. De son côté Sobeiha s'enorgueillissait d'avoir donné Almanzor à l'Espagne ; et, pendant toute sa vie, elle ne se conduisit que par les conseils de ce ministre, dont les volontés étaient des lois pour la nation et pour elle. L'un et l'autre travaillèrent constamment de concert à rendre l'empire puissant et respecté ; et tandis qu'Almanzor poursuivait avec tant d'éclat la carrière des armes, elle s'occupait du gouvernement intérieur, élevait d'utiles monumens, et faisait construire à Cordoue une superbe mosquée qui prit son nom, par les soins du Sahib-xarta (1) de la ville.

Almanzor ne laissait pas aux chrétiens le temps de respirer ; et ses fréquentes irruptions, qui se renouvelaient deux fois tous les ans, tantôt dans la Galice ou dans la Castille, tantôt du côté de Barcelone ou vers la Navarre, les avaient forcés d'abandonner tout le plat pays et de se réfugier dans les montagnes. Menacés jus-

An de J.C. 980. De l'hégire, 370.

(1) On appelait de ce nom le préfet ou directeur de la police. Il avait le commandement de la force armée et de tous les corps de troupes institués pour maintenir l'ordre et veiller à la sûreté publique. En l'absence du wali, il le remplaçait. Les wazirs étaient plus spécialement occupés des détails de l'administration ; c'étaient des conseils ou assesseurs du wali.

que dans leurs dernières retraites, ils résolurent de tenter un nouvel effort pour en éloigner leur implacable ennemi ; et, les troupes de Léon s'étant réunies à celles du comte de Castille, ils furent en état de tenir la campagne. Les deux armées se trouvaient en présence ; elles préludaient par de vives escarmouches à une action générale ; les chrétiens avaient souvent l'avantage dans ces engagemens particuliers ; et Almanzor n'était pas sans inquiétude, parce qu'il avait dans ses rangs beaucoup de soldats de nouvelle levée sur lesquels il ne comptait pas. Un jour, après avoir fait la revue du camp, il dit à Mushafà, qui l'accompagnait, et dont il connaissait la bravoure consommée : « Combien crois-tu » que nous ayons parmi nous de bons soldats, » courageux et vaillans? Tu dois le savoir, ré- » pondit Mushafà. Je l'ignore, reprit Almanzor. » Penses-tu qu'il s'en trouvât mille? — Non, » certes! — Cinq cents? — Moins encore. — Cin- » quante? — A te parler franchement je n'en vois » guère que trois. » Cette réponse surprit Almanzor, qui en allait demander l'explication, lorsqu'on vint l'avertir qu'un cavalier chrétien, armé de toutes pièces, s'était présenté seul devant le camp, offrant le combat aux cavaliers musulmans.

Dans ces temps où la force du corps, utile

auxiliaire de la valeur, décidait le plus souvent de la victoire entre deux combattans, il n'était pas rare de voir des défis de ce genre précéder les batailles que se livraient deux armées ennemies. Le cavalier chrétien joignait au courage la vigueur et l'adresse; il donna la mort aux deux premiers Musulmans qui entrèrent dans la lice; et, comme il ne se présentait pas de nouvel adversaire, il s'écriait d'un ton arrogant: « Qu'est-ce qui vous retient? Je suis seul; venez » tous l'un après l'autre, venez deux à la fois. » Les chrétiens applaudissaient, et les Arabes frémissaient d'indignation et de rage. Alors un cavalier andalous, qui passait pour vaillant, sortit des rangs; mais la fortune trahit son attente, il fut renversé de cheval d'un coup de lance, mortellement blessé. Cette troisième victoire excita des cris de joie dans l'armée chrétienne; et, le vainqueur s'étant rapproché des siens pour prendre un cheval frais qu'on lui amenait, revint incontinent vers le camp des Arabes. Almanzor défendit que personne se présentât pour le combattre, et se tournant vers Mushafà: « Je vois bien, lui dit-il, la vérité de » ce que tu m'as dit tantôt; je n'ai pas plus de » trois guerriers courageux.—J'ai tout vu de mes » yeux, répondit Mushafà; les choses se sont » passées dans les règles; le cavalier chrétien est

» un brave, et il n'est pas étonnant que nos » Musulmans soient effrayés. — Dis plutôt, répliqua Almanzor, qu'ils sont déshonorés. Entends-tu ses provocations, ses insultes? Je n'y » puis tenir davantage. Si tu ne vas point le com» battre, j'y enverrai mon fils, ou bien j'irai moi» même. — Laisse-moi le soin de la vengeance, » reprit Mushafà. Vois-tu cette superbe peau de » tigre dont son cheval est couvert? elle sera » bientôt en ta puissance (1). — Qu'elle serve de » prix à ta victoire, dit Almanzor, elle sera un » témoignage de ta valeur! »

Quand Mushafà fut près du cavalier ennemi, celui-ci lui demanda fièrement qui il était: « Voici » ma noblesse, répondit Mushafà en secouant sa

(1) Dans ces sortes de combats les dépouilles du vaincu appartenaient de droit au général, qui pouvait à son gré les retenir ou en récompenser le vainqueur, ou les ajouter à la masse commune du butin. Cette coutume naquit peut-être du désir d'empêcher que l'appât du butin, but indigne d'un guerrier, ne portât les Arabes à exposer inutilement leur vie.

Ce fils qu'Almanzor voulait envoyer combattre le chrétien était Abdelmélic, très-jeune encore, mais plein de courage. Son père l'emmenait avec lui dans toutes ses expéditions pour qu'il apprît de bonne heure à commander les armées; Abdelmélic se montra digne d'Almanzor, comme on le verra dans la suite.

» lance. » Le combat s'engagea aussitôt ; et pendant long-temps la victoire fut vivement disputée ; mais à la fin, le musulman plus fort, plus adroit, ou plus heureux, ou mieux secondé par les mouvemens prompts et rapides de son cheval, porta au chrétien un coup terrible que celui-ci ne put parer. Il tomba de cheval ; Mushafa s'élançant promptement à terre, lui coupa la tête, emporta la peau de tigre, et revint triomphant auprès d'Almanzor, qui lui tendit les bras. Cet événement, peu important par lui-même, ne laissa pas d'avoir pour les chrétiens des suites funestes ; l'ardeur des Arabes s'était ranimée, et avant qu'elle se fût refroidie, Almanzor donnant le signal du combat, et chargeant, suivant sa coutume, à la tête de ses escadrons, obtint une sanglante victoire sur les chrétiens découragés. La nuit qui survint sauva ces derniers d'une déroute totale ; et quand le jour fut venu, les Arabes ne virent plus d'ennemis.

Lorsqu'Almanzor fut de retour à Cordoue, il y trouva Abdalà ben Ybrahim, à qui le roi Alhakem avait écrit peu de jours avant sa mort, pour l'engager à quitter l'Afrique. Il passait pour un des plus savans hommes de son siècle. Par malheur pour lui, il ne s'était décidé qu'un peu tard à céder aux instances du roi, de sorte

qu'Alhakem avait cessé de vivre lorsqu'il débarqua à Almérie. N'osant pas se flatter de recevoir à la cour du successeur de ce prince l'accueil auquel il devait s'attendre, il demeura assez long-temps dans cette contrée, pauvre et ignoré; mais à peine Almanzor eut-il découvert le lieu de sa retraite, qu'il lui fit dire de se présenter devant lui. Abdalà n'eut pas à se repentir alors d'être venu en Espagne; Almanzor le plaça d'abord dans le conseil, et peu de temps après il le fit cadi de Sarragosse.

An de J. C. 981. De l'hégire, 371. L'année suivante, Almanzor tourna de nouveau ses armes contre le roi de Léon; il fut accompagné du wali de Tolède, qui le seconda puissamment par ses talens militaires. Après avoir ravagé une grande étendue de pays, il alla assiéger Zamore, qui fut enlevée d'assaut. La terreur qu'inspira la prise de cette place fit tomber devant lui les portes de toutes les forteresses voisines. Il abattit leurs remparts, emmena beaucoup de captifs des deux sexes, et fit tant de butin qu'il n'y eut pas de soldat dont l'avarice n'eût lieu d'être satisfaite. Il entra, dit-on, à Cordoue, précédé de neuf mille esclaves. Le wali de Tolède en eut pour sa part quatre mille, et l'on assure qu'Almanzor en avait fait périr tout autant sur la route, à la suite d'une tentative de ces malheureux pour reprendre leur liberté.

Dès que la saison des chaleurs fut passée, les deux généraux rouvrirent la campagne; et l'expérience leur apprit qu'un ennemi n'est jamais à mépriser, quelque supériorité que l'on pense ou qu'on paraisse avoir sur lui. Les chrétiens évitaient avec soin d'en venir aux mains; ils se bornaient à observer la marche des Musulmans, à les suivre de loin, et à s'emparer des hauteurs. Almanzor avait divisé son armée en deux corps, et il campait dans une vallée où il y avait peu de pâturages, ce qui l'obligeait d'envoyer au loin des détachemens de cavalerie pour se procurer des fourrages. Un de ces détachemens s'était enfoncé sans précaution au milieu d'un bois, comme s'il n'y avait pas eu d'ennemis dans les environs. Les troupes de Léon virent le moment de l'attaquer, et elles le saisirent. Elles tombèrent à l'improviste sur les Musulmans, et en firent un grand carnage. Ceux qui purent se sauver vinrent porter dans leur camp l'alarme et la terreur. Les plus courageux coururent aux armes; mais le plus grand nombre, sourds à la voix des chefs, se mirent à fuir de toutes parts. Les chrétiens, poursuivant leur victoire, parvinrent jusqu'au milieu du premier camp. Almanzor, averti par les fuyards de cette déroute imprévue, monta à cheval, et, suivi de sa garde, il courut au-devant de l'ennemi, ralliant sur son passage

tous les soldats qu'il rencontrait. Il soutint ainsi le premier choc des chrétiens, tandis que ses généraux réunissaient les troupes dispersées. Les chrétiens, menacés à leur tour d'être enveloppés, abandonnèrent, quoique à regret, la victoire dont ils s'étaient crus assurés, et ils regagnèrent leurs montagnes. Almanzor ne déploya pas en cette occasion, envers ses soldats, une rigueur qui peut-être les aurait découragés, en les humiliant par la punition; il se contenta de les haranguer avec force, de leur remontrer le péril auquel ils avaient exposé l'armée, en cédant à une terreur insensée; et il leur inspira tant d'enthousiasme par ses paroles, qu'ils lui demandèrent à grands cris de les conduire à l'ennemi pour venger leur injure. Almanzor profita de ces dispositions, et les chrétiens, poursuivis de poste en poste, furent obligés de se renfermer dans leurs places. Les approches de l'hiver ne permirent pas à Almanzor de pousser plus loin ses entreprises, et il ramena son armée dans ses quartiers.

Cependant les chrétiens craignant son retour, emportèrent de Léon et d'Astorga toutes leurs richesses, et beaucoup d'entre eux allèrent, avec leurs familles, chercher un asile dans les Asturies. L'exemple de ces précautions, sages, il est vrai, mais capables d'inspirer l'épouvante, fut

donné par le roi de Léon lui-même, qui fit enlever les effets les plus précieux des églises. C'était Bermude II, fils d'Ordogne III, et de sa femme Elvire, originaire de la Galice. Les seigneurs de cette province, qui souffraient avec peine la domination d'un prince étranger, s'étaient séparés du royaume de Léon, et ils avaient voulu se donner un roi choisi par eux-mêmes. Le roi Ramire avait levé une armée pour les faire rentrer dans le devoir; mais les Galiciens, ayant Bermude à leur tête, avaient eu l'avantage. Ramire, rentré à Léon presque seul, y était mort sans postérité peu de temps après, et il n'avait pas été difficile à Bermude, son vainqueur, de se faire élire à sa place.

Almanzor ne tarda pas à se présenter sous les An de J. C. 983. murs de la ville. Bermude tenta vainement de De l'hégire, 373. faire lever le siége; et malgré ses remparts, ses hautes tours et ses portes de bronze, Léon ne put résister aux efforts des assaillans, ni à l'effet des machines que les Arabes traînaient avec eux. Au bout de cinq jours les portes furent brisées, et les murs démantelés en plusieurs endroits. Almanzor fit alors une fausse attaque du côté du midi, tandis que lui-même, à la tête d'une troupe d'élite, s'avança du côté de l'occident, et, s'élançant sur la brèche, se montra le premier sur les remparts, un étendard d'une

main et le glaive de l'autre. Le massacre fut horrible, parce que les assiégés firent une vive résistance; le gouverneur de Léon périt de la main même d'Almanzor; tous ceux qui l'environnaient périrent avec lui. Les Musulmans, maîtres des remparts, avaient passé toute la nuit sous les armes; ce ne fut que le lendemain qu'ils entrèrent dans la ville et la mirent au pillage. Beaucoup d'habitans furent égorgés, le plus grand nombre tomba dans l'esclavage. Almanzor ordonna la démolition des remparts; mais comme ils étaient extrêmement forts, et que les travaux auraient exigé trop de temps, ils ne furent ruinés qu'à demi. De Léon il se porta sur Astorga, qui éprouva le même sort; et, après avoir répandu la désolation dans toute cette contrée, il reprit le chemin de Cordoue, où il fut reçu au bruit des acclamations générales.

Almanzor passait toujours très-peu de temps à l'armée; ses expéditions étaient aussi rapides que terribles. Rentré dans son palais, ce n'était plus le guerrier indomptable et farouche, avide de sang et de lauriers; c'était le ministre vigilant et laborieux, tout occupé des soins du gouvernement; dans ses jours de loisir, c'était l'ami, le protecteur des savans, saisissant toujours l'occasion de leur décerner des récompenses, ou

de répandre sur eux des bienfaits. Ce fut ainsi qu'il donna trois cents pièces d'or au poëte Saïd ben Othman pour une petite pièce de vers à sa louange, et qu'il combla de ses dons le poëte Saïd ben Hasan, surnommé Abulola (1). Ce dernier s'étant présenté au palais avec des vêtemens fort usés, et Almanzor lui en ayant demandé la raison, Abulola répondit qu'il portait ces habits, parce que, les tenant de la libéralité du roi, c'étaient ceux qu'il aimait le mieux. « Tu fais bien, répliqua Almanzor, d'y attacher » tant de prix; cependant, pour t'empêcher de les » user trop promptement, j'aurai soin de t'en » donner d'autres. » Le lendemain il lui envoya un riche présent d'argent et d'étoffes.

Dans une autre occasion il reçut un placet en vers de la part de Casim ben Muhamad, qui s'était fait mettre en prison par le cadi pour de mauvaises affaires. Almanzor lui rendit la liberté, et il lui fit même quelques libéralités, l'exhortant seulement à être plus sage à l'avenir.

---

(1) Cet Abulola était rempli de connaissances qu'il avait rapportées de l'Orient; il était fort estimé, et Almanzor en faisait grand cas; il avait la répartie fort prompte, et l'on citait ses saillies et ses bons mots. Il mourut fort long-temps après, l'an 417, dans la Sicile, où il se retira aussitôt après la mort d'Abdelmélic, fils d'Almanzor. Il fut auteur d'un grand nombre d'ouvrages.

Le palais d'Almanzor renfermait une espèce d'académie où se réunissaient les hommes les plus recommandables par leurs talens. On y remarquait le poëte Obada ben Abdalà, auteur d'une histoire des poëtes espagnols, et d'un magnifique éloge du prophète. En général, on n'y recevait que les personnes déjà connues par des ouvrages utiles ou d'agrément. Quelques années plus tard, Almanzor donna à cette académie une forme régulière avec des statuts, et il lui assigna sur les fonds publics des revenus suffisans pour subvenir aux dépenses. Il confia la présidence de cette société savante à Ibrahim ben Nasar, de Sarragosse, qu'on nommait le Malic (1) ben Anas de son siècle.

Parmi les autres membres se faisaient distinguer le poëte Muhamad ben Elisaï, Ibrahim ben Muhamad, qui s'était fait un nom par son éloquence; Jali (2) ben Ahmed, et plusieurs autres.

Abdelmélic el Harisi et Aben Dérac étaient aussi de l'académie, et Almanzor s'en faisait accompagner dans toutes ses campagnes. L'un

(1) Malic a été l'un des plus célèbres commentateurs du Coran.

(2) Jali avait dans son jardin des rosiers qui tous les mois donnaient des fleurs, et il avait coutume d'en envoyer à Almanzor. Un jour, en lui remettant un bouquet

gagnait les batailles, et les autres chantaient la victoire par des pièces, souvent improvisées.

Un des membres les plus distingués de cette association était Hasan ben Mélic, conseiller d'état; il y occupait une place aussi éminente par son talent pour la poésie, qu'il la tenait au conseil par son expérience consommée. Il avait un jour rencontré l'hagib tenant dans ses mains un ouvrage d'Abu Sarri, intitulé *les Proverbes*. « J'aime beaucoup ce livre, lui dit Almanzor, » mais il aurait besoin d'un bon commentaire. » Hasan le pria de lui prêter cet ouvrage, et huit jours après il le lui rendit avec un commentaire très-savant, une pièce de trois cents vers, et une excellente copie qu'il en avait faite. Almanzor reçut ce don avec reconnaissance, et il disait hautement qu'il ne connaissait rien de mieux écrit que l'ouvrage d'Hasan ben Mélic. Les savans en portèrent le même jugement.

Ce n'était pas seulement en instituant des académies, ou en récompensant les savans, qu'Almanzor montrait sa sollicitude pour le progrès

---

de roses, il lui présenta ces vers : « Quand je t'envoie » les roses de mon jardin, on me demande si c'est le » printemps qui s'avance, ou si la prairie produit des » fleurs hâtives. Je réponds que le temps où vit Almanzor » est un éternel printemps. »

des lumières, il tâchait par tous les moyens d'améliorer l'instruction publique. Il visitait fréquemment les écoles et les colléges, prenait place au milieu des élèves, leur adressait des questions, et s'assurait ainsi par lui-même de leur capacité ou de leur avancement; il leur distribuait des prix quand il les en jugeait dignes, et il étendait ses bienfaits jusqu'à leurs maîtres. C'était en appelant de cette sorte autour de lui les hommes éclairés, ou en favorisant dans les jeunes gens le goût de l'étude, qu'il se procurait des alfaquis instruits pour les mosquées, des walis, des alcaïdes intègres, des cadis probes et justes, et qu'il en préparait pour la génération à venir. Mais, quoiqu'il s'attachât à faire de bons choix, et qu'en général les cadis fussent des hommes sages, aucune sentence ne pouvait recevoir d'exécution qu'il ne l'eût confirmée, se réservant le droit suprême de modifier, de commuer la peine, ou même de faire grâce, suivant les circonstances.

On raconte à ce sujet qu'une pauvre veuve lui présenta un jour un placet pour lui demander la grâce de son fils, que le tribunal des cadis avait condamné au dernier supplice pour divers crimes qu'il avait commis. Almanzor lut le placet, et après l'avoir lu il s'écria : « Tu viens à » propos, car j'avais oublié cette affaire. » Pre-

nant aussitôt la sentence avec l'intention de la confirmer, parce qu'il ne pensait pas que le coupable méritât la moindre pitié, il écrivit au bas: *Qu'on le relâche*, au lieu d'écrire : *Qu'on l'exécute*. Le wazir qui devait transmettre l'ordre au préfet de police ou sahib-xarta de la ville, s'en acquitta sur-le-champ; mais le sahib, étonné de ce qu'Almanzor avait écrit, envoya une seconde fois vers lui, pour lui demander si c'était bien son intention d'user de clémence envers un homme souillé de crimes. Almanzor répondit qu'il s'était trompé, et effaçant les mots qu'il avait d'abord mis, il écrivit de nouveau : *Qu'on le relâche*. Le sahib, plus surpris que jamais que l'hagib n'eût effacé ce qu'il avait écrit que pour l'écrire une seconde fois, se rendit lui-même auprès de lui. Almanzor examinant alors ce qu'il avait mis sur la sentence, dit au sahib « Oui, » qu'on le relâche, quoique ce soit contre mon » gré ; mais c'est Dieu sans doute qui protége cet » homme; est-ce à nous de résister à sa vo- » lonté? »

Le roi continuait de vivre au sein des plaisirs et de la mollesse, oublié de ses sujets et s'oubliant lui-même. On ne faisait mention de lui que dans les mosquées aux prières publiques, et l'on ne voyait son nom que sur les pièces de monnaie ou dans les inscriptions. Quand les

devoirs de la religion le conduisaient à la mosquée, il ne quittait point la tribune qui lui était destinée, et de laquelle il pouvait à peine être aperçu par le peuple. Il ne se retirait qu'après que tout le monde était sorti, et il reprenait le chemin du palais, entouré de ses gardes et des créatures d'Almanzor. On ne pouvait jamais lui parler ni dans ces occasions, ni dans l'intérieur du palais, sans la permission expresse de l'hagib ou de la princesse Sobeiha.

An de J. C. 984. De l'hégire, 374. Cependant le repos ne convenait point à l'âme active d'Almanzor. Il venait de repousser le roi de Léon jusqu'aux montagnes des Asturies : il se souvint des provinces de l'Orient que les Arabes avaient jadis possédées, et il résolut de reprendre Barcelone et tout le pays voisin, jusqu'à la haute chaîne des Pyrénées. Il indiqua Tarragonne à l'armée pour rendez-vous général, et il partit lui-même pour Murcie, en passant par Grenade, Baëza et Lorca. Il s'arrêta quelques jours dans la première de ces villes pour attendre les troupes de l'Algarve, qui venaient par mer et devaient débarquer sur ces côtes (1).

---

(1) L'historien Hayan fixe à l'année suivante l'expédition de Barcelone; il est d'accord avec les autres sur tout le reste, excepté sur le nombre de jours qu'Alman-

Le cadi Ahmed ben Alchitêb lui fit une réception magnifique, ainsi qu'à tous les officiers de sa suite. Pendant vingt-trois jours suivant les uns, et treize jours suivant les autres, il les défraya en entier, et les traita splendidement et avec tout le luxe asiatique. On dit qu'en prenant congé de cet hôte généreux, Almanzor lui adressa ces paroles : « En vérité, Ahmed, vous » n'entendez rien à recevoir des gens de guerre, » dont les ornemens sont les armes, dont les » délassemens sont dans les combats : aussi, je » me garderai d'envoyer à l'avenir des troupes » chez vous. »

Almanzor arriva devant Barcelone avec une armée moins forte encore par le nombre des soldats que par la confiance qu'elle avait en son chef, que suivait constamment la victoire. Le comte Borel était alors le souverain de cette ville

---

zor passa à Murcie; c'était sa vingt-troisième campagne contre les chrétiens.

Le cadi, suivant le même Hayan, fournit abondamment à tous les besoins de ses hôtes. Almanzor en reconnaissance le déclara exempt de toute sorte de contributions sa vie durant; il étendit à sa famille le même privilége. Dans la suite il l'attira à Cordoue; et pour lui prouver qu'il n'avait pas oublié les bons traitemens qu'il en avait reçus, il le combla d'honneurs et de distinctions.

puissante, et de la contrée sur laquelle elle dominait. Trop faible pour résister seul à un ennemi tel qu'Almanzor, il avait appelé à son secours les comtes ses voisins (1), et il était ainsi parvenu à rassembler une armée bien plus nombreuse que celle des Arabes. Mais quelle résistance pouvaient opposer des troupes indisciplinées à des soldats aguerris, et accoutumés à vaincre? Enfoncées de toutes parts par la cavalerie d'Almanzor, elles se sauvèrent en désordre dans les murs de Barcelone. Borel, craignant de ne pouvoir soutenir le siége, sortit de la ville

(1) La Catalogne était alors divisée en plusieurs comtés et seigneuries particulières, Barcelone, Ampurias, Gironne, Urgel, Roussillon, etc., lesquelles, dans l'origine, avaient été données en fief par les rois de France. Le comte de Barcelone avait sur les autres une espèce de suprématie, comme le rapporte Marca d'après l'historien Eginhart: et comme ses états étaient plus que les autres exposés aux irruptions des Arabes, tous ces comtes étaient obligés de se rendre à l'appel qu'il leur faisait en temps de guerre. Cette autorité prépondérante qu'exerçaient les comtes de Barcelone devint vraisemblablement la cause de l'augmentation progressive de leur puissance, laquelle finit par l'envahissement de toute la Catalogne. Au reste, ces comtes, quoique souverains, relevaient, ainsi qu'on l'a dit, des rois de France, dont la suzeraineté n'était point contestée. Ce ne fut que vers le milieu du siècle suivant que les comtes de Barcelone

à la faveur de la nuit, et les habitans abandonnés par leur prince ouvrirent leurs portes à Almanzor, et se rachetèrent du pillage et de la captivité par le tribut *du sang*, auquel ils se soumirent. Almanzor était dans l'intention de suivre ses conquêtes et de remettre la Catalogne entière sous la puissance du roi de Cordoue, mais les nouvelles fâcheuses qu'il reçut de l'Afrique le forcèrent d'en interrompre le cours.

Alhasan ben Kénuz s'était retiré en Egypte auprès du sultan Nazar; il y avait passé quelques années sans songer à recouvrer ses états;

---

s'affranchirent de tous leurs devoirs de vassalité, et se rendirent entièrement indépendans.

Le nom de Catalogne, donné à la province de Barcelone, et successivement à tout le pays depuis Tortose jusqu'aux Pyrénées, paraît n'avoir pris naissance que postérieurement à la conquête des Arabes, et du temps de Charles-le-Chauve, qui, voulant remplacer les habitans que la guerre avait fait périr ou avait dispersés, envoya des colonies de *Catalauniens*, peuples qui habitaient dans les environs de Toulouse. C'est l'opinion de Mariana, qui, après avoir discuté toutes celles des historiens sur ce point, énonce positivement que la Catalogne a tiré son nom des Catalauniens, et démontre l'erreur des écrivains qui prétendent qu'il a pu lui venir de la jonction des mots *Goth* et *Alain*. Il y a encore non loin de Toulouse une bourgade qui s'appelle *Catalens*.

mais l'ambition venait de se rallumer dans son cœur, et les secrètes intelligences qu'il avait entretenues avec ses partisans d'Almagreb lui faisaient espérer un prompt rétablissement. Pour favoriser ses prétentions, Nazar envoya l'ordre à Balkin d'aider Alhasan de toutes ses forces. Balkin, contraint d'obéir et de violer ses conventions avec Almanzor, donna à Alhasan trois mille chevaux et quelques bandes de Bérébères. L'arrivée de ces troupes releva sur-le-champ le parti d'Aben Kénuz, et sa petite armée se grossit d'un grand nombre de mécontens. Almanzor s'était hâté d'envoyer au secours d'Almagreb quelque cavalerie, sous les ordres d'Omar son wazir. Celui-ci, attaqué avec vigueur au moment même de son débarquement, avait perdu presque toutes ses troupes, et n'avait réussi qu'avec peine à ramener le reste à Ceuta. Almanzor fit partir son fils Abdelmélic avec de nouvelles forces. Le nouveau général vengea par des victoires la défaite d'Omar, et il parvint si bien à envelopper Alhasan, qu'il le contraignit à se rendre, sous condition néanmoins qu'on n'attenterait pas à sa vie. Abdelmélic crut pouvoir le promettre; mais à peine fut-il arrivé en Espagne avec son prisonnier qu'il reçut de Cordoue

An de J. C. 985. De l'hégire, 375.

l'ordre précis de le faire périr, ce qui fut exécuté dans les environs de Tarifa. Les parens d'Alha-

san et les membres de sa propre famille, qui l'avaient suivi d'Afrique, furent obligés de s'établir à Cordoue, où ils demeurèrent jusqu'à l'extinction de la dynastie régnante. Avec Alhasan finit en Afrique la race des Edris, après une domination d'environ deux cents ans. Leurs états, dont Fez était la capitale, se trouvaient pressés entre les possessions des rois de Cordoue et celles des califes fatimites. Pour se maintenir dans cette position difficile, ils furent presque toujours forcés à faire la guerre, tour à tour protégés ou assaillis par leurs voisins, suivant les besoins ou les intérêts de la politique de ces derniers.

Almanzor était un grand général et un ministre habile; il joignait à la bravoure personnelle et aux autres vertus militaires, les vues sages et profondes d'un administrateur; il aimait les savans, il cultivait lui-même les lettres avec succès, et cependant il ne put se défendre de partager les erreurs populaires qui plus d'une fois, dans ces temps reculés, envahirent le domaine de la science; du moins, s'il ne les partagea pas intérieurement, il leur sacrifia en public. L'étude de l'astrologie se mêlait souvent à celle de la physique et de la philosophie; les hommes les plus renommés par leurs connaissances s'adonnaient à des pratiques grossières

et superstitieuses ; des opinions fantastiques occupaient la place des notions exactes, qui sont le résultat des opérations d'un esprit juste et éclairé. Au fond, ce goût décidé pour les secrets de l'astrologie, commun à tous les hommes chez lesquels il s'est montré tour à tour, bien qu'à des époques différentes, doit paraître peut-être moins surprenant chez les Arabes que chez les peuples du nord. Doués en général d'une imagination vive et brillante, passionnés pour tout ce qui était extraordinaire, les Arabes se livraient avec enthousiasme à une science qui promettait des jouissances à leur amour pour le merveilleux. Almanzor, maître de Fez, avait fait construire dans la principale mosquée une chapelle dont la coupole, soutenue par des colonnes de marbre, était couronnée d'un talisman composé de trois figures de métal, qui représentaient un rat, un scorpion et un serpent ; et depuis ce moment, disent naïvement certains auteurs arabes, si quelqu'un de ces animaux entrait dans la mosquée, il y était aussitôt frappé d'une sorte d'engourdissement qui le conduisait promptement à la mort. Il est difficile de penser qu'un homme tel qu'Almanzor ait cru sérieusement à la vertu d'un pareil talisman ; il est possible qu'il n'ait fait que se conformer aux désirs de la multitude, et que l'érection de ce monu-

ment n'ait été qu'une concession de sa politique à la superstition du peuple. Son fils Abdelmélic donna à la ville de Fez des ouvrages plus utiles : il y fit construire un vaste hospice, auquel il amena les eaux de la rivière voisine par un solide aquéduc; il embellit aussi l'intérieur de la mosquée, à laquelle il fit présent d'une superbe chaire (1) de bois d'ébène.

Ce fut à peu près vers ce temps qu'arriva l'aventure tragique des sept infans de Lara. Les chroniqueurs espagnols sont peu d'accord sur l'époque ; les uns la font remonter jusqu'à l'an 967 ; d'autres la reculent à l'an 993 : en général ils conviennent qu'elle arriva du temps d'Almanzor, que mal à propos ils nomment roi de Cordoue. Voici les principales circonstances de cet événement, rapporté par tous les historiens

---

(1) On y lisait cette inscription : « Au nom du Dieu » clément et miséricordieux. Bénis soient Muhamad (*) et » les siens. Cette chaire a été construite d'ordre du calife » vainqueur, serviteur de Dieu, épée de l'islamisme, » Hixêm el Muyad Bilah, de qui Dieu veuille prolonger » le règne, par les soins de son hagib Abdelmélic Almu- » dafar, fils de Muhamad Almanzor ben Abi Amer. Dieu » les conserve ! Fait dans la seconde lune de giumada de » l'an 375 (de J. C. 985). »

(*) Prénom d'Almanzor.

espagnols, et dont la mémoire se serait conservée, même sans le secours de l'histoire et par la seule tradition, dans les romances qu'il a produites. Gonsalve Gustos, proche parent des comtes de Castille, avait eu sept enfans de Sancha sa femme, sœur de Rui Velasquez, seigneur de Bylaren. Armés chevaliers dans le même jour, ces jeunes gens se distinguèrent par des actions d'éclat. Rui Velasquez ayant épousé Lambra, parente du comte de Castille, les infans de Lara assistèrent aux fêtes auxquelles ce mariage donna lieu. Une querelle s'engagea entre le plus jeune des Lara et un chevalier parent de Lambra; celle-ci en garda au fond de son cœur un ressentiment et un désir ardent de vengeance que le temps ne put éteindre. Les infans de Lara, ignorant ses desseins perfides, étaient allés la voir quelque temps après dans son château; et, comme celui qu'elle haïssait le plus se trouvait seul dans le jardin, où il se récréait auprès d'une fontaine, elle jugea le moment favorable, et appelant un de ses esclaves elle lui ordonna de teindre ses mains de sang, et d'en frapper le jeune Gustos au visage. Celui-ci, justement irrité par cette insulte, poursuivit l'esclave; et ses frères s'étant joints à lui, ils tuèrent ce malheureux aux pieds de sa maîtresse, près de laquelle il avait cherché un asile. Les sept frères sortirent aussi-

tôt du château de Lambra et se retirèrent dans leurs domaines.

Lambra accusa ses neveux auprès de son époux ; elle dit que l'esclave était mort victime du dévouement avec lequel il avait voulu la défendre de leur brutalité. Rui Velasquez, amoureux de sa femme, jura de la venger ; mais, au lieu de laisser éclater son ressentiment, il s'attacha d'abord à dissimuler ; et, cachant la plus affreuse haine sous les dehors de la sincère amitié, il engagea son beau-frère Gustos à se rendre à Cordoue auprès du roi Hixêm, ou de son hagib Almanzor, pour le remercier, disait-il, de quelque service qu'il en avait reçu, et renouveler leurs traités. Trop généreux pour soupçonner le crime et la trahison, Gustos accepta cette commission et partit pour Cordoue. La lettre dont il était porteur le dénonçait à Hixêm comme son plus grand ennemi, et exhortait ce prince à le faire mourir. Vélasquez offrait pareillement de livrer les sept infans, en les attirant dans un lieu où il invitait Hixêm à placer des troupes en embuscade. Almanzor dut se réjouir d'avoir en ses mains un homme qu'on lui peignait comme très-dangereux ; il avait toutefois trop de loyauté pour immoler un ennemi sans défense et que la trahison lui livrait ; il se contenta de le faire enfermer dans

une tour de Cordoue ; mais en même temps il envoya des troupes du côté d'Alménar, lieu désigné par Vélasquez, pour s'emparer des sept infans. Vélasquez avait levé un corps de troupes considérable, sous prétexte de faire une incursion dans le pays ennemi ; il invita ses neveux à partager l'honneur et les dangers de l'expédition. Quand il fut parvenu aux environs d'Alménar, il envoya ses neveux avec deux cents cavaliers faire une reconnaissance. A peine arrivés au lieu de l'embuscade, les sept frères, enveloppés de toutes parts, virent périr à leurs côtés toute leur escorte. L'un d'eux fut tué, les autres, à force d'exploits, se frayèrent un passage et s'éloignèrent du funeste champ de bataille ; mais, trois cents hommes de l'armée de Vélasquez s'étant spontanément détachés pour aller à leur secours, ils livrèrent un second combat plus malheureux encore que le premier, puisqu'ils tombèrent vivans aux mains de leurs ennemis, qui leur donnèrent la mort et envoyèrent leurs têtes à Cordoue.

Almanzor, instruit des détails de cette affaire, eut en horreur le lâche procédé de Vélasquez, et il rendit la liberté au malheureux Gustos, que la mort de ses enfans avait mis au désespoir. Plusieurs années s'étaient écoulées, et Gustos, trop faible pour attaquer Vélasquez, se

consumait en regrets impuissans. Tout à coup un cavalier maure se présente à ses yeux ; il était brillant de jeunesse et de force ; une troupe d'élite le suivait : « Je suis ton fils, lui dit-il ; » je dois le jour à celle qui charma les longs en- » nuis de ta prison (1). J'arrive de Cordoue ; je » viens punir l'infâme Vélasquez. » Celui-ci ne tarda pas à recevoir la mort des mains du brave Mudara. Lambra fut, dit-on, lapidée par le peuple. Mudara, ayant abjuré le mahométisme, fut adopté par Gustos et son épouse Sancha, qui vivait encore, et il devint l'héritier de tous les biens de Lara. C'est de ce Mudara-Gonzalez, qu'est sortie l'illustre race des Manrique de Lara, s'il faut en croire les historiens, et les seigneurs de Lara, eux-mêmes, qui se glorifient de cette origine.

Après avoir forcé le pays d'Almagreb à rentrer dans l'obéissance, Almanzor, toujours rempli d'une haine profonde contre les chrétiens, porta de nouveau la guerre dans le Léon et dans la Castille. Il pénétra jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle ; il dépouilla la fameuse

---

(1) On dit qu'elle était sœur du roi ; il paraît que le roi n'eut ni frère ni sœur. Comme les chroniques donnent souvent ce titre à Almanzor, il est probable que c'était quelque parente de ce dernier.

église où la piété des chrétiens avait entassé les richesses, et il ruina en se retirant tout le pays qu'il dut traverser. De là il se dirigea vers la Navarre et pénétra jusqu'aux Pyrénées, se chargeant partout de butin, dont il enrichit ses soldats.

An de J. C. 986. De l'hégire, 376.

Après la campagne, Almanzor célébra dans Cordoue les noces de son fils Abdelmélic avec la jeune Habiba, sa petite-fille. Toute la ville prit part aux fêtes; les pauvres et les hospices reçurent d'abondantes aumônes; un grand nombre d'orphelines furent dotées et mariées, des distributions faites au peuple, et des prix accordés à tous les faiseurs d'épithalames. La cérémonie du mariage eut lieu dans les superbes jardins appelés *Alaméria*, et le roi en fit don à son hagib à cette occasion. Toute la noblesse de Cordoue avait été invitée. L'épouse fut promenée par les rues sur un char de triomphe; elle était accompagnée de toutes les jeunes filles de la ville et marchait au milieu d'une escorte, composée du cadi et des témoins du contrat, de tous les seigneurs de la cour, des scheiks, des généraux et des principaux habitans. Quand le cortége fut rentré, l'épousée fut conduite à un pavillon dont l'entrée était défendue par une bande de jeunes filles, armées de bâtons d'ivoire garnis d'or. Abdelmélic devait franchir l'obstacle

qu'elles lui opposaient; il y parvint à l'aide de ses amis, qui paraient adroitement tous les coups des jeunes filles. Dès qu'Abdelmélic eut forcé le passage, la musique se fit entendre de toutes parts, et la nuit se passa au milieu des plaisirs et des fêtes qu'éclairait une multitude infinie de flambeaux.

La paix n'avait pas duré long-temps en Afrique : Balkin ben Zeïri, pour la seconde fois infidèle au traité, venait de faire une incursion sur les terres d'Almagreb. Des troupes y furent aussitôt envoyées. Ascaleha, leur général, y incorpora quelques bandes africaines, et il reprit en peu de temps le pays envahi, à l'exception d'une partie de la ville de Fez, dont les habitans se défendirent vigoureusement; mais, quand il eut reçu les renforts que lui amena le scheik Abu Biez, il pressa plus vivement le siége et contraignit Fez à capituler. Cependant Mansûr, fils et héritier de Balkin, venait d'entrer en campagne; il fut vaincu par Abulbéhar, qui fit proclamer Hixêm dans tout le pays de Zâb et les contrées voisines. Almanzor, voulant reconnaître les services d'Abulbéhar, lui envoya la commission d'émir d'Almagreb avec de riches présens; mais, par le plus étrange caprice, cet Abulbéhar, qui venait de faire la guerre à son neveu Mansûr en faveur du roi de Cordoue, se

An de J. C. 987. De l'hégire 377.

déclara tout à coup contre ce prince, au moment même où il en recevait des récompenses. Zeïri ben Atia, scheik principal des Zénètes, fut chargé de la vengeance, et il promit de faire à Abulbéhar une guerre à mort. Il se mit aussitôt à la tête de ses tribus et des troupes andalouses, et il poursuivit le rebelle avec tant de succès, qu'il se rendit maître de toute l'Afrique occidentale, depuis Sus et Zâb jusqu'à Telencen. Il fit part, sans tarder, de ces avantages à Almanzor, auquel il envoya en même temps cent chevaux de race, cinquante chameaux dressés, mille boucliers de Lamta, plusieurs mulets chargés d'arcs et de flèches, quelques girafes, des bêtes fauves et des oiseaux rares pris dans les déserts de Lamta, une grande quantité de fruits exquis
An de J. C. 991. De l'hégire, 381. et de riches étoffes de soie. Almanzor le remercia tant pour lui-même que pour le roi Hixêm, et l'année suivante il lui écrivit de venir à Cordoue, dont le roi l'avait nommé wali.

Zeïri n'hésita pas à se rendre en Espagne, ce qu'il ne fit pourtant qu'après avoir pourvu à la sûreté de l'Afrique, et au maintien de l'ordre, par le choix de bons gouverneurs et de chefs courageux et intelligens. Il apporta de nouveaux présens, non moins précieux que ceux qu'il avait déjà envoyés, et il se fit accompagner par trente écuyers et trois cents cavaliers d'élite. Al-

manzor lui fit préparer une brillante réception, et le roi Hixêm le traita avec le plus grand honneur; après quoi Almanzor lui fit donner le titre de wazir d'Afrique, ce qui choqua l'amour-propre de Zeïri, qui prétendait au titre d'émir, qu'avait porté son père. Peu de temps après, les affaires d'Afrique exigeant de nouveau sa présence, il demanda au roi la permission de s'y rendre. A son départ, comme on continuait de le traiter de wazir, il répliqua vivement qu'il était émir, fils d'émir; et se frappant de la main sur le front: « Je vois bien maintenant, dit-il, pourquoi Almanzor m'a fait venir! » Le ton dont il prononça ces paroles fit voir qu'il n'était pas trop content d'Almanzor; et laissa présager quelque prochaine rupture. Les choses avaient bien changé de face durant l'absence de Zeïri. L'émir Jadoc ben Jali avait pris Fez de vive force. Zeïri en reçut la nouvelle en débarquant à Tanger, et il se porta sur Fez à marches forcées. Après plusieurs chocs meurtriers, où la fortune s'était montrée indécise, il parvint à défaire complétement les troupes de Jadoc, qui fut tué lui-même en combattant. Sa tête fut envoyée à Cordoue. Cette importante victoire assura à Zeïri la possession tranquille d'Almagreb. An de J. C. 993. De l'hégire, 383.

Pendant que ce dernier travaillait à s'affermir

avec l'intention secrète de se rendre indépen-
An de J. C. 994. De l'hégire, 384. dant, Almanzor fit une nouvelle irruption dans la Galice, qu'il parcourut dans toutes les directions, brûlant des villes et des villages, renversant des forteresses, et ruinant les campagnes. Il entra de nouveau dans Compostelle, mit le feu à l'église et à une partie de la ville, emmena quatre mille esclaves des deux sexes, et emporta les cloches, qu'il fit placer dans la cour de la grande mosquée de Cordoue, en témoignage de sa
An de J. C 995. De l'hégire, 385. victoire. L'année suivante il entra par l'Aragon dans la Castille; sa marche avait été si rapide, qu'il avait passé la frontière avant même qu'on eût appris son départ de Cordoue. Le comte de Castille (1) lui opposa d'abord les troupes qu'il

(1) Les Arabes ne disent point que ce fût le comte de Castille; ils le désignent sous le nom de Garcia ben Sancho, roi des chrétiens des montagnes. Il paraîtrait par là qu'ils ont voulu parler du roi de Navarre : mais il faut observer qu'ils donnaient le nom de roi à tous les petits souverains des états qui s'étaient formés au nord de l'Espagne, et que, bien que le roi de Navarre, qui régnait en 995, époque de la bataille dont il s'agit, s'appelât Garcie et fût fils de Sanche, il est pourtant certain que ce prince ne mourut que cinq ans après. D'un autre côté les chroniques espagnoles affirment que c'était le comte Garcia Fernandez, et elles ajoutent qu'il fut pris par les Maures l'an 1033 de l'ère de César, antérieure de trente-

put réunir, et il demanda du secours à ses voisins de Léon et de Navarre. Comme il était actif et habile, il eut bientôt rassemblé une armée, et il marcha avec elle à la rencontre d'Almanzor. Son intention n'était point de lui livrer bataille; il ne voulait qu'embarrasser et retarder sa marche, pour donner aux troupes auxiliaires le temps d'arriver; mais il fut attaqué par la cavalerie arabe, ce qui le força à se retrancher sur les hauteurs. Almanzor, qui craignit pour ses troupes le désavantage de la position, défendit à qui que ce fût de sortir du camp, et de provoquer les Castillans au combat.

Tandis qu'il cherchait les moyens d'attirer l'ennemi dans la plaine, le poëte Saïd Hasan

---

huit ans à l'ère vulgaire, et qu'il mourut dans les calendes d'août. Ces dates correspondent exactement aux dates fournies par les historiens arabes. A cela il faut joindre que tous les historiens espagnols s'accordent à dire que le comte Garcia Fernandez fut tué dans un combat contre les Maures, ou qu'il mourut entre leurs mains des suites de ses blessures; et, quoique certains d'entre eux placent sa mort en l'an 990, on doit dire que c'est une erreur, qui se rectifie par l'accord de dates qu'on trouve entre les chroniques et les mémoires arabes; tout comme il paraît démontré que ces derniers se sont aussi trompés, en donnant à Garcia Fernandez le nom de Garcia ben Sancho.

Abulola lui présenta un cerf attaché, et des vers dans lesquels, faisant parler ce timide animal, il lui présageait la victoire, et la captivité de Garcie. Almanzor s'entretint toute la nuit avec ses généraux des voies à prendre pour que la prédiction d'Hasan se pût accomplir; et, après avoir fait toutes ses dispositions et parcouru les rangs pour animer les soldats, il donna le signal de l'attaque. L'avant-garde devait se replier avec un apparent désordre, comme si elle eût été contrainte à céder le terrain malgré elle. Ce stratagème réussit. Les chrétiens abandonnèrent leurs positions pour fondre sur les Musulmans; mais à peine furent-ils descendus dans la plaine, que la cavalerie des ailes, les prenant en flanc des deux côtés, leur rendit la retraite presque impossible. La terreur s'empara d'eux; il en périt une grande partie, presque tout le reste fut obligé de se rendre. Le comte Garcie se trouva parmi les prisonniers, si grièvement blessé, que, malgré tous les soins qu'on lui prodigua, il mourut au bout de quelques jours. Cette mémorable bataille eut lieu dans la seconde lune de rébie. Almanzor fit placer le corps embaumé de Garcie dans un riche cercueil, enveloppé d'écarlate et de drap d'or; et il allait l'envoyer aux chrétiens, lorsque des hérauts vinrent le réclamer, en offrant

une rançon qu'Almanzor ne voulut point accepter.

Environ six mois après, les chrétiens essuyèrent une seconde défaite. Bermude, découragé par tant de revers, députa vers Almanzor pour lui demander la paix. Celui-ci envoya à son tour Ayub ben Amer au roi de Léon, pour régler le traité; et, comme on touchait à la mauvaise saison, il congédia l'armée, et s'en retourna à Cordoue. Lorsqu'Ayub ben Amer eut terminé sa mission, Almanzor, mécontent des conditions qu'il avait accordées, et le soupçonnant même d'avoir voulu favoriser les chrétiens, l'accusa d'avoir outre-passé ses pouvoirs, et il le fit enfermer dans une des tours de Cordoue; Ayub n'en sortit qu'après la mort de l'hagib.

Cependant Zeïri ben Atia venait de jeter le masque dont il avait couvert jusque-là ses projets de révolte. Tant qu'il avait conservé des craintes sur la possibilité du succès, il avait parlé de son dévouement; dès l'instant qu'il connut toute la force de son parti, il annonça par des murmures son mécontentement, et ses désirs d'indépendance; lorsqu'il eut rendu odieuse la domination espagnole, il commença d'agir en souverain. Il avait fait bâtir la ville de Wahda; après l'avoir entourée de fortifications, il la remplit de ses partisans les plus dévoués, et en fit

la capitale de ses états. C'était là, dans un palais qui n'était pas moins fortifié que la ville, qu'il tenait renfermés ses trésors et sa famille. Le nom d'Almanzor n'était plus mentionné dans les actes du gouvernement ; on parlait à peine d'Hixêm, et les créatures de Zeïri avaient remplacé tous les gouverneurs ou alcaïdes nommés par Almanzor. Celui-ci résolut de tirer une
An de J. C. 997. prompte vengeance de la conduite de Zeïri, et
De l'hégire, 387. dans le temps qu'il entrait lui-même en Castille par le pays d'Alava, il faisait passer à Tanger une puissante armée, sous le commandement de Whada el Féti. Ce général, après avoir distribué à ses troupes de l'argent et des habillemens, se mit en marche ; plusieurs tribus bérébères de Gomara et de Zanhaga se réunirent à lui. Zeïri vint à sa rencontre ; et les deux armées, également excitées par la haine de leurs chefs et le désir de vaincre, se livrèrent plusieurs combats meurtriers, où les pertes et les avantages furent long-temps compensés ; mais à la fin celle de Whada el Féti, qui ne pouvait pas facilement remplir le vide que chacun de ces combats laissait dans ses rangs, fut forcée à la retraite, et elle rentra dans Tanger. Whada s'y retrancha, et il écrivit à Almanzor pour lui demander des secours.

Almanzor se rendit sur-le-champ à Algéciras, et réunissant en ce lieu l'élite de la cavalerie

espagnole, il l'envoya en Afrique avec son fils Abdelmélic; lui-même voulut rester à Algéciras pour être plus à portée de prendre les promptes mesures que les circonstances pourraient exiger, et diriger de plus près les événemens. Zeïri de son côté augmenta le nombre de ses soldats: toutes les tribus zénètes prirent les armes, il vint des troupes de Zâb, de Trémécen, de Mélia, de Sigilmesse. Abdelmélic, qui n'avait ni moins de courage ni moins de talens que son père, alla chercher son ennemi qui l'attendait sur la frontière de la province de Tanger. La bataille fut longue et sanglante. Au plus fort de la mêlée, un jeune noir, nommé Zalem, de qui Zeïri avait fait périr le frère, brûlant du désir de le venger, frappa Zeïri de trois coups de poignard : il crut l'avoir tué et courut informer Abdelmélic de ce qu'il avait fait. Abdelmélic tira parti de cette circonstance, et excitant à propos l'ardeur des siens il remporta une victoire signalée. Zeïri, très-gravement blessé, eut à peine le temps de se sauver avec quelques cavaliers; mais son camp, ses pavillons, ses tentes, ses bagages, tombèrent au pouvoir des Andalous.

Retiré dans les environs de Méquinez, Zeïri ralliait lentement ses troupes et préparait de nouveaux moyens de défense. L'actif Abdelmélic le fit surprendre par un fort détachement

de cavalerie. Le succès passa son espérance ; presque tous les partisans de Zeïri périrent. On fit mille prisonniers ; ils s'attendaient à la mort, juste châtiment de leur révolte : Abdelmélic leur rendit leurs chevaux, leurs armes et la liberté. Touchés de ce procédé généreux, ils demandèrent à être reçus au nombre de ses soldats. Quant à Zeïri, qui avait encore eu le bonheur d'échapper au danger, il se présenta devant Fez presque seul ; les habitans, effrayés à l'aspect des maux que leur défection leur pouvait attirer, ou par cette inconstance naturelle au peuple, qui presque toujours abandonne les malheureux, refusèrent de le recevoir dans leurs murs ; mais sur sa demande ils lui rendirent sa famille : il se retira avec elle au fond des déserts. Abdelmélic vainqueur fut reçu dans Fez aux acclamations du peuple, et toute la contrée s'empressa de donner des marques de soumission, pour faire oublier qu'elle s'était révoltée.

Almanzor, instruit par son fils du succès de ses armes et de la réduction d'Almagreb, fit lire publiquement dans la grande mosquée de Cordoue les lettres d'Abdelmélic, comme cela se pratiquait dans les occasions importantes. La même cérémonie eut lieu dans les principales villes d'Espagne. Quinze cents esclaves chrétiens et trois cents femmes, aussi chrétiennes, reçu-

rent la liberté sans rançon; beaucoup d'aumônes furent répandues; un grand nombre de débiteurs malheureux furent libérés; et afin d'attacher le souvenir de cet événement à quelque monument durable, le pont de Tolède fut reconstruit et orné d'inscriptions. Almanzor écrivit à son fils, et lui envoya de sages conseils pour se conduire dans le vaste gouvernement dont il lui confiait le soin, avec le titre d'émir d'Almagreb. Abdelmélic en sut profiter; aussi les Africains bénissaient son administration douce et paternelle, et la paix était si bien rétablie qu'il fut en état d'envoyer à son père un corps nombreux de cavalerie avec le général Whada el Féti, pour coopérer à la guerre contre les chrétiens. Il avait fait commencer les constructions d'une ville nouvelle à l'est de Ceuta, et les fortifications en étaient déjà avancées. Almanzor en avait lui-même choisi la position dans un voyage qu'il avait fait en Afrique, et il voulait y transférer la population de Ceuta; mais les travaux furent interrompus par le rappel d'Abdelmélic, dont la présence devint nécessaire en Espagne; et le fond du projet fut tout-à-fait abandonné, dès qu'Almanzor eut cessé de vivre.

Zeïri avait trouvé tout le pays de Zanhaga en combustion. La mort de Balkin y avait produit le désordre par les prétentions opposées de ceux An de J. C. 1000. De l'hégire, 391.

qui lui voulaient succéder. Il entreprit de profiter de ces circonstances pour se rendre maître de cette contrée; mais la fortune l'avait abandonné; et ses blessures s'étant rouvertes à la suite d'une action où l'on s'était battu avec le plus grand acharnement, les secours qu'on lui donna furent impuissans pour le sauver; sa mort rendit pour quelque temps le calme et la paix à l'Afrique.

Almanzor n'avait pas laissé oisives les troupes que son fils lui avait envoyées d'Afrique; il les avait conduites dans la Catalogne, et elles prirent part à la victoire qu'il remporta aux environs de Cervera, laquelle fut suivie de la ruine de tout le pays; car, d'une part les Arabes détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, et de l'autre, les habitans brûlaient et dévastaient leurs campagnes, pour enlever aux Arabes tous les moyens de subsistance. Quand on réfléchit à ces guerres longues et cruelles dont l'Espagne fut si long-temps le théâtre, on a de la peine à concevoir comment elle pouvait se relever si promptement du milieu des ruines; comment, après des campagnes désastreuses, où le fer moissonnait les habitans, où la captivité devenait le partage de ceux que le fer épargnait, où la flamme dévorait les propriétés, les princes chrétiens pouvaient former encore des armées

capables de résister aux efforts périodiques de ce torrent dévastateur, qui, deux fois tous les ans, s'étendait sur leurs provinces. Il est vrai qu'Almanzor était obligé de diviser ses forces pour maintenir sous le joug les scheiks africains; d'un autre côté, il entrait plutôt dans ses intentions de se charger de butin dans le pays envahi, que de conserver des conquêtes dont la possession eût été beaucoup moins lucrative : la mort enfin devait l'arrêter au milieu de sa carrière. Ce fier ennemi du nom chrétien faisait depuis quelques mois des préparatifs immenses; il convoquait les troupes de Mérida et de Valence, celles de Tolède et de l'Andalousie; il appelait un corps nombreux d'Africains et de Bérébères; on aurait dit qu'il voulait porter le dernier coup au roi de Léon, pour abattre à jamais sa puissance. Bermude venait de laisser, par sa mort, la couronne à son fils Alphonse. La régence, épouvantée des dangers qui menaçaient le royaume, sollicita les secours du roi de Navarre : c'était Sanche, qui mérita dans la suite le surnom de Grand. Le comte de Castille entra dans l'alliance, et ce fut la première fois peut-être que les trois princes chrétiens se montrèrent sincèrement unis contre leur ennemi commun.

An de J. C. 1001. De l'hégire, 392.

L'armée arabe, divisée en deux corps, dont

l'un était composé des bandes africaines, et l'autre des troupes d'Espagne, avait remonté le Duero sans éprouver aucune résistance. Tout à coup l'armée chrétienne se montra dans les environs de Calat Anosor (1). Lorsqu'ils découvrirent les ennemis dont les phalanges nombreuses couvraient la campagne, les Musulmans étonnés doutèrent de la fortune; toutefois, excités par la voix de leurs chefs, ils se préparèrent à combattre. La bataille dura depuis le matin jusqu'à la nuit, sans que la victoire se fût prononcée. La cavalerie africaine avait enfoncé plusieurs fois les bataillons chrétiens, et autant de fois ils s'étaient ralliés. Les escadrons chrétiens à leur tour se précipitaient au milieu des rangs musulmans, et y portaient le désordre; leurs cavaliers, tout couverts de fer, donnaient la mort et ne la pouvaient recevoir. Almanzor, s'indignant d'une résistance qu'il n'avait jamais rencontrée, faisait les plus grands efforts, et

(1) On sait que le mot calat ou calaat signifiait château ou forteresse. Il serait difficile aujourd'hui peut-être de retrouver la place où était situé ce château d'Anosor. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que la bataille se donna au-dessus de Medina-Cœli, entre cette ville et celle de Soria, sur la rive droite du Duero, au-delà de la chaîne d'Atienza.

pour la première fois ses efforts, sa valeur étaient superflus : il ne pouvait arracher aux chrétiens cette victoire pour laquelle il prodiguait sa vie, comme le dernier des soldats. La nuit avait séparé les combattans, mais les deux armées étaient restées sur le champ de bataille, au milieu des mourans et des morts. Almanzor, retiré dans son pavillon, attendait tristement que ses généraux se rendissent auprès de lui, suivant l'usage ordinaire. Comme il n'en vit arriver que fort peu, il les fit appeler. On lui répondit que la plupart étaient morts, ou dangereusement blessés. Effrayé pour lors de la perte qu'il avait faite, craignant d'un second combat une défaite totale, il donna l'ordre de commencer la retraite au point du jour. Les chrétiens, qui observèrent ce mouvement, se rangèrent aussitôt en bataille ; mais, voyant que les Musulmans se disposaient à repasser le Duero, ils ne songèrent pas à les troubler dans leur dessein, tant ils avaient eux-mêmes souffert le jour précédent.

Almanzor, abattu, humilié, était livré au plus violent désespoir. Accoutumée aux douceurs du triomphe, son âme ne pouvait supporter le premier revers. Il n'avait pas voulu qu'on pansât ses blessures, et comme elles l'empêchaient de monter à cheval, on le plaça sur une litière que ses soldats portèrent. Il s'arrêta à Walco-

rari, sur les frontières de la Castille, à peu de distance de Médina-Cœli, et à quatorze lieues du champ de bataille. Il y trouva Abdelmélic que le roi envoyait vers lui; il refusa toutes les consolations; il eut seulement celle d'expirer dans les bras de son fils, trois jours après la lune de ramasan, à la soixante-cinquième année de son âge (1). Dès que sa mort fut connue de l'armée, la consternation fut à son comble. Chaque soldat, la tristesse sur le visage, le deuil dans le cœur, s'écriait douloureusement : « Nous » avons perdu notre ami, notre chef, notre dé- » fenseur, notre père! » Ces mots, arrachés par la douleur, répétés par le désespoir, étaient les seuls qu'on entendait dans le camp; tous étaient dans la désolation, tous versaient des larmes

(1) Edobi, Homaidi et Alabar placent la date de cet événement au 25 du mois de ramasan, c'est-à-dire huit jours plus tôt. Abulféda, au contraire, la fixe à l'année suivante, et il est suivi par l'archevêque Rodrigue. L'annaliste de Fez ajoute que, ainsi qu'Almanzor l'avait ordonné, il fut couvert dans son cercueil de la poussière qu'il avait recueillie dans les batailles. Husein ben Asim a écrit en vers l'histoire de ce ministre guerrier. On lui fit beaucoup d'épitaphes. Celle qui se lit encore sur son tombeau a été composée par don Leandro Fernandez Moratin, auteur distingué de plusieurs ouvrages dramatiques. Elle est en vers, que nous traduisons : « Il n'est

amères. Le corps d'Almanzor fut transporté à Médina-Cœli, et on le descendit dans la tombe revêtu de ses habillemens de guerre, pour témoigner qu'il était mort au service de la religion.

La douleur ne fut pas moins vive à Cordoue qu'elle ne l'avait été à l'armée : l'état perdait son plus solide appui. Il l'avait gouverné pendant vingt-cinq ans avec une autorité sans bornes; il en avait rarement abusé, quelquefois pour satisfaire des inimitiés particulières, jamais au préjudice du peuple. La princesse Sobeiha lui avait confié toute l'administration durant la minorité de son fils, et celui-ci, incapable de gouverner par lui-même, enchaîné au fond de son palais par les liens du plaisir, livré à toutes les

---

»plus, mais il a laissé sur la terre tant de traces de ses »exploits glorieux, qu'on peut aisément le reconnaître à »ces marques, comme s'il vivait encore. Il fut si grand »capitaine, qu'il sera impossible aux siècles futurs d'en »montrer un qui l'égale, et qui, toujours victorieux, »soit comme lui le soutien et l'honneur du peuple »d'Ismaël. » Cette épitaphe nous paraît peu répondre à la réputation de l'auteur. Nous ne la rapportons que parce qu'elle existe encore. On aurait mieux aimé sans doute retrouver sur la tombe d'Almanzor les vers que la reconnaissance et l'admiration contemporaines durent produire.

ment, par les voies d'une décadence progressive, vers l'anéantissement et la ruine.

Abdelmélic voulut suivre les traces de son père : régler d'abord les affaires de l'Afrique, et se livrer ensuite au système d'une guerre éternelle contre les chrétiens. Alman, fils de Zeïri, avait été proclamé scheik des Zénètes ; il envoya des députés à l'hagib pour l'en instruire et lui porter les protestations de son dévouement, et les sermens de sa fidélité. Abdelmélic lui conféra le titre d'émir d'Almagreb, et lui donna le gouvernement de Fez. Alman ne trahit point sa confiance, et non-seulement il se maintint dans l'obéissance d'Hixêm, mais encore il lui payait tous les ans un subside en armes, en chevaux et en argent ; pour donner même, dès la première année, de sûrs garans de ses intentions franches et loyales, il remit son fils Manser en otage entre les mains d'Abdelmélic. Ce jeune Africain demeura dans Cordoue jusqu'au moment où la discorde y éclata avec les plus funestes résultats, comme nous ne tarderons pas à le dire.

Abdelmélic désirait venger son père ; il rassembla une armée et fit une irruption dans la Catalogne. Il s'empara de Lérida après une bataille sanglante, où périt ce même Ayûb ben Amer, qui, chargé par Almanzor de conclure

avec Bermude la paix que ce dernier avait demandée, fut soupçonné d'intelligences coupables et jeté dans une prison. Abdelmélic l'en avait tiré et l'avait emmené avec lui. Ayûb, qui voulait se laver par ses actions de ces soupçons déshonorans, injustes peut-être, fit des prodiges de valeur; mais à force de chercher le danger il y trouva la mort. L'année suivante, ce fut dans la Galice qu'Abdelmélic porta ses armes. Il s'avança jusqu'à Léon, saccagea cette malheureuse ville, et acheva de raser ses murailles; il revint à Cordoue chargé de butin, et suivi d'un grand nombre de captifs des deux sexes. Il fit successivement plusieurs incursions dans les états chrétiens, tantôt à l'orient, tantôt à l'occident, et toujours avec le même bonheur. Ses succès soutenus obligèrent la régence de Léon à demander la paix. Cédant aux insinuations du wali de Tolède, Abdalà ben Abdélazis, l'hagib accorda une trève de deux ou trois ans. Cet Abdalà était de la famille royale, ancien compagnon d'armes d'Almanzor; il avait conservé, dit-on, des relations d'amitié avec le roi de Léon, à qui il avait renvoyé sans rançon une jeune fille très-belle, qui tenait à ce prince par les liens du sang.

An de J. C. 1003. De l'hégire, 394.

La trève fut à peine expirée, qu'Abdelmélic rentra dans la Galice, pénétra dans le Portugal, revint sur le Duero, renversa plusieurs forte-

An de J. C. 1007. De l'hégire 398.

resses, détruisit Avila et ruina Salamanque. Le jeune Manser, fils d'Almhan, qui l'accompagnait, se distingua par une bravoure au-dessus de son âge. Abdelmélic avait aussi dans son armée un corps de cavalerie qu'il avait créé à l'imitation des chrétiens. Les cavaliers étaient couverts de cuirasses et de cottes de maille, les chevaux l'étaient également de caparaçons d'étoffe, fortement doublés. Les avantages qu'Abdelmélic venait d'obtenir avaient coûté beaucoup de sang, parce que les princes chrétiens, éclairés par une longue et funeste expérience, étaient bien convaincus qu'ils ne pouvaient se soutenir contre leurs audacieux ennemis qu'en s'unissant étroitement entre eux; et dès qu'une contrée était envahie ou seulement menacée, ils se hâtaient de se fournir de mutuels secours.

An de J. C 1008. De l'hégire. 397.

De retour à Cordoue, Abdelmélic fut atteint de douleurs aiguës, au milieu desquelles il expira; son administration, toute glorieuse, n'avait duré que six ans et demi. Beaucoup de gens pensèrent qu'il avait été empoisonné; et il pourrait paraître probable que cette mort prématurée fut l'ouvrage de ceux qui ne tardèrent pas à se disputer le pouvoir suprême. On lit aussi dans les écrits du temps que la mort d'Abdelmélic avait été annoncée, deux ans auparavant, par l'effrayante apparition d'un météore qui parcou-

rut les airs accompagné d'éclairs et de tonnerres, ce qui, suivant les astrologues, signifiait qu'il arriverait de grands malheurs. Abdelmélic semblait avoir eu lui-même quelques secrets pressentimens. On raconte qu'étant à Tolède, où il s'occupait des préparatifs de sa dernière campagne, il alla visiter le scheik Muhamad ben Ibrahim, dont on vantait les vertus austères et son profond mépris pour les choses de ce monde. Le scheik le reçut au milieu des disciples qui venaient recevoir de lui des leçons de sagesse. Abdelmélic le pria de le recommander à Dieu dans ses prières, dont il pourrait bientôt avoir besoin; car Dieu seul, lui dit-il, est éternel et connaît l'avenir. Muhamad se prosternant aussitôt fit entendre ces paroles : « Alla homa (1), seigneur » Ala, mets dans le cœur des sujets l'obéissance » et la fidélité; conserve dans le cœur du mi- » nistre l'amour et la bonté qu'il leur a montrés » jusqu'ici! »

Abderahman, second fils d'Almanzor, succéda à son frère dans l'importante charge d'hagib. Il était capitaine de la garde, encore jeune, ami du plaisir, prodigue de son temps comme de ses richesses, employant la journée à des

(1) Alla homa, expression d'affection et de ferveur, interjection pressante par laquelle on invoque la Divinité.

jeux et des exercices à cheval, la nuit à des festins, de mœurs relâchées, étranger aux affaires, incapable de diriger une administration vaste et compliquée. Il avait au surplus de l'aménité et de la douceur; il ne manquait pas de courage, et le peuple l'aimait, parce qu'il était généreux jusqu'à la profusion, et qu'il ressemblait beaucoup à son père par les traits du visage, sa haute taille et sa démarche noble et assurée. Le roi l'aimait aussi par conformité de goûts et d'inclinations; et cette amitié lui devint fatale, parce qu'en excitant son ambition elle semblait lui assurer le succès dans l'exécution du projet qu'il avait conçu et qui le perdit. Le roi n'avait point d'enfans; et, bien qu'il ne fût pas d'un âge à n'en pouvoir espérer, le nouvel hagib, égaré par l'orgueil de la faveur, comptant d'ailleurs sur l'amour du peuple et sur les secours de l'émir d'Almagreb (1), força le faible Hixêm à le désigner pour son successeur au trône. Toute la politique d'Abderahman, dans cette occasion importante, ne consista qu'à différer de rendre cette déclaration publique, jusqu'à ce qu'il se fût illustré par quelque victoire remportée sur les chré-

---

(1) Almaan ben Zeïri, auquel il avait renvoyé le jeune Manser en échange des riches présens et des félicitations qu'il en avait reçus depuis peu.

tiens. Il se hâta donc de convoquer l'armée; mais déjà le secret de son élévation prochaine avait transpiré; tous les membres de la famille royale exprimèrent hautement leur indignation. Parmi eux se distinguait surtout le prince Muhamad, arrière-petit-fils du roi Abderahman Anasir; il se croyait appelé au trône, à défaut d'enfans mâles du roi, par le seul droit de sa naissance; et, justement irrité de l'audacieuse entreprise de l'hagib, il était sorti secrètement de Cordoue et s'était rendu sur la frontière, où il n'avait pas eu de peine à se faire un parti nombreux, en attirant près de lui tous les mécontens.

Quand Muhamad se crut assez fort pour tenter le sort des armes, il revint en Andalousie, où son armée se grossit encore de tous ceux qui voyaient avec peine la longue faveur dont jouissaient les Alaméris (1), sur qui s'accumulaient depuis trente ans tous les honneurs, toutes les richesses et tous les emplois. Abderahman, instruit de la marche de Muhamad, se mit aussitôt à la tête de la garde royale et de la cavalerie africaine pour aller à sa rencontre, le combattre,

(1) On appelait ainsi les parens, amis ou créatures d'Almanzor et ses enfans, à cause du nom d'Amer, qui était celui de la famille.

et ruiner son parti avant qu'il acquît de plus grandes forces. Muhamad savait tout ce qui se passait dans Cordoue par les amis qu'il y avait laissés; et, apprenant qu'il n'était resté dans la ville que fort peu de troupes, il fit deux corps de son armée, laissa l'un en présence d'Abderahman, et, suivi du second, qui se composait de ses cavaliers d'élite, il se jeta dans des chemins détournés, et, surprenant la ville par une marche rapide, il s'empara du palais et de la personne du roi, désarma les habitans, et fit publier la destitution de l'hagib. Cet acte de violence, où l'ambition particulière cherchait à se couvrir du voile de l'intérêt public, fut le premier qui ouvrit pour l'Espagne cette longue carrière de dissensions, de guerres civiles, d'usurpations et de désastres, qui devait finir par la destruction.

A la nouvelle inattendue des événemens de Cordoue, Abderahman se livra à tous les transports d'une aveugle fureur; et, conduit par le désir de la vengeance, il reprit sur-le-champ le chemin de cette ville contre l'avis de ses officiers. Il y entra avec la cavalerie africaine. Le défaut de résistance dans ce premier moment lui fit espérer qu'il serait secondé par le peuple; mais à peine fut-il arrivé sur la place du palais que les partisans de [illegible]mad, parmi lesquels on voyait les princip[illegible]bitans, lui en dispu-

tèrent l'entrée; et la populace, entraînée par l'exemple de ces derniers, se joignit à ses ennemis. Du premier choc les Africains enfoncèrent cette multitude peu aguerrie; mais Abderahman, voyant que de toutes parts elle recevait des renforts, que sa voix était méconnue de ceux-là même qui quelques jours plus tôt sollicitaient sa faveur, que des cris de guerre et de mort se faisaient seuls entendre, et que ses Africains seraient bientôt obligés de succomber, Abderahman, la rage dans le cœur, prit le parti de la retraite. Il était trop tard. Pressé, enveloppé, lui et les siens, par la masse toujours croissante des révoltés, il ne put s'ouvrir un passage. Un grand nombre de ses cavaliers périrent victimes de leur fidélité; lui-même, grièvement blessé, fut renversé de cheval et tomba au pouvoir des rebelles, qui le conduisirent en présence de Muhamad; celui-ci ordonna qu'on le mît en croix, et cet ordre barbare fut exécuté sur-le-champ. Ainsi périt du supplice ignominieux des esclaves et des plus vils criminels le fils de l'illustre Almanzor, le frère du noble Abdelmélic, le favori et l'ami de son roi. Le peuple, qui naguère avait célébré ses louanges en le comblant de bénédictions, applaudit à sa mort avec une joie féroce. La haine le poursuivit au-delà même du tombeau; sa mémoire fut maudite, et ses

An de J. C. 1008. De l'hégire, 399. 18 giumada.

amis, craignant pour eux-mêmes les fureurs des factieux, se tenaient renfermés chez eux, et de long-temps ils n'osèrent se montrer.

Muhamad ne sut point profiter de la terrible leçon que le peuple, en servant d'instrument à l'ambition, venait de donner par son inconstance; et, méprisant les Alaméris malgré leur crédit et leur nombre, il se fit nommer hagib à la place du malheureux qu'il avait immolé. Il commença par signaler sa puissance en expulsant de la ville toute la garde zénète ou africaine. Cette mesure impolitique, à laquelle il ne s'était porté que pour plaire au peuple, lui attira le ressentiment de ces troupes et de leurs chefs, qui étaient de la première noblesse de l'Afrique. Ensuite il s'occupa de donner à ses plus zélés partisans tous les postes essentiels, et il éloigna de la personne du roi les anciens serviteurs, qu'il remplaça par ses propres créatures. Dès qu'il eut pris ces précautions diverses, il pensa qu'il était temps de frapper le dernier coup, et il fit répandre de toutes parts le bruit que le roi était dangereusement malade. Cette épreuve lui réussit; et comme il vit le peu d'intérêt que prenait le peuple à la santé d'Hixêm, comme d'un autre côté on s'attendait généralement à voir le sceptre tomber en ses mains après la mort du prince, il résolut de le faire assassiner. Les re-

présentations de Whada, valet de chambre du malheureux Hixêm, empêchèrent ce crime. Il fit entendre à Muhamad qu'il n'était pas nécessaire d'ôter la vie au roi, pour que lui-même pût régner sans obstacle; qu'il suffisait de le tenir étroitement enfermé dans quelque lieu ignoré et secret, et ensuite de publier sa mort. Muhamad suivit les avis de Whada. On s'assura de la personne d'Hixêm, dont la garde fut confiée à des hommes d'un dévouement à l'épreuve. Ensuite, dit-on, on chercha mystérieusement un individu dont la taille et les traits eussent quelque ressemblance avec ceux du roi; on le fit enlever pendant la nuit; et après l'avoir étouffé on le mit dans le lit du roi. Puis on déclara que le danger augmentait; on désigna Muhamad en qualité d'héritier de la couronne en présence des walis et des wazirs, comme si l'on n'eût fait qu'exécuter les volontés du prince mourant, et au bout de quelques heures on publia qu'il était mort. On ajoute que le corps du malheureux qu'on avait sacrifié fut aussitôt placé dans un cercueil, et enterré avec beaucoup de pompe dans la première cour du palais, le vingt-cinquième jour de la seconde lune de giumada, environ quarante jours après la fin tragique d'Abderahman.

Muhamad fut solennellement proclamé dans

Cordoue le jour même où se joua cette comédie politique ; il fut surnommé el Mohdi Bilah, c'est-à-dire *le Conciliateur*; et son nom fut placé sur les monnaies et prononcé dans les prières publiques. Les événemens ne répondirent pas aux espérances que devait donner ce nom de conciliateur ; et pour ceux mêmes qui ignoraient par quels moyens violens il était monté sur le trône, sa domination parut rude et insupportable. Il commença par faire exécuter avec beaucoup de rigueur l'ordre d'expulsion de la garde africaine. Les chefs de cette garde, irrités d'une injustice qui laissait sans récompense les longs services que les Africains avaient rendus à la cause commune, formèrent le projet de résister ouvertement à la volonté du nouveau roi, et de s'exposer à tout, plutôt que de consentir lâchement à rendre les armes qu'ils tenaient de ses prédécesseurs. Ils nommèrent l'un d'eux pour leur chef ; c'était Hixêm ben Suleiman. Celui-ci appela aussitôt près de lui tous les principaux Zénètes, tous les scheiks africains ; il ne parla de Muhamad que comme d'un usurpateur et d'un traître qui avait fait périr son roi, et les excita à la vengeance.

Muhamad, à la tête des Andalous, se porta courageusement vers le quartier que les conjurés occupaient, et, secondé par la populace, qui

haïssait les Africains, il les attaqua avec vigueur. Les Africains se défendirent de même; mais après avoir combattu le reste du jour et toute la nuit, ils furent forcés d'abandonner leurs quartiers et de sortir de la ville. Ce mouvement ne put s'exécuter sans désordre; ils ne s'aperçurent pas que leur chef Hixêm était tombé au pouvoir de quelques cavaliers andalous. Ils ne connurent son malheur; que lorsque du haut des remparts Muhamad leur fit jeter sa tête sanglante. Au lieu de les remplir de terreur et d'épouvante, comme on s'y était attendu, cet horrible spectacle ne servit qu'à augmenter leurs désirs de vengeance. Ils firent tous le serment d'exterminer Muhamad et les siens, ou de périr eux-mêmes jusqu'au dernier; et au milieu des cris, des imprécations, des menaces, ils élurent pour succéder à Hixêm le fougueux Suleiman, qui avait à venger en lui un parent et un ami.

Comme il n'avait pas assez de troupes pour entreprendre le siége de Cordoue, il songea d'abord à fortifier son parti. Pour y réussir, il s'éloigna de Cordoue, parcourut l'Espagne, rallia les mécontens, visita les frontières, et parvint même à faire un traité avec le comte de Castille, Sanche, qui lui fournit des soldats, moyennant la promesse d'une cession de territoire. On assure que les rois de Léon et de Na-

varre entrèrent dans cette alliance, et envoyèrent aussi quelques troupes. Suleiman reprit alors le chemin de l'Andalousie; il rencontra Muhamad à Quintos. Le combat fut long et
An de J. C. 1009. De l'hégire, 400 sanglant; Muhamad fut vaincu, et vingt mille hommes restèrent, dit-on, sur le champ de bataille. Muhamad ne se sauva qu'avec peine; et après avoir rallié les faibles débris de son armée, il se jeta dans les montagnes pour échapper aux poursuites de son ennemi; il passa par Calatrava et se rendit à Tolède, que son fils Obeidala gouvernait. Celui-ci avait eu quelques relations avec Raymond, comte de Barcelone; il engagea ce prince à venir au secours de son père, lui offrant des sommes considérables pour prix du sang de ses sujets. Raymond accepta ce marché honteux; il ne dédaigna même pas de prendre le commandement de l'armée, qu'il envoyait en qualité d'auxiliaire.

Cependant Suleiman, sans perdre de temps, se présenta devant Cordoue, et la terreur qu'avait inspirée sa victoire lui en ouvrit les portes. Il prit aussitôt le titre de roi; et, bien que le peuple le haît, il ne laissa pas de le reconnaître, parce qu'il redoutait ses vengeances; on lui donna le surnom d'Almostain Bila. Toutefois il ne comptait nullement sur la fidélité des habitans; aussi s'entoura-t-il de précautions, soit en déployant

tout l'appareil de la force pour comprimer l'esprit de révolte et empêcher les réactions, soit en faisant remplir par ses amis tous les postes civils et militaires. Mais ces moyens même étaient souvent insuffisans ; le peuple se soulevait partout où il n'était pas fortement enchaîné. A Malaga, un scheik africain fut inhumainement égorgé ; des excès semblables eurent lieu dans d'autres villes de l'Andalousie ; Suleiman lui-même n'osait pas demeurer dans Cordoue, il habitait le palais d'Azhara. Quelle triste condition que celle d'un prince qui craint ses sujets et voit en eux des ennemis ! Sa domination était mieux établie dans la province de Tolède, et dans celles du nord depuis Tortose jusqu'au Duero ; mais à Cordoue il éprouvait que la meilleure garde des rois, c'est l'affection des peuples.

Quelques partisans secrets de Muhamad, non contens de rendre les Africains odieux aux Andalous, tentèrent de semer la discorde parmi les premiers. Suleiman avait un cousin appelé Méruan ; on lui proposa la couronne, pourvu qu'il l'arrachât du front de l'usurpateur, et on lui offrit toutes sortes de secours. Cette conspiration fut découverte ; cinquante des principaux conjurés payèrent de leur tête leurs imprudentes tentatives ; Méruan fut enfermé dans une tour. Alors les Esclavons de la garde proposèrent à

Suleiman de faire égorger tous les auxiliaires chrétiens qui étaient dans Cordoue, afin de se rendre agréable aux musulmans par ce sanglant holocauste. Suleiman ne manquait pas de générosité; et, plein d'indignation contre les auteurs de ce conseil atroce, il les bannit de sa présence, en déclarant hautement qu'il ne manquerait jamais envers personne à la fidélité dans les conventions, moins encore envers ceux qui l'avaient si efficacement servi. Craignant toutefois que les siens ne se portassent malgré lui à quelque extrémité funeste contre les chrétiens, il les fit sortir de Cordoue comblés de présens. Il opposa la même résistance à Whada, qui, après lui avoir découvert l'existence d'Hixêm, lui conseillait de le replacer sur le trône. « Je voudrais le faire, » répondit-il à Whada, mais il n'est pas encore » temps : ce prince est faible et sans expérience; » faut-il confier à ses débiles mains le salut de » l'état? »

Suleiman jouit peu de temps de la suprême puissance. Muhamad s'avançait à la tête de trente mille musulmans et de neuf mille chrétiens, et Suleiman ne lui pouvait opposer que la moitié de ces forces. Cependant comme ses soldats étaient aguerris, il ne craignit point de hasarder une bataille dont le résultat devait décider de l'empire. On se battit de part et

d'autre avec beaucoup d'acharnement; les Catalans surtout se distinguèrent par tant d'exploits, que le courage et la valeur, soutenus par le nombre, obtinrent enfin l'avantage. Le comte d'Urgel et *trois évêques* furent tués, dit-on, dans cette bataille. Suleiman n'osa pas rentrer à Cordoue; il se sauva à Azhara, s'empara de tous les trésors qui s'y trouvèrent; et les Africains, qui se croyaient à la veille de quitter l'Andalousie, pillèrent la ville et les mosquées et se chargèrent d'un précieux butin; ce qui échappa à leur avidité devint quelques jours plus tard la proie des soldats de Muhamad. Cette bataille prit chez les Musulmans le nom d'Acbatalbacar, de celui du lieu où elle s'était livrée, à dix lieues au-dessus de Cordoue, et ils en désignèrent l'année par le nom d'année des Français (1), parce que les deux princes rivaux avaient tour à tour employé des chrétiens dans leurs armées.

Tandis que Suleiman et ses Africains se retiraient du côté d'Algéciras, où ils comptaient

---

(1) Cette année était la quatre centième de l'hégire. On se souvient que les Arabes donnèrent le nom d'*Afranc* à toutes les provinces septentrionales voisines des Pyrénées, et qu'ils appelaient Français les Catalans et les Navarrais, quelquefois même les Castillans et les Asturiens.

s'embarquer pour Tanger, Muhamad faisait dans Cordoue une entrée triomphante ; et le peuple, toujours extrême, le proclamait son libérateur et son vengeur. L'Esclavon Whada, qui par son esprit souple savait se maintenir constamment en faveur quel que fût le parti dominant, fut nommé par Muhamad son premier hagib ; et Muhamad, se reposant sur lui des soins du gouvernement, ne songea qu'à poursuivre son ennemi, afin de lui porter les derniers coups. Il l'atteignit sur les bords du Guadiaro, petite rivière qui sort des montagnes de Ronde et se jette dans la mer à quelques lieues d'Algéciras. Suleiman, que la mauvaise fortune n'avait point abattu, encouragea, excita ses Africains au combat et à la vengeance : « Si nous fuyons, leur » dit-il, nous récevrons honteusement la mort ; » si nous sommes vaincus, nous périrons encore: » combattons donc, mais combattons pour la » victoire, notre seule espérance. » Ces paroles, et plus encore l'exemple du chef, remplirent les troupes d'un courage invincible. L'armée de Muhamad rompue, enfoncée, abandonna le champ de bataille et se dispersa en fuyant. Muhamad arriva presque seul à Cordoue ; les débris de ses troupes y arrivèrent plus tard par divers chemins.

Ce prince, qui s'attendait à un siége, fit répa-

rer les fortifications de la ville, et les entoura d'un fossé large et profond. Les habitans eux-mêmes furent contraints d'y travailler le jour et la nuit, ce qui commença à exciter des murmures. D'autre part, la confiance illimitée que Muhamad accordait à Whada son ministre, les faveurs qui par ce canal se répandaient exclusivement sur les Esclavons, peut-être les disgrâces qu'il venait d'éprouver, firent naître le mécontentement parmi les nobles. Rien ne dépouille les rois du respect des peuples comme les revers, de même que rien ne les exhausse comme l'éclat des victoires et la manifestation de la puissance. Appuyé sur la fortune le prince s'élève au-dessus du vulgaire; on dirait qu'il excède les hommes en excellence, comme il les excède en grandeurs : est-il malheureux, il rentre dans la classe ordinaire et sous l'empire de la loi commune, qui soumet tous les hommes aux mêmes misères. En un mot, l'amour du peuple suit la fortune, et l'événement seul qualifie les actions. *Le méchant qui triomphe est un héros; le sage qui est vaincu est voué à l'infamie, et mérite des supplices* (1). On conseilla à Muhamad de chasser

---

(1) Ces mots appartiennent à peu près littéralement à l'écrivain arabe.

de Cordoue les scheiks et plusieurs wazirs dont on soupçonnait la fidélité, et auxquels on prêtait des propos séditieux. De son côté, le général des chrétiens, Armengault, prévenu par des avis secrets que Muhamad était dans l'intention de désarmer ses troupes, et peut-être de les sacrifier ensuite à la haine des Musulmans, se disposa à sortir de la ville; et il exécuta son dessein malgré les prières de Muhamad, qui cherchait à le retenir. Il se chargea seulement de remettre en passant à Tolède, au wali Obeidalà, l'ordre de lever des troupes et de les amener sans délai à Cordoue. Des ordres pareils furent envoyés aux walis de Mérida et de Sarragosse, ainsi qu'aux alcaïdes de la frontière; mais ils ne produisirent aucun effet : chacun s'excusait sous divers prétextes, et les fanatiques prétendaient que Dieu abandonnait Muhamad à cause de son alliance avec les infidèles.

Suleiman occupait les hauteurs voisines de Cordoue, et son parti se grossissait tous les jours des serviteurs inconstans ou infidèles de son rival, qui ne savait ni réunir les esprits divisés, ni même conserver l'affection de ses anciens amis. Jusqu'à la garde royale, partagée en plusieurs factions, tout paraissait concourir à la ruine de Muhamad, tout annonçait les plus grands désastres. L'esclavon Whada, au lieu

d'éteindre le feu de la discorde, prit toutes les mesures secrètes qui pouvaient en augmenter l'activité. D'une part, il remplissait de terreur l'âme de Muhamad par ses rapports artificieux; de l'autre, il semait adroitement les soupçons, la crainte, la méfiance dans les esprits. Quand il crut le moment favorable, il tira Hixêm de sa prison, et le montra au peuple dans la tribune de la grande mosquée. Sa présence produisit sur les assistans la plus vive émotion; la nouvelle qu'il vivait encore circula rapidement dans la ville; tous les habitans se portèrent en foule vers la mosquée, et l'enthousiasme gagnant subitement les cœurs, Hixêm fut de nouveau proclamé avec les plus grandes démonstrations d'allégresse, et conduit en triomphe vers le palais. Muhamad, qui comptait sur les Esclavons, s'y était caché, en attendant qu'il s'opérât en sa faveur quelque mouvement; mais l'Esclavon Ambaro se saisissant de lui, le traîna sur les degrés de ce trône où il venait d'être assis. Le roi lui reprocha avec aigreur sa déloyauté, et lui fit couper la tête. Un cavalier fut chargé de la porter par les rues de la ville, plantée au bout d'une lance; le tronc fut jeté sur la place publique, et livré à la populace, qui le mit en pièces. Au bout de trois jours, Hixêm envoya la tête de Muhamad à son émule Suleiman; il es-

An de J. C. 1010. De l'hégire, 401.

pérait que ce terrible exemple le ramènerait à l'obéissance.

Le règne orageux de Muhamad n'avait duré que seize mois, en comptant même le temps que Suleiman avait passé dans Cordoue; au bout d'une carrière semée de traverses, d'agitations et de soucis, il avait trouvé la mort, fruit amer de son ambition. Loin d'être effrayé par le supplice de Muhamad, Suleiman, en politique habile, chercha les moyens de le faire servir à ses propres vues. Il savait qu'Obeidalà faisait à Tolède des préparatifs immenses destinés contre lui; il lui envoya la tête de son père, avec ces mots: « C'est ainsi que le roi Hixêm, en remontant sur » le trône, récompense ceux qui le lui ont rendu. » Si tu veux avoir le sort de ton père, va te re- » mettre entre les mains de ce prince ingrat; » mais si tu as besoin de vengeance, compte sur » l'amitié de Suleiman. » Un présent de dix mille pièces d'or accompagnait cette lettre, qui eut tout l'effet que Suleiman en avait attendu. Obeidalà fit enterrer avec de grands honneurs la tête de Muhamad dans la principale mosquée de Tolède, et il répondit à Suleiman qu'il s'unissait à lui pour déclarer à Hixêm une haine éternelle.

Whada avait été confirmé par Hixêm dans le ministère, et il s'était montré digne de la faveur

du roi. Il avait réussi à repousser les Africains loin des murs de Cordoue, et comme il eut appris qu'Obeidalà se disposait à joindre ses efforts à ceux de Suleiman, il laissa le commandement de la ville aux Esclavons Zahor et Ambaro, et il marcha sur Tolède avec un corps nombreux de cavalerie. En même temps, il demanda des secours à Sanche de Castille. Celui-ci lui fit répondre que Suleiman lui cédait six forteresses, et qu'aux mêmes conditions, il ne donnerait des troupes qu'à Hixêm, qui avait à ses yeux le mérite de la légitimité. Whada n'attendit pas pour traiter l'aveu de son maître, et il consentit à tout ce qu'exigea le comte de Castille en échange de ses secours. Whada avait des amis dans Tolède; il profita, pour s'en emparer, de l'absence d'Obeidalà. Celui-ci, informé de cette occupation imprévue, revint sur ses pas. Il fut arrêté à Maquéda par l'armée de l'hagib, et la fortune se déclara contre lui. Il tomba même au pouvoir de Whada, avec quelques-uns des principaux seigneurs de la contrée. Ahmed ben Muhamad, l'un d'eux, fut mis en croix, et périt au milieu des tourmens de cet horrible supplice; Obeidalà fut amené à Cordoue, où il fut décapité par ordre du roi.

Ce wali était à la fleur de l'âge, et quand on sut dans la ville qu'il avait été pris en combat-

tant contre une armée presque toute composée de chrétiens, le peuple, égaré par quelques esprits superstitieux, blâma hautement la conduite de l'hagib, et dans ses amers reproches il n'épargna pas même ce roi qu'il avait paru recouvrer avec tant de bonheur; on taxait de mauvais musulmans le prince et le ministre. Whada conféra le gouvernement de Tolède à Abu Ismaïl Dylnûn, qui était un scheik puissant et fort estimé, auquel principalement il devait la conquête de cette ville importante; ensuite il renvoya les chrétiens, après avoir largemént payé leurs services, et il retourna à Cordoue, où le roi le combla d'honneurs et de marques d'affection. Il lui accorda même, à cette occasion, en faveur de ses principaux officiers, esclavons ou alaméris, le droit de tenir leurs gouvernemens à perpétuité, avec la faculté de les transmettre à leurs enfans. Les alcaïdies de Murcie, de Carthagène, d'Alicante, de Dénia, d'Almérie et beaucoup d'autres furent données de cette manière.

Pour mériter de plus en plus ces faveurs du roi, l'hagib fit de nouveaux efforts contre Suleiman, qui infestait toujours les environs de Cordoue, et il obtint enfin pour résultat la retraite momentanée des Africains. Alors les habitans commencèrent à respirer, car ils manquaient

déjà de vivres, et des maladies contagieuses régnaient dans la ville; mais Suleiman n'avait point perdu l'espérance. Il n'ignorait pas que beaucoup de nobles voyaient d'un œil jaloux la puissance de Whada et de ses partisans, et que le roi, entièrement livré à son ministre, persécutait jusqu'à ses parens et ses meilleurs serviteurs. Il mit habilement en œuvre tous ces élémens de défection à la cause du prince; il promit aux walis de Calatrava, de Médina-Cœli, de Guadalaxara et de Sarragosse que, s'ils lui aidaient à délivrer Cordoue de la tyrannie des Esclavons, il les investirait à perpétuité de leurs gouvernemens, comme le roi venait de le faire pour ces hommes de race étrangère. Ces walis, séduits par ces brillantes promesses, se hâtèrent de lever des troupes, et de les envoyer à Suleiman. L'hagib Whada, voyant l'orage qui se formait, conseilla au roi d'écrire à Ali ben Hamud, wali de Ceuta et de Tanger, et au frère d'Ali, Alcassim ben Hamud, wali d'Algéciras et de Malaga, qui, l'un et l'autre, ne vivaient pas d'intelligence avec Suleiman; de ne point épargner les promesses pour les attirer à lui; de s'engager même à déclarer l'aîné d'entre eux wali alhadi, ou présomptif héritier du trône. Quand les dépêches furent prêtes et signées, l'hagib ne crut pas que le danger fût encore assez pressant

pour les envoyer, et il les garda pour s'en servir dans une autre occasion; ou peut-être ne les retint-il que parce que, toutes réflexions faites, il répugnait à cette démarche, preuve éclatante de faiblesse.

An de J. C. 1011. De l'hégire, 402.

Pour comble de maux la peste vint ajouter ses horreurs à celles de la guerre civile; bientôt la misère et la disette se firent sentir dans Cordoue, et le mécontentement augmentait tous les jours. Le peuple, toujours disposé à se plaindre de ceux qui le gouvernent, lors même qu'il est heureux et tranquille, devient injuste et furieux s'il éprouve des calamités. Un grand nombre d'habitans quittèrent Cordoue et se retirèrent dans les montagnes voisines; par leur moyen Suleiman était exactement informé de tout ce qui se passait dans la ville; et il y a des écrivains qui assurent que l'hagib lui-même entretenait avec lui une correspondance criminelle, ce qui devrait paraître incroyable si on ne l'avait vu successivement, et toujours avec la même apparence de zèle, servir Muhamad, Suleiman et Hixêm. Quoi qu'il en soit, le roi, que tourmentaient continuellement de noirs soupçons, ajouta une foi aveugle aux rapports qu'on lui fit contre son ministre; et, le croyant coupable avant de l'avoir convaincu de crime, il fit décapiter celui qui, au péril de ses jours, l'avait

constamment défendu contre l'usurpateur Muhamad, et l'avait tiré de prison pour lui restituer la couronne. On dit, il est vrai, pour pallier l'ingratitude du prince, que ce qui contribua le plus à la mort de Whada, ce fut la découverte qu'on fit parmi ses papiers des lettres destinées aux deux fils d'Hamud, et qu'on supposa qu'il n'avait retenues que pour priver le roi de leur secours.

L'esclavon Haïran fut le successeur de Whada. Le nouveau ministre était naturellement porté vers la générosité et la bienfaisance; il était le seul peut-être qui, réunissant les talens à la bravoure, aurait pu sauver l'état et le roi, si l'heure de la ruine et de la destruction n'était déjà sonnée. Il ne négligea rien du moins pour atteindre ce noble but. Désirant surtout se concilier tous les esprits, plus d'une fois il parvint à suspendre ou à faire rétracter les ordres sanglans qu'arrachaient à l'ombrageux Hixêm les craintes funestes dont il était sans cesse assailli. Beaucoup d'habitans, beaucoup de scheiks et de nobles lui durent la conservation de leur vie; mais, tout en excitant leur reconnaissance envers le ministre humain, ces mesures violentes, qui à chaque instant menaçaient leurs têtes et leurs propriétés, mettaient dans leurs cœurs ulcérés la haine et le désir des vengeances à la place de l'affection et de l'amour du devoir.

Suleiman s'était rapproché de Cordoue, afin de hâter par sa présence et par son appui le développement de tous ces germes féconds de rébellion et de troubles. Haïran, dans ce moment critique, déploya, mais en vain, toutes les ressources de la prudence et de la valeur. Il tâchait d'animer à la défense les habitans de Cordoue; mais de même qu'on ne subjugue pas un peuple puissant malgré lui, de même on ne saurait conserver une ville dont les habitans ne veulent point résister; et tandis que Haïran et une partie des cavaliers de la garde contenaient les Africains qui attaquaient la porte d'occident et avaient déjà comblé le fossé, les mécontens travaillaient à leur ouvrir la porte opposée, et à triompher des troupes fidèles qui la gardaient. Haïran, averti trop tard, ne put empêcher l'ennemi de pénétrer dans la ville. Un combat opiniâtre fut livré dans les rues, qui restèrent jonchées de cadavres. Cette fois les Africains l'emportèrent, et après s'être emparés de toutes les fortifications, ils livrèrent pendant trois jours la ville à un affreux pillage. Beaucoup de nobles musulmans furent égorgés dans leurs propres maisons, et le sang coula dans Cordoue jusqu'à ce que les féroces soldats de Suleiman eurent assouvi leur soif de vengeance pour toutes les défaites passées. Haïran, grièvement blessé, était tombé

An de J. C. 1012. De l'hégire, 403. Xawal.

sur les degrés du palais dont il voulait défendre l'entrée : entouré de cadavres, il fut assez heureux pour échapper aux recherches; et quand la nuit fut venue, ayant repris ses sens et profitant pour se sauver de la confusion générale, il parvint à gagner la maison d'un homme pauvre, mais honnête, qui sut exercer envers lui les nobles devoirs de l'hospitalité, en lui procurant d'abord la guérison de ses blessures, et lui donnant ensuite les moyens de pourvoir par la fuite à sa sûreté.

Suleiman fut de nouveau proclamé roi de Cordoue. On ignore quel fut le sort du malheureux Hixêm. Tout ce qu'on en sait, c'est que depuis cette époque il disparut de la scène du monde, et qu'il n'en fut plus fait aucune mention. Quelques écrivains prétendent que Suleiman le fit mourir l'année suivante, lorsqu'un nouvel ennemi vint menacer sa puissance encore mal affermie. Des changemens nombreux eurent lieu dans toutes les administrations, et pour la seconde fois les Africains s'élevèrent sur les débris de la faveur des Alaméris et des Esclavons. Alhakêm, père de Suleiman, vieillard vénérable et qui n'aspirait qu'au repos, fut appelé à Cordoue; Abderahman, son frère, devint wali de Séville; les gouvernemens, les alcaïdies furent le partage exclusif des partisans de l'usur-

pateur, qui, dans la distribution de ces grâces, alla plus loin encore que le roi Hixêm. Celui-ci n'avait aliéné, en faveur de certains walis, que le titre, qu'il avait rendu héréditaire; Suleimań aliéna jusqu'à la propriété que le roi du moins avait réservée : il se contenta d'un stérile hommage et d'une vaine promesse de fidélité. Ces concessions perpétuelles, en diminuant les droits du souverain, préparèrent la division de l'empire et l'anéantissement qui la devait suivre. Il se forma autant de petits états indépendans qu'il y eut de grands fiefs. Le système féodal, né dans les glaces polaires, s'était étendu jusqu'aux dernières contrées de l'Espagne, et y avait apporté ses résultats funestes : l'esprit de révolte et d'indépendance chez les grands, l'extinction de tous les sentimens de noblesse et de patriotisme chez les petits.

An de J. C. 1013. De l'hégire, 404.

Cependant Haïran était heureusement sorti de Cordoue; il se retira d'abord à Orihuela, où ses amis lui prodiguèrent tous les secours; ce fut par leur moyen qu'il vint à bout de rentrer dans son gouvernement d'Almérie, malgré l'opposition du wali qu'il y avait lui-même placé. Forcé d'abandonner la ville, le wali s'était enfermé dans le château, où il tint encore vingt jours. Il fut puni de mort pour sa résistance, comme si cette résistance eût été un crime, après

le renversement du trône et la chute d'Haïran lui-même ; la famille du malheureux wali fut enveloppée dans sa disgrâce.

Les années suivantes furent fécondes en grands événemens, en révolutions nouvelles. L'empire des Arabes d'Espagne fut encore déchiré par plusieurs factions acharnées à s'entredétruire; et non-seulement les tribus africaines faisaient aux tribus andalouses une guerre d'extermination, mais encore chaque wali, érigé en souverain, s'éloignait peu à peu de la route du devoir, et reconnaissait à peine une stérile suprématie dans le roi de Cordoue, livrant ainsi ce prince à ses propres forces, et laissant le trône exposé à tout l'effort des tempêtes, dont la fréquente violence l'ébranlait jusqu'aux fondemens. Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'était l'inertie des princes chrétiens, qui ne savaient point tirer avantage de l'état de faiblesse et de décadence de leurs implacables ennemis, pour abattre et ruiner en entier leur puissance chancelante. Il est vrai qu'en fournissant des secours aux divers partis qui se disputaient l'ombre de la souveraineté, ils les mettaient en état de combattre l'un contre l'autre, et qu'ils empêchaient le rétablissement d'une autorité prédominante, capable de rendre à l'empire son ancien lustre en s'agrandissant successivement des débris de

toutes les autorités subalternes. Mais d'une part, en armant ainsi leurs soldats pour la cause des Musulmans, ils n'avaient qu'un peu d'or en dédommagement de la perte des hommes; d'autre part, en soutenant à la fois par la force deux partis opposés, ils se trouvaient souvent exposés à combattre les uns contre les autres. Si, abjurant cette fausse politique, ils avaient constamment réuni leurs efforts, si le sang de leurs soldats tant de fois répandu dans les champs de l'Andalousie n'avait été versé que pour l'intérêt commun, l'empire des Arabes se serait écroulé cinq cents ans plus tôt, et ces dominateurs superbes auraient à leur tour subi le joug de la servitude.

Haïran avait passé d'Almérie à Ceuta, où régnait, sous le nom de wali, cet Ali ben Hamud de qui le roi Hixêm avait voulu acheter le secours. Haïran se présenta devant lui comme s'il eût été l'organe des sentimens des Alaméris. Il lui dit que l'Espagne ne supportait qu'avec peine la domination de Suleiman; que la terreur seule tenait les Andalous dans la soumission; qu'un grand nombre d'alcaïdes des provinces méridionales appelaient de tous leurs vœux un libérateur; que s'il paraissait sur les terres d'Espagne avec une armée, il verrait de suite se rallier sous ses étendards un nombre infini de

guerriers. Il lui parla ensuite de l'infortuné Hixêm, des lettres qu'il lui avait écrites, de l'offre qu'il lui faisait de le désigner pour son successeur; et lui cachant avec soin les justes soupçons qu'il avait de la mort de ce prince, il lui peignit les dangers dont ses jours étaient menacés au milieu des perfides ennemis qui le retenaient prisonnier. Il ajouta que s'il ne pouvait arriver à temps pour arracher Hixêm à la mort obscure que sans doute on lui destinait, il arriverait au moins pour venger le sang innocent, ce sang qui, comme le sien même, avait une source commune (1). Aben Hamud qui était généreux et loyal, toutes les fois du moins qu'une passion violente ne troublait point sa raison, sentit naître dans son cœur le sentiment d'une noble pitié; il jura de rétablir Hixêm, ou de venger sa mort. Il écrivit aussitôt à son frère Alcassim pour qu'il secondât de tout son pouvoir les Alaméris de l'Andalousie, et il promit à Haïran de partir lui-même dans peu avec toutes ses troupes: Alcassim ne se montra pas

(1) Ali ben Hamud descendait d'Hassan ou Hussein, fils d'Ali, et il était regardé comme appartenant à la famille royale, qui tirait son origine de Méruan, dernier calife de la race des Omeyas, parens du prophète.

moins disposé que son frère à entrer dans les projets d'Haïran.

An de J. C. 1015 De l'hégire, 406. Ali, suivant sa promesse, envoya une armée à Malaga. Amer ben Feth, wazir d'Alcassim, mais dévoué à Suleiman, essaya de s'opposer au débarquement. Il fut culbuté avec ses troupes, et celles d'Ali entrèrent dans la ville, où elles publièrent qu'elles n'étaient amenées que par le désir de remettre le sceptre dans les mains d'Hixêm. Tous les Alaméris prirent aussitôt les armes comme Haïran l'avait promis, et par toute l'Espagne la renommée porta la nouvelle de cette grande entreprise. Suleiman en fut instruit de bonne heure, et il disposa tout pour la défense ; on dit que ce fut en cette occasion qu'il fit périr le roi, dont il avait jusqu'alors respecté la vie. Quoi qu'il en soit, il laissa son père Alhakem dans Cordoue ; et, se mettant à la tête de son armée, il marcha sans délai vers les ennemis. Ceux-ci s'étaient réunis à Almugnécar ; Haïran s'y trouvait avec les troupes d'Almérie, Alcassim avec celles de Malaga, et Ali avec celles de Ceuta et de Tanger. Là on fit la vaine cérémonie de jurer obéissance au roi Hixêm, et de ne reconnaître que lui pour souverain légitime. On crut ces formalités nécessaires ; on voulut même y mettre la plus grande solennité, parce qu'on avait remarqué de l'hé-

sitation dans les troupes, et que beaucoup de soldats disaient hautement que ce n'était pas pour leur roi Hixêm qu'on voulait les faire combattre, mais seulement pour servir l'ambition de quelques individus. Suleiman ne tarda pas à se montrer dans les environs d'Almugnécar. Il commença par s'emparer des hauteurs, d'où il harcelait sans cesse l'armée ennemie, gênait tous ses mouvemens, et coupait ses communications; mais il évitait avec soin d'en venir à une affaire générale, parce que les alliés étaient de beaucoup supérieurs en nombre. Ali, qui avait été nommé par acclamation général en chef, voulut pourtant entraîner Suleiman à un engagement sérieux; et, puissamment secondé par l'habile Haïran, il parvint à le mettre dans une situation où une bataille devenait inévitable. Suleiman se prépara courageusement au combat, et malgré le désavantage du nombre il sut, sinon arracher la victoire, du moins la laisser indécise. Il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre, mais la guerre continua avec le même acharnement, et elle se prolongea encore toute une année avec des succès divers.

Ce fut à peu près vers ce temps, s'il faut en croire les historiens arabes, et principalement Xérif Edris qui entre en de plus grands détails, qu'eut lieu une expédition maritime, entreprise

par quelques habitans de Lisbonne, pour reconnaître l'océan Atlantique et y chercher des terres nouvelles. Suivant les mêmes historiens, ces hardis navigateurs seraient parvenus jusqu'à des îles qu'ils nommèrent îles des Autours, *Azores*, à cause de la grande quantité de ces oiseaux qu'ils y aperçurent; à leur retour, ils auraient raconté de leur voyage des choses merveilleuses, et la rue de Lisbonne dans laquelle ils demeuraient aurait pris le nom d'*Almogawares*, qui signifie : explorateurs ; nom qu'elle a conservé pendant fort long-temps. Xéris Edris prétend que les auteurs de l'entreprise étaient au nombre de huit, tous parens; qu'ils équipèrent un vaisseau, le remplirent de vivres et de provisions pour plusieurs mois, et firent voile vers l'occident; qu'après avoir navigué pendant onze jours, ils arrivèrent à un parage où les eaux de la mer étaient extrêmement agitées par des courans rapides; qu'ayant cinglé d'un autre côté, et se dirigeant vers le midi, ils rencontrèrent, le douzième jour, une île, dans laquelle ils virent beaucoup de troupeaux errans ; qu'ayant abordé dans cette île, ils y trouvèrent une source d'eau douce, ombragée par un figuier sauvage; qu'ils prirent quelques animaux, mais qu'ils n'en purent manger, parce que leur chair était très-amère: qu'ils se contentèrent d'en em-

porter les peaux ; qu'ils naviguèrent encore douze jours, au bout desquels ils découvrirent une île, où ils virent des habitations et des terres labourées ; que, s'étant approchés de la côte, ils furent environnés par une grande quantité de barques, toutes remplies de naturels armés ; qu'ils furent conduits à une ville peu distante du rivage ; que les hommes avaient le teint rougeâtre, des cheveux longs, mais peu abondans, et une haute taille ; que les femmes leur parurent fort jolies ; qu'ils furent d'abord enfermés dans une maison, où on les laissa trois jours entiers ; que le quatrième on amena devant eux un homme qui parlait la langue arabe, et qui leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient ; que le lendemain ils furent présentés au roi, et qu'ils lui expliquèrent les motifs de leur voyage ; que le roi leur fit dire que son père avait autrefois envoyé des navires à la découverte, et qu'ils avaient passé plusieurs mois en mer, sans apercevoir aucune terre ; qu'ils furent ensuite ramenés dans leur prison, où ils restèrent jusqu'au moment où le vent d'occident commença de souffler ; qu'alors on les fit entrer dans des barques, les yeux bandés, et qu'après trois jours de navigation on les mit à terre, sur une plage inconnue, les mains liées derrière le dos ; qu'ayant entendu à quelque distance des voix

humaines, ils se prirent à crier tous ensemble; que ces cris ayant attiré ceux dont ils avaient entendu la voix, ils reconnurent que c'étaient des Bérébères; que ceux-ci leur délièrent les mains; que l'un de ces Bérébères leur demanda s'ils savaient à quelle distance ils se trouvaient de leur pays, et que sur leur réponse, il ajouta qu'ils avaient au moins deux mois de chemin, à quoi l'un des navigateurs répondit : Vasafi, c'est-à-dire, ô quelle peine! que de là vient le nom d'Asafi, que ce lieu a conservé (1).

Ce qui est mieux prouvé que le voyage de ces nouveaux Argonautes, c'est l'expédition de Mugéhid Edim aux îles Baléares. Ce Mugéhid, qu'on appelait aussi Abu Geix, avait été favori de l'hagib Abderahman, qui l'avait fait wali de Dénia. Il était entreprenant et courageux. Voyant l'Espagne livrée à des troubles dont on ne pouvait prévoir la fin, il équipa une flotte, passa heureusement la mer, s'empara de Majorque et d'Iviça et s'y établit, après avoir laissé pour gouverneur à Dénia Abdala el Moaïti de Cordoue, qui jouissait d'une grande réputation de vertu et d'intégrité. Abdalà était disciple de Muhamad el Begi; celui-ci vit avec peine son élévation,

(1) Il y a encore sur la côte du royaume de Maroc une ville nommée Safi.

parce qu'il regardait la possession des honneurs comme incompatible avec la vraie sagesse, et il lui prédit la guerre civile et de grands malheurs : sa prédiction s'accomplit quelques années plus tard. Cependant Mugéhid, dont l'ambition s'était accrue par ses premiers succès, voulut étendre encore sa domination, et il fit voile pour la Sardaigne ; mais cette seconde expédition ne fut pas heureuse : ses troupes, lasses de la guerre, et plus encore fatiguées de la longue absence à laquelle elles se trouvaient condamnées, firent éclater quelques murmures : « Pour-
» quoi, disaient-elles, notre émir n'est-il point
» satisfait des riches domaines qu'il possède sur
» le sol délicieux de l'Espagne ? Ne lui suffit-il
» point de la conquête des Baléares ajoutées à
» ses états ? Il nous fait parcourir les mers ora-
» geuses pour s'agrandir encore ; et quel profit
» retirons-nous de ses entreprises, nous, les
» instrumens de son ambition et de ses victoires ?
» les fatigues, les privations et la mort. » Ces plaintes, qui n'étaient pas dénuées de justice, et d'autre part la nouvelle de l'arrivée d'une flotte chrétienne, déterminèrent Mugéhid à la retraite ; et, rassemblant les richesses qu'il avait conquises, les troupeaux qu'il avait pris et les captifs qu'il avait faits, il donna l'ordre d'embarquement, dans un moment où tout faisait présager une vio-

lente tempête. Ses officiers essayèrent vainement de le dissuader, en lui disant qu'il valait mieux attendre les chrétiens et les combattre sur la terre ferme, que d'affronter sans nécessité les élémens en fureur. Mugéhid persista dans sa volonté ; mais à peine les navires furent-ils en mer, que, jouets des vents et des ondes, ils vinrent la plupart se briser sur les rochers de la côte. Les chrétiens, accourus en armes sur le rivage, massacraient sans pitié les malheureux que la tempête leur envoyait. Mugéhid, qui voyait ce désastre sans pouvoir l'empêcher, versait des pleurs de rage, et vomissait contre les ennemis qu'il ne pouvait atteindre d'inutiles imprécations. « Pleure, lui dit Abu Charûb, un de ses » officiers, pleure le malheur que ton obstina» tion a causé ; pleure tous ces infortunés qui » meurent égorgés de ta main. » Ce ne fut qu'avec beaucoup de travail et des pertes immenses que Mugéhid parvint à gagner les Baléares, où il s'arrêta pour prendre et donner à ses troupes un repos nécessaire.

An de J. C. 1016. De l'hégire, 407.

En Espagne la guerre durait encore, et Suleiman, qui craignait que de longues fatigues, que des combats sans résultats décisifs, n'amenassent le découragement parmi ses soldats, et que le découragement ne fût suivi de la défection, résolut de redoubler d'efforts et d'obtenir à tout

prix cette victoire si long-temps disputée. Il demanda donc des secours à ses alliés ; ceux-ci, sous divers prétextes, n'en donnèrent point : il ordonna dans Cordoue de nouvelles levées ; mais, comme on ne lui obéissait qu'à regret, ses ordres s'exécutaient mal, et ceux qu'il forçait à prendre les armes n'étaient pas plus tôt arrivés dans son camp, qu'ils saisissaient la première occasion de passer dans les rangs ennemis ; il arrivait même souvent qu ils entraînaient d'autres soldats. Ainsi son armée était réduite aux débris de la garde africaine, et à quelques corps peu nombreux de Mérida, de Cordoue, d'Ecija et de Séville ; ses ennemis au contraire avaient une armée considérable, et chaque jour ils acquéraient des forces nouvelles : Suleiman sentait qu'il ne pouvait différer davantage à tenter le sort des batailles.

Les armées se rencontrèrent dans les environs de Séville. La garde africaine déploya cette valeur féroce qui ne connaît point le danger, et dont elle avait déjà donné tant d'exemples ; mais tout à coup les Andalous, qui formaient la plus grande partie de l'armée de Suleiman, tournant contre lui leurs armes, lui firent perdre la victoire qu'il était au moment de saisir. Suleiman et son frère eurent leurs chevaux tués sous eux ; et, malgré tous les efforts de la valeur désespérée,

pressés, enveloppés en tous sens, ils tombèrent vivans, mais couverts de blessures, dans les mains de leurs ennemis. Les Africains, sans chefs, couvrirent de leurs corps sanglans le champ de bataille; et les vainqueurs, n'ayant plus d'ennemis à combattre ni de résistance à surmonter, entrèrent sans obstacle à Séville et marchèrent immédiatement sur Cordoue, dont ils s'emparèrent avec la même facilité. Ali ben Hamud fit amener devant lui le vieillard Alhakem et ses deux enfans, qu'il n'avait jusque-là épargnés que pour les immoler à la fois sur la tombe d'Hixêm. « Qu'as-tu fait de ton roi? dit » Ali d'un ton sinistre en s'adressant au pre- » mier. —J'ignore ce qu'il est devenu, répondit » Alhakem.—Vous l'avez égorgé tes enfans et toi, » répliqua Aben Hamud. Eh bien! ajouta-t-il en » tirant son glaive, tombent vos têtes coupables » pour expier le sang que vous avez répandu! » —Ne frappe que moi seul, s'écria pour lors » Suleiman, car ceux-ci sont innocens. » Ces paroles ne firent point révoquer la sentence de mort, et les trois infortunés périrent de la
8 safer. propre main d'Ali. On fit dans Cordoue les plus exactes perquisitions pour retrouver Hixêm; mais toutes les recherches furent inutiles, et l'on ne douta plus qu'il n'eût cessé de vivre.

La mort de Suleiman laissait vacant le trône

de Cordoue. Haïran, par ses soins et par son crédit, y fit asseoir Ali, qui reçut le nom de Motuakil Bilah, *qui espère et confie en Dieu.* Le nouveau roi écrivit à tous les walis des provinces pour leur donner avis de son avénement, par suite de la déclaration que le roi Hixêm avait faite en sa faveur avant de mourir; en même temps il les engageait à venir prêter en ses mains le serment d'usage. Les walis de Séville, de Tolède, de Mérida et de Sarragosse ne daignèrent pas répondre à ses lettres, ce qui lui rendit suspects tous les Alaméris. De son côté, Haïran se plaignait de ne point obtenir les récompenses qu'on lui avait promises; et soit qu'il mît à un trop haut prix ses services, soit qu'Ali craignît l'influence qu'il exerçait dans Cordoue, il fut renvoyé à son gouvernement d'Almérie. Haïran partit plein de ressentiment et de projets de vengeance contre le prince ingrat qui lui devait une couronne, et qui le chassait. Il visita en passant tous les Alaméris qui avaient quelque puissance; il gagna les alcaïdes d'Arjona, de Jaën et de Baéza; il écrivit au wali de Sarragosse, Almondhar; et, pour donner à cette ligue nouvelle un motif qui parût légitime, on publia qu'elle avait pour but de rendre le trône aux Omeyas, ainsi qu'Aben Hamud lui-même s'y était solennellement engagé. On renouvela la scène d'Almu-

gnécar ; et tous les conjurés, réunis dans Guadix, jurèrent en face du peuple et de l'armée de ne déposer les armes qu'après le rétablissement de leurs princes. Telles étaient les intentions avouées ; mais on prétend que, par des stipulations secrètes, les conjurés avaient mieux pourvu à leur intérêt personnel qu'à celui de la dynastie dépossédée, et qu'ils avaient résolu de se partager les dépouilles de la souveraineté, et de s'assurer la propriété immuable de leurs gouvernemens.

L'affection que le peuple avait eue pour ses anciens rois se réveilla dans tous les cœurs; on se souvint de la prospérité dont l'état avait joui à l'ombre de leur trône, et l'on se flatta de retrouver le bonheur avec les princes légitimes. Bientôt une forte armée se réunit autour des conjurés. Ali, qu'on croyait renfermé dans Cordoue, se montra tout à coup avec des troupes d'élite, et il attaqua cette armée avec tant de courage et de bonheur, qu'il la mit dans une déroute complète. Il chargea son général Gilfeya de la poursuite des vaincus, et de l'attaque des forts où ils s'étaient réfugiés. Haïran ne perdit point courage; retiré à Jaën, où il rallia
An de J. C. plusieurs bandes de ses partisans, il fit saluer
1017. du nom de roi d'Espagne le wali Abderahman
De l'hégire, 408. Almortadi, arrière-petit-fils d'Abderahman Ana-

soi. A ce nom chéri de la nation, le parti des Alaméris se releva avec une vigueur nouvelle; tous les walis, tous les alcaïdes de l'Andalousie, celui de Grenade excepté, se hâtèrent de reconnaître dans Almortadi le véritable héritier, le digne successeur des Omeyas. Cet événement fut célébré à Jaën par des fêtes brillantes, qu'embellirent tous les charmes de l'espérance qu'il faisait naître.

Haïran, nommé hagib, voulut utiliser l'enthousiasme du peuple et des soldats; il marcha de nouveau contre Ali, et, pour la seconde fois, il fut vaincu; mais les revers ne pouvaient l'abattre : il se rendit à Almérie, et des troupes de Dénia, de Xativa et de Murcie, il sut créer une troisième armée. Valence, Tarragonne, Tortose et Sarragosse se déclarèrent en même temps en faveur d'Almortadi. De son côté Ali ne négligea aucun moyen de succès, et il redoubla d'activité à mesure que le nombre de ses ennemis augmentait. Gilfeya et le wali de Grenade portèrent la guerre jusque sous les murs de Jaën; prenant lui-même le commandement du reste des troupes, il alla en personne assiéger Almérie, qu'Haïran défendait. Ce dernier, malgré ses talens, son courage, et les promptes ressources de son génie dans les situations les plus désespérées, ne put jamais fixer la fortune;

on eût dit qu'elle se plaisait à trahir ses efforts. Almérie fut emportée d'assaut. Haïran, percé de plusieurs coups de lance, fut traîné, tout mourant, devant l'implacable Ali, qui, trop peu généreux pour respecter un ennemi sans défense, et pardonner à la révolte au nom des anciens services, fit tomber à ses pieds, d'un coup de son épée, la tête de son prisonnier. Satisfait du succès de son expédition, Ali reprit le chemin de Cordoue, où il fit son entrée en triomphateur. Il se flattait qu'avec Haïran aurait péri l'espoir des Alaméris : il se trompait. Ce parti, toujours subsistant au milieu des défaites ou après les victoires, tantôt inaperçu, tantôt se montrant avec l'appareil de la force, constant dans ses haines comme dans ses affections, ce parti s'agitait sourdement sous ses propres yeux, à Cordoue, dans les profondes retraites de son palais; et, tandis qu'il envoyait des renforts à Gilfeya, et qu'il se disposait lui-même à rejoindre l'armée, il fut étouffé au bain par les Esclavons qui le servaient. Il était dans sa quarante-huitième année; d'un naturel dur, juste mais sévère pour ses sujets, cruel pour ses ennemis. On fit courir le bruit dans la ville qu'il était mort naturellement, et ses gardes le crurent ainsi.

Alcassim ben Hamud, frère d'Ali, fut aussitôt

désigné pour lui succéder, et sa nomination ne tarda pas à se publier dans Cordoue. Des courriers lui avaient été expédiés à Algéciras, où il se trouvait; il était parti sur-le-champ, suivi de quatre mille chevaux, et il avait fait le trajet avec tant de célérité, que sa présence inattendue déjoua les projets et les espérances des Alaméris, qui avaient compté sur quelque mouvement populaire : de sorte que beaucoup d'entre eux furent contraints, pour ne pas se rendre suspects, de lui faire le serment accoutumé. Dès qu'il fut arrivé, il ordonna les plus rigoureuses perquisitions au sujet de la mort de son frère; il fit subir la torture aux Esclavons qui avaient approché de sa personne, et ceux-ci se déclarèrent, au milieu des tourmens, coupables d'avoir servi la vengeance des Alaméris, qui ne pouvaient souffrir l'humeur cruelle du roi. Toutefois, ils ne désignèrent personne, ce qui devint plus funeste aux Alaméris, que si les Esclavons avaient voué à la mort quelques individus par des révélations fausses ou vraies; car Alcassim fit périr un grand nombre de nobles, sans autre indice contre eux que la simple supposition d'un motif ou d'un désir de vengeance qu'ils auraient pu avoir pour le supplice d'un ami ou d'un parent, du temps d'Ali ben Hamud. Ce fut surtout sur les principaux habitans que ses soupçons tom-

bèrent. Aussi, plusieurs sortirent secrètement de Cordoue, pour s'aller jeter dans les rangs d'Almortadi, comme leur seul asile; et ces persécutions, ces vengeances impolitiques firent au nouveau souverain plus d'ennemis dangereux, que n'auraient pu en produire l'affection et le dévouement des Alaméris pour son rival. D'un autre côté le fils d'Ali, Yahie, n'eut pas plus tôt reçu la nouvelle de la mort de son père, qu'il partit de Ceuta avec toutes les troupes qu'il put rassembler, laissant l'ordre exprès de lui en envoyer de nouvelles; c'était un troisième prétendant à la couronne. Il avait, pour soutenir ses droits, le titre d'héritier d'Ali, un corps nombreux de cavalerie nègre de Sûz, à qui la férocité tenait lieu de courage, et plusieurs généraux, Maures ou Arabes du désert, tous liés envers lui par de terribles sermens, et jurant de mourir pour sa cause, ou de ceindre son front du diadème.

Alcassim conçut de vives alarmes, parce qu'il connaissait la valeur de son neveu, de qui d'ailleurs les prétentions étaient justes. Il essaya pourtant de s'opposer à son débarquement, résolu, s'il ne pouvait l'empêcher, à retarder sa marche et ses progrès. Mais Yahie s'était rendu maître de Malaga sans beaucoup de peine, et, dans quelques engagemens qui eurent lieu, ses

nègres montrèrent qu'il ne serait point facile de les vaincre. En même temps Alcassim reçut de fâcheuses nouvelles de son armée de Jaën, qui venait d'éprouver un échec considérable. Il recourut alors aux négociations; il fit représenter à son neveu que, pendant qu'ils seraient occupés à s'entre-détruire, Almortadi, leur ennemi commun, consoliderait sa puissance à leurs dépens. Ces observations étaient au fond trop justes pour qu'elles ne touchassent point Yahie; il consentit à un arrangement. Il fut réglé, non sans l'intention secrète de part et d'autre de violer une convention arrachée par la nécessité, que l'oncle et le neveu se partageraient le gouvernement; qu'Yahie occuperait Cordoue, qu'Alcassim garderait Malaga, Algéciras et Séville, et continuerait la guerre contre Almortadi; qu'enfin, quand cette guerre serait terminée, ils règneraient ensemble sur toute l'Espagne.

Ces graves différens ainsi terminés, Alcassim partit pour Malaga, d'où il passa à Ceuta avec le corps de son frère, qu'il déposa dans une très-belle mosquée qu'Ali avait fait construire lui-même sur une place de cette ville; mais, tandis qu'il remplissait ces pieux devoirs, Yahie, qui recevait à Cordoue des preuves d'affection et de zèle, d'autant plus vives que la haine et la terreur du nom d'Alcassim étaient grandes, dé-

An de J. C. 1019.
De l'hégire, 410.

clara par une proclamation publique que son oncle n'avait aucun droit à la succession d'Espagne. Les scheiks, les wazirs, les docteurs de la loi, se hâtèrent d'adhérer à cette déclaration, et de lui offrir leur secours et leurs armes pour le soutien de ses droits, sans condition ni partage; et le peuple, qui passe toujours si rapidement d'un excès à l'autre, parce qu'incapable de prévoyance ou de souvenirs il ne fait que goûter la sensation du moment, le peuple, au nom d'Yahie, fit éclater des transports de joie et de plaisir. Du côté de Jaën, la fortune se tournait du côté du roi Almortadi. Gilfeya et le wali de Grenade osaient à peine descendre des montagnes où ils avaient été forcés de se retrancher. Les hommes sages conseillaient alors au roi d'abandonner cette guerre de montagnes qui ne décidait rien, et de marcher directement sur Cordoue ou sur Tolède, où l'on pourrait appeler et réunir toutes les troupes d'Espagne. Le roi sentait bien la justesse de ce conseil, mais il ne voulut point déplaire aux Alaméris, dont le dessein était de se débarrasser d'abord de Gilfeya, parce qu'il ravageait leurs terres; de sorte que tout ce que le roi put faire, ce fut de tenter par tous les moyens d'entraîner l'ennemi à une action décisive.

Alcassim, de retour à Malaga, irrité de la

perfidie de son neveu qui avait enfreint le traité, ordonna à Gilfeya de terminer au plus tôt la guerre de Jaën, et, pour peu qu'il le trouvât difficile, de marcher sur Cordoue, où il arriverait lui-même du côté opposé. Yahie, qui n'avait en ce moment près de lui qu'une partie de sa cavalerie nègre, parce qu'il avait envoyé à Jaën le reste de ses troupes, informé de la marche de son oncle, sortit de Cordoue, et par des chemins détournés se rendit à Algéciras, où il se fortifia en attendant les renforts qui devaient lui arriver de l'Afrique. Alcassim entra sans obstacle à Cordoue; mais au froid accueil qu'on lui fit il connut clairement qu'il n'était point aimé. Sa fureur ne fit que s'accroître; il poursuivit sans ménagement les partisans de son neveu; beaucoup d'Esclavons et d'autres personnes furent traités avec la plus grande rigueur, plusieurs périrent dans les supplices, et ces cruautés achevèrent de le rendre odieux. Chacun craignait pour sa vie; le péril commun rapprocha tous les esprits, et une vaste conjuration se forma; le peuple fut gagné, l'argent répandu avec profusion, des armes distribuées.

On choisit pour l'exécution le moment où Alcassim venait de faire partir la plus grande partie de ses troupes pour renforcer Gilfeya; le palais fut attaqué pendant la nuit, mais la

An de J. C. 1021. De l'hégire, 412.

garde qui le défendait parvint à empêcher le peuple d'y pénétrer. Cependant, toutes les fortifications étant tombées au pouvoir des conjurés, ils amenèrent devant le palais des machines de guerre, et ils le tinrent étroitement bloqué. Au bout de cinquante jours Alcassim, manquant de provisions et ne conservant aucune espérance de secours extérieurs, résolut de se frayer un passage avec sa garde fidèle à travers la multitude qui l'assiégeait; mais cette multitude, excitée par le ressentiment des souffrances passées, et dirigée par des chefs habiles, opposa de toutes parts une si vive résistance que bien peu de soldats réussirent à se sauver; ceux même qui purent sortir du palais périrent dans les rues ou aux portes de la ville. Alcassim aurait éprouvé infailliblement le même sort, si quelques habitans qui le reconnurent, plus touchés de son malheur que du soin de leur propre vengeance, ne l'eussent soustrait aux fureurs de la populace. Ils le firent sortir de Cordoue pendant la nuit, et ils lui donnèrent une escorte de cavaliers alaméris, qui l'accompagnèrent jusqu'à Xérez, où il trouva une retraite chez le wali de cette ville.

An de J. C. 1022. De l'hégire, 413.

Cependant l'armée de Gilfeya, grossie par les renforts qu'elle avait reçus, s'était vue en état de reprendre l'offensive. Les deux partis dési-

raient également en venir aux mains ; il était temps en effet de terminer une guerre où depuis trois ans on était en présence, sans que de part ni d'autre il y eût aucun avantage. On se battit durant un jour entier avec beaucoup de résolution. La victoire se déclara à la fin pour Almortadi ; mais au moment où l'ennemi en désordre abandonnait en fuyant le champ de bataille, une flèche, conduite par un destin cruel, vint frapper le malheureux prince et le priva de sentiment et de vie. Avec lui tombèrent les espérances de son parti ; les chefs les plus expérimentés perdirent courage, et l'abattement auquel ils se laissèrent aller sauva les restes de l'armée vaincue, parce qu'on ne songea pas à les poursuivre. A Cordoue, où l'on commençait à jouir de quelque repos depuis l'expulsion d'Alcassim, on se remplit de douleur et de crainte ; il semblait que le farouche fils d'Hamud, ramené par la vengeance, allait de nouveau faire couler des flots de sang. On avait préparé des arcs de triomphe ; il fallut se couvrir de deuil. Les Alaméris sentirent toutefois combien il était dangereux de laisser le peuple livré sans secours à ses regrets et à sa douleur ; et, se tirant eux-mêmes par un généreux effort de l'état de stupeur où cet accident les avait plongés, ils lui présentèrent un nouveau souverain dans la personne

An de J. C 1023. De l'hégire, 414. d'Abderahman ben Hixêm, frère de Muhamad el Modhi, descendant, comme Almortadi, du grand Abderahman Anasir.

Agé de vingt-deux ans, doué d'un extérieur agréable, plein de ces manières franches qui gagnent les cœurs, d'un esprit cultivé, d'une physionomie ouverte qui annonçait une belle âme, de mœurs pures dans un âge où il est si difficile d'en conserver l'innocence, le jeune Abderahman ne pouvait manquer de plaire à des hommes en qui sa présence, rappelant les beaux jours d'Alhakem et d'Almanzor, laissait naître l'espoir d'un avenir plus calme et de jours plus prospères; mais ces douces illusions passèrent comme une ombre fugitive, et Abderahman ne parut un instant sur le trône que pour donner une preuve éclatante de l'inconstance de la fortune, ou plutôt pour montrer, en succombant à ses rigueurs, qu'elle avait abandonné sans retour l'illustre et malheureuse dynastie, qui avait porté le sceptre avec tant de gloire, avant de le laisser tomber par tant de faiblesse.

Le premier soin du roi, ce qu'il regarda comme le plus pressant devoir, ce fut de réprimer les abus dont gémissait le peuple. La garde esclavonne et andalouse, accoutumée à l'insubordination et à tous les excès qu'elle entraîne, se livrait impunément aux plus grands dés-

ordres. Les Zénètes surtout, dégagés de tout frein, croyaient pouvoir tout entreprendre. Le roi essaya d'introduire parmi cette milice turbulente d'utiles réformes, et pour prix de sa juste sollicitude il recueillit des murmures séditieux. Il avait un cousin, nommé Muhamad ben Abderahman, qui, jaloux au fond du cœur de la préférence que les Alaméris avaient donnée à son parent sur lui-même, nourrissait en secret le désir de le précipiter du trône pour s'y placer après lui. Comme il était immensément riche, il jouissait d'une grande popularité, achetée par ses profusions; et s'emparant par les mêmes moyens de l'esprit des soldats, il ne mit plus de bornes à son ambition. Quand il se crut bien assuré que ses partisans ne seraient pas épouvantés par l'idée d'un crime, il les arma de poignards et 27 Dilcada.
les conduisit au palais; il choisit pour le consommer le point du jour.

La garde esclavonne, attaquée à l'improviste, fut égorgée; le bruit des armes, les cris des blessés, le tumulte, réveillèrent le roi. Les assassins ne lui donnèrent pas le temps de se mettre en défense, il tomba percé de mille coups. Aussitôt les conjurés se répandirent par les rues de Cordoue, tenant dans leurs mains leurs épées encore dégouttantes du sang auguste du prince, et proclamant Muhamad avec des cris

de fureur; ils entrèrent chez les principaux scheiks et les massacrèrent. Le peuple, les magistrats, les cadis, étaient les témoins de ces affreux excès, et personne ne savait, ne pouvait s'opposer à cette bande de forcenés. Il ne se trouva pas alors dans cette ville immense un homme de cœur, capable de braver le danger pour placer une digue au-devant de ce torrent destructeur; il ne se trouva pas ensuite un ami généreux, un sujet fidèle pour devenir le vengeur de l'attentat abominable qui privait de la vie un prince magnanime, laissait l'état sans appui, ruinait les espérances des gens de bien, et rouvrait l'abîme où déjà tant de têtes illustres s'étaient englouties. Abderahman V n'avait régné que quarante-sept jours; il fut frappé au moment où les walis des provinces lui envoyaient leurs soumissions.

Pendant que ces événemens se passaient à Cordoue, Yahie ben Ali s'était occupé d'assurer son pouvoir à Algéziras et à Malaga, et il paraissait borner désormais son ambition à la possession tranquille de ces deux villes et de leurs provinces. Quand il eut appris que son oncle Alcassim avait dû fuir de Cordoue et qu'il s'était réfugié à Xérez, craignant ce dangereux voisinage, il fit investir cette place par un corps de cavalerie. Le wali ne voulut pas soutenir une

guerre ruineuse pour des intérêts étrangers ; il livra Alcassim aux troupes de son neveu, qui, maître de sa vie, se contenta de l'enfermer dans une étroite prison, où il ne mourut qu'au bout de plusieurs années. Quant à Muhamad, pour soutenir son usurpation, il prodigua ses trésors, accorda aux Zénètes de nouveaux priviléges, combla tous ses partisans de bienfaits ; et croyant qu'il pouvait compter désormais sur leur fidélité, comme si les hommes qui se vendent étaient susceptibles de quelque sentiment d'honneur, il ne songea qu'à réparer les jardins d'Azhära, afin de s'y endormir au sein des plaisirs et des voluptés.

Les walis des provinces et ceux des frontières s'accommodaient assez de cette administration sans vigueur, parce qu'elle amenait à grands pas leur affranchissement de l'autorité royale. Ils vivaient en effet dans leurs gouvernemens en véritables souverains, ne rendant aucun compte des revenus publics (1), dont ils disposaient à leur gré. Aussi le trésor de l'état était-il épuisé;

(1) Ces revenus consistaient, outre l'azaque ou la dîme sur les produits de la terre, en des droits de *charage* ou d'entrée et de sortie sur les denrées et marchandises, et des droits de *taadil*, imposés sur les marchands en détail. Les chrétiens et les Juifs étaient de plus sou-

les propres richesses du prince, presque en entier dissipées par ses mains prodigues, ne suffisaient plus à ses besoins personnels. Il fallut recourir à de nouveaux impôts, exercer un mode de perception jusqu'alors inusité, commettre des exactions de tout genre. Encore tous ces moyens désastreux ne produisaient-ils que de faibles ressources, dont la plus grande partie s'arrêtait même entre les mains infidèles des percepteurs.

Muhamad voyait le mal et ne pouvait y porter de remède ; il ne pouvait surtout donner ce qu'il n'avait pas, et il s'entendait nommer dur et avare, par les uns à cause des impôts qu'ils devaient payer, par les autres à cause de la privation des rétributions qu'ils avaient jusque-là levées sur la faiblesse du prince. Pour comble de disgrâce, les walis refusaient ouvertement de concourir par aucun sacrifice au bien de l'état ; ils ne s'unissaient que pour résister ensemble au pouvoir légitime qui aurait pu leur reprendre leur pouvoir usurpé ; les alcaïdes des villes et des forteresses imitaient les walis : la plupart, d'origine obscure, s'étaient rendus riches et puissans. Le peuple, qui ne trouvait

mis au paiement d'une contribution personnelle. C'était une espèce de taille ou capitation.

plus de moyens de subsistance dans le travail, le peuple, chaque jour menacé de manquer de pain, était réduit à désirer les troubles et la discorde comme des occasions de fortune, ou afin d'exercer impunément ses vengeances. Enfin, ceux-là même qui, trahissant leur devoir, avaient placé Muhamad sur le trône, étaient devenus ses plus dangereux ennemis, et paraissaient disposés à détruire leur funeste ouvrage. Muhamad n'osait séjourner dans Cordoue ; il se tenait habituellement dans son palais d'Azhara ; mais là même ses jours n'étaient point en sûreté.

La révolte commença à se manifester par la résistance aux ordres des wazirs et des cadis. Une fois l'essor pris, on ne s'arrête plus : la populace demanda plusieurs têtes, des changemens, des destitutions; et comme sa fureur allait toujours croissant, elle finit par menacer le prince et ses ministres. Quelques officiers de la garde, restés seuls fidèles au milieu de la défection générale, avertirent Muhamad du danger; il se sauva de nuit avec sa famille, abandonnant pour toujours le délicieux séjour d'Azhara. Quelques cavaliers africains le suivirent d'abord, mais ils l'abandonnèrent au milieu du chemin. Il atteignit presque seul la province de Tolède, et courut se cacher dans la forteresse d'Uclès, dont l'alcaïde lui fit en apparence l'accueil le

An de J. C. 1025. De l'hégire, 416. Rebie I.

plus franc et le plus généreux. Peu de jours après il mourut empoisonné, après un règne de dix-sept mois. Cet alcaïde était de la bande des Alaméris ; son père et son aïeul avaient servi Abderahman Anazir.

Yahie gouvernait toujours ses états d'Afrique et d'Espagne avec beaucoup de sagesse. Ses sujets, heureux par sa modération, tranquilles par sa prudence, riches par son économie, lui étaient entièrement dévoués. Lorsqu'ils eurent connaissance de la fuite de Muhamad, de sa mort et de l'anarchie qui désolait Cordoue, ils formèrent le projet de rendre à leur prince un trône qu'il avait occupé; et plus jaloux de sa gloire ou de sa grandeur que de son repos, ils se présentèrent en foule devant lui, offrirent leurs biens et leurs bras pour le ramener triomphant à Cordoue, répétèrent qu'il était appelé par le choix que le roi Hixêm avait fait de son père, et plus encore par les désirs de la nation. Yahie céda, non sans répugnance, aux représentations de ses ambitieux courtisans, et il partit pour Cordoue. Les habitans se réjouirent de son arrivée, qui allait mettre fin aux dissensions dont ils étaient tourmentés, et ils sortirent en grand nombre de la ville pour le recevoir. Le peuple, suivant son usage d'applaudir à tout ce qui est nouveau, ne manqua pas de l'accueillir

par de vives acclamations. Ainsi l'ordre se rétablit, et tout semblait promettre un règne réparateur ; mais les walis des provinces, en refusant leur adhésion à l'élection d'Yahie, conservèrent tous les germes existans de discorde, et rallumèrent le feu de la guerre civile. Ceux des provinces éloignées s'étaient contentés de répondre d'une manière évasive à l'invitation qui leur avait été faite de se rendre à Cordoue, pour y prêter serment de fidélité ; les plus voisins, tels que celui de Séville, déclarèrent sans détour qu'ils ne reconnaissaient point pour leur souverain le chef d'un parti qu'ils méprisaient. Cette réponse arrogante devait être le signal de la guerre ; des deux côtés on s'y prépara. Les alcaïdes de Xérez, de Malaga, de Sidonia et d'Arcos, reçurent l'ordre d'entrer sur les terres de Séville ; Yahie lui-même se joignit à eux avec la cavalerie de Cordoue ; il voulait, en punissant la désobéissance de ce wali audacieux, forcer à la soumission ceux que son exemple aurait pu entraîner.

Ce wali s'appelait Muhamad ; il était fils d'Ismaïl ben Abed. D'abord cadi de Séville, il dut à Alcassim son élévation. Il l'avait flatté tant qu'il le vit heureux et puissant, il l'abandonna dans sa disgrâce. Il sortait d'une ancienne famille d'Emesse en Syrie, de la tribu de Lahmi.

Son père Ismaïl, soit avant soit depuis les troubles de Cordoue, avait vécu à Séville avec beaucoup de splendeur, et ses grandes richesses, dont il usait noblement, le faisaient jouir d'un crédit immense. Tous ceux que, durant ces troubles, la terreur ou l'injustice exilaient de Cordoue, trouvaient un asile dans ses terres, et il avait acquis par là une grande réputation de générosité. Politique profond, il cachait ses desseins sous un air apparent de candeur, et marchait toujours vers son but avec une constance que rien n'ébranlait; aussi le succès suivait-il ordinairement ses entreprises. Il avait eu soin d'élever son fils dans des principes dont la pratique l'avait si bien servi : celui-ci montra qu'il avait profité de ces leçons; et, joignant la ruse à l'emploi de la force, il attira adroitement Yahie dans une embuscade qu'il avait dressée
An de J. C. 1026. De l'hégire, 417. 7 Muharram. aux environs de Ronde. Ce prince, après avoir vu tomber devant lui ses plus vaillans guerriers, perdit lui-même la vie. Aben Abed lui fit trancher la tête, et ce sanglant trophée, envoyé à Séville, y annonça la victoire.

La nouvelle de ce désastre étant parvenue à Cordoue, les membres du conseil furent aussitôt assemblés, et sur la proposition d'Abilhézami, wazir de la ville, on procéda sans délai à une nouvelle élection, afin de prévenir le retour

de l'anarchie. Le choix tomba sur Hixêm ben Muhamad, frère du roi Abderahman Almortadi, lequel, libre de soins et d'ambition, vivait depuis long-temps caché dans une profonde retraite, cherchant ainsi à se sauver des écueils du monde. Il ne vit pas arriver sans peine les messagers que les wazirs de Cordoue lui avaient envoyés; il regrettait cette vie douce et tranquille où, à la place des soucis qui accompagnent l'importune grandeur, il recevait les consolations de la sagesse. Il répondit à ces messagers qu'il était reconnaissant de l'affection et de l'estime dont il recevait une marque si éclatante, mais qu'il se sentait incapable de supporter le fardeau des affaires publiques. Les principaux Alaméris se transportèrent alors près de lui pour vaincre sa résistance; il ne se rendit à leurs vœux et à leurs sollicitations pressantes qu'au bout de plusieurs jours, et il accepta malgré lui une couronne dont la possession semblait depuis long-temps condamner à la mort tous ceux qui la posaient sur leur front. Comme il craignait l'inconstance du peuple, il ne voulut pas entrer dans Cordoue, et, prenant pour prétexte l'invasion des frontières par les chrétiens et la nécessité de la repousser, il partit sur-le-champ pour celles de la Castille, où il ordonna aux troupes de venir le joindre.

Les princes chrétiens qui, depuis l'usurpation de Muhamad el Modhi, n'avaient plus eu d'ennemis à combattre, avaient mis à profit ce temps de repos pour se fortifier; jugeant même que les Arabes, trop occupés chez eux pour porter leur attention au-dehors, affaiblis par leurs guerres intestines, divisés en plusieurs factions rivales, ne pouvaient leur opposer qu'une vaine résistance, ils formèrent des projets d'agrandissement qu'ils ne tardèrent pas à exécuter. Le comte de Barcelone avait le premier étendu ses domaines sur une partie de la province de Sarragosse, et le wali s'était vu obligé de traiter avec lui. Le comte de Castille, qui n'avait pas moins d'ambition et qui voulait en outre venger la mort de son père, avait également pris les armes et reculé ses limites. Plusieurs villes du gouvernement de Tolède, Pégnafiel, Sépulveda, Gormas, Osma, Montijo, étaient tombées en son pouvoir; et à sa mort, arrivée l'an 1022, il n'avait laissé à son fils Garcie que le facile soin de les conserver. D'un autre côté le roi de Léon, qui sortait de tutelle, et qui, jeune et plein de courage, brûlait de se signaler, venait d'entrer avec une puissante armée sur les terres des musulmans; et après avoir passé le Duero, il faisait la conquête d'une partie du Portugal. La mort l'arrêta au commencement

de sa carrière ; atteint d'une flèche au siége de Viseu, il ne survécut pas à sa blessure. Bermude III, son fils, lui succéda ; et quoique ce dernier fût encore enfant, la guerre se continua avec la même vigueur.

Le roi Hixêm avait fait perdre en partie aux chrétiens le fruit des avantages qu'ils avaient obtenus, en leur opposant sans cesse son activité, sa prudence ; mais après avoir séjourné près de trois ans sur la frontière, il ne put s'empêcher de se rendre à Cordoue. On lui écrivit que le peuple était mécontent, et qu'il se plaignait de n'avoir pas encore vu son souverain ; que ces légers murmures donnaient à quelques factieux le moyen de fomenter la discorde et d'agiter les esprits ; que les walis de l'intérieur ne prenaient pas la peine de cacher leur intention de secouer toute espèce de joug, qu'ils agissaient chez eux en vrais despotes, qu'enfin aucune rente des provinces n'arrivait au trésor. Hixêm entra dans An de J. C. 1029.
Cordoue au milieu d'un peuple immense, qui De l'hégire, 420.
semblait ne pas se rassasier de le contempler. 8 dhilagia.
Pour ajouter des bienfaits réels au plaisir que causait sa présence, le roi chercha les abus pour les détruire et les maux pour les réparer ; il calma les inquiétudes, étouffa plusieurs germes de rébellion, améliora beaucoup d'établissemens, porta ses regards sur l'administration de

la justice, visita les hospices, les colléges et les écoles publiques, prodigua les secours à la classe indigente, protégea toutes les autres, s'attacha en un mot à guérir les plaies de l'état, à tenter du moins d'y appliquer un remède. Ensuite il essaya de réduire les walis en employant auprès d'eux les plus sages représentations, en cherchant à leur faire sentir la nécessité d'être unis pour résister au pouvoir toujours croissant des chrétiens, et pour élever sur des bases solides l'édifice de la prospérité publique. Les walis, tout en convenant de la justesse du principe, ne voulaient point se soumettre à l'application. Cette obstination de leur part devait finir par leur assurer la jouissance paisible des droits qu'ils s'étaient arrogés, ou bien, pour la faire cesser, il fallait la punir, et pour cela recourir à l'emploi de la force. Hixêm fut contraint de prendre ce dernier parti, puisqu'une funeste tolérance allait infailliblement amener le renversement de l'empire.

Ses premières tentatives eurent quelque succès, mais ces succès produisirent un effet contraire à celui qu'on en devait attendre. Les alcaïdes de Niebla, de Xilbe, d'Ocsonoba et de quelques autres villes, vaincus par Obeidala, étaient rentrés dans le devoir. En récompense des services du fils, le roi donna au père le gou-

vernement de Gibraltar; mais à peine en fut-il investi que, suivant l'exemple devenu si commun, le nouveau gouverneur s'érigea lui-même en souverain. Les alcaïdes qui s'étaient soumis reprirent les armes, et le roi, pour épargner le sang des musulmans, fut obligé de traiter avec tous les walis rebelles.

Cette modération d'Hixêm indisposa le peuple de Cordoue; et, comme à l'ordinaire, on rejeta sur lui les malheurs de l'état, qu'il n'avait pas le pouvoir d'empêcher. Mais qui ne voyait que le mal était déjà sans remède; que le gouvernement, isolé au milieu de l'Espagne révoltée, était trop faible pour triompher par les armes de ces walis, dont la puissance égalait l'audace; que les vieilles coutumes des musulmans étaient perdues ou restées sans force; que les mœurs s'étaient corrompues, que toutes les passions se déployaient sans contrainte, que tout marchait vers la dissolution avec la rapidité d'un torrent poussé par l'orage; que parmi les musulmans, les uns étaient inquiets, turbulens, indomptables, et les autres indolens et timides, incapables de concourir au bien général? Aussi le roi disait-il souvent que la génération de son temps ne pouvait ni gouverner ni être gouvernée. Comme la disposition des esprits faisait entrevoir aux yeux exercés qu'un levain de dis-

corde fermentait dans les cœurs, on conseilla au roi de se retirer à Azhara pour mettre sa personne à l'abri de toute insulte. Hixêm, qui n'avait fait ou voulu faire que le bien, et qui avait de justes motifs pour compter sur l'amour de son peuple, eut bien de la peine à croire à l'utilité ou à la nécessité de cette mesure; et tandis qu'il hésitait encore, l'événement vint lui apprendre que ses fidèles serviteurs ne l'avaient point trompé. La populace, égarée par quelques factieux obscurs, poussés eux-mêmes par des agens invisibles, se mit à parcourir les rues pendant la nuit, demandant à grands cris la déposition d'Hixêm. Aben Gehwar, qui lui avait toujours donné des preuves de dévouement, accourut pour l'informer de ce qui se passait. Le roi l'apprit sans marquer la plus légère altération; il se félicita au contraire d'être rendu à la vie privée et à la liberté.

An de J. C. 1031. De l'hégire, 422.

Dès le point du jour, Hixêm sortit du palais avec sa famille, sous l'escorte d'une partie de la garde. Il se retira d'abord à une maison de campagne, où il passa la nuit, et le jour suivant il partit pour le château d'Abixarif, qu'il avait fait construire : il y vécut tranquille et estimé jusqu'à sa mort, qui arriva six ans après. Le souvenir de ses vertus et de son inaltérable constance dura long-temps après lui, et on le plaignit

d'être né dans un temps de troubles, qui ne lui avait pas permis de faire tout le bien dont le désir était dans son cœur. Ce fut avec ce prince digne d'un meilleur sort que finit la noble dynastie des Omeyas d'Espagne, laquelle avait commencé à Abderahman ben Moavie l'an 138 de l'hégire (1), et avait occupé le trône pendant près de trois siècles.

L'historien Alathir raconte qu'après la déposition d'Hixêm un jeune homme de la famille des Omeyas eut la dangereuse prétention de lui succéder. Les membres du conseil lui représentèrent le péril auquel il voulait s'exposer, la ruine de l'état qui paraissait inévitable, la fortune qui s'était déclarée contre tous ceux de sa race. « Elevez-moi sur le trône aujourd'hui, répliqua ce jeune homme, et que demain je périsse si tel est mon destin : je ne me plaindrai pas ! »

(1) L'interruption causée par les Alides à la succession des princes de cette race n'a été que momentanée. Abderahman IV régnait à Jaën, tandis qu'Alcassim, successeur d'Ali, occupait Cordoue ; et Yahie s'était retiré à Algéziras d'où il ne sortit point, durant les règnes d'Abderahman V et de Muhamad III. Si, après l'expulsion de ce dernier, il fut reçu par ceux de Cordoue, les walis ne le reconnurent point ; d'ailleurs il fut tué la même année. La domination des Omeyas a duré 284 ans.

Malgré tous ses efforts, il ne put réussir à se faire élire; l'on ajoute qu'il disparut dès le même jour, et qu'on n'en entendit plus parler. Autant la nation avait fait voir autrefois d'amour et d'enthousiasme pour le dernier rejeton du sang des califes, Abderahman I, lorsque, transporté des rivês africaines à celles de l'Andalousie, il vint tarir les sources de la discorde et laisser à ses descendans une riche succession de puissance et de gloire, autant elle avait maintenant une superstitieuse aversion pour les membres d'une famille que depuis vingt ans la fortune avait deshéritée de ses faveurs. En proscrivant à jamais des princes malheureux, les musulmans pensèrent qu'ils pourraient retarder la chute de l'empire; mais avec ces mêmes princes, que le fanatisme politique venait de condamner à descendre du trône, devait s'éclipser pour toujours la gloire de cette ville célèbre, où pendant près de trois siècles le pouvoir suprême avait brillé avec tant d'éclat. Dans un temps où chaque province, où presque chaque ville voulut avoir un maître indépendant, Cordoue, veuve de ses califes, devint la succursale de Séville; et si pendant long-temps encore elle conserva quelque influence, elle le dut à sa grande mosquée, objet durable de la vénération des Arabes, seul titre qui lui restait à la suprématie.

DEUXIÈME PARTIE.

L'HISTOIRE est, dit-on, pour les hommes une source féconde d'instruction ; cela devrait être vrai ; mais combien peu en profitent ! Elle a beau leur fournir dans ses pages nombreuses et des leçons sévères et des exemples frappans ; leur présenter, comme en un miroir fidèle, les effets déplorables de l'ambition, les maux réels qu'enfante la guerre et que ne peut couvrir tout l'éclat dont le conquérant s'environne, l'aveuglement que produit l'ivresse du pouvoir dans les uns, le désir d'indépendance dans les autres, les suites funestes et les désastres de l'anarchie : malgré ces terribles tableaux tracés avec le sang des peuples, l'ambitieux poursuit sa chimère, le guerrier marche à la gloire sur les ruines et les cadavres, l'homme puissant court au despotisme, le peuple à la révolte. Ainsi, presque toujours négligés ou perdus, les avis de l'histoire restent sans force ; et, dans l'exemple des autres, les hommes cherchent moins des catastrophes

à fuir que des moyens de succès pour eux-mêmes.

La discorde avait jailli dans Cordoue du sein de l'abîme où la fortune plongeait la dynastie d'Omeya ; chaque usurpateur ne portait pas seulement sur le trône ses propres prétentions : lorsqu'il en était renversé, il laissait la carrière ouverte aux membres de sa famille qui lui voulaient succéder. En vain l'inflexible expérience était là pour les avertir du danger : tous voulaient le braver, tous s'y précipitaient en aveugles, tous demandaient à régner, jusqu'à ce que le fer ou le poison, augmentant le nombre des victimes, eussent laissé le trône sans possesseurs, ou en eussent frayé le périlleux chemin à de nouveaux prétendans. La race des Omeya paraissait éteinte. Lors même qu'elle aurait pu montrer encore quelque dernier rejeton, le peuple, livré à de superstitieuses préventions, aurait refusé des maîtres dont il n'attendait plus le bonheur. Les droits des Omeya pouvaient avoir à ses yeux le mérite de la légitimité ; mais abandonnés, proscrits par la fortune, ces princes étaient repoussés par les préjugés populaires, et l'affection des Arabes, prix de deux siècles de gloire, avait pris un cours opposé. D'autre part, les scheiks des diverses tribus, les grands walis de l'état, les ambitieux de tous les partis, entre-

tenaient de toute leur influence ces dispositions à l'exclusion absolue de cette race ; ils voulaient sur les ruines de son pouvoir établir leur grandeur et leur indépendance ; car, quel que fût le prince qui monterait sur le trône de Cordoue, ils étaient bien résolus à ne reconnaître en lui ni souveraineté ni prédomination, et à ne se dessaisir en sa faveur d'aucune portion de leur autorité dans leurs propres gouvernemens. Il était facile dès lors de prévoir que Cordoue cesserait d'être la métropole de l'Espagne, ou que du moins les droits de son souverain ne consisteraient à l'avenir qu'en un vain titre, qui ne lui donnerait aucune puissance réelle au-delà de l'enceinte de la capitale.

Cependant les wazirs de Cordoue et ses principaux habitans, craignant l'anarchie qui à chaque moment pouvait naître de l'interrègne, ne tardèrent pas à se réunir pour procéder à l'élection d'un chef autour duquel les partis pussent se rallier et perdre le souvenir des divisions passées ; ils jetèrent les yeux sur Gebwar ben Muhamad, homme sage, d'opinions modérées, et doué d'un grand sens. Il était généralement estimé et respecté, tant il avait su mettre de réserve dans sa conduite durant le cours des guerres civiles ; et la nouvelle de sa nomination fut reçue par le peuple avec de vives acclama-

tions de joie. Son éloignement volontaire des affaires publiques à cette époque orageuse, effet de sa prudence, lui avait valu une grande réputation d'impartialité et de justice ; et s'il se trouva des individus qui, se piquant de savoir lire dans les cœurs et de prévoir les événemens en devinant les intentions, ne manquèrent pas de dire que tout le mérite de Gebwar ne consistait que dans l'art de dissimuler et de feindre, Gebwar n'en fut pas moins considéré comme le seul homme capable de sauver l'état d'une ruine totale. L'événement justifia en partie les espérances de la nation ; il ne put à la vérité restaurer l'antique monarchie ni relever le trône sur des bases solides, mais il parvint à retarder sa chute. C'était un assez grand succès dans un temps où tous les walis des provinces s'étaient séparés ouvertement de la cause commune, et où le roi de Cordoue, manquant de moyens coërcitifs, ne pouvait guère employer que les armes de la persuasion, toujours si faibles lorsqu'elles se dirigent contre l'intérêt personnel.

Le premier soin de Gebwar fut d'instituer un gouvernement qui, par sa forme, pût le soustraire à la responsabilité que le peuple lui voudrait imposer toutes les fois que l'événement ne répondrait pas à son attente, ou lorsque les besoins de l'état le forceraient à créer quelque

charge nouvelle. A cet effet il nomma un conseil composé des principaux habitans de la ville, et il l'investit de toutes les prérogatives, de tous les droits de la puissance souveraine ; il ne fit que se réserver la présidence de ce conseil. Toutes les mesures d'administration étaient prises au nom de ce corps suprême ; tous les ordres émanaient de lui ; et quand on s'adressait à Gebwar pour obtenir une grâce quelconque, il ne manquait jamais de répondre qu'il ne pouvait rien par lui-même, et qu'il n'avait dans le conseil qu'une voix. Pour que sa conduite privée ne démentît pas les preuves de modération qu'il donnait dans l'usage d'un pouvoir qu'il aurait pu rendre absolu, il refusa pendant long-temps d'habiter le palais des anciens rois ; et lorsque enfin il se rendit aux instances de ses sujets, il y fit entrer avec lui la réforme et l'économie. De ce nombre infini de domestiques et d'esclaves dont ses prédécesseurs s'étaient entourés, il ne retint que ceux qui étaient réellement nécessaires au service de sa personne ; tous les autres furent renvoyés, ce qui produisit de fortes épargnes pour le trésor.

Gebwar, s'occupant ensuite de l'administration de la justice, établit un certain nombre de procureurs pour représenter les parties ; et, afin de prévenir l'abus qu'ils pourraient faire de leur

ministère, il voulut qu'ils fussent salariés comme les juges. Il bannit aussi de la ville les délateurs de profession, et les empiriques qui, sous prétexte de donner la santé, levaient des impôts considérables sur la fortune des gens crédules; il créa en même temps un conseil ou comité de savans médecins chargés d'examiner ceux qui se destinaient à cette profession, si dangereuse en des mains inhabiles. Il s'appliqua surtout à construire dans Cordoue des magasins publics de subsistances et à les approvisionner de grains, seul moyen d'éloigner la disette et tous les maux qui l'accompagnent; les marchés furent abondamment et constamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie. Il ramena l'ordre dans la perception des impôts, laquelle se faisait d'une manière onéreuse pour le contribuable et peu productive pour le trésor, à cause des dilapidations des percepteurs; il les obligea à rendre compte chaque année de leur gestion. Il créa divers emplois de surveillance et de police : des corps armés, chargés de maintenir l'ordre et de veiller à la sûreté des citoyens, parcouraient pendant la nuit tous les quartiers de la ville; le lendemain des rapports exacts devaient l'instruire de tout ce qui s'était passé. Par ces sages précautions, il parvint à faire régner dans Cordoue une tranquillité qui depuis

long-temps lui était inconnue ; et les citoyens, exempts d'inquiétude pour leurs biens et pour leurs personnes, purent donner à leur industrie un plus vaste essor. En d'autres temps Gebwar aurait fait la prospérité de l'Espagne ; mais par malheur l'influence de ses institutions salutaires ne pouvait guère s'étendre au-delà de Cordoue : toutes les provinces avaient proclamé la révolte sous le nom d'indépendance.

Il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur la situation de l'Espagne à cette mémorable époque, où tant d'états se formèrent des débris de l'empire. Chrétiens, musulmans, tous semblaient animés du même esprit ; tous se laissaient égarer par la même politique ; chez tous, les ambitions particulières opposaient un obstacle invincible aux progrès du bien général.

Muhamad ben Ismaïl ben Abed, surnommé Abul Casem, était alors wali de Séville. Héritier des richesses et de la politique de son père Ismaïl, il avait employé les premières à servir les projets de la seconde. Des largesses, à propos répandues parmi le peuple, avaient progressivement augmenté le nombre de ses créatures ; de sorte que du simple poste de cadi il parvint sans peine à monter au pouvoir, quand le roi Alcasim ben Hamud, proscrit dans Cordoue, fut contraint de déposer la couronne. Les wazirs de

Séville, les scheiks de la province auraient pu combattre cette usurpation ; mais, gagnés tour à tour par des libéralités excessives ou par de séduisantes promesses, ils devinrent ses plus zélés partisans. On remarquait parmi eux Abu Becar Zubeidi, qui avait été instituteur ou gouverneur du roi Hixêm, et son exemple en entraîna beaucoup d'autres à cause de la réputation qu'il avait de sagesse et de science. Aben Abed accomplit religieusement les promesses qu'il avait faites ; tous ses amis obtinrent des honneurs ou des emplois lucratifs, suivant qu'ils avaient besoin d'illustration ou de fortune. Il ne lui manquait, pour affermir sa puissance, que l'éclat des victoires : en déclarant la guerre au roi Yahie, il trouva l'occasion de montrer ses talens militaires ; et la bataille où ce prince perdit la vie confirma le wali de Séville dans son indépendance, en le faisant triompher du seul obstacle qu'elle pouvait rencontrer. Toutefois le vainqueur du roi de Cordoue ne se crut point encore sans rivaux sur le trône ; des astrologues lui avaient prédit que sa dynastie serait renversée ; et, croyant reconnaître dans le wali de Carmona l'ennemi que la prédiction désignait, il résolut de lui faire une guerre à outrance, afin de préserver ses descendans des malheurs qu'annonçait l'horoscope ; il le tenait bloqué dans Car-

mona au moment de l'élection de Gebwar. Ce wali, qui s'appelait Muhamad ben Abdala el Barceli, s'était de son côté érigé en souverain, et sa domination s'étendait sur Carmona et sur Ecija.

Malaga était au pouvoir d'Edris ben Ali ben Hamud, frère d'Yahie, depuis l'an 418 de l'hégire (1027). Il résidait d'abord à Ceuta, dont il était gouverneur, et il ne vint en Espagne que sur la nouvelle de la mort de son frère et par le conseil de ses alcaïdes, Aben Bokina, et Naja, Esclavon d'origine. A peine arrivé, il fut proclamé roi et émir almumenin. Yahie avait pourtant laissé deux enfans, mais ils étaient trop jeunes pour que le choix pût tomber sur eux. Edris aimait la justice et il était doux et humain. Il rappela tous les proscrits, tous les exilés, et leur rendit leurs biens et leurs gouvernemens. Il répandait habituellement de grandes aumônes; aussi le peuple le bénissait. Il avait laissé le gouvernement de l'Afrique à l'Esclavon Naja; Aben Bokina, qui avait passé avec lui en Espagne, devint son hagib.

Algéciras avait reconnu d'autres souverains: c'étaient Muhamad et Hacen, enfans d'Alcassim ben Hamud et cousins du roi de Malaga. Comme ils étaient encore fort jeunes, leur gouverneur fit rassembler les troupes, qui presque

toutes se composaient de nègres, et, leur donnant connaissance de la mort d'Yahie, il leur présenta les deux princes comme leurs souverains légitimes. Les nègres firent serment de les défendre et de mourir même à leur service.

Habus ben Macsan ben Balkin possédait Elvire et Grenade dès l'an 420 (1029). Il était neveu d'Almanzor ben Zeïri de Zanhaga, qui s'en était emparé sous le règne d'Abderahman el Mortadi, et qui sept ans après, quittant l'Espagne pour retourner en Afrique, l'avait choisi pour lui succéder. Habus contracta une étroite alliance avec Edris de Malaga et Muhamad el Barceli de Carmone contre les souverains de Cordoue et de Séville.

Toute la partie orientale de l'Espagne, depuis Almérie jusqu'à Murviédro, était gouvernée par les Alaméris, qui, la possédant en qualité de walis ou d'alcaïdes depuis l'hagib Almanzor, avaient fini par s'y rendre maîtres absolus. Elle composait plusieurs petits états, d'abord divisés, et plus tard réunis sous la main du roi de Valence. Le premier était celui d'Almérie. Après qu'Ali ben Hamud, vainqueur et meurtrier d'Haïran, eut perdu lui-même la vie, Zohaïr, parent d'Haïran, se prétendit appelé à la succession. Il fit le siége d'Almérie, et malgré la vigoureuse défense du cadi Muhamad ben Alcasem, à qui Aben Hamud

en avait donné le gouvernement, Zohaïr soumit cette ville; il en fit la capitale de ses états, qui s'étendaient inclusivement jusqu'à Murcie et la rivière de Ségura.

Cette rivière et celle de Xucar formaient, au midi et au nord, les limites d'une autre souveraineté, celle de Dénia. On a vu que le wali de Dénia, Mugéhid ou Mugihaïd, partant pour la conquête des Baléares, avait confié le gouvernement à Abdala el Mohaïti. Celui-ci, croyant sans doute que Mugéhid ne reviendrait plus, avait pris le titre de roi, et il faisait battre la monnaie en son nom. Mugéhid de retour mit fin à sa puissance éphémère, et il le chassa de Dénia. Peu de temps après, Mugéhid donna sa fille en mariage au roi de Séville, Aben Abed.

La ville de Valence et tous ses environs appartenaient à Abdélaziz abul Hasan, fils d'Abderahman, dernier hagib du roi Hixêm. Celui-ci, riche, puissant et politique profond, était regardé par ses deux voisins comme le chef de la confédération qui les unissait tous trois. L'indépendance d'Abdélaziz datait de l'an 412 (1021). Les villes de Xativa et de Murviédro avaient des seigneurs particuliers qui relevaient du souverain de Valence.

Les provinces du nord étaient au pouvoir des Atégibis, qui formaient parmi les Arabes une

tribu puissante et considérée. Man ben Atégibi s'était emparé de la ville de Huesca; il avait épousé Borija, fille de l'hagib Abderahman et petite-fille du fameux Almanzor. Cette alliance avec les Alaméris ajoutait à sa puissance réelle par le crédit qu'il en recevait. Sarragosse était sous la domination d'Almondhar ben Hud, de la même famille d'Atégibi. Il y régnait despotiquement sous le titre de wali des frontières, et il tenait de ses sujets le surnom d'Almanzor, à cause des nombreux succès qu'il avait obtenus contre les chrétiens. Il devait sa souveraineté à la condescendance de l'hagib Haïran, qui, pouvant à peine suffire à gouverner l'Andalousie, constamment agitée, l'avait investi d'une autorité absolue; peut-être l'hagib n'avait-il souffert le pouvoir d'Aben Hud que parce qu'il n'avait pas eu les moyens de l'en dépouiller.

L'Algarbe et la Lusitanie offraient, comme les provinces de l'orient, une espèce de confédération, dont le roi de Badajoz était le chef. Celui-ci s'appelait Abdala Muslama ben Alaftas. Il était redevable de sa grandeur au persan Sabûr, qui, après avoir été long-temps attaché à la personne du roi Alhakem, avait été nommé wali de l'Algarbe. Il avait emmené le jeune Abdala, qui parvint si bien à gagner sa faveur qu'il en obtint le gouvernement particulier de Mérida. Les

mêmes qualités qui lui avaient acquis l'estime de Sabûr, lui valurent la confiance et l'amour des habitans. Sabûr étant décédé durant le cours des guerres civiles, Abdala s'empara aisément de tout le pays et s'y rendit indépendant. Il transféra sa demeure à Badajoz, et il devint la tige de la famille des Alaftas, qui a conservé le pouvoir près d'un siècle. Il était allié des Atégibis d'Huesca, de Sarragosse et de Tortose.

Ismaïl ben Dylnûn, surnommé Almudafar, était roi de Tolède, et comme il n'avait pas moins d'ambition que de puissance et de courage, et qu'il était d'ailleurs très-fier de la noblesse de sa famille, il aspirait à la souveraineté de l'Espagne entière, se prétendant supérieur aux rois de Cordoue et de Séville (1). Ainsi l'Espagne musulmane comptait une foule de petits souverains. Sarragosse, Huesca, Valence, Tolède, Séville, Badajoz, Grenade, Algéziras, Almérie, Dénia, Carmone, avaient leurs rois; d'autres villes encore, en secouant le joug, avaient prétendu à l'indépendance : Gibraltar,

(1) Cet Ismaïl ben Dylnûn avait parmi ses autres noms celui d'Almamûn ; et c'est celui sous lequel il est fait très-souvent mention de lui dans les chroniques. Les Français l'appellent Almenon.

Huelba, Niébla, Ocsonoba (1) Lérida, Tudéla, Tortose, formaient autant d'états séparés qui, soutenus par leurs voisins, refusaient comme eux d'obéir au roi de Cordoue.

Si tous ces princes, unis entre eux par les liens solides d'une sage politique, avaient dirigé uniquement leurs efforts contre leurs ennemis naturels, leur puissance aurait pu devenir encore funeste aux chrétiens; mais ils semblaient n'avoir d'intérêt commun que pour se soustraire à la domination de Cordoue. Hors de là, livrés à toute l'influence de l'ambition ou de la haine, ils se faisaient une guerre cruelle, toujours suivie de leur affaiblissement mutuel. Aussi, que l'Espagne chrétienne, toute réunie sous un seul maître, eût eu dans son sein un homme de génie, un prince habile et guerrier, et le joug des Arabes aurait cessé de peser sur elle. Mais outre qu'il n'y avait point dans les états chrétiens cette unité, cette concentration de pouvoir, on voyait leurs chefs divisés s'agiter imprudemment des mêmes passions qui tourmentaient les Arabes,

(1) Il y a apparence que cette ville d'Ocsonoba, aussi appelée par les Arabes Sainte-Marie-d'Ocsonoba, était sur la côte de l'Algarbe, vers le lieu où l'on voit la ville de Faro; mais ce n'était point la ville de Faro elle-même, puisque les Arabes nomment aussi cette dernière.

s'abandonner aux mêmes désordres , s'égarer par les mêmes routes.

Le roi de Léon était mort en 417 (1026) d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Viseu, ville considérable du Portugal, à quinze ou dix-huit lieues du Duero, vers le sud. Bermude III fut le successeur d'Alphonse. Deux ou trois ans après, Garcia, comte de Castille, fut assassiné dans Léon, où il s'était rendu pour y épouser la princesse Sanche, sœur du roi. Les meurtriers se sauvèrent à la faveur du trouble occasioné par ce triste événement; c'étaient les enfans du comte de Véla, dont les ancêtres avaient été dépouillés du comté d'Alava par Fernand Gonzalez de Castille. Vivement poursuivis par Sanche, roi de Navarre, beau-frère de Garcie, ils furent pris dans Monçon où ils s'étaient réfugiés, et livrés aux supplices. Sanche hérita par sa femme de la Castille. Cet accroissement de puissance donna de l'ombrage et de la jalousie à Bermude. Ces deux princes se firent la guerre, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les concilier; on n'y réussit même qu'en obtenant de Sanche le démembrement de ses états en faveur de ses quatre enfans. La Castille, avec le titre de royaume, fut promise à Ferdinand, et la Navarre à Garcie; on assigna le comté de Sobrarbe à Gonzalez et l'Aragon à Ramire. Cette dernière

province fut aussi érigée en royaume, et Ferdinant devint l'époux de la veuve du comte Garcie. Sanche garda pourtant jusqu'à sa mort la totalité de ses domaines; mais dès qu'il eut cessé de vivre, ce qui arriva en 424 (1035), cette division s'effectua sur les bases convenues, division impolitique qui devait retarder le développement de la puissance dont ces provinces ne contenaient encore que les germes inertes, et sans lequel pourtant on ne pouvait repousser la domination étrangère.

An de J. C. 1032. De l'hégire, 423. Cependant Gebwar, possesseur tranquille de Cordoue par l'ordre et le nouveau système de gouvernement qu'il y avait établi, tenta de ramener à l'obéissance les walis des provinces, et il les invita par divers messages à se rendre à Cordoue pour y prêter le serment accoutumé. Les uns trouvèrent des prétextes pour s'y refuser; ils alléguaient que leur présence était nécessaire dans leurs gouvernemens, mais ils envoyaient des protestations assez vagues de dévouement et de zèle; les autres déclarèrent ouvertement qu'avec la dynastie des Omeya avait dû finir l'empire de Cordoue sur les autres villes. Le wali de Tolède répondit même à Gebwar avec beaucoup de hauteur, lui conseillant de se contenter qu'on voulût bien le souffrir à Cordoue; ajoutant que, pour lui, il ne reconnaissait

d'autre supérieur qu'Ala. Gebwar fut contraint de dissimuler, et d'attendre que la fortune lui fournît l'occasion de réduire par la force des armes ceux qu'il n'avait pu soumettre par la raison.

Il n'y avait pas d'apparence que cette occasion se présentât de long-temps, puisque rien n'annonçait pour Gebwar un accroissement de force. Aben Abed, son voisin, parut même le craindre si peu, qu'il dirigea ses armes contre le roi de Carmone, comme s'il n'eût eu aucun risque à courir du côté de Cordoue. Muhamad el Barceli avait soutenu un siége d'un an, et l'épuisement total de ses provisions rendait impossible une plus longue résistance. Voyant qu'Aben Abed redoublait d'efforts et que les habitans étaient disposés à se rendre, voulant surtout éviter de tomber dans les mains de son rival, il sortit secrètement de la ville, qui capitula aussitôt. Il se retira d'abord à Ecija; mais, sur la nouvelle qu'Aben Abed venait l'y investir, il prit la route de Malaga pour implorer le secours d'Edris, tandis qu'il envoyait son fils à Grenade demander celui d'Habus ben Maksan. Ces démarches ne furent point infructueuses. Comme ces princes redoutaient l'ambition du roi de Séville, ils jugèrent qu'il était de leur intérêt d'empêcher la ruine de celui de Carmone. Edris

envoya une armée sous la conduite d'Aben Bokina; Habus partit lui-même avec la sienne.

Aben Abed, ayant eu connaissance des préparatifs qui se faisaient contre lui, ne négligea de son côté aucun moyen d'obtenir la victoire. Il forma une troupe d'élite dont il donna le commandement à son fils Ismaïl, jeune homme d'un bouillant courage; et lui recommandant de faire diligence, il lui ordonna d'attaquer les deux rois alliés avant qu'ils eussent eu le temps de réunir leurs troupes. Le succès justifia la prévoyance d'Aben Abed. Les alliés, battus séparément, furent contraints de se retirer. Excité par ce premier avantage et voyant sa troupe grossie par les renforts arrivés de Séville, Ismaïl voulut compléter la défaite des ennemis, et il se mit à leur poursuite; il atteignit l'armée d'Habus. Celui-ci, qui n'ignorait pas que le général d'Edris était peu éloigné, lui envoya sur-le-champ des courriers pour l'engager à presser sa marche; il lui mandait qu'avec ses propres troupes il soutiendrait le premier choc, et qu'il répondait de la victoire s'il était secouru à temps. Tout arriva comme l'avait promis Habus ben Maksan. Au moment où ses soldats, pliant sous le nombre, allaient abandonner le champ de bataille, Aben Bokina parut, et aussitôt la fortune changea. A l'aspect de ces nouveaux ennemis les cavaliers

de Séville furent frappés de terreur ; et sourds à la voix de leurs chefs, insensibles à leur exemple, ils prirent la fuite ; mais, placés entre deux armées, pouvaient-ils espérer le salut d'ailleurs que de leur courage ? Un grand nombre tomba sous le fer des vainqueurs ; Ismaïl lui-même périt au milieu des efforts qu'il fit vainement pour rallier les fuyards. Aben Bokina envoya sa tête à Edris, et la victoire eut pour résultat la reprise de Carmone.

Ce désastre causa au roi de Séville la plus vive douleur. Au regret d'avoir perdu son fils se joignit l'inquiétude de l'avenir ; ce Gebwar, qu'il avait méprisé, pouvait saisir ce moment favorable, et s'unir, pour l'accabler, à ses ennemis victorieux. Craignant d'autre part que l'affection du peuple ne vînt à se refroidir, comme cela arrive toujours quand les princes sont malheureux, il eut recours à un stratagème qui lui réussit et qui devait réussir, parce qu'il se fondait sur la crédulité des Arabes et leur amour pour le merveilleux. Il fit publier dans Séville que le roi Hixêm ben Alhakem, dont on avait cessé de parler depuis beaucoup d'années, venait de paraître dans Calatrava, d'où il s'était rendu à Séville pour réclamer le secours de ses armes ; que cet infortuné prince était dans son palais, et qu'il lui avait solennellement promis de travailler

de tout son pouvoir à le replacer sur le trône. Quand cette nouvelle fut bien accréditée dans Séville, Aben Abed l'écrivit à tous les walis d'Espagne et d'Afrique, et il sut y donner tant de vraisemblance qu'il réussit à faire des dupes, même parmi cette classe d'hommes intéressés à contester un fait, dont l'existence devait renverser l'édifice de leur usurpation. Il faut dire pourtant que ceux-là même qui adoptèrent ce conte se bornèrent à des promesses stériles d'obéissance et à de vaines cérémonies, telles que la nomination d'Hixêm dans les prières publiques; mais l'avantage qu'en retira le roi de Séville, ce fut d'occuper le roi Gebwar à Cordoue, où ces bruits répandus causèrent quelque commotion parmi le peuple, et d'ôter à ses ennemis la volonté ou la puissance de se liguer contre lui, à cause de l'attente où chacun se tenait des événemens; il profita habilement lui-même du repos qu'il avait acquis en donnant un nouveau cours à l'opinion, pour faire des armemens considérables, et se procurer les moyens de rentrer en campagne avec la probabilité du triomphe.

An de J. C. 1036. De l'hégire, 427.

Dans les premiers jours qui suivirent le gain de la bataille où périt Ismaïl, les alliés avaient pénétré dans les terres de Séville et commis d'assez grands ravages; ils avaient poussé des

partis jusque dans Triana (1); mais Aben Abed, luttant avec courage contre la mauvaise fortune, parvint peu à peu à repousser les ennemis et à nettoyer ses états iufestés de leurs bandes. Il arriva alors parmi les alliés ce qui, presque toujours, a lieu dans les coalitions dont les efforts ont échoué contre une défense opiniâtre. Ils s'imputèrent les uns aux autres le mauvais succès de leurs armes, et ils se séparèrent mécontens. Aben Abed devait une partie de ses avantages à l'activité et à la valeur d'Ayub ben Amer, général de sa cavalerie; et celui-ci crut voir dans les services qu'il venait de rendre une cause suffisante de s'arroger la souveraineté de Gibraltar, qu'il ne tenait qu'en fief, tout comme son frère Ahmed l'avait fait pour la ville de Niébla, malgré l'opposition des rois de Séville et de Badajoz, qui, chacun de son côté, prétendaient que ces villes faisaient partie de leurs états.

Malgré le ressentiment qu'Aben Abed conçut contre Ayub et le désir qu'il avait de réprimer cette usurpation, il résolut d'accorder à ses sujets quelque temps de repos, et il déposa momentanément les armes; mais la paix semblait

---

(1) Triana était alors une ville particulière séparée de Séville. Ce n'est aujourd'hui qu'un de ses faubourgs.

bannie de l'Espagne : au nord et au midi éclatèrent de nouvelles discordes.

Bermude s'était repenti d'avoir consenti à l'érection de la Castille en royaume; et quoique Ferdinand fût devenu son beau-frère, il n'en forma pas moins le projet de le détrôner. Ferdinand réclama l'appui de son frère Garcie, roi de Navarre, et le téméraire Bermude ne craignit pas de combattre contre des forces supérieures ; il paya cher son imprudence. Les alliés avaient pris une position avantageuse sur des hauteurs voisines de la petite ville de Carion. Voyant que ses troupes commençaient à plier, le roi de Léon se jeta au plus fort de la mêlée, afin de les ranimer par son exemple; mais au même instant il fut mortellement blessé d'un coup de lance. Quelques historiens prétendent qu'il périt de la propre main de Ferdinand. Quoi qu'il en soit, comme il ne laissait point de postérité, sa sœur hérita du royaume de Léon, et le transmit à Ferdinand, qui acquit ainsi une seconde couronne, riche dédommagement de la guerre qu'il avait soutenue pour défendre la sienne.

An de J. C. 1037. De l'hégire, 428.

An de J. C. 1039. De l'hegire, 430.

Dans le royaume de Malaga, la mort d'Edris ben Hamud était devenue une cause de troubles ; et la divergence des opinions, l'opposition des partis dans le choix de son successeur, produisirent la guerre civile. Aben Bokina avait fait pro-

clamer Yahie, fils d'Edris (1); mais l'Esclavon Naja, qui gouvernait à Ceuta et qui élevait sous ses yeux le jeune Hacen, fils du roi Yahie, s'était hâté de passer le détroit; et comme il avait toujours conservé des intelligences à Malaga, il se flatta d'y faire élire son élève et de régner sous son nom en Espagne, ainsi qu'il le faisait en Afrique. Aben Bokina, informé de l'arrivée de Naja, marcha contre lui avec un corps de cavalerie d'élite. Naja évita sa rencontre, et passant par des routes détournées, il se dirigea vers le château de Malaga, nommé l'Alcazaba. La trahison lui en ouvrit les portes; mais il fut obligé de s'y renfermer avec le prince Hacen, parce

---

(1) Il y a des auteurs qui avancent qu'Edris fut assassiné ou empoisonné par Muza ben Afan, son parent et son ministre, et que celui-ci fut poussé à ce crime par le scheik de Zanhaga. Cela est peu vraisemblable; d'abord, parce qu'Edris était malade depuis fort longtemps lorsqu'il mourut, puisqu'il l'était déjà quand ses troupes défirent celles du roi de Séville; en second lieu, parce que ce scheik n'aurait pu avoir, en ordonnant ce meurtre, d'autre motif que celui de s'emparer du trône de Malaga, et il ne paraît pas qu'il ait formé à ce sujet la moindre prétention, ni à cette époque, ni à aucune autre, antérieure ou postérieure. L'histoire offre assez d'événemens déplorables pour qu'il ne faille pas encore y ajouter la supposition de crimes inutiles.

qu'Aben Bokina l'avait suivi de près. Naja soutint pendant plusieurs jours un siége aussi meurtrier qu'opiniâtre ; les Africains qu'il avait amenés étaient d'excellens soldats, et ils faisaient fréquemment des sorties vigoureuses qui coûtaient beaucoup de sang. Cependant les vivres ayant tout-à-fait manqué, Naja, qui n'avait aucun espoir de s'en procurer du dehors, parce qu'on le tenait étroitement bloqué, proposa de capituler, ce qui fut accepté. On convint qu'Hacen reprendrait son gouvernement de Tanger et de Ceuta, et qu'Aben Edris demeurerait tranquille possesseur de Malaga. A ces conditions, Naja et le prince sortirent du château pour retourner en Afrique. Avant son départ, Naja obtint l'emploi de wazir du conseil pour un riche négociant de Malaga nommé Axetaïfa, dont le dévoûment lui était connu, de sorte qu'il sortit presque triomphant d'une situation désespérée, au moment même où il allait être contraint de se rendre à discrétion.

Le roi Gebwar voyait avec peine l'inefficacité des mesures qu'il avait employées pour ramener la concorde; et, convaincu que ce n'était point par la douceur qu'il pourrait triompher de la résistance et de l'ambition des walis, il se détermina à prendre les armes; toutefois, pour rendre le succès plus facile, il résolut de n'atta-

quer d'abord que les moins puissans. Il s'était élevé presque aux portes de Cordoue une petite souveraineté sous le nom de Sahila ; elle appartenait à Aben Razin, seigneur de Sainte-Marie d'Ocsonoba ; ce fut contre lui que Gebwar envoya son armée. Aben Razin avait trop peu de monde pour résister au roi de Cordoue, et sa province de Sahila fut subjuguée aussitôt qu'envahie ; il demanda du secours à Aben Dylnûn de Tolède, et les Cordouans, battus à leur tour, furent contraints de rentrer dans leurs murs pour réparer leurs pertes.

Gebwar eut alors la fâcheuse certitude que tous ses efforts seraient désormais superflus ; car tous les jours les walis rebelles augmentaient leur puissance en s'unissant entre eux par des alliances, des mariages et des traités. Abdélaziz, roi de Valence, avait donné ses deux filles aux deux enfans du roi de Huesca ; et Zohaïr, roi d'Almérie, étant venu à décéder quelques mois après sans postérité, Abdélaziz, que les déclarations de Zohaïr mourant appelaient à sa succession, confia le gouvernement d'Almérie à l'aîné de ses gendres, Man Abul Alhuas. Celui-ci s'y conduisit avec tant de sagesse, qu'il se fit chérir par le peuple. Le roi de Sarragosse, Almondhar ben Hud, fut moins heureux que celui de Valence ; il s'était rendu à Grenade pour

y arrêter les conditions d'un traité avec Habus ben Maksan, et il y fut assassiné par le scheik Abdala ben Hakem son parent. On prétend que ce dernier se porta à ce meurtre dans un excès de jalousie qu'Almondhar lui avait donné, en prenant trop de liberté avec ses femmes. Dès que la nouvelle en fut parvenue à Sarragosse; on proclama Suleyman, fils d'Almondhar. Ce prince était plein de grandes qualités, et le peuple conçut de son règne des espérances que l'événement justifia. Il ajouta au royaume de son père la souveraineté de Lérida, qu'il possédait auparavant de son propre chef.

An de J. C. 1040. De l'hégire, 431.

On ne jouit pas long-temps à Malaga, de la paix qu'on y avait obtenue par la cession de Tanger; l'ambitieux Naja ne sut plus mettre de bornes à ses désirs. Il ne se contenta pas de régner sous le nom d'Hacen son élève : l'ombre même d'un rival de pouvoir blessait son orgueil, et le malheureux prince eut le sort d'Almondhar; on dit même que, tout couvert du sang de son maître, Naja força la belle Asafia, sa veuve, à l'épouser. Le roi de Malaga, instruit de cet attentat, appela tous ses parens aux armes pour en tirer une juste vengeance; mais Naja, qui n'ignorait pas que presque toujours dans la guerre le succès dépend de la célérité, rassembla des troupes, les mit sur des vais-

An de J. C. 1041. De l'hégire, 432.

seaux qu'il avait préparés d'avance, et se présenta devant Malaga avec sa flotte, avant qu'on eût su qu'elle avait quitté les rivages de l'Afrique. Le wazir Axetaïfa le paya, en trahissant son maître, des marques d'intérêt qu'il en avait reçues deux ans auparavant; et usant à propos de son crédit et de son or, aidé par les Bérébères qu'il avait gagnés, il ouvrit à Naja les portes de la forteresse, et celles du château où le roi résidait. Cependant Muhamad ben Alcasem avait armé les habitans d'Algéziras pour répondre à l'appel du roi Aben Edris; et, rempli de courroux en apprenant que Malaga venait d'être livré au rebelle, il prit sans délai la route de cette ville. Naja en fut averti, et, non moins courageux qu'il était criminel, il marcha au-devant de cet ennemi.

Lorsqu'il fut un peu éloigné de Malaga, plusieurs scheiks andalous qui ne le servaient qu'à regret lui conseillèrent de rentrer dans la ville, pour y attendre les renforts qu'il avait demandés à Tanger. Naja répondit qu'il était en état de résister à Muhamad et de le vaincre; prenant néanmoins pour prétexte qu'il avait oublié quelques dispositions relatives à la sûreté de la ville, il se sépara de l'armée, à laquelle il ordonna de l'attendre, et il revint sur ses pas. C'était dans l'horrible dessein d'ôter la vie à Edris, qu'il te-

nait prisonnier dans son propre palais; mais les scheiks andalous, craignant pour les jours de leur roi, montèrent immédiatement à cheval, passèrent par des chemins de traverse, et l'atteignant enfin au fond d'une gorge, ils fondirent sur la petite troupe qui lui servait d'escorte, la dispersèrent, l'attaquèrent lui-même et le percèrent de coups. Alors deux d'entre eux s'avancèrent rapidement vers Malaga où ils entrèrent en criant victoire, et ils répandirent la nouvelle de la mort de Naja. Le roi fut immédiatement tiré de sa prison, et son premier soin fut d'empêcher autant qu'il le pouvait les désordres qui toujours accompagnent les réactions; mais, malgré les soins qu'il se donna pour contenir la populace, il ne put l'empêcher de se saisir du traître Axetaïfa, et de le déchirer en lambeaux. Quand les soldats de Naja eurent appris à leur tour que leur chef avait péri, ils se dispersèrent soudain. Les uns s'en retournèrent en Afrique, les autres s'engagèrent dans les troupes d'Aben Alcasem, qui reprit le chemin d'Algéziras, son secours n'étant pas nécessaire à Edris.

Tous ces événemens avaient servi, mieux que n'auraient fait des victoires, les intérêts et la politique du roi de Séville, puisque, sans la combattre, il avait vu se dissiper la coalition qui s'était formée contre lui. Alors il crut inutile de

faire plus long-temps usage de la fiction qui concernait le roi Hixêm; il fit publier que ce prince était mort en le désignant pour son successeur. De semblables moyens ne pouvaient réussir auprès des walis puissans, qui, après avoir essayé de la souveraineté, étaient fort peu disposés à s'en dessaisir, même en faveur d'un prince légitime; mais ils ne laissèrent pas de trouver des gens crédules parmi le peuple, et même parmi les Alaméris; ceux-ci aimaient jusqu'aux illusions qui leur rappelaient ces princes, dont ils ne prononçaient encore le nom qu'avec une sorte d'idolâtrie. Aussi, beaucoup d'entre eux se déclarèrent pour Aben Abed; et, dans presque toutes les villes du midi, il eut de nombreux partisans avec lesquels il entretint constamment par la suite des intelligences secrètes. Afin de soutenir cette disposition des esprits, et de lui ménager même l'occasion d'éclater ouvertement, Aben Abed avait rassemblé une armée qu'il destinait à agir contre le roi de Cordoue; la mort le surprit au milieu de ces vastes préparatifs. An de J. C. 1042. De l'hégire, 433.

Muhamad Almoateded, son fils, lui succéda; et comme il était paré de tous ces beaux dehors qui séduisent les hommes, il consola d'abord la nation des regrets qu'elle donnait à la mort d'Aben Abed; mais les qualités de l'âme répon-

daient peu dans Muhamad aux dons extérieurs. Il était gracieux de figure, avait l'esprit cultivé, une imagination brillante; mais il était adonné à ses plaisirs, et, par un bizarre mélange de qualités opposées, il était voluptueux et cruel. Tant que son père avait vécu, il n'avait eu dans son harem que soixante-dix femmes, acquises à grands frais dans tous les marchés de l'Orient; dès qu'il fut maître de l'état, il en porta le nombre à huit cents; on dit pourtant qu'il aimait avec passion la sœur d'Aben Mugéhid, souverain de Dénia, quoiqu'il ne l'eût épousée que par politique, afin de s'assurer de l'amitié des Alaméris. En même temps, il avait dans son palais de Séville une collection de tasses garnies d'or et de pierres précieuses, formées des crânes des malheureux qui avaient péri de sa main ou de celle de son père, et il se servait dans ses festins de ces horribles coupes. Il avait au surplus la réputation d'un poëte élégant, mais il passait pour irréligieux; et l'on citait comme preuve de son indifférence pour l'islamisme, que, dans les vingt-cinq villes qui composaient son royaume, il n'avait fait élever qu'une seule mosquée, tandis qu'il avait dépensé des sommes considérables à la construction d'une maison de plaisance dans la ville de Ronda.

Le roi de Cordoue, que la mort d'Aben Abed

délivrait de la crainte d'avoir un nouvel ennemi sur les bras, continua la guerre contre le seigneur de Sahila et de Sainte-Marie; et quoique celui-ci, soutenu par les secours que lui fournissait le roi de Tolède, rendît assez souvent inutiles tous les efforts de Gebwar, le peuple de Cordoue supportait sans murmure les sacrifices que lui coûtait cette guerre malheureuse, tant Gebwar avait su gagner l'estime, le respect et l'amour de ses sujets par son administration paternelle, qui leur fournissait dans la prospérité intérieure une douce compensation aux fatigues et aux dangers.

La mort de ce prince n'apporta aucun changement à cet état de choses. Muhamad ben Gebwar qui lui succéda, digne par ses vertus de régner en des temps moins orageux, marcha constamment sur ses traces. Après avoir rendu les derniers devoirs à son père, et arrosé de larmes son cercueil, Muhamad qui voulait ménager le sang du peuple, et terminer une lutte où il n'apercevait pour lui aucune chance de succès, fit proposer la paix à Aben Razin et à son allié Aben Dylnûn. Ceux-ci rejetèrent avec hauteur une offre qui leur parut un aveu d'impuissance; et Muhamad, contraint d'accepter encore la guerre, ne négligea rien pour la faire avec avantage, malgré son amour pour la paix. La

An de J. C. 1044. De l'hégire, 435.

fortune seconda ses efforts; et s'il ne fit point de conquêtes, il parvint du moins à faire respecter son territoire.

Pendant que ces guerres intestines livraient l'Andalousie à la dévastation, les états mahométans du nord se défendaient avec peine des attaques réitérées des chrétiens; et dans cette lutte inégale, les Arabes, qu'avaient affaiblis leurs propres divisions, perdaient toujours quelques villes, et voyaient se rapprocher de leurs capitales les limites que la conquête avait jadis imposées aux possessions des vaincus. Ainsi, tandis que Ferdinand I, réunissant les forces de Léon à celles de la Castille, subjuguait une riche portion de la Lusitanie, qu'il s'emparait de Viseu où les musulmans avaient enfermé leurs richesses, qu'après un long siége il livrait cette ville au pillage et aux flammes, qu'il soumettait Coïmbre et Lamégo, qu'il emmenait des troupeaux, des captifs des deux sexes, qu'il se chargeait de butin, qu'il chassait enfin les Arabes de toute la Vieille-Castille, le roi d'Aragon ravageait tout le pays arrosé par l'Ebre, et menaçait la ville de Sarragosse elle-même.

Les rois de Tolède et de Badajoz, unis par le danger commun, opposaient au roi de Léon des efforts souvent impuissans; mais, toujours supérieurs aux revers, ces deux princes parais-

saient rarement vaincus. De son côté, Suleyman Aben Hud, dégagé de la guerre civile et portant tous ses soins à repousser l'ennemi du dehors, montrait partout à Ramire des dangers à courir et des obstacles à vaincre. Tantôt engageant de vives escarmouches, ou harcelant les chrétiens dans leurs marches, il attaquait leurs convois, surprenait quelque place mal défendue; tantôt, portant la guerre au cœur du pays ennemi, il opérait d'utiles diversions. Suleyman était ainsi parvenu à repousser les chrétiens jusques à leurs frontières; mais il ne put jouir lui-même des douceurs de la paix qu'il donnait à ses peuples. Il mourut après un règne assez court d'environ six ans. Ahmed Abu Giaffar, son fils et son successeur, sut montrer à son tour qu'il n'était ni moins courageux, ni moins habile.

An de J. C. 1046. De l'hégire, 438.

Le roi de Séville, Almoateded, crut voir alors le moment de reprendre les hostilités contre celui de Carmone, que, fidèle aux instructions d'Aben Abed, il voulait combattre jusqu'à l'entier anéantissement de sa puissance; et malgré les secours que le Barceli recevait de ses alliés de Malaga et de Grenade, il lui était difficile de résister à un ennemi qui chaque jour devenait plus pressant. Une guerre nouvelle, qui embrasa l'Espagne depuis les bords du Tage jusqu'aux rivages de la mer, donnant à la politique d'Al-

moateded une autre direction, lui procurant à lui-même de nouveaux alliés, retarda sa chute de quelques années. Le territoire de Cordoue s'étendait encore au-delà de Calatrava. Voisin par ce côté du roi de Tolède, le fils de Gebwar envoyait ses généraux faire des incursions dans les terres de cet usurpateur. Le succès d'une première irruption avait excité à de nouvelles entreprises. Aben Dylnûn, irrité des pertes qu'il avait essuyées de la part d'un ennemi qu'il avait cru trop faible pour devoir le craindre, conçut le dessein de réunir toutes ses forces et celles de ses vassaux ou de ses alliés, pour accabler le roi de Cordoue. Il écrivit à son gendre Abdelmélic, fils du roi de Valence, et seigneur lui-même d'Alarcon et de Cuënça, pour lui demander des troupes ; en même temps il se ménagea une trève avec le roi de Castille et de Léon, et il mit de son côté sur pied une armée nombreuse. Abdélaziz lui envoya secrètement des
An de J. C. 1048. De l'hégire, 440. soldats. Le roi de Cordoue, qui voyait se former cet orage, recommanda à son général Haris ben Alhakem d'éviter les batailles rangées, et de se borner à garder les passages des montagnes et les forteresses de la frontière ; ce qu'Haris exécuta pendant deux ans et plus avec beaucoup de succès. Durant ce temps, Muhamad ben Gebwar envoya des ambassadeurs aux rois de

Séville et de Badajoz, pour les conjurer de s'unir à lui, afin de résister au roi de Tolède, qui, disait-il, n'en voulait pas seulement au royaume de Cordoue, mais prétendait dominer sur toute l'Andalousie.

Almoateded, qui avait été dès l'enfance lié d'amitié avec Abdelmélic Walid, fils du roi de Cordoue, répondit qu'il ne demandait pas mieux que de s'allier avec le père de son ami, et il fit beaucoup de promesses; mais, sous le prétexte de la guerre qu'il faisait au roi de Carmone, il donna à entendre qu'il ne pourrait fournir de grands secours en soldats. Aben Alaftâs accéda plus franchement aux propositions du roi de Cordoue, et il fit partir sur-le-champ ses chargés de pouvoir pour Séville, qu'on avait assigné comme lieu de réunion des divers plénipotentiaires. Il y eut plusieurs conférences, à la suite desquelles les trois souverains conclurent un traité d'alliance offensive et défensive contre les ennemis du dehors, et quiconque attenterait à la liberté des peuples de l'Andalousie ou leur déclarerait la guerre, sans que néanmoins ce traité fît obstacle à ce qu'ils pussent agir dans leur intérêt particulier, si l'occasion s'en présentait, et même soutenir les uns contre les autres leurs droits respectifs. Les princes de Niébla, Huelva, Gibraltar et Ocsonoba, avaient

An de J. C. 1051. De l'hégire, 443. Rébie I.

prétendu se faire comprendre dans ce traité comme souverains indépendans. Ayûb ben Amer, frère du wali de Niébla et représentant du roi de Badajoz, appuyait cette prétention; mais Almoateded soutint qu'ils n'étaient pas et ne pouvaient être réputés souverains, puisqu'ils ne tenaient leurs villes qu'en titre de fief relevant de Séville; qu'ils étaient ses vassaux, et qu'il entendait, à la mort des possesseurs, réunir ces domaines à sa couronne. Aben Alaftâs et Muhamad ben Gebwar furent peu satisfaits d'un traité qui avait tourné tout entier à l'avantage d'Almoateded; mais le roi de Cordoue fut contraint de dissimuler, parce qu'il avait besoin d'être secouru. Le roi de Séville traita au reste les députés et les scheiks qui avaient assisté aux conférences, avec beaucoup de magnificence et de grands honneurs; et ils durent emporter, en quittant Séville, une meilleure opinion de sa libéralité que de sa bonne foi.

Man Abul Alhuas, wali d'Almérie, mourut sur ces entrefaites, et il eut pour successeur son fils Abu Yahie, surnommé Moëz Daula. Ce prince avait à peine atteint sa dix-huitième année, et déjà il était l'idole de ses sujets. La nature semblait avoir pris plaisir à le douer de toutes les qualités de l'esprit et du cœur; et dans cet âge où pour l'ordinaire on se donne tout aux volup-

tés, il ne cherchait qu'à s'instruire, afin de se rendre meilleur. Il appelait près de lui tous les savans étrangers, espagnols, africains ou orientaux, et aucun des rois de son temps ne se montra envers eux plus généreux ni plus libéral. Il assistait à leurs réunions une fois la semaine, et il avait logé dans son propre palais le poëte Abu Abdala ben Mhedâd, et trois autres beaux esprits moins favorisés par la fortune que par la nature. Abu Otabi, son frère, essaya de lui disputer la couronne, mais il ne put réussir à se faire un parti, et il dut finir par se confier à la générosité de celui qu'il avait offensé. Abu Yahie ne se souvint pas qu'il avait une injure à venger; il traita le rebelle en frère et en ami.

Les petits princes de Gibraltar, de Niébla, d'Ocsonoba, avaient à se plaindre d'Almoateded, et il était à craindre qu'ils ne se séparassent de la coalition; cependant comme ils étaient intéressés à arrêter les entreprises du roi de Tolède, ils envoyèrent leurs troupes à Aben Gebwar; le roi de Badajoz y joignit les siennes; quant à celui de Séville, il se contenta de faire partir un corps de cinq cents cavaliers; il avait des vues qu'il ne tarda pas à montrer; et, saisissant le moment où Niébla et Gibraltar se trouvaient sans défenseurs, il envoya son fils Muhamad s'emparer de ces places. Niébla, dénuée de tous moyens de

résistance, se rendit immédiatement ; Huelva suivit cet exemple, et l'armée victorieuse marcha sur Gibraltar.

Abdélaziz abu Seïd, qui en était le maître et qui s'y était renfermé avec ses trésors, fut informé que le roi de Séville avait des partisans dans la ville même ; il craignit d'être livré à son ennemi par ses propres sujets ; et ne se trouvant pas en sûreté dans Gibraltar, il en sortit secrètement et se réfugia dans une tour qui s'élevait sur des rochers, au milieu de la mer, en face de la place. Le prince Muhamad, qui savait qu'il n'y avait point de provisions dans cette tour, se contenta d'en faire le blocus et d'en interdire l'approche à tous les bateaux. Abdélaziz, réduit à la plus cruelle extrémité, demanda à capituler ; mais les ordres d'Almoateded étaient précis ; ils portaient de ne lui accorder aucune condition, et de l'obliger à se rendre à discrétion. Abdélazin connaissait trop bien le roi de Séville pour se remettre en ses mains ; il réussit à gagner le patron d'une barque, qui se chargea, dit-on, pour dix mille dinars d'or, de le transporter à une assez grande distance et de le débarquer sur la côte, en un lieu d'où il pût échapper aux poursuites. Il erra pendant quelques jours sur les montagnes voisines de la mer ; là, ayant eu avis par ses espions que le prince Muhamad fai-

An de J. C. 1052.
De l'hégire, 444.

sait battre le pays par divers détachemens de cavalerie, il se sauva à Carmone, où il fut généreusement accueilli par le Barceli qui y régnait encore, et lui procura les moyens de passer à Tolède.

L'hospitalité que le roi de Carmone venait d'accorder au malheureux Abdélaziz attira sur lui-même les armes d'Almoateded. Ce qu'il y eut de plus douloureux pour lui, ce fut de se voir assiégé par le propre fils de cet Abdélaziz auquel il avait donné un asile, et de ne trouver qu'un ennemi acharné dans celui qui lui devait la conservation des jours de son père; mais Abdalà ben Abdélaziz servait depuis long-temps le roi de Séville; il était général de sa cavalerie, et il venait d'en recevoir le gouvernement des villes conquises : dans un ambitieux, c'étaient bien des raisons pour manquer de reconnaissance. Il ne devenait pourtant pas souverain comme Abdélaziz avait prétendu l'être. « Souviens-toi, lui » avait dit Almoateded, que je ne te donne point » ce gouvernement comme ayant appartenu à ton » père, car il n'appartient qu'à moi seul; je te » le donne pour que tu relèves de moi, et comme » une récompense de tes services. »

Les habitans de Carmone commençaient à manquer de vivres, et les murmures naissaient avec la disette. Ils disaient hautement qu'il fal-

lait se hâter de reconnaître Almoateded, contre lequel on ne pouvait se défendre. Le Barceli, justement effrayé par des propos de ce genre, s'esquiva pendant la nuit, et s'enfuit à Malaga, cherchant auprès d'Aben Edris l'hospitalité dont il avait besoin pour lui-même, après l'avoir accordée aux autres. Dès le lendemain, Carmone ouvrit ses portes au prince de Séville, et Almoateded y fut solennellement proclamé. Ainsi toute la partie méridionale de l'Andalousie, soumise par la force des armes, reçut dès ce moment les lois du roi de Séville : son ambition était loin d'être satisfaite.

Ce fut dans le cours de cette expédition que le prince Muhamad fit la rencontre d'un jeune homme, appelé Aben Omar ben Husein Almahri, dont l'extérieur était aussi prévenant que son esprit était orné. Il plut au prince, qui l'emmena avec lui à Séville; il ne plut pas moins au roi, qui le combla de faveurs. Aben Omar, adroit, rusé, politique, entreprenant, courageux, était destiné à jouer un grand rôle durant ce temps de guerre et de troubles; heureux si, faisant toujours un noble usage des talens qu'il tenait de la nature et qu'il avait perfectionnés par l'étude, il n'avait pas enfin mérité le sort qui termina par une terrible catastrophe sa vie inquiète et agitée !

Le roi ben Edris compatit aux malheurs du Barceli; mais il ne se borna point à un sentiment stérile d'intérêt : il rassembla toutes ses troupes pour les conduire contre l'usurpateur. Le Barceli y réunit toutes celles qu'il put tirer d'Ecija qu'il possédait encore; mais, malgré leurs efforts, ils ne purent réussir à reprendre Carmone; ils n'obtinrent même aucun avantage sur l'habile prince de Séville, qui sut constamment éviter le combat, et ne cessa pourtant de les harceler; de sorte qu'après beaucoup d'escarmouches qui ne décidèrent rien, beaucoup de marches et de fatigues, qui ne firent qu'épuiser l'armée, les alliés furent contraints d'abandonner leurs projets. Aben Edris fut même rappelé à Malaga par un autre motif. Le roi de Grenade lui expédia des courriers pour lui faire part des manœuvres secrètes d'Almoateded, qui tentait d'allumer dans Grenade les feux de la discorde; et il le prévint en même temps qu'un grand danger le menaçait lui-même à Malaga de la part de Muza ben Afân, qui était tout dévoué au roi de Séville, et travaillait sourdement à lui créer un parti. Edris, de retour dans sa capitale, n'osa pas employer contre Muza des moyens violens; mais, sous prétexte d'une mission essentielle, il l'envoya à Grenade, avec des lettres, dans lesquelles il priait Habus ben Mak-

san de lui donner le prix de ses services; Habus lui fit trancher la tête.

Le supplice de Muza engendra de nouveaux troubles. Il était proche parent de Muhamad ben Alcasem, roi d'Algéziras, et celui-ci ne voulut pas laisser sa mort impunie. Il saisit le moment où Edris était du côté de Ronda avec toute sa cavalerie pour protéger Habus de Grenade, que le roi de Séville menaçait d'une invasion. Muhamad composa avec ses nègres une troupe d'élite, et il surprit Malaga qu'il trouva sans défense. Après le premier moment du trouble produit par cet événement, les habitans, qui étaient attachés à leur prince, prirent les armes, et le contraignirent à s'enfermer dans le château. Il s'y défendit pendant quelque temps; mais la défection ne tarda pas à se mettre parmi ses nègres. L'arrivée d'Edris avec son armée acheva de les remplir de terreur; ils abandonnèrent presque tous Muhamad. Forcé de se rendre, il s'attendait à périr; Edris se contenta de l'envoyer sous escorte en Afrique. Edris passa immédiatement à Algéciras, dont il se rendit maître, et de là à Tanger et à Ceuta, qui le reconnurent également pour leur souverain. Le peuple, toujours extrême dans les sentimens auxquels il se livre, crut marquer son dévouement à son nouveau prince en massacrant inhumainement les gou-

verneurs et les alcaïdes placés par Muhamad; Edris lui-même ne put empêcher ces affreux désordres.

Les états chrétiens n'étaient pas plus tranquilles que l'Andalousie. La guerre s'était allumée entre le roi de Castille et le roi de Navarre. Les uns avancent que ce dernier était jaloux de la gloire ou de la puissance de Ferdinand; d'autres affirment que Ferdinand voulait dépouiller son frère Garcie. On prétend même que, Garcie s'étant rendu à Léon sur l'invitation de Ferdinand, il fut arrêté et conduit à la forteresse de Céa, d'où il ne parvint à se sauver qu'en corrompant ses gardes. Les inimitiés entre des étrangers peuvent s'éteindre dans une transaction, il est rare qu'elles survivent à la cause qui les a produites: presque toujours entre frères les haines sont éternelles, elles ne s'assouvissent que dans les vengeances; car le ressentiment devient implacable, quand il occupe dans le cœur la place de l'affection. C'est qu'entre indifférens le ressentiment qui naît d'une injure, grave ou légère, peut bien n'être ni opiniâtre ni extrême; entre parens, il est toujours vif et profond, puisqu'il a triomphé de l'amitié et de l'habitude; et d'ordinaire il acquiert en force et en violence autant qu'il a dû faire en efforts pour s'établir. Garcie courut aux armes. On dit

qu'alors Ferdinand fit plusieurs tentatives pour le calmer, et que Garcie fut inflexible. Ce dernier parvint avec son armée jusqu'aux environs de Burgos. Ferdinand vola à sa rencontre. La bataille fut longue et meurtrière; le sang chrétien inonda la Castille pour la querelle de deux frères. Garcie, emporté par un aveugle courroux plus encore peut-être que par son courage, s'exposait au plus grand danger; il voulait
An de J. C. 1054. la victoire, il reçut la mort; ses troupes décou-
De l'hégire, 446. ragées prirent la fuite en désordre. Ferdinand, satisfait d'avoir vaincu, ne permit pas qu'on poursuivît les fuyards; et comme s'il eût voulu prouver qu'il n'avait combattu que pour repousser une agression injuste, il ne s'opposa pas à l'élection de Sanche, fils de Garcie.

Pendant que les princes chrétiens se faisaient la guerre avec de si tristes résultats pour eux-mêmes, Aben Dylnûn ravageait les états du roi de Cordoue. Après une infinité de rencontres où les avantages s'étaient compensés, des siéges commencés et levés, des places prises et reprises, des escarmouches où beaucoup de soldats avaient péri sans utilité pour le succès de la campagne, les deux armées se rencontrèrent dans une vallée que traverse l'Algodor, petite rivière qui se jette dans le Tage par la rive méridionale du fleuve, entre Cuënca et Tolède. L'armée de Cordoue

se composait des troupes de cette ville et des corps auxiliaires de Badajoz et de Séville ; elle était commandée par Haris ben Alhakem, qui passait pour le plus habile capitaine de l'Andalousie. L'armée ennemie, conduite par Aben Dylnûn en personne, avait les troupes de Tolède et celles de Cuënca et de Sahila (1). La bataille fut longue et sanglante ; mais la victoire s'étant déclarée en faveur de Dylnûn, les vaincus furent poursuivis jusqu'aux montagnes voisines de Cordoue. La nouvelle de ce désastre, apportée par les fuyards, jeta l'épouvante dans la ville et la consternation dans l'âme du roi Muhamad, qui, depuis long-temps faible et malade, ne pouvait agir par lui-même.

Son fils Abdelmélic (2), comme s'il n'avait

---

(1) La ville de Cuënca était sous la domination d'Abderahman, fils du roi de Valence Abdélaziz, et gendre d'Aben Dylnûn. Ce ne fut que sur les avis pressans de son père qu'il donna ses troupes au roi de Tolède. Quelques historiens désignent aussi cet Abderahman sous le nom d'Abdelmélic.

(2) Il faut se souvenir qu'Abdelmélic ben Muhamad ben Gebwar était un ami d'enfance du roi de Séville. Cette circonstance rend plus odieuse la conduite de ce dernier, pour qui rien n'était sacré pourvu qu'il atteignît son but.

pas eu d'ennemis, passait mollement sa vie dans les voluptueux palais d'Azahra, au milieu de ses femmes ou entouré de jeunes gens de son âge aussi imprévoyans que lui. Mais, tel que le bruit soudain du tonnerre, le cri d'alarme vint retentir sous les voûtes délicieuses d'Azahra; les jeux paisibles, l'imprudente sécurité, firent place au tumulte et aux terreurs, et les instrumens de guerre se firent entendre là où murmuraient naguère les doux accens du plaisir. Les habitans de Cordoue prirent les armes; la ville fut mise en état de défense; et comme on ne pouvait malheureusement disposer d'assez de forces pour soutenir un long siége, Abdelmélic partit pour Séville, afin d'obtenir d'Almoateded des secours efficaces. Celui-ci reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié le prince de Cordoue; il lui donna des fêtes, lui fit voir tout ce que Séville avait de curieux, expédia sur-le-champ des ordres à tous ses alcaïdes pour qu'ils réunissent dans le plus bref délai tous leurs gens de guerre, et renvoya le prince comblé de promesses et avec une escorte de deux cents chevaux. Abdelmélic ne pouvait se méfier des intentions d'Almoateded, il partit plein d'espérance; mais, avant d'arriver à Cordoue, il apprit que l'armée du roi de Tolède tenait cette ville bloquée, de sorte qu'il fut obligé de s'arrêter à

Azahra, en attendant l'arrivée du secours promis par le roi de Séville.

Les habitans, qui n'avaient pu prévoir que leur ville serait assiégée, n'avaient point fait d'approvisionnemens. La maladie de Muhamad formait un surcroît d'embarras, parce que les opérations du gouvernement étaient lentes et incertaines. Chacun tournait ses regards vers le prince, et surtout vers le roi de Séville, comme vers ceux dont on pouvait seulement espérer la fin de tant de maux. Quelques habitans, bravant le péril par l'appât des riches récompenses qui leur furent promises, parvinrent à traverser heureusement le camp ennemi; et ils se rendirent en toute hâte à Séville, pour engager Almoateded à presser sa marche, par la peinture des extrémités auxquelles se trouvaient réduits les Cordouans. Almoateded jugea que le moment était arrivé d'exécuter les projets qu'il avait conçus; et son armée se trouvant déjà réunie, il la fit partir sur-le-champ sous les ordres de son fils Muhamad et de ce même Aben Omar, dont il avait déjà reconnu les talens et l'adresse. Cette armée vint camper à la vue des assiégeans; et dès le premier jour il y eut plusieurs escarmouches, qui auraient fini par entraîner une action générale, si la nuit n'était survenue. Aben Omar voulut se montrer digne de la confiance de son maître;

sans perdre un moment, il fit toutes les dispositions de la bataille pour le lendemain. L'événement répondit à sa prévoyance. Les ennemis, attaqués avec une vigueur dont l'effet était augmenté par la sagesse des mesures qu'il avait prises, finirent par céder la victoire long-temps disputée. Une sortie faite à propos par les assiégés acheva leur défaite, et les soldats de Dylnûn, placés entre deux dangers imminens, cherchèrent leur salut dans la fuite; ils ne s'arrêtèrent qu'aux environs de Tolède.

Ce fut ce moment qu'Aben Omar choisit pour exécuter les ordres secrets de son maître. Voyant que les habitans de Cordoue étaient occupés à piller le camp des assiégeans, il s'avança sur la ville, s'empara de ses portes, de ses remparts, et parvint rapidement jusqu'au palais du roi, qu'il fit garder par une troupe affidée; le prince était malade, Aben Omar le constitua prisonnier. Le malheureux Muhamad ben Gebwar ne put résister au chagrin de se voir aussi indignement trahi par son allié; son mal fit dans peu d'effrayans progrès, et il expira au bout de quelques jours de ses regrets et de sa douleur.

Le prince Abdelmélic était dans ce moment à la poursuite des ennemis; mais, lorsqu'à son retour il eut connaissance de la triste vérité, il se laissa aller au plus violent accès de colère; et

plein d'une indignation juste, mais par malheur impuissante, il se présenta devant les portes de la ville; elles se fermèrent à son approche, et au même instant il fut entouré par une troupe de cavaliers de Séville, qui lui enjoignirent de se rendre. Abdelmélic, ne consultant que son désespoir, se mit aussitôt en défense; mais, accablé par le nombre, épuisé par la perte de son sang, qui coulait de plusieurs blessures, il tomba vivant au pouvoir de ses ennemis. Il fut jeté dans une tour de Cordoue, où la mort, qu'il n'avait pu trouver en combattant, ne tarda pas à terminer ses infortunes; mais, avant de mourir, il eut la douleur d'entendre de sa prison les cris de joie des Cordouans, qui accueillaient avec de bruyantes acclamations le perfide Almoateded. On dit qu'Abdelmélic expirant pria Alâ de le venger, et de réserver au fils de son ennemi un sort pareil au sien. Ce vœu, fruit amer d'un ressentiment légitime, fut en grande partie exaucé; et le fils d'Almoateded, passant du trône à l'exil, se vit à son tour dépouillé par un trop puissant auxiliaire.

Le roi de Séville, qui voulait s'affermir dans sa conquête, mit tous les moyens en usage pour y parvenir. N'ignorant pas que l'affection des sujets est la plus ferme base des trônes, il s'attacha à gagner par des bienfaits le cœur des

principaux habitans. Sa libéralité se répandit ensuite sur les classes inférieures, et il institua en outre des jeux et des spectacles publics, où les Cordouans se portaient en foule, et couraient oublier le roi Gebwar et ses descendans. Le général Haris ben Alhakem garda seul sa fidélité, et, ne pouvant soutenir l'aspect des maux qu'il n'avait pu empêcher, il se retira auprès du roi de Tolède, qui lui fit l'accueil dû à son mérite
An de J. C. 1060. De l'hégire, 452. et à sa valeur. Ainsi tomba le royaume de Cordoue. On vit alors s'éclipser pour toujours la puissance de cette ville fameuse, qui, après avoir dominé sur l'Espagne pendant plus de trois siècles, ne conserva pas même l'honneur d'avoir un souverain indépendant, dans un temps où l'usurpation avait créé autant de royaumes qu'il y avait de provinces et de cités.

Ce fut vers cette époque qu'arriva le décès du roi de Valence Abdélaziz, petit-fils du célèbre Almanzor. Son fils Abderahman Almudafar lui
An de J. C. 1064. De l'hégire, 456. succéda. Le roi de Tolède brûlait encore, après plusieurs années, du désir de venger l'injure qu'il avait reçue sous les murs de Cordoue; d'un autre côté, il était continuellement excité à la guerre par le général Haris, qui ne désirait pas moins vivement de punir la lâche trahison d'Almoateded. Il venait de conclure avec le roi de Castille une trève qui lui permettait enfin de

tourner ses armes contre le roi de Séville ; et, comme il ne doutait pas qu'il ne pût disposer de toutes les forces du royaume de Valence en qualité de beau-père de son roi, il écrivit à son gendre de lui envoyer son armée. Abderahman avait pour hagib un homme sage et porté à la paix, nommé Muhamad ben Méruan. Celui-ci représenta à son maître que le roi de Séville était un prince très-puissant, d'autant plus à redouter, qu'il venait de contracter une étroite alliance avec les souverains de Castellon et Murviédro, d'Almérie et de Dénia, lesquels ne manqueraient pas de menacer et d'envahir ses propres états, s'il les dégarnissait de troupes. Ce discours était prudent, le roi le sentit ; et il fit à Aben Dylnûn une réponse évasive. Ce dernier dissimula son ressentiment ; et, sans faire part à personne de son projet, il monte à cheval, emmène sa cavalerie, marche nuit et jour, arrive à Valence à l'improviste, s'empare de la ville et du château, se saisit de son gendre, le dépose et se fait proclamer à sa place. Cette révolution s'opéra sans aucun trouble, et les Valenciens s'aperçurent à peine qu'ils avaient changé de maître. Abderahman, qu'on n'épargna que par égard pour sa femme, fut relégué dans la ville de Xelbe, et ne trouva point d'amis dans sa disgrâce. Son hagib ne voulut point survivre au

An de J. C. 1065. De l'hégire, 754

malheur que son fatal conseil avait attiré sur son prince, et dans un moment de désespoir il s'ôta lui-même la vie.

Des révolutions non moins fécondes en résultats funestes vinrent affliger dans ce temps les royaumes chrétiens. Le roi Ferdinand avait acquis de vastes domaines; la Galice, les Asturies, la Biscaye, toute la vieille Castille, obéissaient à ses lois. C'était la concentration dans ses mains d'une grande puissance, c'était l'unité d'obéissance dans les sujets et de direction dans les vues ou les mesures du gouvernement, qui lui avaient donné les moyens de lutter avec avantage contre les ennemis de sa religion. Malgré l'expérience due à ses propres travaux, entraîné par son amour pour ses enfans, ou cédant peut-être à la fausse politique de son siècle, il divisa ses provinces entre ses fils et ses filles, leur ouvrit ainsi à eux-mêmes une source de querelles, de malheurs et de discordes, et prépara pour l'état une cause d'affaiblissement. Il avait assigné la Castille à Sanche, le Léon à Alphonse, la Galice et le Portugal à Garcie, la ville de Zamora à sa fille Urraque, et celle de Toro à Elvire. Ce partage n'était pas propre à produire l'intelligence entre des princes également ambitieux, qui prétendaient, chacun en particulier, à l'entier héritage de leur père; aussi, après la mort

de Ferdinand et celle de sa veuve, qui lui avait survécu environ une année, Sanche, roi de Castille, déclara la guerre à Alphonse, et le vainquit dans une bataille. Les hostilités recommencèrent l'année suivante; les deux frères, tantôt vainqueurs tantôt vaincus, ne se fatiguaient point de cette lutte cruelle. Dans un combat livré sur les frontières, Alphonse eut d'abord tout l'avantage, et déjà ses troupes victorieuses se livraient dans leur camp à l'ivresse du triomphe, lorsque attaquées de nouveau dès le point du jour par les débris de l'armée vaincue, que Sanche avait ralliés, elles se virent arracher leurs lauriers de la veille, tout arrosés des flots de leur sang. Surpris dans le sommeil, le plus grand nombre perdit la vie; Alphonse fut fait prisonnier et renfermé dans un cloître (1). Ce fut, dit-on, aux conseils et à la valeur du fameux Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le Cid, que Sanche fut redevable de ce brillant succès.

An de J. C. 1066. De l'hégire, 458

Le roi de Castille ne s'en tint pas là; il voulait réunir la Galice et le Portugal à sa couronne, comme il y avait réuni les états d'Alphonse. Garcie, qui n'avait pas su conquérir l'amour de ses sujets, ne fut point soutenu par eux; ses troupes même l'abandonnèrent, et il ne conserva

(1) Le couvent de Sahagun.

sa liberté que par une prompte fuite. Il trouva un asile à Séville. Almoateded le reçut et le traita en roi; et Garcie, comblé d'honneurs et de biens par ce prince magnifique, n'eut à regretter que la perte de sa couronne.

Almoateded était alors au comble des prospérités. Maître de Séville, de Carmone et de Cordoue, de l'Algarbe, de Gibraltar et de toute la contrée voisine, il était riche, puissant et considéré; mais il aspirait encore à d'autres conquêtes, et, tandis que d'une part il repoussait au-delà de ses frontières le roi de Tolède Aben Dylnûn, il envoyait de l'autre son fils Muhamad porter la guerre au centre des états de Grenade et de Malaga, d'où le Barceli tirait constamment les secours avec lesquels il se maintenait encore dans Ecija. Ce fut dans cette occasion que de sa propre main il arma son fils chevalier; il lui ceignit l'épée et lui donna un écu de couleur bleu-céleste, parsemé d'étoiles d'or, qui environnaient un croissant aussi d'or. Ensuite il l'accompagna jusqu'à Ronda, où il attendit la nouvelle des premiers succès remportés par les armes de Muhamad.

An de J. C. 1068. De l'hégire, 460. Cependant Ramire, roi d'Aragon, continuait la guerre contre le roi de Sarragosse Ahmed ben Suleyman Aben Hud; mais ce dernier, aussi courageux qu'habile, fit repentir Ramire d'avoir

refusé la paix; il recouvra sur lui la ville de Barbastro et plusieurs forteresses; Ramire fut même tué dans une sanglante bataille (1), où son armée essuya une déroute complète.

Cette année, fatale à l'Aragon, vit aussi mourir plusieurs princes musulmans. Le premier

---

(1) Les historiens sont peu d'accord sur la date de cet événement. Les uns, avec Ferréras, le placent à l'an 1063, d'autres ne le font arriver qu'en 1070; les Arabes le rapportent à l'an 1068. Il paraît que de ces trois dates la dernière est la plus exacte. La plupart des historiens espagnols ne font mourir Ramire qu'après Ferdinand, dont le décès n'eut lieu qu'en 1065, et même, suivant quelques-uns, deux ans plus tard. Presque tous s'accordent encore à dire que le Cid Rodrigue se trouvait dans l'armée du roi de Sarragosse avec un corps auxiliaire de cavaliers chrétiens. On ajoute qu'il y avait été envoyé par Sanche, qui gouvernait en l'absence de Ferdinand son père, dont le roi de Sarragosse était vassal ou tributaire, et qui par cette raison était intéressé ou même obligé à le défendre contre Ramire. Mais c'est là évidemment une supposition, puisque l'opinion commune est qu'à cette époque Ferdinand n'était déjà plus. Il est bien plus naturel de penser que l'ambitieux Sanche, qui avait déjà dépouillé ses deux frères, n'était pas fâché d'affaiblir le roi d'Aragon par une main étrangère, afin de pouvoir l'accabler lui-même, après qu'il aurait ravi à ses deux sœurs l'apanage qu'elles tenaient de Ferdinand, et de réunir ainsi en sa puissance toute l'Espagne chrétienne.

fut Almutfar ben Abdala ben Alaftas, roi de Badajoz; il eut pour successeur son fils Yahie, qui, par les longues querelles qu'il dut soutenir contre son frère Omar, seigneur d'Evora, fut empêché de prendre aucune part aux affaires de l'Andalousie. Aben Edris de Malaga mourut après le roi de Badajoz. Ce prince finit ses jours en prison, chargé d'infirmités et d'années. On se souvient qu'après avoir vaincu son parent Muhamad ben Alcasim, souverain d'Algéciras, trop humain pour attenter à la vie de son ennemi, il s'était borné à le faire transporter en Afrique. Tous les désirs de la vengeance, toutes les ardeurs de la haine avaient passé la mer avec Muhamad; mais il ne reparut dans l'Andalousie que lorsqu'il crut tenir le succès dans sa main. La fortune seconda son audace, et, par une révolution non moins prompte que celle qui l'avait détrôné, la couronne d'Aben Edris se posa sur son front. Ce dernier, soigneusement gardé par les satellites de son heureux rival, perdit avec le pouvoir la liberté et l'espérance. Habus ben Maksan suivit de près le roi de Malaga, son ancien allié; Badis, son fils, monta après lui sur le trône de Grenade, et n'eut ni moins de courage ni moins de vertus que son père. Le seul regret qu'il manifestait, quand il était obligé de prendre les armes, c'était de devoir s'en servir

contre des Musulmans. Le plus dangereux de ses ennemis, Almoateded, ne tarda pas lui-même à descendre au tombeau.

Ce prince avait eu le malheur de perdre sa fille Taïra, modèle de beauté et de grâce. Elle périt à la fleur de l'âge, et ce fut dans les bras de son père, qui l'aimait tendrement, qu'elle rendit le dernier soupir. Almoateded en eut une si vive douleur qu'on craignit d'abord pour sa vie. Il voulut assister à la pompe funèbre de sa fille, malgré tous les efforts qu'on fit pour l'en dissuader; le soir de ce même jour, il fut saisi d'une fièvre tellement violente qu'il en perdit la connaissance et le sentiment; il ne les recouvra An de J. C. 1069.
pas, et dès le lendemain il avait cessé d'exister. De l'hégire, 461.
Il fut vivement regretté, parce que de brillantes qualités tempéraient en lui la dureté du caractère, et que d'un autre côté les longues guerres qu'il avait soutenues, les ressources qu'il y avait déployées, l'accroissement de puissance qu'il avait fait prendre à l'état, l'avaient entouré de tous ces prestiges qui éblouissent les yeux du vulgaire, commandent l'admiration aux faibles, et flattent l'orgueil national, qui se mesure souvent sur la fortune du prince. Son fils Muhamad fut proclamé le jour suivant dans le conseil des ministres; le peuple le surnomma Almostasir el Muyad Bilah, et lui prodigua tous ces autres

noms que l'adulation et l'esprit de servitude donnaient jadis aux souverains de Cordoue. On dit qu'avant de mourir, Almoateded recommanda fortement à son fils de se garder des Lamtunis ou Almoravides, dont les rapides conquêtes menaçaient d'un prochain asservissement tous les peuples de l'Afrique et d'Almagreb; de faire tous ses efforts pour conserver Gibraltar et s'emparer d'Algéciras, les deux clefs de l'Andalousie, et de ne rien négliger pour ajouter à ses domaines tous les états voisins, sur lesquels il avait seul des droits légitimes, comme souverain de Cordoue.

Muhamad commença de régner sous d'heureux auspices; il eut en montant sur le trône la plus douce jouissance que les rois puissent avoir, le témoignage flatteur de l'amour des peuples. Il le méritait par ses qualités. Jeune, courageux mais prudent, libéral, franc et humain, il ne pouvait manquer d'avoir pour amis tous ceux que son administration devait rendre heureux. On l'accusait seulement d'être peu religieux, parce qu'il ne se faisait aucun scrupule de boire du vin, et qu'il en permettait l'usage aux troupes, surtout en temps de guerre. Son esprit était orné de connaissances très-variées; il avait de rares talens pour la poésie; et, digne émule de son ami Moez-Daula, roi d'Almérie, qui passait pour un poëte excellent, il s'attacha comme lui à

protéger et à favoriser les lettres et les savans. Il n'avait pas retiré au fugitif Garcie l'intérêt que son père lui avait accordé; mais, tandis qu'il remplissait dignement envers ce malheureux prince les nobles devoirs de la plus touchante hospitalité, Alphonse, trompant la vigilance des moines qui le gardaient, s'était sauvé du couvent où son frère Sanche l'avait jeté, et il avait trouvé un refuge à Tolède, où Aben Dylnûn ne se montrait pas moins généreux que le roi de Séville.

Pendant ce temps, Urraque se défendait dans Zamore, avec une constance et un courage au-dessus de son sexe, contre l'ambitieux Sanche, qui s'était déjà emparé de la ville de Toro, que possédait Elvire. On dit que, voulant délivrer sa maîtresse de ce redoutable ennemi pour qui rien n'était sacré, l'un des officiers d'Urraque se rendit secrètement au camp de Sanche ; qu'il offrit de lui livrer la porte de la ville dont il avait la garde; que Sanche, ayant donné dans le piége qu'on lui tendait, s'avança sous les murs de la ville avec une petite troupe, comme cela était convenu, et qu'il tomba ainsi dans une embuscade que cet officier avait préparée. Sanche fut tué en se défendant. Le Cid fit enlever son corps tout sanglant, et le siége de Zamore fut incontinent levé. Dès que la nouvelle de la mort de Sanche fut parvenue à Tolède et à Séville, Al-

An de J. C. 1072. De l'hégire, 464.

phonse et Garcie, chacun de leur côté, songèrent à reprendre possession de leurs états; et loin d'éprouver des obstacles à ce projet de la part de leurs hôtes généreux, dont ils redevenaient les ennemis obligés en reprenant le sceptre, ils en reçurent toutes sortes de secours. Ismaïl ben Dylnûn donna même à Alphonse des troupes et de l'argent.

Alphonse fut reçu à Léon avec enthousiasme (1); Urraque sa sœur, qui lui était tendrement attachée, avait levé d'avance toutes les difficultés en lui créant un parti puissant. Garcie obtint dans la Galice le même succès; mais il

(1) On dit que les grands du Léon et des Asturies virent arriver Alphonse avec joie, et se soumirent à lui sans condition; mais que les nobles de Castille, qui peut-être voulaient recouvrer l'indépendance de leur pays, lui firent un accueil plus froid. On ajoute même qu'ils exigèrent de lui qu'il jurât, avant de monter sur le trône, qu'il n'était ni auteur ni complice du meurtre de Sanche; que néanmoins, lorsqu'Alphonse se présenta au milieu des nobles castillans, sa présence fit sur eux tant d'impression qu'ils n'osèrent lui rappeler la condition à laquelle il venait de se soumettre. Le Cid fut le seul qui prit la parole, et il exigea du roi le serment imposé. Alphonse le prêta, mais il ne pardonna jamais au Cid sa noble hardiesse; il se servit de lui et de ses armes, mais il ne lui donna dans aucun temps ni sa confiance ni son amitié.

ne tarda pas à en perdre le fruit. Invité, dit-on, par son frère à une conférence destinée à régler les altercations nées entre eux au sujet de la succession de Sanche, il fut arrêté et emprisonné par ordre d'Alphonse, qui parvint ainsi à régner seul sur la Galice, le Léon et la Castille.

De son côté le roi de Tolède, en qui vivait encore sa vieille haine contre Almoateded, crut devoir profiter pour la satisfaire de la circonstance d'un nouveau règne, comptant que l'inexpérience serait en Muhamad compagne de la jeunesse; mais, avant de l'attaquer directement, il tenta de l'affaiblir en le privant de ses alliés de Murcie et de Tadmir, Abu Bécar ben Amer et Ahmed ben Taher. Il commença par entrer dans leurs terres avec une puissante armée, dans laquelle servait un corps de cavalerie de Léon et de Castille envoyé par Alphonse. Abu Bécar et Aben Taher demandèrent du secours à Muhamad. Celui-ci se trouvait alors engagé dans une guerre difficile contre les rois de Málaga et de Grenade; toutefois, ne voulant pas abandonner ses amis, il leur fit passer quelques troupes sous la conduite d'Aben Omar, qu'il chargea d'amples instructions. Aben Omar donna aux alliés de son maître les plus grandes espérances, et ses promesses de prompts secours rehaussèrent leur courage. Après les avoir disposés à faire une dé-

An de J. C. 1073. De l'hégire, 465.

fense vigoureuse, il quitta Murcie, où il ne s'était arrêté que deux ou trois jours, et il prit la route de Barcelone dans l'intention d'engager le comte Raymond à lui vendre, sous le nom d'auxiliaire, un corps de troupes assez considérable pour tenter avec elle quelque opération importante. Il trouva Raymond accessible aux propositions qu'il lui fit; moyennant la quantité de dix mille pièces d'or comptées d'avance, et la promesse d'une somme égale dès son arrivée à Murcie, Raymond s'engagea à conduire lui-même dix mille cavaliers. Pour sûreté de ces conventions, Raymond livra au général arabe un de ses cousins en otage. Aben Omar promit à son tour que Muhamad (1) enverrait une armée, et le prince Al Raxid son fils pour remplacer le cousin de Raymond. On se mit aussitôt en marche; mais, comme Muhamad n'avait pu encore fournir que très-peu de troupes, et que les ennemis au contraire, se trouvant en force, faisaient déjà le siége de Murcie, Raymond, n'osant rien entreprendre parce qu'il n'avait pas assez de monde, se plaignit du roi de Séville, et menaça Aben Omar de s'en retourner si son

(1) C'est ce prince que les historiens appellent Ben Habit et Benabad, par corruption de Ben Abed, qui était le nom générique de tous les princes de cette dynastie.

maître ne se hâtait de venir lui-même. Raymond craignit même d'être tombé dans un piége, où on l'aurait adroitement attiré, sous le prétexte d'une guerre apparente entre les rois de Tolède et de Séville, pour tâcher de le faire périr lui et les siens. Aussi il fit étroitement garder le prince Al Raxid, qui s'était remis en ses mains suivant la convention faite.

Les soupçons de Raymond, les plaintes auxquelles ils donnaient lieu, celles des Musulmans, tous ces sujets de discorde ne purent rester si secrets que l'armée entière n'en eût bientôt acquis connaissance. Soudain la méfiance s'empara des esprits, des murmures éclatèrent, et le politique Ismaïl ben Dylnûn ne perdit pas cette occasion favorable d'attaquer ses ennemis aigris et divisés. Les Catalans et les Andalous, réunis par le danger commun, se défendirent longtemps avec le plus grand courage; à la fin ils durent céder le champ de bataille à des ennemis non moins remplis de valeur et beaucoup plus nombreux. Cependant Muhamad, qui agissait de bonne foi, avait fait la plus grande diligence; il arrivait avec son armée sur les bords de la Ségura, au moment où la bataille se livrait. Mais la rivière s'était tellement accrue par les pluies, et le courant était si rapide, qu'il ne put la traverser malgré plusieurs tentatives. Il demeura

tout le jour sur le rivage, bien éloigné de penser que son secours fût si nécessaire ; il ne connut le désastre de ses troupes que par l'arrivée des fuyards, qui presque tous se noyèrent en voulant passer la Ségura. Cette disgrâce imprévue remplit de tant d'épouvante ses propres soldats, qu'il ne lui fut pas possible de les faire avancer, et il fut contraint de les ramener à Jaën. Raymond de son côté s'en était retourné à Barcelone, emmenant avec lui le jeune prince de Séville.

Ismaïl usa de la victoire avec modération; il proposa aux habitans de Murcie des conditions avantageuses qu'ils acceptèrent. Aben Taher se déclara son vassal et lui prêta serment de fidélité. Abu Bécar avait préféré la perte de ses états à la violation du traité qui le liait avec Muhamad, et il avait suivi le prince Al Raxid à Barcelone. Mais Aben Omar travaillait à leur rendre la liberté, et lorsqu'il eut pu ramasser les trente mille pièces d'or que demandait le comte Raymond pour la rançon de son otage, il les porta lui-même à Barcelone, d'où il ramena le prince et Abu Bécar. Le roi Muhamad versa des larmes de joie et de tendresse en recevant dans ses bras son fils bien-aimé et son ami fidèle.

An de J. C. 1074. De l'hégire, 466.

Le roi de Tolède ne laissa pas à son ennemi le temps de se relever et de réparer ses pertes.

Dès le commencement de l'année suivante, il rassembla de nouveau son armée, obtint pour la seconde fois du roi de Castille un corps de cavalerie auxiliaire, et marcha sur Cordoue avec tant de promptitude, que, trouvant cette ville sans défense, il s'en empara sans obstacle, tandis qu'une autre division de son armée prenait Ubéda et quelques autres places de la province de Jaën. Haris ben Alhakem, l'ancien général de Muhamad ben Gebwar, dirigeait l'expédition qui mit Cordoue au pouvoir d'Aben Dylnûn; on peut penser qu'il avait dans cette ville des intelligences qui lui en facilitèrent l'entrée. De là Haris se porta à Azhara, dont il se rendit maître avec non moins de facilité. On ne se battit même que dans la cour du palais où se trouvait Sérag Daula, très-jeune fils du roi de Séville. Les Africains qui composaient sa garde se défendirent avec un dévouement digne d'un meilleur sort; ils furent tous massacrés. On ne respecta pas davantage les jours du prince, et le vindicatif Haris fit planter sa tête au bout d'une pique, et la fit promener dans la ville par des soldats qui criaient: *Châtiment d'Alà, du Dieu vengeur.* Ismaïl, ne laissant à Cordoue que les troupes nécessaires, en partit aussitôt avec le gros de son armée, et, évitant Jaën, il tomba sur Séville, où il entra de même que dans Cordoue. La seule

garde du palais fit quelque résistance ; elle fut massacrée comme la garde africaine d'Azahra. Muhamad était alors dans les environs de Malaga, et ses troupes se trouvaient partie à Jaën, partie au siége d'Algéciras qu'il avait entrepris, et le reste sous ses ordres. Les succès d'Ismaïl avaient été si rapides que Muhamad reçut à la fois la nouvelle de l'invasion et celle des funestes résultats qu'elle avait eus.

La plus ardente soif de vengeance s'alluma soudain dans l'âme de Muhamad ; il jura de périr ou de triompher. Il réunit sur-le-champ toutes ses troupes, fit de nouvelles levées, arma tout ce qui pouvait combattre ; et, suivi d'une armée formidable, il vint mettre le siége devant Séville, où le roi de Tolède se trouvait encore, retenu par une grave maladie. Aben Dylnûn était destiné à perdre la vie au milieu de ses
An de J. C. 1075. De l'hégire, 467. triomphes. Le jour même où Muhamad donna un premier assaut, le roi de Tolède expira, et avec lui tombèrent les espérances et la force de son parti. Cependant, défendue par toute une armée, la ville pouvait opposer une vive résistance : mais d'une part la nouvelle de la mort du roi, qui se répandit malgré les soins qu'on avait pris pour la cacher, jeta le découragement parmi les soldats ; d'autre part on avait à craindre le soulèvement des habitans, qui étaient dévoués

à leur roi Muhamad et souffraient impatiemment ce joug étranger. Dans ces circonstances, les généraux se décidèrent à sortir de Séville et à passer à travers l'armée des assiégeans , pour effectuer leur retraite. Ils ne parvinrent qu'avec peine à l'exécution de ce projet périlleux ; mais avant que l'armée de Muhamad se fût réunie sur le point attaqué, ils avaient réussi à se frayer un passage, qu'ils laissèrent tout couvert de leurs morts.

Le même jour Muhamad entra dans Séville , où il ne passa que quelques heures : la vengeance l'appelait à la poursuite de ses ennemis. La terreur les avait dispersés; Haris ben Alhakem eut l'imprudence de s'enfermer dans Cordoue. Il se flattait de pouvoir conserver cette place ; ses partisans lui avaient même promis de le faire déclarer successeur de Gebwar; mais aussitôt que Muhamad eut paru sous ses murs, les habitans, se déclarant hautement pour ce prince, firent bien voir à Haris qu'il ne devait pas compter sur eux pour le défendre. Il soutint néanmoins quelques assauts avec ses plus zélés partisans; voyant enfin qu'il ne pouvait tenir long-temps dans une ville où l'opinion était contre lui, il en sortit par la porte d'orient au moment où Muhamad y entrait par la porte opposée. Muhamad n'en voulait qu'à Haris , qu'il

accusait du meurtre de Sérag-Daula ; c'était une victime qu'il avait vouée aux mânes du jeune prince. Craignant qu'elle ne lui échappât, il suivit la route qu'Haris avait prise. Celui-ci était sorti de Cordoue le dernier, afin que sa retraite se fît avec plus d'ordre ; et comme Muhamad montait un excellent cheval, il réussit bientôt à l'atteindre. Haris, se voyant si vivement poursuivi, pressait à son tour son coursier ; alors Muhamad, prenant sa lance à deux mains comme un javelot, la lui lança avec tant de force et d'adresse qu'elle lui traversa le corps de part en part. Ce prince irrité fit lier le cadavre d'Haris avec un chien mort, et le fit exposer sur le pont de Cordoue avec une inscription infamante.

Ainsi depuis quarante ans les Musulmans se faisaient en Espagne une guerre cruelle, sous les yeux mêmes d'un ennemi puissant qui, désireux de leur ruine, ne leur prêtait des secours intéressés qu'afin de leur donner les moyens de se nuire avec plus d'efficacité. On voyait bien chez les princes chrétiens les mêmes excès, les mêmes désordres ; mais ils étaient plus favorisés par les circonstances, car chez eux le pouvoir, au lieu de se diviser, tendait toujours à se concentrer, soit par la volonté de ceux qui l'avaient dans leurs mains, soit par des événemens fortuits. Ce

fut ainsi, par exemple, que Sanche, roi de Navarre, qui avait toujours su conserver la paix avec ses deux voisins, Sanche, roi d'Aragon, et l'ambitieux Alphonse, ayant été assassiné par les agens d'un de ses frères qui prétendait à sa couronne, ses états furent divisés entre les rois d'Aragon et de Castille, ses parens au même degré, à l'exclusion du meurtrier, qui fut obligé de se soustraire par la fuite aux effets de l'indignation que son crime avait excitée. Alphonse eut les cantons contigus à la Biscaye; la Navarre proprement dite tomba dans le patrimoine du roi d'Aragon; de sorte que toute l'Espagne chrétienne se trouva possédée par ces deux princes, à l'exception de la Catalogne, qui ne tarda même pas à devenir l'apanage du roi d'Aragon.

An de J. C. 1076. De l'hégire, 468.

Cependant Aben Omar, qui servait son maître autant par sa politique adroite et quelquefois tortueuse, que par sa science militaire et son activité, n'oubliait rien pour semer la discorde dans les états dont les souverains n'étaient pas même en guerre avec Muhamad. Celui-ci voulait régner d'abord sur l'Andalousie, et de là étendre son sceptre sur tout le reste de l'Espagne. Aben Omar par ses intrigues indisposait les rois contre les peuples, les peuples contre les rois, faisait naître le mécontentement, le trouble, le désir des révolutions, et préparait ainsi de loin

les voies qui pouvaient conduire son maître à la domination universelle. Il commença par allumer la guerre entre le roi de Sarragosse et celui de Dénia ; il fit démembrer plusieurs villes des états de ce dernier, qui demeura faible et presque hors d'état de repousser une invasion ; il détacha le souverain de Murviédro de l'alliance du roi de Tolède ; il engagea l'ancien roi de Valence Abdelmélic, qui avait été dépossédé par Ismaïl ben Dylnûn son beau-père, à recouvrer ses états ; et Cuënca, Liria, Xelbe, Gandie, Valence, secouèrent le joug du successeur d'Ismaïl. La province de Murcie se trouva pour lors isolée et séparée par des contrées ennemies, du royaume de Tolède ; ce fut ce moment que choisit Muhamad pour en faire la conquête. Aben Omar, que le roi venait de nommer son hagib, se chargea de diriger l'expédition. Il composa une petite armée de troupes choisies et de soldats aguerris, et, arrivant à l'improviste, il s'empara en huit jours d'Alicante, de Carthagène, d'Orihuela et de Lorca. L'alcaïde Abdalà ben Raxid, qui connaissait parfaitement le pays et les habitans, gagné par les instances d'Aben Omar et par les brillantes promesses qu'il lui fit au nom de son maître, fut d'un très-grand secours, et facilita tous les moyens de succès. Aben Omar, obligé de retourner à Séville, lui confia le com-

mandement des troupes. Abdalà se montra digne de cet honneur, et après avoir pris d'assaut la forteresse de Mula, il alla mettre le siége devant Murcie.

Les habitans, que la prise de Mula réduisait à la disette parce qu'ils ne pouvaient recevoir que par là leurs provisions, voulaient forcer le gouverneur à capituler. Celui-ci leur promit que si de là à vingt jours ils n'étaient point secourus par le roi de Tolède, il chercherait à faire la capitulation la plus avantageuse. Abdalà, qui en fut informé par ses espions, envoya sur-le-champ un exprès à Séville. Aben Omar, sans perdre un moment, rassembla de nouvelles troupes, en prit encore à Cordoue, et marcha vers Murcie; il arriva sous ses murs avant l'expiration des vingt jours demandés par le gouverneur. Les habitans, qui virent le nombre de leurs ennemis s'accroître, au lieu des secours qu'on leur avait annoncés, se révoltèrent ouvertement, et proclamèrent par toute la ville le nom de Muhamad ben Abed. Le gouverneur se réfugia dans une An de J. C. 1079. mosquée. Les troupes de Muhamad furent im- De l'hégire, 471. médiatement introduites. Aben Omar reçut des habitans le serment de fidélité; et le malheureux gouverneur, forcé de se remettre dans les mains du vainqueur, fut envoyé dans un fort, où il demeura prisonnier un grand nombre d'années.

Muhamad, qui craignait que le roi de Tolède ne fît tous ses efforts pour reprendre Murcie, en confia la garde à celui qui l'avait conquise; il chargea même Aben Omar d'aller, en qualité d'ambassadeur, traiter avec le roi de Castille, ainsi qu'avec le comte de Barcelone; de tâcher de rompre l'alliance que le premier avait contractée avec le roi de Tolède; d'obtenir enfin du second la promesse de lui amener du secours, si les circonstances l'exigeaient. Employer Aben Omar à des négociations difficiles, pour lesquelles il fallait de la finesse et de la dextérité, c'était lui destiner le service auquel il était le plus propre. Il réussit, parce que, éloquent autant que rusé, habile à couvrir ses desseins des couleurs de la bonne foi, il savait persuader à tous que leur propre intérêt commandait ce qu'il leur demandait dans le sien. Pendant qu'Aben Omar obtenait ainsi de sa politique des résultats avantageux à son maître, ce dernier suivait par la voie des armes ses projets d'agrandissement; il remportait sur le roi de Malaga une victoire décisive, s'emparait des villes voisines de cette capitale, prenait Baëza qui appartenait au roi de Grenade, et menaçait ces deux princes d'une ruine totale. Le premier mourut sur ces entre-faites, laissant pour successeur son fils Alsim, qui, moins heureux encore que son père, perdit

An de J.C. 1080. De l'hegire. 472.

Algéciras et Malaga, seules villes qui lui restaient, et fut contraint de chercher dans ses états de Tanger un asile, que bientôt après lui ravit le conquérant de l'Afrique, Jusef ben Taxfin.

Le prince Yahie Alcadir avait hérité d'Aben Dylnûn son père le droit de porter la couronne; mais il ne tenait de lui ni la science du gouvernement, ni les vertus militaires. Monté sur le trône en des temps difficiles, qui condamnaient le prince à des soins continuels, il croyait n'être roi que pour pouvoir se livrer sans obstacle à son penchant pour le plaisir. Il avait vu avec indifférence la perte de Murcie; il était menacé par le roi de Séville, et il ne sortait point de sa coupable apathie; il s'occupait de fêtes quand il fallait courir aux armes. Ses sujets murmuraient; des scheiks ambitieux excitaient sourdement à la rébellion; les intrigues peut-être d'Aben Omar soufflaient dans Tolède le feu de la discorde. Vers la fin de l'année, le peuple se souleva; le palais d'Yahie fut investi; ses gardes, ses wazirs, furent immolés aux vengeances ou aux fureurs de la populace; le roi lui-même ne parvint qu'avec peine à se sauver avec sa famille; il se retira dans un château fort, sur la frontière du royaume de Valence. De là, il écrivit au roi de Sarragosse, à celui de Badajoz, et surtout à l'ancien ami de son père,

le roi Alphonse, pour les prier de venir à son secours.

Il ne fallait pas moins qu'une aussi forte secousse, pour que ce prince cherchât à briser le joug des voluptés et de la mollesse. Mais il avait en tête un ennemi actif, audacieux, entreprenant, prompt à saisir le moindre avantage, et Muhamad n'avait garde de laisser échapper cette

An de J. C. 1081. De l'hégire, 473.

occasion favorable de l'accabler. Le roi de Séville députa de nouveau Aben Omar vers Alphonse. Il acheta, dit-on, par une somme énorme, la violation des traités que le Castillan avait faits avec Ismaïl, l'oubli de la noble hospitalité que le roi de Tolède lui avait accordée, le sacrifice d'une reconnaissance sacrée à des vues d'intérêt et de conquête. En s'unissant à l'ennemi du fils de son bienfaiteur, Alphonse acquit sans doute la certitude d'augmenter l'étendue de ses domaines; conserva-t-il de même sa propre estime et celle des autres? Le ro
Castille donna au plénipotentiaire de M
deux superbes anneaux d'émeraudes
» tière de ces anneaux, disent les a
» a coûté des villes et des provin
» payée avec le sang et l
» Alà récompensera cel
Cette alliance extraordi
des dévots musulma

mures contre Muhamad; elle fut surtout blâmée par Abu Bécar de Tadmir, et par l'alcaïde Abdalà ben Raxid. Celui-ci accusait sans ménagement Aben Omar, qui, dans les aberrations de sa fausse politique, engageait son maître à des traités où l'ambition ne pouvait se satisfaire qu'au prix de la ruine d'un peuple de Musulmans; et il conçut à cette occasion contre l'hagib une haine profonde, qui n'attendit plus que l'occasion pour éclater et s'assouvir par sa ruine.

Le roi de Sarragosse se disposa le premier à secourir le faible Yahie; mais au moment où il allait se placer à la tête de son armée, la mort qui le frappa vint priver Yahie d'un allié puissant et fidèle. Jusef abu Amer, fils d'Ahmed aben Hud, eut, en montant sur le trône, les mêmes sentimens que son père; il voulait comme lui protéger Yahie; malheureusement sa bonne volonté dut se réduire à des vœux stériles. Appelé à la défense de sa frontière, envahie par le roi d'Aragon et de Navarre, il eut besoin pour lui-même de toutes ses forces. Deux batailles sanglantes furent successivement livrées sous les murs de Lérida et de Huesca; le sang de quarante mille hommes, disent les auteurs arabes, teignit les eaux du Sègre et de la Cinca (1).

An de J. C. 1081. De l'hégire, 474.

(1) Les Espagnols parlent aussi de ces guerres entre

Frustré des espérances qu'il avait conçues de la part d'Ahmed aben Hud, Yahie avait de nouveau sollicité les secours d'Alphonse ; et celui-ci, joignant la perfidie à la trahison, entra sur les terres de Tolède, qu'il parcourut sans obstacle jusqu'aux bords du Tage. Ce fut là seulement qu'il déploya ses drapeaux ennemis, brûlant les villages, emmenant les troupeaux, et jetant les habitans dans les fers. Il ne restait plus de ressource au malheureux Yahie que dans le roi de Badajoz ; ce dernier, touché de l'infortune de son allié autant qu'excité par son propre péril, avait levé une armée nombreuse ; il traversa, à marches forcées, les campagnes qu'arrosent la Guadiana et le Tage. Alphonse ne jugea pas à propos de l'attendre ; il avait recueilli un butin immense : il craignit de le perdre, et il rentra dans ses états, suivi d'une foule innombrable de captifs. Le roi de Badajoz, satisfait d'avoir forcé Alphonse à la retraite et d'avoir rétabli Yahie sur le trône, reprit avec son

---

le roi d'Aragon et celui de Sarragosse. Suivant eux le premier eut tout l'avantage ; mais ils paraissent placer ces événemens quatre ou cinq ans plus tard. Au reste tous ces historiens sont très-inexacts en ce qui concerne cette époque ; et leurs chroniques sont si peu d'accord entre elles qu'on ne saurait y ajouter beaucoup de foi.

armée la route de Mérida. A peine commençait-il à se délasser dans cette ville des fatigues de la campagne, qu'il fut attaqué d'un mal subit et violent, qui l'enleva en peu d'heures à l'affection de ses sujets. Omar al Métuakil, son frère, recueillit la couronne; il réunit aux états de Badajoz tout ce qu'il possédait lui-même dans la Lusitanie, et la ville d'Evora; mais ce surcroît de puissance, les vertus même d'Omar, ne purent empêcher son trône de s'écrouler avec celui de Séville, sous le poids des armées que, dans peu, l'Afrique allait vomir sur l'Espagne.

Pendant qu'Alphonse ravageait les états d'Yahie, le roi de Séville étendait ses conquêtes du côté du midi. Tout le royaume de Malaga, la plus grande partie de celui de Grenade, étaient en son pouvoir; Ubéda, Martos, Algéciras, avaient subi le joug. Pour consolider sa domination, il mit partout de fortes garnisons avec des gouverneurs affidés, choisis dans sa propre famille et parmi ses enfans. Séville pouvait encore voir de beaux jours, si l'alliance de Muhamad avec Alphonse, funeste dans ses derniers résultats, n'eût amené la chute de tous les princes de l'Andalousie, par des événemens qu'on était alors bien loin de prévoir. Muhamad, tout livré qu'il était aux soins de la guerre, n'avait point négligé les moyens intérieurs de prospérité; il encourageait l'industrie

et l'agriculture, protégeait les artistes et les laboureurs, honorait les savans et les poètes, au nombre desquels il occupait lui-même un rang honorable.

Al Raxid, son fils, auquel il avait donné le gouvernement de Séville, le secondait avec succès. Ce prince avait beaucoup de talent, et il joignait plusieurs arts d'agrément aux connaissances solides; il était grand musicien, et il chantait, en s'accompagnant de la lyre, les airs qu'il avait composés. Imitateur du roi Alhakem de Cordoue, il s'entourait de savans, les réunissait chez lui, les formait en académie. Il semblait que Séville allait saisir la suprématie que Cordoue avait perdue; mais cette gloire éphémère ne tarda pas à s'éteindre, et toutes ces espérances de paix, de prospérité, de grandeur, s'évanouirent comme un nuage léger chassé par les vents. Il paraît que d'après le traité qui unissait Alphonse et Muhamad, le premier était autorisé à s'emparer de Tolède, et le second à conquérir Grenade, Almérie et Badajoz; par là, ces deux princes auraient partagé entre eux l'Espagne; peut-être même que Muhamad, portant plus loin ses vues pour l'avenir, comptait sur la possibilité de reprendre Tolède des mains d'Alphonse, dès qu'une fois il aurait subjugué l'Andalousie et le Portugal; et il est à présumer que

s'il avait été maître de Grenade, et qu'il eût pu disposer de toutes ses forces pour attaquer directement lui-même le roi de Tolède, il n'aurait point fait avec Alphonse une alliance que blâmaient tous les Musulmans zélés, et qui l'exposait à perdre l'affection et la confiance d'un grand nombre de ses sujets; mais nul ne saurait éviter sa destinée : la ruine de Tolède devait être suivie des plus grands désastres.

Après plusieurs campagnes, où les succès avaient été compensés par les revers, le roi de Badajoz, qui était revenu au secours d'Yahie, fut obligé de se retirer à Mérida avec quelques débris d'une armée jadis nombreuse et florissante. Alphonse vainqueur se présenta alors devant Tolède; et comme la guerre durait depuis trois ans, que tous les environs de Tolède se trouvaient ravagés, que les moissons avaient été détruites ou enlevées par l'ennemi, la disette se fit bientôt sentir parmi les habitans. Les Musulmans sages prévoyaient tous les désastres qui allaient naître de l'événement qui mettrait dans la main d'Alphonse cette place importante; en vain ils prêchaient l'union aux Arabes, leurs efforts se perdaient au milieu du choc des ambitions particulières. Abu Walid, cadi de Béja, dont les vertus généralement estimées pouvaient donner à ses avis quelque influence, parcourait

les villes et les provinces; il allait de Mérida à Grenade, et de Grenade à Séville; partout, élevant sa voix prophétique, « Là où les chefs » sont divisés, s'écriait-il, l'état doit s'écrouler » et périr. Craignez, craignez Alphonse; il vous » détruira tous, les uns après les autres. »

Cependant les habitans de Tolède voyaient leur situation empirer de jour en jour, et les incommodités du siége devenaient intolérables. Leur unique allié, Omar ben Alaftas, avait été forcé à la retraite, ils n'avaient nul espoir d'être secourus; il ne leur restait d'espérance que dans une capitulation honorable; peut-être même n'allaient-ils éviter la misère et la mort que par la soumission et l'esclavage. Ils pressèrent leur roi Yahie d'envoyer des députés à Alphonse, pour lui demander la paix. Alphonse refusa de les entendre, s'ils n'apportaient pour première condition la reddition de la ville. L'ingratitude et la déloyauté ne s'arrêtent jamais à de demi-mesures, et quand elles attaquent un ancien bienfaiteur, elles veulent consommer sa ruine; dans ce cas, du moins, les jouissances de l'ambition satisfaite servent de contre-poids aux reproches secrets de la conscience; et les remords, s'ils ne s'apaisent point, s'étourdissent et s'affaissent dans un cœur tout livré aux plaisirs du triomphe. Les scheiks des tribus, un grand nombre de

Musulmans, les plus nobles Arabes, indignés contre Alphonse, voulaient défendre leur liberté, et s'ensevelir sous les débris de leurs murs; mais de toutes parts la populace se mutinait; fatiguée des privations qui lui étaient imposées, elle demandait à grands cris qu'on ouvrît les portes au roi de Castille. Alors de nouveaux messagers allèrent au camp des chrétiens, et la capitulation, accordée et signée par Alphonse, promit sûreté et protection pour les habitans dans leurs biens et dans leurs personnes, conservation des mosquées, liberté du culte, faculté de demeurer à Tolède ou d'en sortir, et maintien de la juridiction des cadis pour les sujets musulmans. Ces conditions ayant été acceptées, Alphonse fut reçu dans la ville.

Le roi Yahie partit pour Valence, emportant ses trésors, et suivi d'une partie de sa noblesse; on dit même qu'Alphonse lui fournit une garde et des troupes pour qu'il pût s'établir tranquillement dans cette ville (1). Telle fut la fin du royaume de Tolède, après trois cent soixante-douze ans d'existence; c'était l'unique barrière An de J. C. 1085. De l'hégire, 478 Muharram.

(1) Il paraît qu'à cette époque Abderahman (*) était mort, et que les Valenciens n'avaient pas encore élu son

(*) Souvent désigné sous le nom d'Abdelmélic.

qui retenait les princes chrétiens au-delà du Tage. En donnant à la puissance d'Alphonse de dangereux accroissemens, cet événement révélait aux Arabes leur propre faiblesse, et leur montrait dans un désastreux avenir la servitude et la mort, au bout de plusieurs siècles de domination et de gloire. Ils n'avaient qu'un moyen de prévenir ces résultats : c'était de se réunir, et de confier à des mains habiles la direction suprême de toutes leurs forces; mais, en cette occasion comme en tant d'autres, les intérêts particuliers l'emportèrent sur le bien général, et ils continuèrent de marcher rapidement sur la route de la décadence.

L'auteur de toutes ces disgrâces, cet Aben Omar, dont la politique imprudente livrait Tolède à l'ennemi du nom musulman, devait-il rester impuni? La voix publique l'accusait; les scheiks, les généraux qui aimaient leur pays, se déclaraient ouvertement contre lui; les murmures du peuple s'ajoutaient à l'indignation des grands et des nobles. Muhamad dut céder au vœu du mécontentement général. L'alcaïde

successeur. On se souvient qu'Abderahman avait été dépouillé par son beau-père Aben Dylnûn, et qu'il avait recouvré une partie de ses états par les intrigues d'Aben Omar.

Aben Raxid éleva la voix le premier. Il imputait au ministre d'avoir livré à ses créatures et à ses parens toutes les places de la frontière, d'avoir accaparé des trésors et des armes, et de conspirer contre l'indépendance de la nation. Comme le premier de ces griefs était vrai, Muhamad donna ordre à son conseil d'examiner la conduite d'Aben Omar; celui-ci prit la fuite, et se retira d'abord à Valence, où il ne trouva que des esprits aigris contre lui; il se rendit alors à Tolède. Alphonse le reçut bien, parce qu'il espérait tirer parti de lui pour étendre ses conquêtes; mais ses implacables ennemis le poursuivirent jusque dans la cour de Tolède; des dénonciations réitérées remplirent de soupçons et d'inquiétudes l'esprit du roi de Castille. Aben Omar craignit d'être arrêté; il se sauva à Sarragosse. Jusef Abu Amer venait de mourir; son fils Ahmed Abu Giaffar, héritier de sa couronne, accorda à l'hagib de Séville une hospitalité protectrice; il lui confia même plusieurs négociations, qui le mirent en possession de quelques forteresses de la frontière de Valence.

Muhamad ne voyait pas sans chagrin, au service d'un prince étranger, l'homme qui avait possédé sa confiance, et qu'il avait rendu maître de tous les secrets de sa politique plus adroite que généreuse. Il chargea son fils Yezid

Arradi, gouverneur d'Algéciras, de s'emparer de la personne d'Aben Omar, à quelque prix que ce fût. Arradi partit aussitôt pour Valence, et mit dans ses intérêts Abu Bécar, l'un des principaux du pays. Celui-ci tâcha d'attirer à Valence Aben Omar, sous prétexte de faire avec lui un traité secret, et de lui remettre certaines places qui auraient convenu au roi de Sarragosse. Aben Omar, dont l'esprit fécond en ruses et en intrigues l'avait toujours bien servi, ne se méfia de rien, et cette fois, il tomba dans le piége. En arrivant il fut chargé de chaînes, et livré en cet état au prince Arradi, qui l'emmena à Cordoue. Aben Omar écrivit de sa prison à son ancien maître pour émouvoir sa pitié, et au prince Al Raxid pour s'en faire un intercesseur auprès du roi. Le jour suivant, on le fit partir pour Séville sous l'escorte d'un corps nombreux de cavalerie. Les soldats, dit-on, étaient tout vêtus de noir, et ils portaient des crêpes autour de leurs armes. Aben Omar n'entra dans Séville qu'aux approches de la nuit, au milieu d'une foule immense, qui était accourue, et dont il entendit les imprécations. Il fut jeté dans une prison dont Muhamad se fit porter les clefs. Il employa la nuit à écrire au roi, qui lui aurait peut-être fait grâce en faveur de ses anciens services, et des sollicitations du prince Al Raxid; mais les en-

nemis du malheureux hagib l'emportèrent : ils soufflèrent la haine et la vengeance au cœur de Muhamad, qui, dans un accès de colère entrant dans la prison, ne dédaigna pas d'être lui-même le bourreau de son ancien et trop zélé serviteur. On n'entendit pas dans Séville, disent les écrivains arabes, une seule expression de regret sur le sort funeste d'Aben Omar.

An de J. C. 1086. De l'hégire, 479. Muharram.

Cependant Alphonse ne s'était pas contenté de l'acquisition de Tolède ; il s'était emparé des forteresses de Madrid (1), de Maquéda et de Guadalaxara ; et les deux rives du Tage, soumises par ses armes, le reconnaissaient pour leur maître. Ce fut alors que Muhamad aperçut les conséquences de la faute qu'il avait commise ; il voulut la réparer ou en prévenir les suites, en arrêtant ces projets d'envahissement qu'Alphonse commençait à montrer. Il lui fit représenter que c'était assez pour lui de posséder Tolède, et qu'au lieu de prétendre aux autres places du royaume, il devait se renfermer dans les limites

(1) C'est la première fois que l'histoire des Arabes fait mention de Madrid. Ce n'était alors qu'une forteresse qui protégeait les rivages du Mançanarez. Madrid ne fut point construit par Alphonse, comme quelques historiens le prétendent. Il existait avant lui, et s'était formé, dit-on, des ruines de la Mantua Carpetanorum des Romains.

de la convention qu'ils avaient conclue. Alphonse lui répondit que tout le pays qu'il occupait lui appartenait par la cession que lui en avait faite le roi Yahie, *son ami et son allié;* qu'il n'oubliait pas au surplus les obligations que leur traité d'alliance lui imposait envers lui-même, et qu'il lui envoyait en conséquence un corps de cavalerie pour l'aider dans la guerre de Grenade; cinq cents cavaliers, couverts de fer, accompagnèrent la réponse d'Alphonse, et vinrent camper sous les murs de Séville. Mais Muhamad après avoir reçu la visite de leur chef, les renvoya à leur maître, en disant qu'il avait fait la paix avec le roi de Grenade, et qu'il n'avait plus besoin de secours. Dès ce moment, rempli d'indignation contre Alphonse (1), qui se disait l'ami

(1) On voit combien ce récit diffère de celui des historiens espagnols, qui sont, au reste, fort divisés eux-mêmes sur les détails des événemens de ce temps. Les uns supposent qu'Ismaïl ben Dylnûn eut d'abord pour successeur son fils aîné, qu'ils appellent Hissem, Hakem ou Hescham; que, ce prince étant décédé au bout d'un an, son frère Hiaga fut élu à sa place; que ce dernier fut le tyran de ses sujets, qui, pour se délivrer de son despotisme, appelèrent Alphonse. D'autres, confondant et renversant les époques, attribuent l'alliance d'Alphonse et de Muhamad à un prétendu mariage du premier avec une fille du second, nommée Zaïde, et ils ne

de ceux qu'il dépouillait, et ne se faisait point scrupule de violer tous ses engagemens, il lui jura dans son cœur une haine implacable, et ne respira plus que guerre et vengeance.

Alphonse avait levé le masque envers ses

---

font pas attention qu'Alphonse mourut veuf de quatre femmes que l'histoire lui donne, et qu'il n'est guère possible de trouver place pour ce cinquième mariage. Ils ajoutent que ces deux princes, voulant se partager l'Espagne, appelèrent les Almoravides pour les aider dans ce grand projet. D'autres encore prétendent que ce furent les petits rois de l'Andalousie qui implorèrent ce secours étranger, tant contre Alphonse que contre Muhamad lui-même; tous rapportent ces événemens à la fin du onzième siècle, de sorte qu'ils ne vont venir Jusef ben Taxfin en Espagne que douze ou treize ans après sa première entrée dans ce pays. Il serait trop long de relever toutes les contradictions qui se trouvent chez ces historiens. La narration des Arabes a le mérite d'être simple, et conforme au caractère des individus et aux mœurs du temps. Le traité d'Alphonse avec Muhamad, la mort d'Aben Omar qui l'avait ménagé par ses manœuvres, les motifs qu'il eut dans l'ambition toujours croissante du roi de Séville, le parti qu'Alphonse en tira: tout est vraisemblable et naturel; tous les faits coulent les uns des autres, ce sont des résultats nécessaires de causes connues; et l'on n'a pas besoin de recourir à des moyens merveilleux et romanesques pour expliquer des événemens qui n'ont été produits que par la politique.

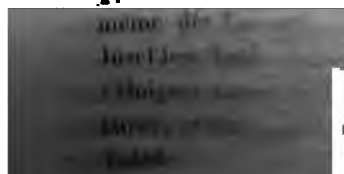
alliés ; il ne devait point de ménagemens à ses ennemis déclarés ; et, tandis que d'une part il menaçait Badajoz, de l'autre il portait ses armes dans le royaume de Sarragosse. Le roi Ahmed abu Giaffar, affaibli par les guerres que son père avait soutenues contre le roi d'Aragon, ne résistait qu'avec peine à ce nouvel ennemi, et il envoyait partout des ambassadeurs, afin d'intéresser à sa cause les princes mahométans. De son côté, le roi Omar ben Alaftas avait répondu par un message plein de vigueur aux propositions qu'Alphonse lui avait faites, d'abandonner une partie de ses états (1) pour conserver

(1) Omar répondit à Alphonse en ces termes :

« Nous venons de recevoir une lettre du puissant roi » des chrétiens. Plein de présomption en ses forces, il » ose nous menacer : qu'il sache que les Musulmans ont » d'invincibles armées quand il s'agit de défendre leur » Dieu et sa loi sainte. Si les chrétiens ont maintenant » remporté quelques avantages, si la victoire semble les » suivre, c'est que Dieu l'a permis, afin que les Musulmans » ouvrent les yeux et sortent des voies de l'erreur. Qu'il » cesse donc d'insulter à leurs revers et à leur mauvaise » fortune, fruit de leurs querelles et de leurs discordes ; » car, en vérité, s'ils s'unissaient entre eux, ils mon» treraient dans peu au roi Alphonse et à ses chrétiens » des ennemis capables de les vaincre et de les subjuguer, » comme jadis nos pères ont vaincu et subjugué leurs

...lettre q...
...les me...
...dent impo...

Omar ...
qui eût l'...



nombre, pour s'opposer à l'armée victorieuse du roi de Castille. Il ne pouvait tirer de grands avantages de l'alliance du roi de Grenade, à qui Muhamad avait enlevé une partie de ses états; celui d'Almérie était trop éloigné; Yahie, qui ne régnait à Valence que par une concession d'Alphonse, ne devait être d'aucun secours; Muhamad ne faisait servir sa puissance qu'à opprimer les états musulmans : partout le roi Omar ne voyait qu'impuissance, indifférence ou inimitié. Dans ces circonstances, il se détermina à envoyer une ambassade au conquérant de l'Afrique, Jusef ben Taxfin, dont la renommée croissait tous les jours, et pour la seconde fois il lui écrivit une longue lettre, dans laquelle il peignait l'état déplorable de l'Espagne, les malheurs qu'elle avait essuyés, les malheurs plus grands qui la menaçaient encore, la désunion qui régnait parmi les princes musulmans, les progrès rapides et effrayans des chrétiens, l'esclavage dans lequel gémissaient les fidèles, la misère qui naissait de tous ces fléaux, et qui, s'étendant sur toutes les classes, annonçait une ruine totale; il déplorait surtout la perte de Coria et de sa forteresse, et l'inutilité des efforts qu'il avait faits pour sa défense; il finissait par lui demander son appui, et il l'invitait à passer sans délai en Espagne, s'il voulait la sauver.

Maître de Coria, qui lui ouvrait le Portugal, le roi de Castille voulut le devenir des forteresses qui lui fermaient l'entrée de l'Andalousie; et, tout disposé à soutenir ses négociations par les armes, il envoya des députés à Muhamad pour lui demander la remise de quelques places de ses frontières. L'arrogance de ce message (1) en-

(1) Si la lettre d'Alphonse à Muhamad ben Abed fut telle que les Arabes la rapportent, elle mérite de passer à la postérité comme éminemment caractéristique de cet esprit de forfanterie et d'exagération qu'on a reproché à l'antique nation espagnole. Alphonse y prend le titre d'empereur.

« Au roi Almutemed Bilah Muhamad Aben Abed, que » Dieu veuille éclairer de ses lumières afin qu'il puisse » prendre la seule voie qui lui convient :

» L'excellent et puissant roi don Alphonse, fils de » Sanche, empereur et seigneur des deux nations et des » deux religions, soutien des peuples et des royaumes, » consommé dans la connaissance des choses et dans l'art » de la guerre, toujours victorieux et favorisé du ciel par » l'accomplissement de tous ses désirs ; qui a des soldats » et des cavaliers invincibles; qui fait vêtir de deuil » les femmes et les filles des Musulmans et remplit leurs » cités de gémissemens et de larmes ; qui a fixé la fortune » sous ses drapeaux, etc.

» Vous savez ce qui vient d'arriver à Tolède, cette ca- » pitale de toute l'Espagne, et ce qui est arrivé à ses » habitans et à ceux du royaume. Quant à vous, si vous

flamma de courroux le roi de Séville. Plusieurs wazirs, qui craignaient la puissance d'Alphonse, conseillaient à leur maître de tenter la voie des

---

» n'avez pas eu encore le même sort, c'est uniquement » parce que jusqu'ici je ne l'ai point voulu ; mais votre » tour est venu. Songez que la sagesse consiste à prévenir » un mal auquel on ne saurait trouver de remède lors- » qu'il est arrivé ; et si je n'étais retenu par les traités qui » existent entre nous, car *rien n'est plus louable à mes » yeux que de garder sa foi et de tenir ses promesses*, j'aurais » envahi le pays que vous occupez ; je vous aurais chassé » de toute l'Espagne en vous poursuivant avec le fer et le » feu, et il n'y aurait d'autres messagers de moi à vous » que le tumulte des armes, les hennissemens des che- » vaux et le son des instrumens de guerre. Je vous donne » cet avis afin de vous ôter tout prétexte de résister à mes » volontés, etc. »

Muhamad, vivement blessé du ton superbe d'Alphonse et des expressions de sa lettre, lui répondit par celle qu'on va voir ; et remarquons que les termes dont se sert le roi de Séville confirment de plus en plus l'opinion qu'on doit avoir de l'exactitude des Arabes dans le récit qu'ils nous ont laissé de la chute de Tolède, en même temps qu'ils démontrent la non-existence de tout traité postérieur entre ces deux princes, la fable du mariage de la jeune Zaïde avec le vieux roi des chrétiens, et l'invraisemblance de l'assertion de certains historiens que les Almoravides furent appelés en Espagne par Alphonse et Muhamad de concert.

« Le roi grand et victorieux, portégé par la miséri-

accommodemens, et de lui payer même un tribut, plutôt que de s'exposer aux chances de la guerre. Muhamad rejeta ce conseil timide ;

»corde d'Alà, et confiant en ses divins secours, Muhamad Aben Abed.

»A l'orgueilleux ennemi d'Alà, Alphonse, fils de »Sanche, celui qui se dit souverain des deux nations et »des deux lois. Que Dieu confonde son arrogance et fasse »prospérer ceux qui marchent dans la bonne voie !

»Tu t'arroges le titre de roi des deux nations; mais en »vérité nous avons plus que toi le droit de le prendre. »Oublies-tu que nous avons conquis les terres des chré»tiens? Ignores-tu que les chrétiens ont été nos tribu»taires et nos vassaux, et qu'un grand nombre d'entre »eux vit encore sous notre domination ?..... Fatigués de »la guerre, nous voulions t'offrir un tribut annuel. Ce »n'est pas assez pour toi, et tu veux que nous te livrions »nos villes et nos forteresses ; mais, pour subir de telles »demandes, sommes-nous tes sujets, ou bien nous as-tu »vaincus? Ton injustice révoltante nous tire de l'assou»pissement où nous étions plongés. Ne t'enorgueillis »pas de la prise de Tolède ; c'est moins à l'effort de tes »armes que tu dois cette conquête, qu'à la faculté que je »t'ai donnée de la faire. Tu as des armées; mais nous »avons aussi des armes, des chevaux et des soldats que »le bruit des batailles n'effraie point, et qui ne reculent ni »devant le danger ni devant la mort même..... Tes an»cêtres ont-ils jamais triomphé de nos pères, si ce n'est »lorsque la trahison les a servis, ou qu'ils ont employé »quelques-uns de ces artifices qui te sont familiers? Mais

celui qui toute la vie avait combattu pour agrandir ses états ou affermir son pouvoir, devait-il subir sans résistance l'humiliation d'un tribut ou d'un démembrement? Il répondit à Alphonse avec hauteur, et il se prépara à la guerre. Le massacre de l'un des envoyés de Castille, qu'immola la populace en fureur, aurait suffi pour l'amener, lors même qu'Alphonse n'aurait pas eu d'autres motifs pour l'entreprendre.

Cet envoyé était un Juif de Tolède, nommé

»eux ou leurs descendans ont-ils jamais osé nous attendre de pied ferme au milieu d'une campagne découverte? Quand nous les avons fait tomber sous le glaive, »nous les avons trouvés cachés derrière des retranchemens. Pourquoi ceux qui te conseillent ne soutiennent-»ils pas aujourd'hui leurs bravades par des actions? Ils »croient peut-être que, parce que le sort des armes t'a »favorisé une fois, tu seras constamment heureux: mais »il n'y a rien d'assuré ni de stable sur la terre. *Il est vrai »que des traités ont existé entre nous, qu'il était convenu »que nous ne prendrions jamais les armes l'un contre l'autre, »et que je ne prêterais ni secours ni assistance à ceux de »Tolède.* Voilà de quoi je demande pardon à Dieu; car »j'aurais dû m'opposer à tes projets de conquête au lieu »de les favoriser comme je l'ai fait, etc. »

Avec cette réponse, Muhamad envoya au roi de Castille une pièce de vers où les mêmes sentimens étaient exprimés. C'est la première fois peut-être qu'on voit la poésie servir à des manifestes et à des déclarations de guerre.

Aben Galib, trésorier d'Alphonse et très-aimé de lui. Il avait accompagné l'ambassadeur castillan, et sa mission consistait à recevoir une somme d'argent que Muhamad devait encore à Alphonse aux termes des anciens traités. Le Juif et l'ambassadeur logeaient sous des pavillons qu'ils avaient fait dresser hors de la ville. Muhamad avait fait compter la somme au Juif ; celui-ci prétendit que les espèces étaient altérées, et refusa de les recevoir. L'ambassadeur proposa par accommodement qu'au lieu de cet or on donnât à son maître quelques vaisseaux qui étaient sur les quais de Séville. Muhamad, informé de ces contestations, ordonna qu'on reprît la somme, et qu'on renvoyât les ambassadeurs sans leur rien donner. La nuit de ce même jour le Juif fut égorgé dans sa tente ; l'ambassadeur et ses gens furent plus ou moins maltraités. On ignore si les meurtriers agirent par l'ordre secret de Muhamad, ou seulement pour servir le ressentiment de ce prince. Ce qui est certain, c'est que le lendemain, lorsque l'ambassadeur vint demander au roi satisfaction de cet outrage, Muhamad ne lui en accorda aucune, et que l'ambassadeur se retira en annonçant les vengeances de son maître. Muhamad, qui avait conçu le désir ardent d'humilier Alphonse, s'inquièta peu de cette rupture,

et ne songea qu'aux moyens de réussir dans ses projets.

Aussitôt il convoqua ses généraux, rassembla ses troupes, augmenta la garnison des places frontières, répara leurs fortifications, prépara tout pour une vigoureuse défense. Quand il eut ainsi pourvu à la sûreté de son royaume, il écrivit aux rois de Grenade, d'Almérie et de Badajoz, les invitant à se rendre avec lui à une assemblée où l'on s'occuperait de la défense commune. Ces princes accédèrent volontiers à cette proposition, et peu de jours après, leurs plénipotentiaires se trouvèrent réunis à Séville. Le cadi de Béjà Abu Bécar, et celui de Cordoue, Abul Walid, ouvrirent l'avis de recourir à Jusef ben Taxfin, comme l'avait déjà fait le roi Omar. Il leur semblait que ce prince pouvait seul rétablir les affaires d'Espagne, et repousser les chrétiens au-delà de leurs antiques limites. Tous les assistans applaudirent à ce conseil; le wali de Malaga, Abdalà ben Zagût, osa seul s'élever contre l'opinion générale, et la combattre par des raisons pleines de sens et de force. « Vous » voulez, leur dit-il, appeler à votre aide les » Maures Almoravides! vous ignorez que ces » hommes féroces, nés au fond des déserts de » l'Afrique, ont les mœurs du tigre qui vit avec » eux sur ses sables brûlans? Ah! ne souffrez

» point qu'ils viennent dans les fertiles plaines de
» l'Andalousie, dans les beaux champs de Va-
» lence. Sans doute ils briseront le sceptre de fer
» dont Alphonse nous menace; mais, en nous
» délivrant de ses chaînes, ils nous chargeront
» des chaînes de leur maître. Ne savez-vous point
» que Jusef a subjugué toutes les cités d'Alma-
» greb; qu'il a soumis les puissantes tribus de
» l'Orient et de l'Occident; que partout il a ôté
» aux peuples l'indépendance, et substitué le
» despotisme à la liberté? Ah! tremblez d'éprou-
» ver le même sort. Pour résister à Alphonse,
» pour le vaincre et l'abattre, vous avez un moyen;
» il est dans vos mains. Notre désunion, nos dis-
» cordes ont causé notre décadence et notre fai-
» blesse : soyons unis, et nous serons forts et
» victorieux. » Le sage Zagût ne fut point écouté; on le taxa d'être mauvais musulman, et secret partisan d'Alphonse; sa vie même fut menacée. A la suite de ce congrès, il fut résolu d'envoyer à Jusef une ambassade, au nom de tous les rois et princes mahométans d'Espagne.

Le prince Al Raxid partageait en secret l'opinion de Zagût. Comme son père l'avait depuis long-temps déclaré son successeur, et qu'il lui confiait une grande partie de l'administration du gouvernement, il lui demanda son avis sur la décision qui venait d'être prise. « Tu vois,

» dit-il à son fils, les dangers qui nous pressent, » et combien peu nous pouvons compter sur les » souverains de l'Andalousie ; tu vois de quels » succès la fortune a comblé le superbe Alphonse. » S'il s'obstine à nous faire la guerre, quel espoir » avons-nous de nous soustraire à sa puissance? » nos trésors sont épuisés, nos armées ont perdu » leurs meilleurs soldats ; ceux qui ont survécu » sont frappés de terreur. Le seul parti qui nous » reste, c'est d'appeler Aben Taxfin. — O mon père, » lui répondit Al Raxid, cet Aben Taxfin, sorti » d'un berceau inconnu, a tout soumis à ses lois ; » sois assuré qu'il nous fera le même traitement » qu'aux peuples d'Almagreb et de la Mauritanie : » il nous chassera de notre patrie. — Vaut-il mieux, » répliqua Muhamad, que l'Andalousie devienne » la proie des chrétiens? Veux-tu que les Musul- » mans me maudissent? Ah! simple pasteur, » gardien des chameaux de Jusef, je serais » moins à plaindre que roi tributaire des mépri- » sables chrétiens. Mais j'espère en la bonté » d'Alà ; c'est lui qui m'inspire en ce moment. — » Eh bien! reprit Al Raxid, qu'Alà veille sur toi » et sur ton peuple! » Après cette conversation, Muhamad ne s'occupa qu'à donner aux ambassadeurs qu'il envoyait à Jusef ses lettres de créance et ses instructions.

Avant d'entreprendre le récit des événemens

que produisit l'introduction des Maures dans l'Andalousie, essayons de tracer, dans un tableau rapide, l'origine et les progrès d'une puissance qui exerça tant d'influence sur les destinées de l'Espagne.

Vers le milieu du onzième siècle, il y avait en Afrique au-delà du grand Atlas, dans les déserts de l'ancienne Gétulie, à l'occident, deux tribus d'origine arabe, appelées Gudala et Lamtuna. L'une et l'autre se disaient descendues d'une tribu plus ancienne de l'Yémen, nommée Zanhaga, dont les scheiks étaient de la famille d'Homaïr, l'un des premiers rois de l'Arabie. Des guerres intestines les avaient exilées du sol natal; et, depuis une époque tellement reculée qu'elles n'en conservaient qu'un souvenir vague et confus, elles habitaient les déserts de l'Afrique, passant la vie sous les tentes, sans autres biens que leurs chameaux et leur liberté. Un homme de la tribu de Gudala, Yahie ben Ibrahim, fit un pèlerinage à la Mecque. En traversant Kaïrvan, à trois journées au dessous de Tunis, il fit connaissance avec un alfaqui très-renommé, originaire de Fez, appelé Abu Amram. Celui-ci l'ayant questionné sur son pays, et sur la religion et les mœurs des habitans, Yahie lui répondit que ses compatriotes vivaient tous dans la plus grande igno-

rance; que le défaut absolu de lumières et de civilisation tenait vraisemblablement chez eux à la distance où ils se trouvaient de toutes les nations polies; que cependant ils ne paraissaient pas insensibles au désir de s'instruire; que les moyens seuls leur manquaient, et que, bien que grossiers, ils n'étaient ni cruels ni farouches. Yahie pria l'alfaqui de lui donner quelqu'un de ses disciples, pour l'emmener dans son pays, où il apporterait le bienfait de l'enseignement; mais aucun des disciples d'Abu Amram ne voulut tenter ce long voyage, regardé comme très-périlleux. L'alfaqui, désirant être utile à Yahie, l'adressa à un autre alfaqui, nommé Abu Izag, qui demeurait dans le royaume de Suz. Les recommandations d'Abu Amram procurèrent à Yahie un très-bon accueil de la part d'Abu Isag, qui fit partir avec lui Abdalà ben Yasim, depuis long-temps recommandable par son érudition et sa science (1).

Abdala se servit habilement de l'enthousiasme qu'avait produit son arrivée au milieu de la tribu de Gudala. Sous prétexte d'aider à la pro-

(1) Ou les auteurs arabes extraits par Conde mentent grossièrement dans le récit très-circonstancié qu'ils font de cet événement, ou bien il est étrangement défiguré par d'Herbelot. Il paraît que c'est ce dernier qui s'est

pagation de la doctrine sainte et d'étendre l'empire des lumières, il engagea la tribu à faire la guerre à celle de Lamtuna. Cette guerre eut les plus heureux résultats. La tribu de Lamtuna se soumit; toutes les tribus voisines furent pareillement forcées d'accepter la domination d'Abdalà. L'ambition de celui-ci s'accrut avec les succès. Il y avait dans les montagnes voisines de Lamtuna des peuplades de Bérébères qu'il entreprit de dompter. Il y parvint par beaucoup d'efforts et d'incroyables fatigues, que les Lamtuniens supportèrent avec la plus grande constance. Ce fut alors que, les voyant si courageux, Abdalà donna aux Lamtuniens le nom de *Murabitins* ou *Almoravides*, ce qui signifie hommes de Dieu, adonnés à son service; et il ne désespéra même pas, avec leur secours, de se rendre maître de toute la Mauritanie. Plein de ce grand projet, il les convoqua tous, leur donna des armes, et les conduisit hors du désert. La prise de Sigilmesse fut le fruit de ses premières victoires; il s'empara ensuite de tout le pays de Darah.

---

trompé en puisant à des sources fautives et inexactes. On peut en juger par ce qu'il rapporte de la bataille de Zalaca, gagnée par Jusef ben Taxfin; il dit qu'Alphonse y fut tué.

An de J. C. 1058. De l'hégire, 450. Quoiqu'Abdalà exerçât le pouvoir souverain, il n'avait pas voulu prendre le titre d'émir; et l'émir de Lamtuna, Abu Zacaria, ayant été tué dans une bataille, il fit nommer pour le remplacer Abu Békir ben Omar, frère de Zacaria. Abu Békir ajouta encore à ses domaines le pays de Mazmuda; traversant ensuite l'Atlas, il établit sa résidence entre les montagnes et la mer, dans la contrée d'Agmat. Quelque temps après, Abdalà périt d'un coup de lance; et sa mort plaça l'administration du gouvernement dans les mains d'Abu Békir, qui jusque là n'avait eu qu'un vain titre. Le pouvoir de ce prince s'accrut insensiblement et sans violence; il s'étendit sur tout le pays voisin, par l'ascendant de l'opinion
An de J.C. 1068. De l'hégire, 460. plus que par la force des armes. Il arriva même que des Arabes du désert, attirés par sa réputation, vinrent se réunir autour de lui en si grand nombre, que, la ville d'Agmat ne pouvant contenir ses habitans, il fallut songer à trouver un emplacement où l'on pût construire une cité nouvelle. On choisit un lieu appelé dans le pays *Eylana*. Le site parut agréable et commode, mais il fallut en chasser les bêtes féroces dont il était peuplé. Abu Békir s'y transporta sur-le-champ avec toute sa cavalerie; il approuva le choix qu'avaient fait ses agens, et il fit commencer aussitôt les constructions d'une ville

dont le plan fut dressé devant lui ; elle prit le nom de Maroc (1). An de J. C. 1070. De l'hégire, 462.

Tandis qu'il pressait les travaux par sa présence et par ses exhortations, il reçut du désert la nouvelle que la tribu de Gudala avait déclaré la guerre à celle de Lamtuna, et que la haine qui divisait ces deux tribus paraissait si forte, qu'il y avait lieu de craindre la ruine entière de l'une ou de l'autre. Abu Békir, qui était de la tribu de Lamtuna, ne voulut point la laisser exposée aux chances funestes qui la menaçaient, et il vola à son secours avec un corps choisi de cavalerie ; avant de partir, il remit le commandement à Jusef ben Taxfin, son cousin (2).

Jusef, disent les Arabes, réunissait aux avantages du corps les plus brillantes qualités. Il était de haute taille, bien proportionné, brun de visage, mais d'une physionomie prévenante ; il avait de grands yeux noirs, très-expressifs, les sourcils bien dessinés, une longue barbe,

(1) Jusef ben Taxfin termina les constructions de cette ville, à l'exception pourtant des remparts, qui furent l'ouvrage de son successeur.

(2) Jusef était de la tribu de Zanhaga. Son père Taxfin était fils d'Ibrahim et frère d'Omar, père d'Abu Zacaria et d'Abu Békir.

le son de voix agréable; il était d'un naturel noble et généreux, courageux et vaillant à la guerre qu'il aimait, et qu'il faisait avec bonheur; attentif aux besoins du peuple pendant la paix; libéral envers le soldat; grave et austère dans son maintien; un peu négligé dans ses vêtemens, qui furent toujours de laine; d'un commerce doux et facile; extrêmement sobre et frugal; d'une santé robuste que jamais n'affaiblit (1) aucune maladie; religieux, remplissant scrupuleusement ses devoirs; aimant la justice; économe (2), ne foulant point le peuple par des impôts exorbitans, et ne souffrant pas même qu'on exigeât des chrétiens d'autres tributs que ceux qui avaient été réglés par les conventions. En un mot, continuent les Arabes, Jusef avait tant de qualités, tant de vertus, qu'aucune n'était étrangère à son cœur; et, suivant l'expres-

(1) On dit qu'il véout cent ans, étant né l'an 400 de l'hégire et étant mort l'an 500, après un règne d'environ trente-sept ans en Afrique et de dix-sept en Espagne. Au reste, cent ans de l'hégire ou arabiques n'équivalent qu'à quatre-vingt-dix-sept ans de notre ère.

(2) On assure qu'à sa mort il fut trouvé dans son trésor trois cent mille arrobes d'argent, et cinq mille quarante arrobes d'or en pistoles ou en ducats. On sait que l'arrobe est du poids de vingt-cinq livres.

sion de Muhamad Aben Amid, son historien, chacune d'elles se montrait en lui avec tant d'éclat, qu'on aurait dit de chacune qu'elle était la première ou la principale.

Si Jusef eut toutes les vertus qu'on lui prête, on peut pourtant affirmer qu'il n'avait pas celle de la fidélité et de la reconnaissance; car son cousin ne se fut pas plus tôt éloigné, que, laissant éclater son ambition, il mit ouvertement en usage tous les moyens de lui ravir l'empire, n'épargnant rien pour gagner les soldats et le peuple, et se faire des amis ou des créatures. La révolte, ou pour mieux dire la résistance de quelques tribus bérébères, l'obligea pourtant à prendre les armes; mais il ne tarda pas à les soumettre à ses lois. Ce fut après ce triomphe que, s'étant rendu à Agmat, il épousa la belle Zaïnâb, sœur d'Abu Békir, de laquelle il était tendrement aimé et qu'il aimait lui-même avec passion. De retour à Maroc, il pressa vivement les travaux; il commença même à l'entourer (1) de murailles. Parmi les divers monumens dont il l'embellit, on doit compter une mosquée, à laquelle il travaillait lui-même, chaque jour, de

An de J. C. 1071. De l'hégire, 463.

(1) Les fortifications proprement dites ne furent commencées et terminées que vingt-six ans après sa mort, par les soins et les ordres d'Ali, son héritier.

ses propres mains, mêlé avec les ouvriers. Ensuite il tâcha d'attirer dans sa ville naissante un plus grand nombre d'habitans par des immunités ou par des largesses.

Vers ce même temps il acheta, dit-on, une grande quantité d'esclaves de Guinée de certains marchands qui en faisaient le commerce, et qui les tiraient d'une ville nommé Gasza, située dans l'intérieur des terres, à une fort grande distance. Il envoya ces esclaves sur les côtes de l'Andalousie, où il prit en échange de jeunes chrétiens qu'il fit instruire dans sa religion, et dans le maniement du cheval et des armes; et il en fit un corps de deux cent cinquante cavaliers, auxquels il confia la garde spéciale de sa personne. Il se composa encore une autre garde de deux mille jeunes nègres choisis parmi les mieux faits, les plus adroits et les plus robustes. Pour pourvoir aux dépenses qu'exigeait l'entretien de cette garde, sans recourir à aucune augmentation des contributions, il imposa les Juifs, qui étaient dans ses états en fort grand nombre, et tous fort riches.

La puissance de Jusef fit des progrès si rapides, qu'un an après la guerre des Bérébères, voulant s'étendre vers Fez, il passa la revue de ses troupes, qu'il trouva se monter à cent mille
An de J. C. 1072. De l'hégire. 464. chevaux et plus. Ce fut avec cette formidable armée qu'il entreprit les conquêtes qui, en peu

de temps, portèrent sa domination depuis le mont Atlas et les limites du désert, jusqu'à l'Océan et la Méditerranée. Il avait déjà soumis la ville et le pays de Fez, lorsque l'émir Abu Békir, qui venait de terminer les querelles des deux tribus de Gudala et de Lamtuna, reprit le chemin d'Agmat et de la Mauritanie. Il eut bientôt connaissance de la conduite ambitieuse de son cousin; on lui dit comment Jusef s'était emparé de l'esprit des soldats, comment il exerçait tous les droits de la souveraineté. Abu Békir fut indécis sur le parti qu'il devait prendre. Celui des négociations pouvait être long sans utilité; l'emploi de la force offrait des chances très-périlleuses. Il avait fait camper son armée dans les environs d'Agmat; et ce qui augmentait beaucoup sa perplexité, c'était de voir ses propres cavaliers, que la curiosité attirait à Maroc, revenir tout émerveillés de l'ordre qui y régnait par les soins de Jusef, envieux surtout des avantages réels dont il faisait jouir ses gens de guerre; de sorte que dans le camp d'Abu Békir on n'entendait que les louanges de Jusef, et l'expression du désir général qu'on avait de le servir. Abu Békir perdit alors toute espérance de ressaisir le sceptre; et, dissimulant son ressentiment contre son infidèle cousin, il lui fit demander une entrevue.

Jusef se rendit au lieu indiqué, suivi d'un corps nombreux de troupes, de sa garde, de ses esclaves et des officiers de sa maison. Les deux princes se rencontrèrent entre Agmat et Maroc, vers le milieu du chemin qui sépare ces deux villes (1). Ils descendirent de cheval après s'être salués, et ils s'assirent ensemble sur une pièce de drap (2), dont ils couvrirent la terre en guise de tapis. Abu Békir, frappé de la magnificence de son cousin, et cédant à l'opinion qu'il conçut de sa grande puissance, n'osa lui parler de la restitution du trône; feignant au contraire de vouloir ce qu'il lui était impossible d'empêcher, il dit à Jusef qu'en quittant le désert, il n'avait eu d'autre intention que celle de l'élever à l'empire; que pour lui, il n'aspirait qu'au repos, et qu'il avait depuis long-temps le dessein de finir ses jours dans le désert avec sa tribu. Jusef feignit de son côté de croire à la sincérité de ces paroles, et il rendit à son cousin d'humbles actions de grâces. Les scheiks, les grands, les walis furent appelés; Abu Békir re-

---

(1) La distance entre Agmat et Maroc est d'environ dix ou douze lieues.

(2) C'était un drap noir grossier et velu dont on faisait des manteaux contre la pluie, appelés *albornoz*. Le lieu de l'entrevue prit le nom de bois de l'Albornoz.

nouvela en leur présence la déclaration de sa renonciation à la couronne d'Almagreb; et après cette vaine cérémonie les deux princes se séparèrent. Abu Békir reprit le chemin de son camp d'Agmat, et Jusef s'en retourna à Maroc, d'où il envoya dès le lendemain un très-riche présent (1) à son parent, afin de lui rendre moins pénible sans doute la perte du trône, très-satisfait lui-même d'acquérir à si peu de frais la sanction de son usurpation.

On dit qu'Abu Békir reçut avec joie les dons de Jusef, parce qu'ils le mettaient en état de distribuer aux siens des récompenses. Il reprit aussitôt la route du désert; et, pendant tout le temps qu'il y vécut encore, Jusef lui envoya tous les ans de nouveaux présens. Il mourut, suivant les

(1) Il se composait, entre autres choses, de vingt-cinq mille écus d'or, de soixante-dix chevaux des meilleures races couverts des plus riches harnais, de cent cinquante mulets de transport, de cent turbans précieux et de cent habillemens complets, de quatre cents turbans ordinaires, de deux cents manteaux blancs lisérés de rouge et d'autres couleurs, de mille pièces de toile pour des turbans, de deux cents pièces de toile fine, etc.; cent cinquante esclaves noires, vingt jeunes filles blanches, des parfums, des troupeaux, une grande quantité de blé accompagnèrent ce présent magnifique.

uns, deux ou trois ans après, dans un combat contre les nègres ; d'autres prétendent qu'ayant pris les armes pour reconquérir son trône, il fut battu, poursuivi, arrêté et mis à mort ; mais cette dernière assertion paraît peu vraisemblable. Jusef avait subjugué toute l'Afrique occidentale, et ce n'était pas au moment où, parvenu au faîte de la puissance, il ne pouvait avoir rien à craindre d'Abu Békir, que cet imprudent rival se serait soulevé, courant ainsi à une perte certaine.

An de J. C. 1084. De l'hégire, 477.

Jusef se trouvait à Fez, où il se réjouissait de la nouvelle que lui mandait son fils Cilman de la prise de Ceuta, lorsqu'il reçut les lettres d'Omar, roi de Badajoz. Il accueillit favorablement ses envoyés, mais il se contenta de leur donner des promesses vagues ; avant de s'engager dans des guerres étrangères, il voulait pourvoir à la sûreté de ses propres états. Pour y réussir, il chercha à s'entourer d'hommes dévoués ; il crut qu'il les trouverait au désert, parmi les tribus errantes de Lamtuna, de Gudala et de Mushafa. Il leur envoya des messagers, avec des lettres où il leur vantait la prospérité de ses états, ses richesses, la fertilité du sol, l'aménité du climat ; il les engageait à venir s'établir auprès de lui ; ils étaient tous ses amis, ses parens. Il voulait, disait-il, qu'ils partageassent sa fortune ; il leur destinait des terres, des commandemens, des

emplois. Ces brillantes offres devaient séduire : elles furent acceptées. On vit pendant long-temps arriver du désert des caravanes nombreuses, qui vinrent peupler tous les cantons d'Almagreb, et donner à Jusef de nouveaux soldats.

A l'aspect de la grandeur qui l'environnait, les walis et les seigneurs de sa cour, désirant que leur maître portât un titre qui, en l'élevant au-dessus des autres souverains, leur parût ennoblir leur propre dépendance, le pressèrent de prendre, comme les califes de l'Orient et de l'Occident, ces noms augustes qui expriment la majesté du prince et le dévouement des sujets; on voulait qu'il s'intitulât *Al Mumenin*. Sa modestie, vraie ou fausse, n'y consentit point; il répondit que ce nom ne convenait qu'au calife d'Orient; et, comme ses courtisans insistèrent, il prit, par une feinte condescendance, celui d'*Al Muzlimin*, prince des Musulmans, et de *Nazaradin*, défenseur de la foi. L'ordre de lui donner à l'avenir ce traitement, de vive voix ou par écrit, fut aussitôt communiqué à tous les scheiks de tribus, à tous les walis du royaume, et à toutes les villes qui en dépendaient (1).

An de J. C. 1085. De l'hégire. 478.

---

(1) Cet ordre portait la date du quinzième jour de la lune de Muharram de l'an 478.

Jusef, dominateur paisible de l'Afrique, environné de serviteurs fidèles, chef d'une armée nombreuse et aguerrie, commençait à songer à l'Espagne, aux promesses qu'avaient emportées les envoyés de Badajoz, et peut-être au désir secret, qu'il trouvait dans son cœur, de régner sur un pays dont les Arabes racontaient des merveilles. Il était dans cette disposition d'esprit, lorsqu'il reçut l'ambassade et les lettres de Muhamad. Le roi de Séville se plaignait amèrement d'Alphonse, qui, violant les conventions existantes, ravageait impunément toute l'Espagne, et surtout de l'incurie, de la mollesse des princes musulmans de l'Andalousie, dont les bras, énervés par les délices du climat, ne pouvaient plus soutenir la lance et l'épée. Dans les lettres de l'hagib, Alphonse était accusé d'avoir demandé la remise de plusieurs forteresses qui défendaient les frontières de l'Andalousie.

Le roi de Maroc ayant assemblé son conseil pour avoir son avis, tous, entraînés par un mouvement d'indignation contre Alphonse, ou par l'espoir de secourir leurs frères d'Espagne, s'écrièrent qu'il fallait prendre les armes. Les scheiks du désert eux-mêmes, qui entendaient pour la première fois nommer les chrétiens, se montrèrent les plus prononcés en faveur d'une guerre qui leur semblait aussi légitime qu'elle

était nécessaire pour la défense de l'Espagne. Mais, quand Jusef fut seul, il fit appeler Abderahman ben Esbat, natif d'Almérie, homme d'une prudence consommée, et dans l'opinion duquel il avait une grande confiance. « Seigneur, » lui dit Abderahman, je ne partage point le » sentiment général. L'Espagne est presque par- » tout entourée par la mer; de hautes montagnes » la séparent au nord du reste du continent. Les » Musulmans en ont possédé la plus grande par- » tie, mais chaque jour leur puissance y diminue. » Si tu t'engages une fois dans ce pays, il te sera » peut-être difficile d'en sortir quand tu le vou- » dras. Si Dieu permettait qu'Alphonse fût vain- » queur, il lui serait fort aisé d'empêcher ton re- » tour en Afrique. A ta place, je voudrais à tout » événement m'assurer une retraite, et je re- » fuserais tout secours au roi de Séville, à moins » qu'il ne remît en mes mains la forte place d'Al- » géciras, afin d'être toujours maître du pas- » sage. » Jusef se rendit sans peine à un conseil aussi sage, et il renvoya les ambassadeurs andalous, en les chargeant de faire la demande d'Algéciras.

Plusieurs avis s'élevèrent au conseil des wazirs de Séville; le prince Al Raxid surtout s'opposa fortement à ce que la prétention de Jusef fût accueillie; mais il était écrit que le roi devait être

lui-même l'instrument de sa propre perte. La demande de Jusef ne lui semblait rien au prix des prétentions d'Alphonse, et tous les wazirs furent du même sentiment. On dressa donc sur-le-champ l'acte de cession, et on l'envoya immédiatement à Jusef; l'ordre fut donné en même temps au wali d'Algéciras de sortir de la place avec la garnison, à l'approche des Almoravides. Muhamad, dans son inconcevable aveuglement, ne s'en tint pas là; et ce prince superbe, qui avait voulu faire ployer sous le joug tous les émirs de l'Andalousie, passa la mer en personne, et se présenta devant Jusef en suppliant. Jusef l'engagea à retourner dans ses états, et lui promit de le suivre avec une armée; il tint sa promesse.

An de J. C. 1086. De l'hégire, 479. Rebie.

De tous côtés des troupes arrivèrent; toutes les provinces, toutes les tribus en fournirent; et, dès qu'il eut mis ordre aux affaires de l'intérieur, il passa la mer, suivi d'une multitude innombrable. On dit qu'au moment de s'embarquer, levant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écria : « Alà Homa, si mon expédition doit » tourner à l'avantage des Musulmans, com» mande aux flots de favoriser mon passage. Si » elle devait au contraire leur être nuisible, que » ces mêmes flots, agités par la tempête, servent » à manifester ta volonté sainte. » Aussitôt,

ajoutent les Arabes, la mer se calma, et un vent doux, enflant les voiles, fit légèrement voguer les vaisseaux vers l'Andalousie. Muhamad, accompagné de ses wazirs, attendait Jusef à la porte d'Algéciras, pour lui en faire la remise. Le gros de l'armée campa au dehors; une troupe d'élite occupa l'intérieur. Non content de laisser dans la place une forte garnison, Jusef, avant de partir, ordonna qu'on en réparât avec soin les fortifications; il fit relever plusieurs tours qui avaient été abattues, en construisit de nouvelles, et entoura la ville d'un large fossé. Ensuite, il l'approvisionna abondamment de munitions de tout genre; il partit enfin pour Séville, où le roi l'avait précédé de cinq ou six jours, afin de tout préparer pour le recevoir.

Cependant le roi de Castille, qui faisait en ce moment le siége de Saragosse et qui comptait s'en rendre bientôt maître, informé par la renommée de l'arrivée des Almoravides, loin de se laisser effrayer à l'aspect de ces nouveaux ennemis, résolut de les prévenir; mais, sachant qu'ils étaient puissans et nombreux, il voulut de son côté réunir toutes ses forces. Il fit venir des troupes de la Galice, des Asturies et de la Biscaye, et il convoqua les Castillans. Il rappela le Cid Rodrigue, qu'il avait forcé à s'éloigner de la cour par divers mécontentemens qu'il lui

avait donnés ; il demanda du secours au roi d'Aragon et de Navarre, Sanche, fils de Ramire : le premier, suivi d'un petit nombre de braves qu'avait attirés près de lui sa seule réputation, faisait la guerre aux Musulmans du côté de Valence ; le second assiégeait Tortose. L'un et l'autre se rendirent à l'invitation d'Alphonse, qui prit sans retard la route de l'Andalousie. Jusef, qui ne s'était arrêté à Séville que pour donner à tous les rois andalous le temps de s'y rendre, n'eut pas plus tôt appris la marche d'Alphonse, qu'il fit toutes ses dispositions pour aller à sa rencontre.

Les deux armées ennemies se joignirent dans les champs de Zalaca, à quatre lieues au-dessus de Badajoz (1). Celle d'Alphonse formait deux divisions : il commandait la première, il confia l'autre au roi de Navarre. Il avait, dit-on, quatre-vingt mille cavaliers, sans compter l'infanterie ; mais dans ce nombre il y avait, suivant les Arabes, trente mille cavaliers musulmans

(1) M. Conde place cet événement à l'an 1086 ; et l'on a vu dans la préface de ce savant que les chroniques espagnoles le rapportent à l'an 1124. La raison de cette différence est que les chroniques emploient l'ère de César, qui, comme l'on sait, a trente-huit ans plus que l'ère vulgaire.

qui servaient en qualité de vassaux. La moitié de cette cavalerie était armée de cuirasses, le reste composait la cavalerie légère. Jusef avait fait pareillement deux grands corps de ses troupes : l'un, conduit par Davud ben Aixa, se formait tout entier de cavaliers almoravides ; on voyait dans l'autre les Andalous, les cavaliers de Grenade, ceux de Valence, ceux de l'Algarbe et de Badajoz, et ceux de Séville ; Muhamad en avait le commandement général. Jusef s'était ménagé en outre un puissant corps de réserve, composé des Alarabes de Lamtuna, de Zanhaga, et d'autres tribus bérébères.

Les historiens arabes, qui, ainsi qu'on l'a dit, aiment à trouver ou à mettre partout du merveilleux, racontent qu'avant de quitter Tolède, Alphonse avait eu, durant plusieurs nuits consécutives, des songes effrayans. Il lui semblait, disent-ils, qu'il était monté sur un éléphant, et qu'à côté de lui était suspendu un tambour qui, lorsqu'il le frappait, produisait un son terrible. Quoiqu'il sût fort bien, ajoutent-ils, que les songes proviennent uniquement d'une cause naturelle qui excite l'imagination sans le concours de notre volonté, cette vision extraordinaire, plusieurs fois répétée, ne laissait pas de l'alarmer et de lui donner du souci. Il en fit part à diverses personnes, principalement à

celles qu'il jugeait capables d'expliquer un songe, et on lui répondit qu'il devait voir dans le sien le présage de la victoire qu'il remporterait sur les Musulmans; que par l'éléphant il fallait entendre Jusef lui-même, qui serait abattu malgré sa puissance; et que le tambour, par le son éclatant qu'il rendait, indiquait clairement que le bruit de sa victoire se répandrait par toute la terre. Alphonse, qui trouvait au fond de son cœur des pressentimens funestes, fut peu satisfait de cette explication; et, se tournant vers quelques Musulmans, ses vassaux, il leur demanda s'ils ne connaissaient point dans Tolède quelque alfaqui ou quelque alime qui sût interpréter les songes. On lui dit qu'il y avait dans une mosquée un alfaqui, nommé Muhamad ben Iza, qui passait pour très-versé dans ces matières. Le roi leur ordonna de le lui amener; mais l'alfaqui refusa de les suivre, en disant que sa conscience et la loi le lui défendaient. Tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'on lui raconterait le rêve du roi, et qu'il en donnerait l'explication, après l'avoir entendu. Le roi y ayant consenti, il répondit aux envoyés du prince : « Dites à votre » maître que cette vision qu'il a eue lui an» nonce sa défaite totale. Lorsque le roi d'E» thiopie, suivi d'une puissante armée, marchait » contre les Arabes, dans l'intention de renverser

» le temple de l'Éternel, il était monté sur un » superbe éléphant; et Dieu envoya une pluie de » feu qui consuma son armée. Voilà pourquoi » on lit dans le Coran : *Ne voyez-vous point ce » qu'a fait votre Dieu contre la nation de l'élé- » phant? N'a-t-il pas déjoué ses projets ennemis?* » Quant au tambour, il veut dire que le jour où » le bruit des instrumens de guerre se fera en- » tendre, sera un jour de désolation et de mort » pour les infidèles. » Quand on rapporta au roi la » réponse du faqui, il changea de couleur, et s'é- » cria : Je jure que si votre faqui s'est trompé, je » ferai de lui un terrible exemple. » Le faqui se contenta de dire que ni le roi, ni personne, ne pouvait lui faire aucun mal, si Dieu ne le permettait; qu'ainsi il était sans crainte.

Les armées étant déjà en présence, séparées seulement par les eaux du Guadajira, petite rivière qui tombe dans la Guadiana, entre Badajoz et Mérida, Jusef écrivit à Alphonse une lettre dans laquelle il le sommait (1) d'embrasser l'Is-

---

(1) Jusef était, comme on l'a vu, de la tribu de Lamtuna, qui se piquait de suivre à la lettre les préceptes du Coran; et, d'après un de ces préceptes, l'ennemi qu'on allait combattre devait toujours recevoir une sommation de ce genre. Dans l'ordre du jour qu'Alhakem II donna à ses troupes, il le leur recommandait expressément.

lamisme, de lui payer un tribut ou de se préparer au combat : « On m'a dit, Alphonse, » ajoutait Jusef, que tu désirais avoir des vais» seaux pour porter la guerre dans mon pays : » j'ai voulu t'épargner la peine du chemin, et » Dieu te conduit maintenant en ma présence, » pour que j'abatte ton orgueil et ta présomp» tion. » Alphonse jeta avec humeur la lettre de Jusef, et il dit d'un ton irrité à celui qui l'avait apportée : « Rapporte à ton maître ce que tu as vu ; » dis-lui seulement de ma part qu'il ne se cache » point durant la bataille, et que nous pourrons » nous y rencontrer. »

Le signal donné, Alphonse, à la tête de ses plus braves cavaliers, fondit sur les Almoravides, et, malgré la valeur d'Aben Aïxa leur chef, il mit leurs rangs en désordre. Le roi de Navarre combattait avec le même succès contre les Andalous. Ceux-ci prirent la fuite, et se replièrent vers Badajoz. Les troupes de Séville, animées par la présence de Muhamad, opposaient seules de la résistance et se maintenaient encore sur le champ de bataille. Jusef, voyant que de toutes parts les chrétiens avaient l'avantage, fit marcher sans délai sa réserve, composée de ses meilleurs guerriers. L'habile et valeureux Syr ben Abi Békir la conduisait. Bientôt les affaires changèrent de face ; les fuyards, ralliés autour de la réserve, furent rame-

nés au combat ; et Jusef, à la tête de sa garde, attaquant le camp des chrétiens qui était mal gardé, pénétrant jusqu'au pavillon royal le fer d'une main et la flamme de l'autre, prenant en flanc et sur les derrières l'armée d'Alphonse, décida la victoire par ce mouvement hardi. Alphonse, frémissant de rage, fut forcé, pour repousser cette attaque nouvelle, d'abandonner le champ de bataille où des milliers d'Almoravides venaient d'être immolés. Aben Aïxa, suivant ce mouvement rétrograde, et peu de temps après secondé par les troupes de la réserve, fit de nouveaux efforts ; Muhamad de son côté redoubla d'ardeur et de courage ; et le roi de Léon et de Castille, entouré de blessés, marchant sur les cadavres, atteint lui-même d'un coup de faux à la cuisse, ne dut peut-être qu'à la nuit son propre salut et celui des débris de l'armée. Les Musulmans vainqueurs passèrent la nuit sur le champ de bataille ; le lendemain, tandis qu'une partie de la cavalerie, poursuivant les vaincus, cherchait à troubler leur retraite, l'autre recueillait les dépouilles qui furent immenses. Des fêtes, des chants d'allégresse, des transports immodérés de joie célébrèrent cette grande victoire (1). Jusef en fit passer en Afrique une re-

An de J. C. 1086. De l'hégire, 479. 14 régeb.

(1) Les Arabes disent qu'Alphonse ne se sauva qu'avec

lation très-pompeuse ; il n'y épargna point les louanges à ses troupes et les malédictions à Alphonse.

Muhamad, seul de tous les rois andalous,

---

quatre ou cinq cents cavaliers, seul reste de son armée, et que les Musulmans ne perdirent que trois mille hommes environ. Les chrétiens, selon eux, furent presque tous massacrés. D'après Abu Méruan, historien et témoin oculaire, après qu'on eut coupé les têtes des morts suivant l'usage, on en compta vingt-quatre mille, ce qui ne paraît pas très-exagéré, puisque les auteurs espagnols conviennent que la bataille fut très-meurtrière ; mais d'après Abdel Halim, que les Arabes eux-mêmes soupçonnent d'exagération, Jusef envoya dix mille têtes à Séville, autant à Cordoue, autant à Valence et autant à Sarragosse. Cet écrivain ajoute que l'armée d'Alphonse était de cent mille fantassins et de quatre-vingt mille chevaux. Jusef, dans la relation qu'il envoya en Afrique, indique le même nombre.

Comme la bataille de Zalaca fut très-importante par ses résultats, les historiens arabes ne tarissent ni sur les descriptions qu'ils en donnent, ni sur le détail des circonstances qui l'ont précédée ou accompagnée. Ils prétendent que dans l'intention d'inspirer aux Musulmans une sécurité dont il pût profiter pour les attaquer à l'improviste, Alphonse écrivit à Jusef au moment où tout paraissait disposé pour une affaire générale, que le lendemain étant un vendredi jour de fête pour les Musulmans, il convenait de ne point combattre ; qu'il en était

s'était conduit en guerrier brave et courageux, et il avait reçu plusieurs blessures en combattant à la tête de ses soldats. Forcé de rester sous sa tente pendant que Jusef poursuivait Alphonse, et se doutant qu'à Séville on était dans la plus

---

de même du samedi, jour de fête pour les juifs, qui étaient en grand nombre parmi les Almoravides, et du dimanche, jour de repos pour les chrétiens; mais qu'on pouvait fixer au lundi prochain le jour du combat. Jusef, ajoutent les Arabes, adhéra à cette proposition ; mais le roi de Séville, qui connaissait toutes les ruses d'Alphonse, avertit Jusef de se tenir sur ses gardes, parce qu'évidemment Alphonse ne cherchait qu'à le surprendre ; cet avis fut suivi par Jusef, qui eut à s'en féliciter, puisqu'en effet Alphonse commença l'attaque le lendemain au point du jour.

On ajoute que le roi de Séville avait consulté ses astrologues, et que leurs premières prédictions avaient été défavorables; qu'un premier engagement, entre l'avant-garde des Almoravides et celle d'Alphonse, avait eu de si fâcheux résultats, que Jusef lui-même était découragé et irrésolu; que cependant Muhamad avait eu soin de cacher ce que lui avaient répondu les astrologues pour ne pas effrayer les autres ; mais que, quelques heures plus tard, ces astrologues lui ayant annoncé que d'heureux présages promettaient la victoire, il se hâta d'en faire part à Jusef et aux rois andalous, et que Jusef, ranimé par ces espérances, fit pour lors ses dispositions pour la bataille.

vive inquiétude sur l'issue de la bataille, il écrivit un petit billet, qu'il attacha sous l'aile d'un pigeon dressé suivant l'usage de l'Orient; et en peu d'heures tout Séville eut appris que cette fois la victoire s'était attachée aux étendards musulmans. On donna lecture du billet dans la grande mosquée; on en publia le contenu par la ville, et de toutes parts ce ne furent qu'actions de grâces et cris d'allégresse. Chacun des autres princes s'empressa pareillement d'envoyer dans ses états cette grande nouvelle; tous les poëtes du temps la chantèrent; on eût dit que la puissance d'Alphonse était à jamais abattue, et que les Arabes venaient de rétablir leur empire sur des bases qu'on ne pouvait plus renverser. Mais Alphonse avait dans son génie actif d'immenses ressources; retiré pendant quelques mois à Tolède, il s'occupa moins de mettre cette ville en état de soutenir un siége, ce qui aurait fait supposer en lui le découragement et la terreur, que de réparer promptement ses pertes, afin de pouvoir rentrer en campagne et venger sa défaite par d'éclatans succès.

Jusef n'avait pas vaincu sans perdre beaucoup de soldats. Les hommes renonceraient sans doute à des victoires achetées au prix de leur sang, si, après un péril évité, de puissans intérêts ne les rejetaient encore au milieu des mêmes

dangers. Parmi tous les grands mobiles qui triomphent dans les cœurs de l'amour même de la vie, il en est un, noble, sublime : l'intérêt de la patrie. Celui-là les Maures ne l'avaient point. Ils combattaient sur un sol étranger, pour des hommes, il est vrai, que la religion, qu'une origine commune, leur montraient comme des frères ; mais l'Espagne n'était point leur patrie, et le plus beau soleil des plus riches climats de la terre ne vaut point, aux yeux de l'Alarabe, le soleil brillant du désert. Le désir des conquêtes excite encore les guerriers ; mais les Maures, ignorant les desseins de leur prince, n'imaginaient point que l'Espagne, conquise par leurs armes, dût les recevoir un jour pour maîtres. D'autres, dans les hasards de la guerre, ne cherchent que la gloire ; gloire cruelle qui s'élève du sein des ruines, s'éclaire des feux de l'incendie, se nourrit des larmes et de la douleur des vaincus ! Mais les désirs de cette gloire fantastique n'entrent point dans le cœur des Maures. S'ils aiment la valeur, la force et le courage, c'est parce qu'avec la valeur, la force et le courage, on domine sur les faibles ; s'ils aiment la victoire, c'est parce que la victoire détruit l'ennemi ; c'est surtout parce qu'elle livre à leur cupidité d'immenses dépouilles, parce qu'elle les comble de biens qu'il n'a pas fallu demander à un long tra-

vail. Jusef passa plusieurs jours à faire entre ses troupes une égale répartition du butin ; des armes, des chevaux, des habillemens furent distribués ; des objets précieux, des baudriers garnis de plaques d'or et d'argent, de riches épées, des lances à manche d'ébène et d'ivoire servirent de récompense à ceux qui s'étaient le plus distingués.

Peu de jours après, le roi de Maroc reçut la nouvelle de la mort de son fils Abu Békin Séir. La douleur de Jusef s'étendit autour de lui ; chacun s'affligea de l'événement qui l'affligeait ; un morne silence succéda aux chants du triomphe, et l'on n'osa plus laisser éclater une joie indiscrète qui aurait troublé ses regrets. La peine que nous voyons dans les autres, née du sentiment qu'ils ont de nos maux, flatte nos cœurs, adoucit nos souffrances, caresse cet instinct de bienveillance pour nous-même, qui aime à rapporter tout à nous. Jusef, rappelé en Afrique par la mort de son fils qu'il avait chargé de gouverner ses états en son absence, s'embarqua immédiatement, et laissa le commandement de l'armée à Syr ben Abi Békir. C'était son premier ministre et son général le plus expérimenté. Politique habile, rusé, fin, adroit, infatigable et rempli de courage autant que de dévouement pour son maître, il avait tout ce qui pouvait inspirer et mériter la confiance.

Cependant l'armée victorieuse s'était avancée vers la Galice ; elle avait repris sur les chrétiens une infinité de places dont ces derniers s'étaient emparés depuis quelques années. Le roi de Badajoz suivait cette armée, et Aben Békir s'attachait à reconnaître le pays, à s'informer exactement du nombre des habitans et des places fortes, à acquérir enfin tous les renseignemens capables de servir le projet qu'il avait entrevu dans l'âme de Jusef. Muhamad, qui ne se méfiait nullement des Almoravides, et dont tous les vœux ne tendaient qu'à la ruine d'Alphonse, blâmait le plan de campagne du général maure, et sans en pénétrer les motifs, il lui remontrait qu'avant d'attaquer les chrétiens dans le nord, il fallait les expulser du midi. Aussi, séparant son armée de celle de Jusef, il entra dans les terres de Tolède, où il fit assez de dégats et recouvra les forteresses d'Uclès, Huète, Cuënca, Consuëgra, et plusieurs autres postes non moins importans. Il descendit ensuite vers le royaume de Murcie ; mais aux environs de Lorca il fut arrêté par une armée chrétienne. C'étaient les troupes du Cid ; elles battirent le roi de Séville, qui fut contraint de chercher un asile dans Lorca, dont le wali Muhamad ben Lebûn lui fournit tous les secours nécessaires.

Après la défaite d'Aben Abed, les chrétiens,

poursuivant leur marche, arrivèrent devant la forteresse d'Alid, à dix lieues environ au midi de Lorca. Sa position isolée, au sommet d'un rocher escarpé, semblait devoir la rendre inexpugnable; les chrétiens s'en emparèrent, et Alphonse, qui en fut informé, se hâta d'y envoyer une garnison nombreuse, toute composée de soldats d'élite; et quand par les travaux qu'on y ajouta on en eut rendu l'abord inaccessible, la garnison, par de fréquentes sorties, des incursions rapides dans toute la contrée environnante, porta impunément au loin la désolation et la terreur. L'occupation d'Alid fit plus de mal aux Musulmans, que la perte de plusieurs batailles.

An de J. C. 1087. De l'hégire, 480.

Le roi de Sarragosse, Abu Giafar Almostain Bilah, s'était flatté que la victoire de Zalaca lui procurerait quelque repos; mais il avait pour voisin un prince audacieux et entreprenant, en qui les pertes passées n'avaient fait qu'ajouter le ressentiment à l'ambition et au désir des conquêtes. Le fils de Ramire assiégeait la ville de Huesca. Abu Giafar rassemblant toutes ses forces entreprit de faire lever le siége. Sanche plein de confiance en la valeur de ses troupes, ou en sa propre fortune, leur fit une courte harangue et leur promit la victoire. Le combat se soutint durant une partie du jour, avec un

avantage égal ; il arriva même que vers le milieu du soir, les deux partis, las de combattre, suspendirent réciproquement leurs coups, comme s'ils eussent voulu reprendre haleine. Au bout d'une heure, Sanche, animant les siens, rompit le premier cette espèce de trève ; et il attaqua les Arabes avec tant d'impétuosité, que, ne pouvant soutenir ce dernier choc, ils commencèrent à fuir de toutes parts. Aben Hud et les siens se jetèrent dans Huesca. La place fut de nouveau investie, des machines de guerre battirent les murs, et une profonde blessure que reçut le courageux Sanche (1) ne put ralentir l'ardeur des assiégeans. Aben Hud, réduit à l'extrémité, fit par-

---

(1) Plusieurs historiens arabes disent qu'Aben Radmir, ou Sanche, fut tué d'un coup de flèche au siége de Huesca. C'est une erreur, suivant les historiens espagnols, qui ne font mourir ce prince qu'en 1094, six ou sept ans après. Ce qui augmente l'embarras, c'est que Ferréras et d'autres disent qu'il mourut des suites d'une blessure reçue devant Huesca. On peut répondre que la chose est possible ; car cette ville, ainsi que celle de Fraga et quelques autres de la frontière, fut si souvent prise et reprise à cette époque, que ces deux siéges, si rapprochés, n'auraient rien d'extraordinaire. Il se peut aussi que les auteurs arabes aient avancé la date du siége de Huesca. Ce qui paraît certain, c'est que Sanche ne mourut pas cette année.

tir des messagers qui traversèrent heureusement le camp ennemi; ils étaient adressés aux princes d'Albaracin, de Xativa et de Dénia. Ceux-ci se hâtèrent de marcher à son secours. Les chrétiens à leur tour volèrent au-devant d'eux, et les ayant rencontrés non loin de Huesca, ils leur livrèrent un sanglant combat qui ne finit qu'à la nuit. Les trois princes confédérés, rebutés par ce premier échec, et s'imputant les uns aux autres les pertes ou le mauvais succès de la journée, se séparèrent mécontens et presque ennemis. Aben Hud, livré à ses seules ressources, et craignant pour Sarragosse, abandonna Huesca avant le retour des chrétiens; cette ville fut bientôt après obligée de capituler.

Aben Hud était rentré dans sa capitale; de son côté Muhamad s'était retiré à Cordoue, et de là il était revenu à Séville. Il voyait avec peine la direction que donnaient à la guerre les généraux de Jusef, et le peu d'union qui régnait d'ailleurs entre les souverains andalous. Il aurait voulu pouvoir conduire à son gré les Almoravides, pour tirer de leur secours les avantages qu'il en avait espérés en les appelant; et, voyant que les chrétiens ne cessaient de harceler ses frontières, que d'autre part ils envahissaient le royaume de Sarragosse, que le Cid principalement était la terreur des Valenciens, il écrivit à

Jusef pour lui faire part des nouveaux malheurs qui menaçaient les états musulmans, et du seul moyen qu'il trouvait de les prévenir; craignant ensuite que sa lettre ne produisît pas tout l'effet qu'il désirait, il partit lui-même pour l'Afrique. Jusef lui fit en apparence le meilleur accueil; mais il n'entrait nullement dans ses intentions de confier au roi de Séville la direction des armées almoravides; il se contenta, tout en lui montrant le plus vif intérêt, de lui faire une réponse évasive; tout ce que Muhamad retira de son voyage, ce fut la promesse que Jusef ne tarderait pas à revenir en Espagne; et en effet, peu de jours après son retour à Séville, il apprit que Jusef avait débarqué à Algéziras.

An de J. C. 1088. De l'hégire, 481. Rabie 1.

Jusef envoya aussitôt l'invitation à tous les rois andalous de s'armer sans délai pour la guerre d'Algihed, et il leur indiqua pour rendez-vous général les champs voisins du château d'Alid et de Lorca. Quand il y arriva avec ses propres troupes et celles du roi de Séville, il y trouva Temim ben Balkin, roi de Malaga; Abdala Almudafar ben Balkin, frère de Temim, roi de Grenade; Almutasim ben Samida, roi d'Almérie; Aben Raziz, wali de Murcie (1); les

(1) Cet Aben Raziz, ou Abdélaziz ben Raziz, a été nommé plus haut Abdalà ben Raxid; de simple alcaïde

walis de Jaën et de Baëza, et le valeureux Muhamad ben Lebûn, wali de Lorca. Le roi d'Almérie, pour mieux faire sa cour à Jusef, était vêtu de drap noir : c'était la couleur des Almoravides. Quant à Aben Raziz, il était censé ne posséder Murcie que pour le compte du roi de Séville, mais au fond il en était le véritable maître ; et Muhamad, jadis si jaloux de ses droits, était forcé de souffrir cette usurpation. Il en était de même de Temin ben Balkim, de Malaga, qui de wali de Muhamad s'était peu à peu érigé en souverain indépendant.

La forteresse d'Alid fut étroitement bloquée ; mais sa position était telle, et les approches en étaient si bien défendues par la nature plus encore que par les ouvrages de l'art, qu'on n'osait se flatter de la prendre de force. Le blocus durait depuis plusieurs mois ; Jusef, mécontent de perdre le temps sans aucun fruit devant des murs inabordables, ouvrit l'avis de porter la guerre au milieu des royaumes chrétiens ; ce fut aussi celui de Muhamad, et celui d'Abdala

---

dans le pays, il était devenu wali de Murcie par le choix du roi Muhamad. Les Arabes portent ordinairement [illegible] de noms, et ces noms même sont si souvent [illegible] leurs historiens, qu'il en résulte plus d'une fois de [illegible] fusion et de l'obscurité.

ben Balkin ; mais Abdelaziz ben Raziz ne voulait pas qu'on abandonnât le château d'Alid ; avant de l'avoir réduit à se rendre ; et le roi d'Almérie et le wali de Lorca étaient trop intéressés à se délivrer d'un ennemi dont la proximité leur causait tant de mal, pour ne pas adhérer à l'opinion d'Aben Raziz. Chacun défendit son sentiment avec chaleur, on en vint même aux personnalités et aux injures. Aben Abed reprocha son ingratitude à Aben Raziz, qui lui devait tout, et il l'accusa d'intelligences avec Alphonse. Le wali de Murcie, jeune et bouillant, tira son épée pour en frapper le roi de Séville; Jusef, indigné, ordonna à ses soldats de l'arrêter, et il le constitua prisonnier sous la garde de Muhamad lui-même. Les troupes de Murcie n'apprirent pas sans murmurer la disgrâce de leur wali, et elles abandonnèrent le camp, sans qu'il fût possible de les retenir ; leur mécontentement fut même si grand qu'elles se portèrent sur toutes les avenues qui conduisaient au camp de Jusef, pour intercepter les convois de vivres et de munitions, de sorte que la disette ne tarda pas à se faire sentir aux alliés.

Alphonse était trop habile pour ne pas mettre à profit ces divisions de ses ennemis ; et, suivi d'un corps nombreux de cavalerie, il prit la route de Murcie. Jusef ne jugea pas à propos de l'at-

tendre; il se replia avec une partie de l'armée sur Almérie, l'autre se cantonna sous les remparts de Lorca; lui-même crut devoir retourner en Afrique pour hâter les nouvelles levées qu'il avait ordonnées; après son départ, tous les princes confédérés regagnèrent leurs états. Alphonse, considérant alors que la conservation de cette forteresse présentait de grands inconvéniens, puisqu'il fallait y entretenir une très-forte garnison, ce qui n'était point facile à cause de sa situation au milieu du pays ennemi, prit le parti de la démolir de fond en comble, ce qu'il exécuta sur-le-champ; il reprit ensuite le chemin de Tolède, avec son armée et les soldats de la garnison qui n'avaient point péri (1) durant le blocus. Muhamad, qui de Lorca observait
An de J. C. 1090. De l'hégire, 483. tous les mouvemens des chrétiens, s'approcha d'Alid pour en prendre possession, dès qu'Alphonse l'eut évacué; mais il n'y trouva que des ruines et des débris.

---

(1) Les Arabes disent qu'au moment où le blocus commença, la garnison était de mille cavaliers et de douze mille fantassins; et qu'Alphonse n'en retira au plus que cent soldats, tout le reste étant mort de misère et de faim, ou dans les sorties et les combats particuliers qui avaient continuellement lieu entre les cavaliers des deux partis.

Cependant Jusef se disposait à passer pour la troisième fois en Espagne; mais ce n'était plus pour vendre aux Arabes les dangereux secours qu'il se proposait dans son cœur de leur faire payer par la perte de leur indépendance; il venait déployer sur l'Andalousie sa puissance dominatrice, et faire des sujets de ceux qu'il avait commencé par nommer ses alliés. Il avait jusque-là dissimulé; maintenant il jetait le masque. Il n'avait pu toutefois si bien couvrir ses vues secrètes, que les princes andalous ne les eussent point pénétrées. Le premier qui conçut des soupçons fut le roi de Grenade Abdala ben Balkin ; et la conduite réservée qu'il tint dès ce moment ayant été remarquée par le général des Almoravides, celui-ci écrivit à son maître qu'il était temps d'agir ouvertement, puisque, ses intentions se trouvant connues, les princes andalous commençaient à préparer contre lui des moyens de défense. L'ambitieux Jusef ne négligea point cet avis, et il fit passer à Algéciras de nombreuses bandes d'Africains, qu'il suivit lui-même de près.

Pour rompre avec ses anciens alliés, il lui fallait un prétexte : il en trouva un très-plausible; il avait annoncé, dès son arrivée, le dessein d'aller mettre le siége devant Tolède, et il s'était en effet avancé vers cette ville célèbre avec toutes

ses troupes. Aucun des rois andalous ne se joignit à lui ; ils semblaient uniquement occupés à fortifier leurs propres villes. Jusef se réjouit de ce que par cette conduite ils lui donnaient l'occasion de les traiter en ennemis ; et, laissant aussitôt Tolède et son siége, il descendit à marches forcées vers Grenade, où il arriva presqu'à l'improviste. Abdala ne s'était pas attendu à être si promptement attaqué, et il ne pouvait opposer une bien grande résistance ; il renferma donc au fond de son cœur ses ressentimens et ses craintes, et il sortit de la ville pour aller recevoir (1) le roi de Maroc. Vaine démarche ! soumission inutile ! au bout de deux mois, le malheureux Abdala, chargé de fers, fut envoyé à Agmat avec sa famille. Jusef fit ensuite publier qu'Abdala lui avait fait cession de tous ses états pour quelques domaines qu'il aurait en échange dans l'intérieur de l'Afrique ; et les rois de Séville et de Badajoz, soit qu'ils le crussent ainsi, soit qu'ils feignissent de le croire, de peur d'attirer ses armes sur eux-mêmes, lui envoyèrent des ambassadeurs pour le complimenter : cette lâche condescendance ne servit qu'à les humilier. Jusef, sous divers

(1) Suivant d'autres historiens, Abdalà refusa d'ouvrir ses portes à Jusef, et ce ne fut que par capitulation que ce dernier entra dans Grenade.

prétextes, refusa de voir ces ambassadeurs et de leur parler, ce qui les força de s'en retourner, pleins de confusion et de dépit. Le roi d'Almérie, Aben Samida, fit plus encore : il envoya à Jusef son propre fils Obeidalà, et Jusef, regardant le prince comme un otage, le fit garder dans Grenade. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ayant enfin réussi à tromper la surveillance de ses geôliers, il parvint à regagner Almérie. Témim ben Balkin eut le même sort que son frère; avec tout aussi peu de retenue, Jusef s'empara de Malaga comme il avait fait de Grenade; et, lorsque peu de temps après il retourna à Maroc, il emmena Témim avec lui. Il laissa le gouvernement de Grenade et le commandement des troupes à son ministre zélé, Syr ben Békir.

Ce fut alors que Muhamad connut toute l'étendue de la faute qu'il avait commise, en appelant les Maures en Espagne; mais ses regrets tardifs étaient superflus; et, ne doutant pas que Jusef ne voulût le dépouiller à son tour de même que les deux fils de Balkin, il fit réparer les fortifications de toutes ses places, et principalement celles de Séville. « Seigneur, lui dit alors le prince » Al Raxid, j'avais vu de loin venir cet orage, et » je te l'avais annoncé; malheureusement tu ne » voulus entendre ni la voix de ton fils ni celle de » quelques hommes prudens qui, ainsi que moi,

» te montraient le danger. Le sort te destinait à » conduire toi-même par la main dans l'Anda» lousie ce perfide étranger qui doit nous chas» ser et de nos palais et de notre beau pays. » — « Tu as raison, répondit Muhamad confondu; » mais quelle puissance humaine pourrait empê» cher les décrets éternels de s'accomplir? » — « Un » moyen peut-être nous reste encore, répliqua » le prince, pour détourner les maux qui nous » menacent : l'alliance d'Alphonse. » — « Ne me » parle point d'Alphonse, ô mon fils! reprit Mu» hamad; Alphonse n'était-il point l'allié du roi » de Tolède (1)? »

Jusef apprit à Ceuta les divers préparatifs qui se faisaient dans l'Andalousie. Il venait de faire passer des renforts considérables à Syr ben Békir; il en envoya d'autres encore, et en si grand nombre qu'il put avoir quatre armées en Espagne; il voulait agir à la fois sur divers points. La première, sous les ordres de Syr, devait occuper le royaume de Séville, et s'emparer successivement de l'Algarbe; la seconde, commandée par Casûr de Lamtuna, devait faire la conquête

(1) Muhamad oubliait qu'Alphonse, quelque tort qu'offrît d'ailleurs sa conduite envers le fils d'Aben Dylnûn, n'avait agi qu'en vertu d'un traité secret fait avec lui-même, et par les instigations d'Aben Omar.

de Cordoue, que défendait Abu Naser, l'un des enfans du roi de Séville; la troisième, conduite par Abu Zacaria, était destinée contre le royaume d'Almérie; la quatrième enfin était chargée de soumettre le wali de Ronda, aussi fils de Muhamad; cette dernière avait pour général Abdala ben Giag. Pendant que ces divers corps d'armée se dirigeaient vers les contrées qu'on leur donnait à conquérir, Jusef demeurait à Ceuta, tant pour faire encore des préparatifs que pour être plus voisin du théâtre de la guerre. Ce fut pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, à cette occasion, qu'il l'enrichit de plusieurs monumens publics, entre autres d'une vaste et superbe mosquée dont les minarets étaient si élevés, que non-seulement ils dominaient sur toute la ville, mais que de leur sommet la vue s'étendait au loin sur la mer.

Syr ben Békir ne tarda pas à remplir les volontés de Jusef, et il entra incontinent sur les terres du roi de Séville. Il pensait d'abord que Muhamad chercherait à lui inspirer une fausse sécurité par les démonstrations d'une amitié apparente; mais, comme il ne vit arriver de sa part ni lettres ni messages, ce qui semblait annoncer l'intention de rompre ouvertement, et rendait tous ménagemens inutiles et toute feinte superflue, il écrivit à Muhamad une lettre où,

d'un ton superbe, il lui ordonnait de livrer à l'instant ses places fortes, et de venir prêter en ses mains serment d'obéissance à Jusef ben Taxfin. Muhamad s'attendait à cette insolente injonction; il n'en parut point étonné, et, sans daigner y répondre, il se prépara à une aussi vigoureuse défense que pouvait le permettre le découragement qu'il sentait en lui-même. Il était malheureusement très-crédule en matière de prédictions et d'horoscopes, et rempli de confiance en la prétendue science de ses astrologues. Il ne se rappelait pas sans effroi qu'au moment de sa naissance ils avaient annoncé que sa dynastie finirait avec lui. Quelques chagrins domestiques augmentaient encore l'abattement que produisaient ces tristes souvenirs; son sommeil en était agité, et, jusque dans ses rêves, il voyait l'anéantissement de son pouvoir et la chute de son trône.

Une nuit il avait cru entendre un de ses enfans lui prédire sa ruine en vers énergiques, ce qui l'avait fort attristé; et ce qui dut paraître assez surprenant, ce fut de l'entendre à son réveil redire ces vers.

« Il fut un temps où la fortune t'emportait » avec elle sur un char triomphal; alors la re» nommée faisait voler ton nom aux extrémités du » monde. Elle se tait maintenant; elle ne répète

» que tes tristes gémissemens. Les jours et les » nuits passent; les délices de la terre passent » comme les jours et les nuits : ta grandeur s'est » évanouie comme un songe. »

Ainsi Muhamad désespérait de la fortune. Il ne voulut pas toutefois justifier son inconstance par une conduite pusillanime ou indigne d'un guerrier ; et, cachant dans son sein et ses pressentimens et son trouble, il marcha au combat comme il y allait aux temps de sa gloire. Malgré la supériorité infinie que les Almoravides avaient sur lui par leur nombre, il sut pendant long-temps compenser ce désavantage par sa prudence et par ses talens. Syr ben Békir, craignant même de ne pouvoir le vaincre, essaya de l'affaiblir en divisant sa défense, et il envoya un de ses lieutenans s'emparer de Jaën. Jusef, informé de ce premier succès, ordonna de faire de plus grands efforts, et de ne déposer les armes qu'après l'entier accomplissement de ses desseins, et la totale spoliation du roi de Séville.

Casûr avait été moins heureux à Cordoue. Les assiégés lui avaient tué beaucoup de monde dans une sortie. Le fils de Muhamad, qui était à leur tête, avait fait des prodiges de bravoure, et Casûr aurait levé le siége, si Aben Békir n'eût envoyé à son lieutenant l'ordre de l'aller renforcer. Avec ce secours et des troupes que le

souvenir de leur première victoire excitait à vouloir cueillir de nouveaux lauriers, le siége fut repris et poussé avec tant de vigueur, que les Cordouans épouvantés forcèrent leur wali à capituler. Casûr avait promis de respecter la vie des habitans et leurs propriétés; mais à peine fut-il entré dans la ville, qu'il fit traîtreusement égorger le fils de Muhamad, pour le punir de l'avoir défendue. Peu de temps après il tua de sa main un second fils d'Aben Abed, wali de Ronda; cette ville avait été forcée de se rendre, et, aux termes de la capitulation, le wali dut se remettre au pouvoir du vainqueur. Casûr le condamna à périr et fut son bourreau. Aben Békir, sans abandonner le blocus de Séville, qui durait toujours, s'était emparé de Baëza, d'Ubéda, d'Almodovar, de Ségura et de plusieurs autres villes; au bout de quelques mois, il ne restait au roi que sa capitale et la place de Carmone. Cette dernière même, assiégée par Syr ben Békir en personne, fut emportée d'assaut quarante jours environ après la reddition de Cordoue.

An de J. C. 1091. De l'hégire, 484. Safer.

Muhamad, n'ayant plus d'espérance dans le secours des princes musulmans, tourna enfin les yeux vers ce même Alphonse, contre lequel il avait excité l'horrible tempête dont il était le premier accablé; mais il craignit de lui faire

connaître la triste extrémité à laquelle il était réduit. Il n'était pas de la politique du roi de Léon et de Castille de permettre qu'Aben Abed succombât; il avait bien voulu l'affaiblir pour accroître sa propre puissance; mais il ne fallait pas qu'à sa place il y eût un prince ambitieux, pouvant disposer d'armées nombreuses, et le menaçant lui-même après avoir terrassé ce premier ennemi. Alphonse devait donc son appui au roi de Séville; en lui aidant à se défendre contre les Maures, il élevait une barrière entre eux et ses propres états; mais, ignorant les rapides progrès que ces derniers avaient faits, il se contenta d'envoyer un corps d'environ vingt mille hommes, sous les ordres du comte Gomez, un de ses généraux. Si Muhamad l'avait mieux informé, Alphonse aurait marché avec toutes ses forces; du moins il l'aurait dû, et il était trop politique pour ne point faire ce qu'il convenait qu'il fît. Le comte Gomez, attaqué dans une position défavorable par l'élite des tribus bérébères et les meilleurs guerriers de l'armée, fut défait après une action très-vive. Le champ de bataille demeura aux Almoravides, tout couvert, il est vrai, de leurs morts; mais les troupes d'Alphonse n'en furent pas moins dans la nécessité de se retirer vers Tolède, heureuses de n'être point poursuivies.

L'infortuné roi de Séville, privé par cette retraite de sa dernière ressource, se défendit encore tant qu'il put combattre ; mais, lorsque ses soldats épuisés par les fatigues d'un long siége, ou, tout couverts de blessures, n'eurent plus la force de tenir leurs armes ; que les provisions de tout genre manquèrent ; que les habitans, aigris par les souffrances, et tremblant à l'idée d'un assaut et de ses résultats funestes, firent éclater leurs murmures, et demandèrent à grands cris à capituler pour obtenir de meilleures conditions, le roi ne pouvant ni donner aux habitans des espérances qu'il n'avait plus, ni résister au torrent impétueux des événemens qui l'entraînait malgré lui, envoya des hérauts au camp des assiégeans pour offrir de remettre la ville, sous la seule condition d'assurer les propriétés, de protéger les personnes, et de le faire jouir lui et sa famille de la même faveur. Syr ben Békir promit tout au nom de son maître ;
22 Régeb. mais, digne émule du Bérébère Casûr, il signala son entrée dans Séville en jetant son roi dans les fers ; tous ses enfans, leurs femmes, ses filles, partagèrent sa prison. Ils n'en sortirent que pour entrer dans les vaisseaux qui les devaient transporter en Afrique.

Jamais peut-être Aben Abed n'eut plus de véritable grandeur qu'au moment où, trahi par

la fortune, il se voyait dépouillé de toutes les grandeurs de la terre. Son trône abattu, le sceptre brisé dans ses mains, le sceau de la captivité effaçant la glorieuse empreinte du diadème, une prison obscure au lieu des palais somptueux : rien ne parut altérer sa constance. Ce qu'il ne pouvait supporter sans laisser voir sa douleur extrême, c'était l'aspect d'Al Raxid, condamné par le malheur de son père à descendre du suprême rang ; de tous ses enfans, qu'un prince sans foi allait peut-être livrer à la misère, à l'esclavage ou à la mort ; de Zaïda Cubra, son épouse bien-aimée, qui, toute fondante en larmes en voyant les indignes fers qui chargeaient ses mains royales, n'échappait que par cette explosion de sa douleur à la violence du désespoir. Tous entouraient Muhamad ; tous, la mort dans le cœur, semblaient s'occuper de lui seul ; mais il lisait sur leur visage les soucis, les regrets amers qui les dévoraient ; et il leur donnait des consolations, il leur offrait les espérances d'un avenir sur lequel il ne comptait pas.

Mais lorsque les vaisseaux commencèrent à s'éloigner de Séville, et que les sommets dorés de ses tours, se confondant avec l'horizon, disparurent pour jamais à leurs regards inquiets, ces infortunés ne purent contenir leurs plaintes. De tous côtés on entendit des gémissemens et

des sanglots ; on voyait que ces malheureux laissaient sur le rivage leurs plaisirs, leurs affections, leur âme entière. Muhamad seul ne donnait aucune marque de faiblesse. Debout au milieu de sa famille désolée, « Mes enfans, mes » amis, leur disait-il avec douceur, sachons » supporter notre sort. Nous ne possédons rien ici » bas que pour le perdre, et Dieu ne nous donne » les biens de la terre que pour les reprendre. » La douceur et l'amertume, le plaisir et la dou» leur, se touchent ; mais le cœur généreux est tou» jours au-dessus des caprices de la fortune. » Les augustes captifs furent conduits de Ceuta, où ils débarquèrent, à la ville d'Agmat, et on les enferma dans une tour où Muhamad vécut encore quatre ans, au sein des privations qui suivent l'indigence.

On dit que sur le chemin d'Agmat un Alarabe lui présenta des vers où il déplorait son infortune, et que le roi lui donna trente-six pièces d'or, les seules qu'il possédait. Il devait s'attendre à ce que le ravisseur de sa couronne pourvoirait du moins à tous ses besoins pour l'avenir : il se trompait ; Jusef, oubliant envers son prisonnier les plus simples devoirs que l'humanité impose, le laissa exposé à toutes les atteintes de l'indigence. Ses filles étaient obligées de travailler continuellement, pour se procurer leur subsistance et la sienne. Couvertes d'habil-

lemens grossiers, elles ne portaient pas même de chaussure; et cependant, dit l'historien Aben Lebuna, malgré ces pauvres vêtemens, et l'air de tristesse répandu sur leurs traits délicats, on trouvait quelque chose en elles qui décelait la grandeur de leur origine. Quant à ses fils, deux avaient été immolés en Espagne par le féroce Casûr, quatre furent pris avec lui à Séville. Almoated, l'un d'eux, fut assassiné en Afrique; les autres ne durent la conservation de leurs jours qu'à la triste obscurité dans laquelle ils vécurent. Aben Abed avait toujours eu le goût de la poésie; il calma souvent, en s'y livrant, les ennuis de sa rigoureuse captivité, et il composa sur ses propres disgrâces plusieurs romances qui furent soigneusement recueillies.

Après la terrible catastrophe qui renversait le roi de Séville, les autres princes de l'Andalousie devaient s'attendre à devenir à leur tour les victimes de la déloyauté de Jusef. Quand l'ambition ne peut se satisfaire qu'en parcourant les voies ténébreuses du crime, dès qu'elle a fait le premier pas, il n'est plus de bornes qu'elle ne veuille franchir; rien n'est sacré pour elle, et de forfait en forfait, elle marche à son but. Le roi d'Almérie, Aben Zamida (1), effrayé du mal-

(1) Les historiens arabes nomment aussi ce prince

heur de son ancien ami, cherchant à prévenir celui dont il était menacé, tenta, mais vainement, de former une puissante ligue contre les Almoravides. Un esprit de vertige s'était emparé de tous les souverains de l'Andalousie, et les grands exemples qu'ils voyaient autour d'eux n'étaient point capables de les porter au seul moyen de salut qui leur restait. La fortune avait marqué cette époque pour leur ruine; ils devaient succomber l'un après l'autre, et l'on eût dit qu'ils ne sentaient ni le désir ni l'utilité de réunir leurs efforts, contre l'usurpateur qui les menaçait tous.

Aben Zamida était fort aimé de ses sujets à cause de sa bonté et de sa justice. Syr ben Békir le savait, et, craignant de le voir défendu par les chrétiens de ses états aussi bien que par ses sujets musulmans, il hésita quelque temps à l'attaquer; imaginant ensuite que, s'il triomphait du roi d'Almérie, il ne trouverait pas de résistance dans les autres princes, il envoya contre lui une forte division commandée par Abu Zacaria; et pour couper en même temps toutes les communications de la ville, il fit avan-

---

Muhamad ben Mân et Moez-Daula. Cela vient de ce que les Arabes portent toujours une infinité de noms, et qu'on les désigne tantôt par l'un tantôt par l'autre.

cer ses vaisseaux, afin de la bloquer du côté de la mer. Aben Zamida, ainsi resserré et dénué de tout secours, tomba malade de chagrin, et il eut du moins en perdant la vie la consolation de mourir libre. Il avait gouverné Almérie pendant quarante ans. Aussitôt après sa mort, les habitans d'Almérie proclamèrent pour leur souverain son fils, Ahmed Obeidalà Moez-Daula. Ce prince, qui avait été déjà le prisonnier de Jusef, lorsqu'après l'usurpation de Grenade Aben Zamida l'avait envoyé complimenter le roi de Maroc, craignit, s'il retombait dans ses mains, d'être sévèrement traité ou même de perdre la vie; bien convaincu d'ailleurs que la ville ne pouvait pas tenir long-temps encore, il fit appareiller en secret un navire ; ensuite il envoya des messagers au général des Almoravides, comme s'il eût voulu capituler. Ceux qui gardaient l'entrée du port, informés de l'arrivée des députés d'Almérie, et croyant la ville près de se rendre, se relâchèrent de leur vigilance; Ahmed saisit le moment favorable ; il s'enfuit pendant la nuit, et il eut le bonheur de sauver ses trésors et d'emmener sa famille. Il parvint heureusement dans la province d'Afrique, où il eut quelque temps après le gouvernement de Tunis. Almérie reçut dès le lendemain les assiégeans dans ses murs. Davud ben Aïxa, qui, de tous

les généraux de Jusef, passait pour le plus modéré et le plus humain, s'était rendu au siége d'Almérie ; et sa présence, en rassurant les habitans sur l'avenir et sur l'effet des conventions, ne contribua pas peu à leur résolution de se rendre. Toutes les villes de la contrée suivirent l'exemple de la capitale, et subirent le joug des Almoravides.

An de J. C. 1092. De l'hégire, 485. Tout le midi de l'Espagne était soumis ; mais, au nord, à l'orient et à l'occident, les rois de Sarragosse, de Valence et de Badajoz, conservaient encore leurs couronnes. Jusef, qui voulait les détrôner tous, envoya l'ordre à Davud de marcher sur Valence. Davud obéit ; il s'empara d'abord de Xativa, de Dénia et de Ségura, que leurs walis ne purent défendre malgré les secours que le Cid Rodrigue leur avait envoyés ; Valence fut ensuite investie. Yahie, petit-fils de Dylnûn, y régnait encore. Secondé par un corps de chrétiens auxiliaires, il opposa une forte résistance ; mais, blessé mortellement dans une sortie, il expira en rentrant dans la ville. Alcadir son frère lui succéda, déterminé à s'ensevelir sous les ruines de Valence plutôt que de se rendre. La trahison fit alors pour les Almoravides ce que leurs impuissans efforts n'avaient pu obtenir. Ahmed ben Gehaf, à qui sa charge de cadi donnait beaucoup d'influence, gagné

par les promesses de Davud, ou cédant à sa propre ambition et à l'espérance de voir la perfidie récompensée par les honneurs, introduisit les ennemis dans la ville. Alcadir fut tué en se défendant. Ahmed, élevé par Davud au rang de wali et au gouvernement de Valence, reçut ainsi le salaire de son crime; la justice divine lui réservait un autre prix qu'il n'attendait pas.

Le roi de Sarragosse voyait l'orage s'approcher de ses états; et quoique par leur étendue, le nombre de ses sujets, ses richesses, les vaisseaux qu'il entretenait à Tortose, et surtout par l'amour de son peuple, qui jouissant sous ses lois d'un gouvernement doux et humain était disposé à tous les sacrifices, il eût des moyens de résistance qui avaient manqué aux souverains andalous, il crut néanmoins prudent de conjurer la tempête avant de la laisser éclater. Il envoya à Jusef des ambassadeurs, chargés de riches présens et d'une lettre par laquelle il lui demandait son amitié, et un traité d'alliance contre les chrétiens. « Mes états, disait-il, sont l'u-
» nique barrière qui te sépare des princes chré-
» tiens. Jusqu'ici mes aïeux et moi-même nous
» avons soutenu, repoussé leurs efforts. Si je puis
» compter sur ton alliance et tes secours, je les
» craindrai bien moins encore. » Jusef, qui au fond n'était pas fâché de faire retomber sur un

autre le poids principal de la guerre contre les chrétiens, et qui peut-être sentit qu'il ne pourrait le dépouiller aussi aisément qu'il avait fait les autres, accueillit avec joie une proposition, dans laquelle au surplus il voyait la reconnaissance formelle de son droit de souveraineté sur l'Espagne; il renvoya les ambassadeurs d'Abu Giafar avec l'assurance positive de son amitié pour leur prince, et le traité d'alliance fut conclu. Il ne tarda même pas à recevoir son exécution. Sanche, roi d'Aragon, avait mis sur pied une puissante armée, et il s'était emparé de Fraga et de Barbastro; de là, parcourant le pays voisin, il exerçait de toutes parts les plus grands ravages; quarante mille individus de l'un et de l'autre sexe périrent, dit-on, par les mains de ses soldats; un nombre infini d'habitans furent emmenés captifs. Les Almoravides se hâtèrent de marcher au secours d'Abu Giafar. Après divers combats meurtriers, ce prince reprit les villes conquises; il pénétra même dans l'Aragon, y fit beaucoup de butin, et revint dans sa capitale avec cinq mille esclaves chrétiennes, dont une partie alla peupler les harems de l'Afrique. Abu Giafar envoya aussi à Jusef une part des dépouilles ennemies (1).

An de J. C. 1093. De l'hégire, 486.

(1) Il y a toute apparence que ce fut dans le cours de

Tandis qu'Abu Giafar triomphait des Aragonais, Syr ben Békir envahissait le royaume d'Algarbe et de Badajoz. Il régnait alors parmi lespeuples de l'Andalousie une opinion générale, que le temps était enfin arrivé de la chute des souverains andalous, et de l'élévation d'un prince africain. Cette opinion, qui n'avait pas d'autre fondement que leur superstitieuse confiance en leurs astrologues, expliquant à leur gré d'obscures prédictions par les événemens présens, produisait sur les esprits les plus funestes effets. Persuadés que toute défense était superflue, et que la résistance les conduirait à la ruine et à la mort, livrés à la plus triste insouciance pour des révolutions qui leur paraissaient inévitables, les peuples n'avaient ni la volonté ni le courage de s'armer pour leur prince et pour leur patrie. C'est là ce qui peut expliquer la rapidité des conquêtes des Almoravides. Toutes les villes avaient ouvert leurs portes à Syr ben Békir. Enflé de ces faciles succès, il s'avança vers Badajoz. L'armée du roi Omar l'attendait dans les environs; elle fut vaincue, et les deux fils du roi, grièvement blessés, furent faits prisonniers. Les habitans de Badajoz, épouvantés, se portèrent

---

cette campagne que le roi d'Aragon reçut devant Huesca la blessure dont il mourut.

en foule au palais d'Omar, et, ne conservant de courage que pour la désobéissance et pour la révolte, ils forcèrent ce prince à offrir de remettre la ville, avant même que le siége n'en fût commencé. Aben Békir ne voulut pas, en élevant des difficultés sur les conditions de la remise, laisser aux habitans la faculté de se reconnaître et de revenir sur leurs pas; il savait que, maître de la ville, il le serait aussi de tenir ses promesses ou de les violer. Le roi avait demandé qu'il lui fût permis de quitter Badajoz avec sa famille et ses esclaves, pour aller cacher sa disgrâce dans quelque retraite éloignée, et il l'avait obtenu; mais à peine fut-il parvenu à une ou deux lieues de distance, qu'il fut atteint par un détachement de cavalerie de Lamtuna, que le perfide Almoravide envoyait à sa poursuite; et

An de J. C. 1094. De l'hégire, 487. 7 Safer.

il fut lâchement assassiné avec Alfadal et Alabas, ses deux fils; un autre de ses enfans, wali de Santarem, fut jeté dans une étroite prison. Aben Békir, n'osant braver l'opinion qui vouait à l'horreur publique l'auteur de cet attentat infâme, publia qu'il n'avait fait qu'exécuter des ordres supérieurs, provoqués par l'intérêt de l'état.

Ainsi finirent les rois de l'Andalousie, après soixante ans environ d'une existence orageuse. La révolte et la guerre civile les avaient placés

sur le trône ; l'usurpation étrangère, aidée par leurs discordes, les en précipita. Oubliant pour leur avantage personnel le bien général de l'Espagne, détruisant au lieu de construire, renversant au lieu d'élever, divisant au lieu d'unir, ajoutant pour s'agrandir des débris à d'autres débris, ils avaient tout sacrifié au présent ; mais le terrible avenir, qui voit tôt ou tard tomber les empires, s'avançant vers eux à grands pas, les avait tout à coup saisis, comme un jour sans aurore.

Depuis deux ans, le cadi de Valence Ahmed ben Gehâf jouissait des fruits de sa déloyauté, et l'on peut croire qu'il n'était pas heureux. Haï, méprisé par les Valenciens, exécré par les anciens amis du malheureux Alcadir, il voyait partout l'opinion s'élever contre lui ; et si sa propre conscience lui épargnait les reproches, il les lisait dans les yeux de tous ceux qui l'approchaient. Les walis d'Albarracin, de Dénia, de Xativa, de Murcie, et quelques autres encore, parens ou alliés d'Alcadir, aspiraient en secret à secouer le joug des Almoravides, et à venger sur Ahmed la mort de ce prince. Depuis longtemps le Cid, exilé de Tolède par l'ingratitude d'Alphonse, mais toujours fidèle à l'honneur et à la patrie, avait tourné contre les Arabes son ressentiment et ses armes ; et, suivi d'un grand

nombre de chevaliers, avides comme lui de combats et de gloire, il s'était emparé d'une partie du royaume de Valence, et il s'y était établi, en attendant que le besoin de sa valeur et de son expérience forçât Alphonse à le rappeler. Les walis mécontens recherchèrent son alliance. Rodrigue, qui connaissait la disposition des esprits dans Valence, et qui nourrissait dans son cœur le projet de conquérir cette ville importante, se prêta avec empressement aux avances de ces walis; et, autant pour cacher ses propres vues que pour mieux exciter les walis à le seconder, il parla devant eux de la trahison d'Ahmed, de la mort d'Alcadir son ami et son allié, de l'odieuse domination des Africains; et leur inspirant les mêmes désirs de vengeance qu'il semblait leur montrer, il se mit à leur tête, unit ses drapeaux aux étendards musulmans, et marcha sur Valence, profitant du moment où les Almoravides avaient concentré dans l'Algarbe leurs principales forces. Le Cid se distingua par des exploits extraordinaires, et il inspira aux assiégés tant de terreur, que les secrets ennemis d'Ahmed n'eurent point de peine à les déterminer à accepter la capitulation
Giumada I. qui leur fut offerte. Le Cid pourvut en administrateur et en guerrier au gouvernement et à la sûreté de sa conquête; et, tout en donnant le

titre de wali au seigneur d'Albarracin, Abu Méruan, et celui de wasir au seigneur de Murviédro, Abu Izâ ben Lebûn, il s'en assura la propriété en y plaçant sous le nom d'auxiliaires un corps nombreux de chrétiens aguerris, qui demeurèrent seuls chargés de la garde (1) et de la défense de la ville.

---

(1) Les auteurs arabes racontent que le Cid accorda au wali Ahmed une capitulation qui lui garantissait la vie et la conservation de ses biens; que même il lui permit de continuer d'exercer l'emploi de chef des cadis; mais qu'au bout d'un an il le fit emprisonner lui et sa famille. Cette mesure de rigueur, ajoutent-ils, avait pour objet de forcer le cadi à révéler en quel lieu se trouvaient les trésors d'Alcadir. Après avoir inutilement employé les prières et les menaces, le Cid, ne pouvant rien obtenir de l'obstiné cadi, fit allumer un immense bûcher au milieu de la grande place de Valence; et il ordonna qu'on amenât Ahmed et les siens, et qu'on les précipitât au milieu des flammes; mais tous les assistans, musulmans et chrétiens, ayant vivement intercédé en leur faveur, le Cid consentit à épargner la famille. Le cadi fut placé dans une large fosse où il fut enterré jusqu'au milieu du corps; puis on alluma du bois tout autour, et le cadi périt ainsi dans les tourmens, le 1er jeudi de la première lune de Giumada de l'an 488, un an après la prise de Valence.

On pense bien que ce récit ne se trouve dans aucun historien espagnol, et il faut convenir qu'il est bien diffi-

La perte de Valence n'empêcha point les Almoravides de consolider leur pouvoir en Espagne. Alphonse, qui n'avait pu empêcher la ruine du roi de Séville, ne songea qu'à se fortifier lui-même dans ses états de Tolède. De tous les rois arabes, successeurs des Beni-Omeya, il ne restait que les Beni-Hud de Sarragosse, et ceux-ci avaient reconnu l'autorité de Jusef ben Taxfin. Le roi de Maroc n'avait donc plus d'ennemis à combattre dans la péninsule, hors les chrétiens; et plusieurs années se pas-

---

cile d'y ajouter foi, quels que soient les détails où sont entrés les Arabes qui le font. Cet acte horrible de barbarie est incompatible avec le caractère connu du Cid. Dans un temps où pour les moindres causes les sujets se révoltaient contre le prince, le Cid, valeureux, estimé et puissant, mais banni et persécuté par Alphonse, ne se vengea de lui qu'en ajoutant des services rendus sans espoir de salaire, à des services restés sans récompense; aussi passa-t-il pour le plus magnanime des chevaliers de son temps. Comment concilier avec cette grandeur d'âme la cruauté qui aurait ordonné le supplice atroce d'Ahmed? Il est vraisemblable que ce cadi, abusant de la liberté qu'il avait conservée et de la clémence de son vainqueur, essaya de se révolter, et qu'ayant été découvert, il fut condamné à périr. En haine du nom chrétien, les Arabes auront ajouté à ce fait des circonstances propres à rendre le Cid odieux.

sèrent sans qu'aucune entreprise importante troublât la paix générale. Pierre Ier, fils aîné de Sanche, avait succédé à la couronne de Navarre et d'Aragon, et dans les premiers temps il avait continué la guerre contre Abu Giafar son voisin; mais, soit qu'il craignît d'attirer les Almoravides au secours de leur allié, soit qu'il prévît, de la part de ses frères mécontens, des troubles intérieurs, il fit avec le roi de Sarragosse une trève qui ne fut rompue qu'après sa mort. D'un autre côté le roi de Castille et de Léon, qui n'avait que des filles, s'occupait de les établir. Lorsqu'après la désastreuse bataille de Zalaca, tremblant pour son royaume, il voulut opposer aux Almoravides une digue qu'ils ne pussent rompre, il n'avait pas armé seulement ses propres sujets, mais il avait encore demandé des secours à Philippe Ier, roi de France, proche parent de sa femme, Constance de Bourgogne. Philippe lui avait envoyé des soldats; et plusieurs princes français, voyant en Espagne des occasions de gloire, et des lauriers à cueillir, avaient volé à son secours avec leurs chevaliers. C'étaient Raymond, comte de Bourgogne, Henri, comte de Besançon, et Raymond, comte de Toulouse.

Ces princes rendirent à Alphonse tant de services, qu'il crut ne pouvoir les récompenser

dignement qu'en les rendant époux de ses filles. Dès l'an 1090, il avait donné l'aînée au comte de Bourgogne. Cette princesse, qui s'appelait Urraque, et qui joua par la suite un grand rôle durant les longs troubles qui désolèrent l'Espagne quelques années plus tard, reçut en dot les états de Castille, et elle eut de son mariage l'infant don Alphonse, que l'Espagne chrétienne devait compter un jour parmi ses plus grands princes. La princesse Elvire épousa le comte de Toulouse, qui, de ses états où il l'avait d'abord amenée, la conduisit à la Terre-Sainte, où l'entraîna peu de temps après l'esprit des croisades. Il restait à Alphonse une troisième fille, Thérèse, qu'il avait eue de Chimène de Guzman, sa maîtresse, issue d'une des meilleures maisons de l'Espagne. Il l'offrit à Henri de Besançon avec la propriété de tous les pays situés au-delà du Duero, depuis la ville de Porto, jusqu'au royaume arabe de Badajoz. Henri accepta la main de Thérèse avec reconnaissance, et il reçut en même temps le titre de comte de Portugal, titre que son successeur échangea dans la suite contre la couronne royale.

An de J. C. 1095. De l'hégire, 488.

De la part des Almoravides, il y eut une expédition maritime aux îles Baléares, que possédaient depuis un demi-siècle les descendans de l'Alaméri Mugéhid. Les habitans, qui n'igno-

raient pas que l'Espagne entière s'était soumise, ne voulurent pas s'exposer aux hasards de la guerre, et ils se placèrent sans combattre sous l'obéissance du roi de Maroc. Les seuls walis de Dénia, de Murviédro et d'Albarracin, protégés par le Cid, toujours possesseur de Valence, conservaient leur indépendance au milieu de l'asservissement général; ils la perdirent lorsque cet appui leur manqua. Rodrigue mourut, et aussitôt les Almoravides, que la crainte de sa vaillance avait jusque-là retenus, formèrent le dessein de reprendre cette ville. Aben Békir y envoya ses Maures de Lamtuna, ceux de la tribu de Mazmuda, et plusieurs corps de Bérébères et d'Alarabes: en même temps il la fit attaquer du côté de la mer par tous ses vaisseaux; mais Alphonse l'avait prévenu. Prévoyant les événemens qui suivraient la mort du Cid, il avait renforcé la garnison, et pourvu abondamment la place de tout ce qui était nécessaire pour un long siége. Alphonse essaya même de faire lever celui que les Almoravides avaient commencé, et une armée partit sous les ordres de Henri, son gendre. Henri fut battu, mais Valence ne se rendit pas. La veuve de Rodrigue, la fameuse Chimène, donnant aux assiégés son propre courage, rendit inutiles tous les efforts des Maures : c'était l'ombre du Cid qui défendait encore les remparts de Valence.

An de J. C. 1099. De l'hégire,

Les walis de Murviédro et des villes voisines avaient armé en faveur de Chimène. Obeidala, gendre d'Abu Méruan, s'était mis à la tête d'une petite troupe avec laquelle il harcelait les Almoravides. Poussé par l'ambition, il la conduisit un jour à Albarracin, sous prétexte de visiter son beau-père; introduit devant lui, il le somma d'un ton impérieux de le nommer son successeur, et de lui fournir provisoirement de l'argent et des troupes. Abu Méruan répondit avec aigreur à cette étrange demande. Obeidala, secondé par son fils qui l'avait accompagné, tira son épée contre le wali; celui-ci se défendit avec courage, et appela du secours. L'épouse d'Obeidala accourut, et à la vue des glaives nus et du danger de son père, elle jeta des cris perçans. Les serviteurs d'Abu Méruan, attirés par ces clameurs, fondirent sur Obeidala et sur son fils, qu'ils désarmèrent. Abu Méruan fit couper à son gendre les mains qui avaient attenté à sa vie, et il le fit ensuite mourir; le fils d'Obeidala, pareillement mutilé, fut enfermé dans une prison. Abu Méruan était très-aimé de ses sujets, dont il était l'ami et le père plutôt que le souverain; on ajoute qu'il remplissait, dans la plus grande étendue, tous les devoirs de l'hospitalité envers les étrangers. Depuis la mort de Rodrigue, il s'était étroitement uni avec Abu Giafar; et à

An de J. C. 1100. De l'hégire, 493.

l'ombre de cette alliance, il vivait respecté des Almoravides eux-mêmes.

Un malheur d'un genre nouveau vint alors menacer Alphonse. On ne parlait en Europe que de la conquête des lieux saints; là superstition, le faux zèle, armèrent beaucoup de chrétiens; l'amour de la nouveauté, l'espoir des richesses, déguisés sous d'honorables noms, en entraînèrent un plus grand nombre. L'Europe entière semblait vouloir se répandre sur l'Arabie et la Palestine, pour refouler les peuples vers l'Orient. En Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, la contagion avait gagné toutes les classes, et la chaîne des Pyrénées n'en défendait pas les Espagnols. Vainement les dangers de leur propre patrie réclamaient le secours de leurs bras; vainement les Maures et les Arabes, dans une menaçante attitude, veillaient à leurs portes pour saisir le moment de les dépouiller ou de les asservir; vainement leur prince alarmé tâchait d'opposer la voix de l'Espagne en péril à celle du fanatisme; les Espagnols, avides des biens de la terre, non moins avides des indulgences promises, heureux secours accordé par l'Eglise à ceux qui manquaient de vertus pour conquérir les biens éternels, se disposaient à l'envi à partir pour l'Asie, abandonnant ainsi leurs foyers, leurs épouses et leurs enfans aux

entreprises de ces mêmes Musulmans qu'ils voulaient aller combattre en d'autres climats, et qu'ils avaient chez eux. Dans ces fâcheuses circonstances, Alphonse eut recours au pontife de Rome; il pensa que là où le mal prenait sa source il trouverait aussi le remède; et le pape Pascal, cédant heureusement à ses instances, déclara par un bref que le poste des Espagnols était en Espagne, puisque c'était là qu'ils avaient leurs vrais ennemis. Les embarras que donna au roi le soin d'arrêter cette dangereuse manie l'avaient empêché de faire d'utiles efforts pour secourir Valence, dont le siége continuait toujours. Au bout de trois ans les chrétiens, ne pouvant plus s'y défendre, se déterminèrent à l'abandonner, ce qu'ils exécutèrent avec beaucoup d'ordre, et sans que les Almoravides osassent les inquiéter dans leur retraite. Les petits princes voisins furent de nouveau obligés de se soumettre; et Abu Méruan étant mort au commencement de l'année suivante, son fils Yahie, qui lui succéda, ne conserva ses états d'Albarracin que comme une dépendance du gouvernement almoravide de Valence.

An de J. C. 1102. De l'hégire, 495. Regeb,

An de J. C. 1103. De l'hégire, 496.

Le roi de Maroc crut que c'était le moment de visiter ses états d'Europe. Il avait laissé à ses généraux tout l'odieux d'une conquête entreprise contre les règles de la bonne foi, de la

loyauté et du droit des gens ; quand elle fut terminée, et que l'Andalousie soumise n'offrit plus d'ennemis, il voulut lui montrer son maître. Il amenait avec lui ses deux fils, Abu Taër Témim et Abul Hasem Aly, plus jeune que son frère, mais plus abondamment pourvu des qualités d'un prince destiné à l'empire. Après avoir terminé sa tournée, il revint à Cordoue, que, dans son adroite politique, il affectait de distinguer comme la capitale de l'Espagne, moins pour lui rendre son ancienne suprématie, que pour gagner les cœurs des habitans de cette ville populeuse. A peine y fut-il arrivé qu'il convoqua tous les walis de l'Espagne, les scheiks du pays et les principaux Almoravides; quand ils furent tous réunis, il leur désigna pour son successeur son second fils Aly, comme plus digne du trône ou plus capable de supporter le poids des affaires. L'acte de cette déclaration solennelle fut dressé immédiatement sous ses yeux, après quoi le jeune prince fut introduit au milieu du conseil. Jusef lui fit donner lecture de cet acte et des conditions sous lesquelles il venait d'être élu ; Aly jura de s'y soumettre. Ensuite on fit une invocation à Dieu pour qu'il daignât répandre ses bienfaits sur l'héritier du trône, et le diriger dans sa conduite future ; Jusef fit lui-même à son fils une vive exhortation de remplir ses de-

voirs, Aly répéta son serment, et la cérémonie (1) se termina aux acclamations des walis.

Dans les instructions que Jusef donna à son fils, il lui recommanda fortement de ne confier le gouvernement des villes et des provinces qu'aux Almoravides de Lamtuna; de tenir toujours ses frontières en état; d'employer principalement contre les chrétiens les troupes andalouses, comme connaissant mieux ce genre de guerre et la tactique de ces ennemis; d'entretenir constamment en Espagne dix-sept mille cavaliers almoravides, sans compter les troupes africaines, savoir : quatre mille à Valence, trois mille à Grenade, mille à Cordoue, sept mille à Séville et les autres sur les frontières de Tolède, et de les payer (2) bien exactement; de ne point faire la guerre sans nécessité; de l'éviter avec les montagnards de Darah et les tribus errantes de Mazmuda; de conserver et de main-

(1) L'historien Alcodai dit que le roi de Sarragosse y assista représenté par son hagib, et que, dans l'intention de confirmer de plus en plus son alliance avec le prince africain, il lui envoya à cette occasion de magnifiques présens.

(2) Chacun de ces cavaliers avait cinq écus d'or par mois, et en outre l'entretien de sa personne et de son cheval.

tenir l'alliance existante avec les Beni-Hud de Sarragosse, dont les états lui serviraient de rempart contre les incursions des chrétiens; d'honorer les Musulmans d'Espagne, et principalement les habitans de Cordoue; d'user souvent avec eux de pardon et de clémence (1).

La déclaration de Jusef en faveur d'Aly avait An de J. C. 1104.
été transmise à toutes les villes du royaume, et De l'hégire, 497.
partout elle avait été reçue sans opposition. Tout semblait promettre la paix à l'Espagne. Pierre I venait en mourant de laisser la couronne d'Aragon à son frère Alphonse; et ce prince, qui, par le grand nombre des combats qu'il livra par la suite aux Maures et aux Arabes, acquit le surnom de batailleur, employa les premières années de son règne à réparer les maux que la guerre avait faits durant les règnes antérieurs. Le roi de Léon, il est vrai, avait repris les armes, et, pour se dédommager de la perte de Valence,

---

(1) On dit que ce prince manqua rarement de cette vertu; que jamais il ne prononça contre aucun criminel la peine de mort; que la prison perpétuelle et l'exil furent les plus forts châtimens qu'il imposa. Il ne se montra donc implacable et cruel que pour les malheureux rois d'Andalousie! S'il obéit en les faisant périr aux con- ... politique, il faut convenir que la politique des ... terrible.

il avait attaqué et pris Médina-Cœli; mais une armée, envoyée sous les ordres de Guttierez Suarez au secours de la place que les Maures voulaient reprendre, ayant été complétement battue, il dut renoncer à son inutile conquête, et la guerre fut terminée. Jusef, qui, presque centénaire (1), voyait de près le terme inévitable de sa carrière, avait l'intention de retourner à Maroc; et, désirant léguer la paix à ses peuples, il ne voulut pas que ses généraux poursuivissent les avantages qu'ils venaient d'obtenir. Enfin le moment qu'il avait fixé pour son départ arriva; il sortit de Cordoue et prit le chemin d'Algéciras.

An de J. C. 1107. De l'hégire, 500. Muharran.

En passant à Lucéna (2) il fut retenu quelques jours par un événement assez singulier. Il y avait dans cette ville beaucoup de Juifs, et l'on avait depuis peu découvert un ancien livre d'Aben Mucerra de Cordoue, dans lequel on lisait: qu'au temps du prophète les Juifs avaient promis d'embrasser l'islamisme l'an 500 de l'hégire, si dans l'intervalle leur messie n'était point arrivé. Que cette promesse eût été ou n'eût pas

(1) Jusef était né l'an 400 de l'hégire, il mourut l'an 500; mais ces cent années arabiques n'équivalent qu'à environ quatre-vingt-dix-sept années solaires.

(2) Petite ville sur le Xénil, au-dessus d'Ecija.

été faite, comme on venait d'entrer dans l'année marquée, on rappela aux Juifs leur obligation prétendue, et ceux de Lucéna avaient été condamnés à prendre le turban. Ils profitèrent du passage du roi par leur ville pour implorer sa justice, et l'affaire fut aisément arrangée moyennant une grosse somme d'argent qu'ils comptèrent. Le roi continua ensuite sa route. Arrivé à Ceuta, il se sentit malade pour la première fois de sa vie; on le transporta à Maroc, où, après avoir langui quelques jours, durant lesquels ses forces s'épuisèrent peu à peu, il mourut, pour ainsi dire, imperceptiblement pour lui-même comme pour les autres.

Immédiatement après la mort de Jusef, le conseil des wazirs s'assembla. Témim, conduisant par la main son frère Aly, entra dans le lieu des séances, et le présentant aux wazirs, il leur dit: « Voilà le prince des fidèles. » Aly n'était alors âgé que de vingt-trois ans; il avait le teint blanc, de belles couleurs, les yeux noirs, une taille médiocre mais bien proportionnée; du courage, de la bravoure, et de grands talens militaires; ce choix ne pouvait que plaire à la nation. Il ne fit qu'un seul mécontent. Ce fut le wali de Fez, Yahie, fils d'Abu Békin Seïr; il prétendait à la couronne, comme représentant son père, fils aîné de Jusef, et quelques scheiks de Lamtuna

se déclarèrent pour lui. Cette nouvelle affligea le nouveau roi; mais, pour ne pas laisser à la révolte le temps de se fortifier, il marcha sur-le-champ contre la ville rebelle. Yahie, qui n'avait pas assez de forces ou de courage pour résister, s'enfuit précipitamment ; quelques historiens prétendent qu'il ne prit ce parti que sur le refus des habitans de s'armer pour sa cause. Quoi qu'il en soit, il se réfugia à Télencen. Mezdéli, qui en était le gouverneur, lui représenta les dangers auxquels il s'était volontairement exposé, en essayant de contrarier le vœu général, et il lui conseilla d'avoir recours à la générosité du roi. Yahie se laissa conduire par Mezdéli. Celui-ci entra dans la tente d'Aly, et il implora sa clémence, tandis qu'Yahie, agité des plus cruelles angoisses, attendait dans les environs le résultat de cette démarche. Mezdéli fit si bien valoir la prompte soumission et le repentir de son ami, qu'Aly lui permit de l'amener en sa présence en l'assurant du pardon. Yahie n'eut point à regretter de s'être confié à la bonté du roi, qui lui rendit sa faveur (1).

(1) Aly donna à son neveu le gouvernement de Morça à la place de celui de Fez. Quelque temps après, Yahie fit le pèlerinage de la Mecque; à son retour il obtint d'Aly la permission de demeurer à Maroc. Il y passa plu-

Ce premier acte de générosité de la part d'Aly fit bien augurer de son règne ; on compta sur un prince doux et humain, et cette espérance ne fut point trompée. Dès que les troubles de Fez eurent été apaisés, Aly traversa le détroit, et vint à Cordoue pour se faire reconnaître ; il y reçut les députations des villes et des walis ; il retourna ensuite à Maroc pour y faire les préparatifs de la guerre qu'il avait annoncée contre les chrétiens. Il commença par envoyer en Espagne son frère Témim qui était wali d'Almagreb, et qu'il nomma wali de Valence ; il le chargea de réunir les troupes andalouses sur les frontières, et de se tenir prêt à combattre. En même temps il rassembla la cavalerie africaine, et il la conduisit lui-même à Cordoue, d'où il l'envoya à son frère qui, suivant ses ordres, avait déjà envahi la province de Tolède, et menaçait la forteresse d'Uclès.

Alphonse n'avait pas vu sans alarmes tant de troupes accourir d'Afrique ; il s'attendait à être attaqué, et il avait tout disposé pour la défense. Il avait appelé près de lui le comte Raymond de Bourgogne, dont la valeur et la prudence

An de J. C. 1108. De l'hégire, 501.

---

sieurs années assez tranquille : mais, ayant été soupçonné de conspiration, il fut envoyé à Algéciras, où il resta jusqu'à sa mort.

l'avaient toujours bien servi. Ce prince s'était mis en chemin; un mal violent, qui le surprit au moment où il quittait la Galice, ne lui permit pas d'arriver à Tolède, et peu de jours après il descendit au tombeau. Alphonse fut très-sensible à cette mort, qui le privait d'un de ses meilleurs capitaines, et d'un gendre qu'il aimait; il n'en mit que plus d'ardeur à augmenter la force de ses armées, voulant du moins compenser par le nombre des soldats la perte de Raymond et de son expérience; et soit pour donner aux troupes une preuve de sa confiance en leur valeur, soit pour exciter cette valeur par l'aspect du danger auquel se trouverait exposé le jeune héritier de son sang et de sa couronne, il ordonna que l'infant Sanche (1),

(1) Alphonse avait eu ce fils postérieurement au mariage de ses filles, et par conséquent de Berthe sa quatrième femme. Sanche n'avait que dix ou onze ans; il était né vers 1097, ou dans l'année suivante. En quel temps aurait donc eu lieu le prétendu mariage d'Alphonse avec Zaïde? Lors même qu'avec Ferréras il faudrait admettre l'alliance de ce prince avec Muhamad ben Abed, et fixer l'entrée de Jusef en Espagne en 1097, comme ce serait le mariage qui aurait servi à faciliter cette alliance, il faudrait toujours le placer à une époque antérieure à 1097. Zaïde aurait donc été la femme d'Alphonse au moment de la naissance de Sanche, et du

à peine âgé de dix ans, irait, au milieu des soldats, partager leurs périls et assister à leur triomphe, ou s'humilier avec eux devant l'ennemi victorieux. Don Garcie de Cabra, son gouverneur, eut le commandement; tous les seigneurs de la Galice et du Léon, tous les comtes castillans, se placèrent dans les rangs avec leurs chevaliers et leurs vassaux. Jamais peut-être on ne dut avec plus de probabilités compter sur la victoire; les Almoravides eux-mêmes semblèrent craindre l'issue de la bataille. Témim conseillait la retraite; le château d'Uclès, dont il s'était rendu maître, offrait peu de ressources pour la défense, et l'armée d'Alphonse

---

vivant de la reine Berthe. Encore une fois, le silence absolu de tous les Arabes sur ce mariage, son invraisemblance, la difficulté de le concilier avec les événemens postérieurs à la paix de Tolède, tout concourt pour le faire rejeter comme un fait apocryphe, ou plutôt comme une fable inventée par les faiseurs de chroniques, qui cherchaient de temps en temps à couvrir par des historiettes l'insupportable aridité de leurs journaux. Il est possible au surplus qu'Alphonse, qui, malgré ses quatre épouses, eut constamment des maîtresses, ait eu dans le nombre de ces dernières quelque jeune Andalouse nommée Zaïde; que pour rehausser l'objet des affections du roi on ait dit qu'elle était du sang des rois de Séville, et qu'on soit parti de là pour toutes les autres suppositions.

An de J. C. 1109. De l'hégire, 502. Le roi Abu Giafar soutenait, depuis quelque temps, une guerre désavantageuse contre Alphonse Ier, roi de Navarre et d'Aragon. Il avait d'abord pénétré dans les états de ce prince et commis d'assez grands dégâts; Alphonse s'était vengé en lui prenant Tauste et plusieurs autres villes; déjà même il menaçait Sarragosse. Muhamad ben Alhâg, wali de Valence, eut l'ordre de Témim d'entrer dans le royaume de Sarragosse, sous prétexte de secourir Abu Giafar. Alphonse se retira à l'approche des Almoravides, et ceux-ci entrèrent dans la ville. Ils avaient, à ce qu'on assure, l'ordre secret d'en prendre possession au nom de leur maître. Abu Giafar pénétra ou soupçonna leur dessein, et craignant les tours et le séjour d'Agmat, il se sauva secrètement avec la plus grande partie des seigneurs de sa cour, et il se retira dans une de ses forteresses de la frontière. Muhamad informa Témim de la fuite du roi, et Témim voyant l'occasion manquée ordonna à Muhamad de marcher sur Barcelone. Abu Giafar profita de son départ pour rentrer dans sa capitale, dont il augmenta les fortifications, afin de la mettre mieux en état de résister, soit aux attaques d'Alphonse Ier, soit aux entreprises des Almoravides.

Aben Alhâg avait eu des succès dans la Catalogne, et il s'en retournait chargé de butin, et

suivi d'un grand nombre d'esclaves qu'il avait faits. Les Catalans s'embusquèrent sur les lieux de son passage, et l'ayant surpris au milieu d'un terrain coupé de rochers et couvert de bois, ils l'attaquèrent, mirent tous ses gens en déroute, en tuèrent une grande partie, et le laissèrent lui-même du nombre des morts. Muhámad ben Aixa était avec lui; il ne dut la vie et la liberté qu'à la bonté de son cheval, qui le déroba par la rapidité de sa course à ceux qui le poursuivaient. Le walī de Murcie partit sur-le-champ pour venger cet échec. Raymond Béranger, comte de Barcelone, avait eu le temps de renforcer son armée; il avait même reçu des secours du roi d'Aragon, et quelques troupes françaises. Il marcha au devant du wali de Murcie, et après quelques escarmouches meurtrières, il le contraignit à se retirer.

La mort de Raymond de Bourgogne avait rendu la liberté à la princesse Urraque, ou pour mieux dire, elle lui laissait la faculté d'imposer de nouvelles chaînes à un second époux. Elle était d'une humeur fière et hautaine, d'un caractère dur et opiniâtre, d'une volonté ferme et exigeante; à ces défauts elle joignait un désir de domination, qu'avait fortifié la facilité qu'elle trouvait de le satisfaire, dans la complaisance et la faiblesse du comte de Bourgogne. Les passions

douces, celles qui font le bonheur de la vie, s'éteignent trop souvent par malheur dans la jouissance; l'ambition, plus elle jouit, plus elle devient avide de jouir; c'est une soif dévorante que rien ne peut assouvir. Quelque temps avant la mort de son père, Alphonse de Navarre l'avait demandée en mariage. La mort de l'infant don Sanche ouvrait pour elle le plus brillant avenir; et Alphonse voulait à ses deux couronnes ajouter les deux couronnes qui devaient former le patrimoine d'Urraque. D'un autre côté, aucun prince espagnol n'offrait à l'orgueilleuse princesse d'aussi grands avantages qu'Alphonse; non moins ambitieuse que lui, elle voyait déjà sous sa main l'Espagne entière: le mariage se fit. Le roi de Léon l'avait nommée, avant de mourir, héritière de ses états de Léon et de Castille; il appelait après elle Alphonse-Raymond, son petit-fils. En excluant momentanément ce prince du trône, il voulait accoutumer ses sujets à l'idée d'obéir un jour au fils d'un étranger; une nomination immédiate aurait été peut-être un motif de révolte.

A peine eut-il fermé les yeux que l'époux d'Urraque, quittant l'Aragon, vint recueillir l'héritage de son beau-père. Il s'était flatté de l'administrer en maître; à son tour Urraque avait espéré gouverner son mari. Du choc de ces prétentions opposées devait naître la discorde,

et la discorde éclata dès le premier jour; la reine montra des regrets, elle exhala des plaintes amères; Alphonse irrité l'enferma dans un château. Les Castillans, blessés dans leur orgueil par le traitement qu'on faisait subir à leur souveraine, brisèrent ses chaînes, et la ramenèrent en triomphe dans ses états héréditaires. Dès qu'elle y fut parvenue, et que, comptant sur le dévouement des seigneurs qui pour la sauver avaient exposé leur vie, elle se crut en état de braver le pouvoir d'Alphonse, elle ne garda plus de ménagemens; et ravie pourtant de trouver pour le peuple un prétexte qui pût colorer son inconstance, faisant servir la religion à l'accomplissement de ses desseins, elle feignit de violens scrupules, produits par sa qualité de proche parente de son mari, rejeta sur cette cause les torts qu'Alphonse lui reprochait, et annonça hautement l'intention de faire casser un mariage qui troublait, disait-elle, la paix de sa conscience. Les grands des deux royaumes, qui prévirent les suites funestes de cette rupture, et les avantages que les Almoravides ne manqueraient pas d'en tirer, pour étendre d'une part leurs domaines, tandis que de l'autre, le roi et la reine, livrés aux fureurs de la haine et de la vengeance, feraient couler peut-être le sang espagnol pour soutenir respectivement leur que-

relle ; les grands, les seigneurs, les évêques firent tous leurs efforts pour ramener l'intelligence entre ces deux époux : ils y parvinrent, du moins pour quelque temps, et non sans beaucoup de peine.

An de J. C. 1110. De l'hégire. 503. Cependant le roi de Maroc, pour qui la bataille d'Uclès, malgré son extrême importance, n'avait produit que peu d'avantages, ce qu'il attribuait au génie d'Alphonse, n'eut pas plus tôt appris que la mort l'avait délivré de ce dangereux ennemi, et que les discordes nées sur sa tombe menaçaient les états chrétiens de la guerre civile, qu'il résolut de passer en personne en Espagne avec une puissante armée, et de ne rien épargner pour s'en rendre le maître. Il employa plusieurs mois à réunir, à former des troupes, et lorsqu'enfin il se vit à la tête de cent mille chevaux, il partit de Ceuta, et traversa la mer avec cette multitude effrayante de soldats. Ses premiers coups se dirigèrent contre les états de Tolède, qu'il ravagea. Les peuples en fuite ou misérablement égorgés, les forteresses rasées, les villes détruites, les campagnes brûlées : telles furent les suites amères d'une invasion, contre laquelle la désunion des souverains laissa les sujets sans défense. Le siége fut mis devant Tolède; et, dans une sortie que les habitans tentèrent, ils furent si maltraités qu'ils n'osèrent plus

franchir l'enceinte de leurs murs. Mais ces murs étaient si forts, leur position était si avantageuse, qu'au bout d'un mois Aly, désespérant du succès, s'éloigna de Tolède, content d'en avoir saccagé les environs. Il poursuivit sa marche dévastatrice jusqu'à Madrid et Guadalaxara; de là, revenant sur ses pas, il alla ruiner Talavéra; peu de temps après il s'en retourna en Afrique, où il avait paru quelques symptômes de rébellion parmi les tribus du désert.

Du côté de l'Aragon les chrétiens étaient plus heureux. Alphonse Ier, à qui ses chagrins domestiques ne faisaient point perdre de vue le projet qu'il avait toujours eu de dépouiller le roi de Sarragosse, s'était avancé sur Tudéla. Abu Giafar entreprit de secourir la ville; il n'arriva devant l'ennemi que pour perdre la vie: un coup de lance lui traversa la poitrine, et il tomba mort de cheval. Les Arabes consternés prirent la fuite, et livrèrent Tudéla aux Aragonnais. Le cadavre du roi fut transporté à Sarragosse, où on lui rendit les derniers devoirs. Les larmes amères qui se répandirent sur sa tombe semblaient présager aux Musulmans de plus grands malheurs; avec Abu Giafar ils perdaient leur plus ferme appui, leur dernière espérance: la fortune des Arabes s'ensevelissait avec lui. Son fils Abdelmélic, surnommé Amad-Dola, était un

relle ; les grands, les seigneurs, les évêques firent tous leurs efforts pour ramener l'intelligence entre ces deux époux : ils y parvinrent, du moins pour quelque temps, et non sans beaucoup de peine.

An de J. C. 1110. De l'hégire. 503. Cependant le roi de Maroc, pour qui la bataille d'Uclès, malgré son extrême importance, n'avait produit que peu d'avantages, ce qu'il attribuait au génie d'Alphonse, n'eut pas plus tôt appris que la mort l'avait délivré de ce dangereux ennemi, et que les discordes nées sur sa tombe menaçaient les états chrétiens de la guerre civile, qu'il résolut de passer en personne en Espagne avec une puissante armée, et de ne rien épargner pour s'en rendre le maître. Il employa plusieurs mois à réunir, à former des troupes, et lorsqu'enfin il se vit à la tête de cent mille chevaux, il partit de Ceuta, et traversa la mer avec cette multitude effrayante de soldats. Ses premiers coups se dirigèrent contre les états de Tolède, qu'il ravagea. Les peuples en fuite ou misérablement égorgés, les forteresses rasées, les villes détruites, les campagnes brûlées : telles furent les suites amères d'une invasion, contre laquelle la désunion des souverains laissa les sujets sans défense. Le siége fut mis devant Tolède ; et, dans une sortie que les habitans tentèrent, ils furent si maltraités qu'ils n'osèrent plus

franchir l'enceinte de leurs murs. Mais ces murs étaient si forts, leur position était si avantageuse, qu'au bout d'un mois Aly, désespérant du succès, s'éloigna de Tolède, content d'en avoir saccagé les environs. Il poursuivit sa marche dévastatrice jusqu'à Madrid et Guadalaxara; de là, revenant sur ses pas, il alla ruiner Talavéra; peu de temps après il s'en retourna en Afrique, où il avait paru quelques symptômes de rébellion parmi les tribus du désert.

Du côté de l'Aragon les chrétiens étaient plus heureux. Alphonse Ier, à qui ses chagrins domestiques ne faisaient point perdre de vue le projet qu'il avait toujours eu de dépouiller le roi de Sarragosse, s'était avancé sur Tudéla. Abu Giafar entreprit de secourir la ville; il n'arriva devant l'ennemi que pour perdre la vie: un coup de lance lui traversa la poitrine, et il tomba mort de cheval. Les Arabes consternés prirent la fuite, et livrèrent Tudéla aux Aragonnais. Le cadavre du roi fut transporté à Sarragosse, où on lui rendit les derniers devoirs. Les larmes amères qui se répandirent sur sa tombe semblaient présager aux Musulmans de plus grands malheurs; avec Abu Giafar ils perdaient leur plus ferme appui, leur dernière espérance: la fortune des Arabes s'ensevelissait avec lui. Son fils Abdelmélic, surnommé Amad-Dola, était un

prince courageux ; mais, beaucoup moins politique que son père, il devait éprouver bien plus de difficulté à se soutenir entre des voisins également forts, ambitieux et puissans.

Le rapprochement d'Alphonse et d'Urraque s'était opéré ; mais était-il sincère, et pouvait-il être durable? C'était de part et d'autre un sacrifice de l'intérêt personnel à l'intérêt de l'état ; et ce dernier motif, tout-puissant pour des cœurs magnanimes, reste souvent sans force dans ceux où l'ambition tient la première place. Les deux époux s'étaient réunis ; mais leurs sentimens, leurs désirs, leurs volontés les divisaient plus que jamais. Alphonse, ne pouvant ou ne voulant plus supporter l'humeur de sa femme, forma le dessein de s'en séparer ; toutefois, en renvoyant l'épouse, il voulait garder ses états, et il avait pris d'avance toutes les précautions nécessaires pour s'en assurer la possession. Le comte Gomez et le comte Pierre de Lara, partisans déclarés de la reine, prétendirent à l'honneur de venger son injure, et ils levèrent des troupes. On mit d'abord en sûreté l'infant Alphonse-Raymond, pour lequel on craignait les entreprises du roi d'Aragon ; ensuite on se prépara à la guerre. Un combat sanglant fut livré sous les murs de Sepulvéda.
An de J. C. 1111. De l'hégire, 504. Gomez y fut tué, et ses troupes dispersées ; Lara échappa de la mort par la fuite ; le roi entra vic-

torieux à Léon, et il livra, dit-on, plusieurs villes au pillage. Ce n'était pas le moyen de conquérir l'affection de ses nouveaux sujets, mais il n'en avait pas d'autre pour payer ses soldats. Cependant les Galiciens, gardiens du jeune fils d'Urraque, refusèrent de se soumettre; ils étaient souvent battus par les Aragonnais, mais leur courage semblait les placer au-dessus des revers, et leur constance était infatigable. On chercha à transiger; Alphonse-Raymond fut élu roi de Galice, et Alphonse d'Aragon souscrivit à cette mesure. Un nouvel ennemi venait de se lever contre lui : c'était Henri, comte de Portugal, lequel se déclara en faveur de la reine. Avec le puissant secours qu'il lui amena, soutenue par les Galiciens, et plus encore appelée par les vœux des anciens serviteurs de son père, Urraque rentra dans ses états; et son mari, qui faisait alors le siége d'Astorga, jeté dans une position difficile, ne put en sortir qu'en négociant. Il promit de renoncer à tout projet de conquête, de rendre ce qu'il avait pris, et de retourner en Aragon, ce qu'il n'exécuta qu'à regret, et pour obéir à la loi de la nécessité, avec l'intention de reprendre les armes dès qu'il en trouverait l'occasion. Henri de Besançon mourut quelque temps après. An de J. C. 1113. De l'hégire, 507.

Syr ben Abi Békir, général des Almoravides,

l'avait précédé dans la tombe. Il fut enterré à Séville, dont il avait le gouvernement depuis qu'il l'avait conquise. Muhamad ben Fatima devint son successeur; et, malgré ses efforts pour gagner l'affection des Andalous, il n'y put réussir. La domination des Almoravides ne subsistait que par la force des armes; ils ne les auraient pas impunément déposées. Les Andalous, descendans pour la plupart des Arabes jadis vainqueurs des Maures, ne pouvaient souffrir le joug que leur imposaient à leur tour les vaincus. Les scheiks de Lamtuna, alcaïdes des villes ou walis des provinces, étaient à leurs yeux autant de tyrans insupportables. Il faut dire que, par leur fréquentation des Européens, les Arabes avaient perdu cette rudesse, cette humeur sauvage et féroce que les Almoravides apportaient de l'Afrique; au bout de quatre siècles les habitudes grossières, les mœurs du désert, avaient dû nécessairement disparaître; et les Arabes les retrouvaient tout entières dans leurs vainqueurs, mêlées d'une soif de sang qui leur était commune avec les tigres nés parmi eux. Les cadis, les magistrats de cette nation, étaient surtout détestés; livrés à une sordide avarice, ils sacrifiaient à cette passion tous les intérêts. Le pauvre et l'orphelin, le riche et le puissant, étaient dépouillés de la même manière; et ces hommes,

donnés pour instruire et protéger, abjurant toute modération, tout sentiment de pudeur, n'exerçaient le pouvoir que pour opprimer et pour nuire. La perception des impôts avait été livrée aux Juifs, qui n'étaient que les prête-nom de ces Maures avides, et qui portaient dans le recouvrement la plus excessive rigueur; aussi le mécontentement était général, et il semblait n'attendre qu'une occasion pour éclater. Sans les fâcheuses divisions d'Alphonse et d'Urraque, on peut croire que les Almoravides auraient été promptement expulsés de l'Andalousie; mais les chrétiens n'étaient pas plus unis entre eux que les Arabes et les Maures.

Une assemblée des états de Castille s'était tenue à Burgos; on y avait vivement discuté sur la nature du remède qu'il fallait appliquer aux maux de l'état. La raison l'indiquait : c'était la réconciliation franche des époux. Un évêque, gagné peut-être par la reine, s'éleva avec force contre la proposition qu'on en fit; il soutint que le mariage était nul; il provoqua la tenue d'un concile, le mariage y fut cassé, et le pape approuva cette décision. Alphonse aurait pu opposer son armée au décret du concile, et, s'il avait obtenu la victoire, il aurait eu pour lui l'opinion : il préféra tourner ses armes contre Sarragosse. La reine profita de ce moment pour re-

prendre les places qu'il avait refusé de restituer ; mais, au moment où sa puissance ne trouvant plus d'obstacles de la part d'Alphonse semblait lui promettre toutes les jouissances de la souveraineté, elle commença d'éprouver que, pour régner avec bonheur, il ne suffit pas d'avoir vaincu l'ennemi du dehors, si l'on ne possède les affections au-dedans. Comme d'une part elle s'abandonnait sans contrainte à son humeur absolue, et que de l'autre elle se livrait sans réserve à l'ascendant de Pierre de Lara, sa conduite excita les murmures du peuple, et son aveugle préférence pour Lara produisit la jalousie des grands. Une conjuration presque générale éleva sur le trône Alphonse-Raymond. Plusieurs combats entre les troupes du fils et les partisans de la mère ensanglantèrent le sol espagnol, et la reine eut la douleur de voir la nation pousser contre elle la haine jusqu'au mépris et à l'insulte. Elle conserva néanmoins les états de Léon ; mais la Galice et la Castille furent perdues.

Pendant que cela se passait entre Urraque et son fils, le roi d'Aragon, demeurant étranger à leurs démêlés, avait fait plusieurs expéditions contre le roi de Sarragosse Amad-Dola, et après divers succès péniblement obtenus, il menaçait enfin cette ville importante. Abdala ben Mezdéli partit de Grenade pour la secourir, et Alphonse

se retira; mais, à la place de cet ennemi déclaré, Amad-Dola craignit d'en rencontrer un autre dans Abdala, plus dangereux encore, parce qu'il se présentait sous les dehors de l'amitié. Il se souvint de ce qu'avait fait son père dans une occasion semblable; et, trop affaibli par le siége qu'il avait soutenu pour s'exposer à en soutenir un second contre les Almoravides, il se retira à une forteresse de la frontière. Là, très-irrésolu sur le parti qu'il avait à prendre, craignant également l'inimitié d'Alphonse et l'amitié des Almoravides, voyant des deux côtés un danger égal, il hésita pendant quelque temps sur le choix qu'il devait faire; il se détermina pour l'alliance d'Alphonse. Celui-ci ne vit pas sans une vive satisfaction se remettre en ses mains celui dont il désirait les dépouilles; et, rassemblant toutes ses forces, il marcha contre Aben Mezdéli, l'atteignit dans les environs de Sarragosse, l'attaqua, le vainquit, et fit de ses troupes un horrible massacre. Mezdéli fut tué, plusieurs scheiks almoravides eurent le même sort; Amad-Dola rentra dans Sarragosse, et Alphonse eut Lérida et les forteresses voisines.

An de J. C. 1116. De l'hégire, 510.

La nouvelle de cette défaite, parvenue à Maroc, y excita de grands désirs de vengeance. Aly estimait beaucoup Mezdéli, et d'un autre côté, regardant Amad-Dola comme un traître, il

jura de le punir. Il fit passer des troupes en Espagne ; l'historien Yahie avance même qu'il y vint avec elles ; elles se réunirent à la cavalerie andalouse, et conduites par le frère du roi et les plus habiles généraux de Lamtuna, elles s'avancèrent jusqu'à Lérida. Alphonse évita d'abord de livrer bataille ; les Maures, trompés par ses manœuvres, le crurent vaincu d'avance, et voulurent le forcer à combattre. Le succès ne répondit pas à leur attente ; et quoique, suivant les Arabes, la perte fût égale des deux côtés, et que la victoire demeurât indécise, il faut en juger autrement par les suites qu'eut cette affaire. Témim, se trouvant extrêmement affaibli, fut obligé de battre en retraite, et il ne ramena que dix mille hommes à Valence ; Alphonse au contraire fit ouvertement connaître ses intentions d'obtenir Sarragosse.

On craint peu les reproches de celui qu'on opprime, quand on est plus fort que lui, et qu'on peut donner le nom de mesure politique à la violation des traités. Alphonse envoya sommer Amad-Dola de lui remettre sa capitale ; ce dernier, sans lui répondre, chercha à se fortifier, et à fournir la ville des provisions nécessaires. Ces précautions étaient sages, puisqu'Alphonse ne tarda pas à paraître avec son armée, mais elles furent inutiles. Parmi les assiégeans on

remarquait plusieurs seigneurs français avec leurs gens d'armes; il s'établit entre eux et les Aragonnais une rivalité de zèle et de bravoure qui devint funeste aux assiégés. Alphonse avait, dit-on, fait construire des tours de bois que des bœufs traînaient, et du haut de ces tours on dominait sur les remparts, de sorte que les habitans effrayés, après avoir souffert un long siége, et la disette commençant à se faire sentir, demandèrent à capituler. Le roi d'Aragon leur accorda des conditions avantageuses, et il permit à ceux qui le voudraient de sortir de la ville en emportant leurs biens. Quelques-uns passèrent à Valence et à Murcie avec leurs familles; le plus grand nombre se soumit à la domination d'Alphonse, qui transporta dans cette ville le siége de son royaume. Les secours qu'envoyait d'Afrique Ali ben Jusef n'arrivèrent qu'après la reddition de la ville; ils consistaient en dix mille chevaux; ces troupes s'en retournèrent de la frontière.

An de J. C. 1118. De l'hégire, 512.

Cependant le jeune Alphonse-Raymond, couronné à Tolède depuis quelques mois, avait repris toutes les places que l'époux de sa mère avait retenues; il voulut celles où les partisans d'Urraque elle-même avaient maintenu l'autorité de cette princesse. Il assiégea Léon; et Urraque, forcée à capituler, feignit de se réconcilier

avec lui. Le roi de Castille consentit d'autant plus volontiers à un arrangement, que les Almoravides s'étaient montrés du côté de Tolède, et que son plus pressant intérêt était de repousser d'abord ces ennemis. Le roi de Maroc avait fait de nouveaux efforts ; des bandes nombreuses de Bérébères, de Maures et Alarabes, débarquées à Almérie et à Algéciras, s'étaient réunies à Cordoue. Aly les divisa en deux corps : avec l'un il entra dans l'Algarbe, et il remonta le cours du Tage, jusqu'à ce que, rencontrant de la résistance, il revînt en arrière avec un immense butin. L'autre corps, destiné contre le roi d'Aragon, obtint d'abord de légers avantages ; mais l'armée d'Alphonse l'ayant rencontré dans les environs de Daroca, il fut détruit presque en entier ;
An de J. C. 1120. vingt mille Almoravides furent tués, le reste se
De l'hégire, 514. sauva à Valence ; Calatayud et Daroca (1) tom-
19 rébie 1. bèrent au pouvoir du vainqueur.

Les avis que le roi de Maroc reçut de l'Afrique vinrent augmenter le chagrin que lui avait causé

---

(1) Ferréras met cette bataille à la date du 17 juin 1121. Il paraît que Ferréras se trompe ; car, dès le commencement de l'an 515 de l'hégire, ou 1121, Aly retourna en Afrique à cause de l'apparition du Méhédi, et que dès ce moment il ne fut plus en état, de bien long-temps du moins, d'envoyer des armées en Espagne.

le désastre de Daroca ; il s'agissait du soulèvement des provinces de Suz, et des tribus de Mazmuda. Au moment où il allait s'embarquer, la révolte des Cordouans le retint quelques jours encore en Espagne. Les Almoravides qui composaient la garnison de la ville se livraient aux plus grands excès. Ils ne se contentaient pas de dévaster les jardins des habitans, et d'attenter à leurs propriétés ; ils s'introduisaient de force dans leurs maisons, s'emparaient de tout ce qui leur pouvait convenir, insultaient leurs femmes et leurs filles. Les Cordouans avaient souvent porté leurs justes plaintes au wali, et aux chefs de cette milice turbulente ; ceux-ci, qui favorisaient secrètement ces désordres, parce qu'ils en profitaient, ne prenaient aucune mesure pour les empêcher. Les habitans, réduits au désespoir, prirent les armes, attaquèrent de toutes parts les Almoravides, les poursuivirent jusque dans les tours où ils s'étaient réfugiés, et en massacrèrent un grand nombre. L'exemple donné par Cordoue pouvait devenir contagieux. Aly le sentit, et réunissant toutes les troupes dont il put disposer aux débris de la garnison échappés du carnage, il se porta rapidement sur Cordoue. Les habitans fermèrent leurs portes, et se préparèrent à la défense. Quelques personnes sages, qui craignaient les résultats de la

guerre civile, ouvrirent l'avis d'envoyer au roi une députation chargée de lui faire connaître la vérité, et de lui dire : que ce n'était point contre lui que les Cordouans s'étaient révoltés, mais contre des soldats sans frein, qui les traitaient en ennemis; qu'ils ne voulaient point se soustraire à son obéissance, mais garantir leurs biens, leurs familles et leur propre vie; que s'il voulait s'engager à punir les malfaiteurs, ils rentreraient sur-le-champ dans le devoir; que, dans le cas contraire, ils combattraient jusqu'à la mort. Aly était trop irrité pour convenir de ce qu'il y avait de juste au fond dans ces réclamations, et il renvoya les députés sans leur donner de réponse. Le siége fut aussitôt commencé; mais, comme il se prolongeait beaucoup trop, et que les affaires d'Afrique allaient toujours empirant, Aly consentit à traiter avec les habitans, et il reçut la nouvelle députation qu'ils lui adressèrent. On convint de part et d'autre de poser les armes, moyennant une somme que les habitans offrirent de payer, pour indemniser les Almoravides innocens des torts de la garnison, des pertes qu'au milieu du désordre ils avaient éprouvées par les fureurs de la populace, qui les avait tous confondus dans sa vengeance. Le roi fut alors reçu dans Cordoue, où il ne demeura que fort peu de temps; et la paix y fut

An de J. C. 1121. De l'hégire, 515.

promptement rétablie. Il n'en fut pas de même en Afrique. Le feu qui devait dévorer la puissance des Almoravides venait de s'allumer au fond des déserts voisins de l'Atlas. Inaperçu dans les premiers temps, méprisé ensuite comme peu dangereux, il n'avait pas été étouffé ; et après des progrès rapides son explosion fut terrible.

Cette révolution, qui dans peu d'années changea la face de l'Afrique, et fonda un empire nouveau sur le trône renversé des successeurs de Taxfin, fut l'ouvrage d'un homme né dans une classe obscure, mais ambitieux de science et plus encore de grandeurs, n'aimant la première que pour arriver aux secondes, capable de tout entreprendre, constant dans ses desseins, courageux dans l'exécution. Cet homme s'appelait Muhamad ben Abdala. Son père, surnommé Thumur Asifu, était chargé d'allumer les lampes dans la mosquée, ce qu'indiquait le mot Asifu, qui en langue bérébère signifie lumière. Muhamad avait fréquenté pendant plusieurs années les écoles de Cordoue ; de là il s'était rendu en Orient, où il étudia sous divers maîtres, et notamment sous Abu Hamid Algazali de Bagdat, qui avait la réputation d'être un grand philosophe. Il avait composé un livre intitulé : de la Résurrection des sciences et de la loi. Le cadi de Cordoue s'éleva le premier contre les opinions

de l'auteur, et l'académie proscrivit l'ouvrage, comme contenant des propositions contraires à la doctrine du Coran. Le roi Aly confirma la décision de l'académie, et il ordonna de saisir tous les exemplaires qu'on en pourrait trouver, et de les faire périr par le feu. Cet ordre fut exécuté dans toute l'étendue de son empire, en Espagne comme en Afrique. De la condamnation d'un ouvrage naît rarement le bien qu'on espère ; elle produit, relativement à l'opinion, ce que la persécution fait sur les cœurs. Le livre d'Algazali aurait eu probablement peu de lecteurs, et ses maximes auraient fini par se perdre dans l'obscurité et dans l'oubli ; car les opinions dangereuses en matière de religion ou de politique ne se trouvent guère que dans les livres dont la nature abstraite et sérieuse rebute le commun des lecteurs. Par la condamnation, la célébrité commence ou s'étend, la curiosité s'excite, et elle se dévoue à dévorer deux ou trois cents pages d'ennui pour arriver enfin aux propositions proscrites : propositions que peut-être on n'aurait pas remarquées, même en lisant l'ouvrage, si l'on n'eût été averti qu'il fallait y trouver un sens condamnable. Algazali ignorait le sort de son livre. Un étranger l'était venu visiter ; Algazali, informé qu'il arrivait de Cordoue, lui demanda s'il y avait entendu parler de lui

et de ses écrits. Le ton d'embarras que l'étranger mit dans sa réponse fit qu'Algazali le pressa de s'expliquer. Ce fut alors qu'il apprit de la bouche de cet homme sa condamnation, et le supplice infamant qu'on avait infligé à son livre. Algazali pâlit de douleur à cette nouvelle, et d'une voix tremblante il demanda à Dieu de le venger de ses juges iniques, et du roi qui avait sanctionné leur injustice. Tous ses disciples exprimèrent le même vœu. Muhamad abu Abdalà, qui était parmi eux, dit alors à son maître : Prie aussi Dieu que je sois l'instrument de ta vengeance! et Algazali ajouta cette prière à la première.

Peu de temps après, Muhamad, plein de ce qu'il avait entendu, partit de Bagdat pour retourner en Afrique. Son imagination exaltée lui montrait sans cesse renversé de ses mains le puissant empire des Almoravides. A peine arrivé, il prêcha les doctrines qu'il rapportait de Bagdat. Mal accueilli dans les premières villes où il s'était arrêté, il prit la fuite et se retira du côté de Trémecen. Ce fut là que, dans un village obscur, il rencontra le jeune Abdelmumen, qui, séduit par ses promesses, consentit à le suivre. Ils allèrent ensemble à Fez, et de là à Maroc.

Un jour que tout le peuple était assemblé

dans la grande mosquée, ils y entrèrent, et Muhamad alla se placer au premier rang devant tout le monde. Un des ministres de la mosquée lui alla dire que ce lieu était réservé pour l'Imam, et pour le prince des fidèles. Muhamad, sans se déranger, se contenta de lui répondre par un passage du Coran ; *Les temples sont à Dieu, et ils ne sont qu'à Dieu ;* et il continua de réciter tout le chapitre du Coran qui venait à la suite du passage, ce qui causa beaucoup de surprise à tous les assistans. Au bout de quelques instans le roi arriva ; mais, quoique tout le monde se levât par respect lorsqu'il entra, Muhamad demeura immobile, et il ne jeta pas même les yeux sur le prince. Quand la cérémonie fut terminée, il se leva, et s'approchant d'Aly, il lui dit : « Cherche un remède aux maux qui affligent » ton peuple, car Dieu te demandera compte de » ce qu'il souffre. » Le roi ne répondit rien, mais les paroles de Muhamad avaient été recueillies par tous ceux qui avaient pu l'entendre, et c'était ce qu'il voulait. Le roi, croyant que Muhamad n'était qu'un marabout pieux et rigide, lui fit demander s'il avait besoin de quelque chose. Muhamad répondit gravement qu'il ne désirait rien de ce monde, mais que sa mission consistait à prêcher la réforme, et à corriger les abus.

Ces mots rapportés au roi lui firent impression; il convoqua ses docteurs et ses alfaquis, et leur ordonna d'examiner les principes de Muhamad. Les alfaquis lui dirent que c'était un homme dangereux, dont l'intention était visiblement de semer des troubles parmi le peuple. « Prince, lui » dit l'un d'eux, fais charger aujourd'hui Muha» mad de chaînes, si tu ne veux pas que demain » il fasse retentir à tes oreilles les instrumens de » guerre. » Othman ben Omar, hagib du roi, était présent, et il traita de chimériques les craintes que les alfaquis témoignaient. Le roi, tranquillisé par Othman, ne s'occupa plus de Muhamad, qui s'en alla à Fez, où il demeura quatre ans, continuant toujours de prêcher. Il rentra dans Maroc, dès qu'il pensa qu'il n'avait plus rien à craindre du ressentiment des docteurs. Sa présence et ses discours causèrent parmi le peuple une si vive sensation, qu'Aly crut prudent de lui donner l'ordre de sortir de Maroc. Muhamad, toujours suivi de son disciple Abdelmumen, quitta la ville; mais il s'arrêta à peu de distance, dans un lieu où se trouvaient plusieurs tombeaux, et il y construisit une cabane. La superstition et le fanatisme conduisaient journellement auprès de lui un grand nombre d'habitans de Maroc, de Maures et d'Alarabes. Alors il commença à déclamer avec

force contre l'impiété des Almoravides, ce qui augmenta encore le nombre de ses auditeurs. Le roi se repentit alors de n'avoir point suivi le conseil des alfaquis, et il enjoignit à Othman de faire prendre Muhamad. Celui-ci, averti sous main du danger qui le menaçait, l'évita par la fuite, et il se sauva à Agmat, accompagné de ses nombreux prosélytes; mais, craignant encore là pour ses jours, il se retira à Tinmâl dans la province de Suz. Il reprit aussitôt ses prédications, qui grossirent tellement son parti, qu'en très-peu de temps il eut une armée toute composée d'hommes remplis d'un dévouement sans bornes.

Et comme il ne cessait de leur annoncer l'arrivée du *méhédi* ou docteur de la loi, chargé d'instruire les hommes, de les ramener dans la bonne voie, et de faire régner sur la terre la vertu et la justice, dix d'entre eux, parmi lesquels se trouvait Abdelmumen, se levèrent un jour et lui dirent: « Ce que tu nous annonces sur » le méhédi ne peut convenir à nul autre que » toi. Sois donc notre méhédi, notre ymam. » C'est à toi que nous jurons d'obéir. » Alors ils prononcèrent le serment de lui être fidèles, et de verser même leur sang pour son service. Les Bérébères, imitant ces dix premiers individus, se levèrent à leur tour, et ils jurèrent par acclamation

de lui garder à jamais fidélité et obéissance absolue. Depuis ce moment Muhamad prit le nom de méhédi; et, se considérant comme le fondateur d'un peuple nouveau, il institua un gouvernement dont il se réserva la direction, et dont l'administration fut confiée à son disciple Abdelmumen et ses neuf compagnons, et à un conseil de soixante-dix Bérébères ou Alarabes. Le but des prédications du méhédi était d'inspirer à ses sectateurs une haine profonde contre les Almoravides, et sous prétexte de religion de les exciter à la guerre. Parmi la foule de ses fanatiques disciples, il choisit dix mille hommes auxquels il donna un étendard blanc, et il prit avec eux le chemin d'Agmat, leur promettant des victoires et des triomphes. Ce fut à cette occasion qu'Aly, qui était en Espagne, revint à Maroc, après avoir pacifié les troubles de Cordoue.

Aly envoya l'ordre au wali de Suz, Abu Békir de Lamtuna, de marcher contre les rebelles; il se flattait qu'on pourrait les abattre et les disperser d'un seul coup; mais il était dans l'erreur. Outre ses dix mille cavaliers d'élite, le méhédi était suivi d'une troupe innombrable de Bérébères, des tribus d'Herga, de Tinmâl, d'Hinteta, de Gidmyua et d'Hescura, qui tous, à leur farouche courage, joignaient l'intolérance

du prosélytisme et du faux zèle. Tels furent jadis les premiers soldats du prophète guerrier; les Bérébères, pleins du même esprit, poussés par les mêmes ressorts, devaient être vainqueurs comme eux. Abu Békir n'osa pas tenter le sort des batailles, et il écrivit au roi que le danger était beaucoup plus grand qu'on ne l'avait cru. De nouvelles troupes allèrent aussitôt renforcer les premières; Abu Ishâc Ibrahim, frère du roi, eut le commandement de l'armée. Les deux partis se cherchaient: ils se rencontrèrent; mais au moment où le signal du combat allait se donner, l'avant-garde d'Ibrahim, saisie d'une terreur panique, ou par tout autre motif, tourna bride; et sa fuite, que rien ne put arrêter, jeta le désordre et la confusion dans l'armée. Le méhédi mit cet instant à profit; les Almoravides, vaincus sans combattre, se dispersèrent, abandonnant leurs armes et leur bagage. Aly fut moins affligé, dit-on, par la nouvelle de cette déroute, qu'il ne le fut d'apprendre que la tribu d'Hinteta, renommée pour ses guerriers intrépides, était du nombre des tribus révoltées. Il rassembla, sans perdre de temps, une seconde armée, et celle-ci fut encore vaincue après un combat meurtrier. Pour donner à ses victoires de plus grands résultats, le méhédi appela la politique au secours des armes, et il fit répandre parmi

les Almoravides un grand nombre de proclamations, où il les exhortait à s'unir à lui pour faire triompher la vraie religion du prophète, les menaçant de son courroux et des peines éternelles s'ils persistaient dans leur aveuglement.

Aly, que ses défaites réitérées remplissaient de chagrin et de craintes, rappela son frère Témim, qui avait acquis en Espagne une grande réputation de valeur et d'habileté. Une armée plus nombreuse encore que les autres sortit de Maroc; Témim marchait à sa tête; elle parvint au pied des montagnes que le méhédi occupait avec ses troupes. Témim, qui avait à lutter contre le désavantage de la position, prit les plus sages mesures pour assurer le succès en diminuant, à force d'art, les chances de danger. Son armée, parfaitement disposée, commença à gravir la montagne par plusieurs côtés à la fois; mais sur la fin du jour, et lorsqu'on était près d'atteindre le sommet, sans qu'on pût savoir quelle cause imprévue avait produit cet effet, le désordre se mit parmi les troupes qui marchaient les premières; elles se précipitèrent du haut des rochers; un grand nombre de soldats périrent. Le reste de l'armée partagea les terreurs de l'avant-garde. Les Almohades, c'était le nom qu'on donnait aux partisans du méhédi, sortirent de leurs retranchemens en poussant de grands cris,

An de J. C. 1122. De l'hégire, 516.

et pour la quatrième fois les Almoravides essuyèrent une déroute complète. Quand les uns et les autres furent arrivés au bas de la montagne, les généraux de Témim tentèrent de rétablir le combat; le scheik de Lamtuna, Yelti, qui conduisait des troupes fraîches, voulut s'opposer aux Almohades; il paya son dévouement de sa vie, et presque tous ses soldats augmentèrent avec lui le nombre des morts.

An de J. C. 1123. De l'hégire, 517.

Ce n'était pas assez pour le méhédi de gagner des batailles : il voulait avoir un lieu qui pût lui servir de retraite dans un bouleversement de fortune. La situation de Tinmâl convenait parfaitement à ses vues; cette ville s'élevait sur un plateau situé au milieu des montagnes les plus rudes et les plus sauvages de la chaîne de Daren, qui s'étend depuis Trémecen jusqu'à (1) l'Océan. On n'y pouvait arriver que par deux avenues, l'une à l'occident, sur le chemin de Maroc, l'autre à l'orient, sur la route du désert; c'étaient deux étroits défilés de huit à dix lieues de long. Le chemin, taillé dans le flanc de la montagne, avait d'un côté d'affreux précipices, de l'autre des rochers qui montaient perpendiculairement; et il était fréquemment coupé par de profonds ravins qu'on traversait sur des ponts mobiles, qui

---

(1) C'est le grand Atlas au pays de Darah.

se retiraient à volonté en cas de danger. Le méhédi entoura la ville d'épaisses murailles, et augmenta ainsi la force de sa position. Au milieu du plateau sur lequel elle était construite, il y avait un rocher presque inaccessible, et ce rocher dominait sur toutes les montagnes voisines ; il y bâtit une forteresse à laquelle on ne pouvait arriver que par un escalier creusé dans le roc. Au pied de la ville, les montagnes, en s'éloignant, formaient une large et fertile vallée, dont il distribua les terres à ses soldats ; et, comme les ressources du sol étaient insuffisantes pour nourrir l'immense population qu'il traînait après lui, il envoyait souvent des détachemens de cavalerie piller les campagnes des environs ; ces expéditions étaient toujours accompagnées de grandes dévastations, et les habitans conjuraient le roi de mettre un terme par la force à ces brigandages. Aly fit construire à l'entrée du défilé une forteresse qui, en interceptant le passage, empêcha de nouvelles incursions, et procura quelque soulagement à ses peuples.

Le méhédi avait employé près de trois ans aux fortifications de Tinmâl ; au bout de ce temps il résolut de porter de nouveau la guerre au cœur de l'empire, d'assiéger et de prendre Maroc. Son armée était de quarante mille hommes : énorgueilli par les succès extraordinaires qu'il avait

obtenus, il croyait cette armée invincible; elle l'aurait été peut-être s'il avait pu la suivre, et entretenir par sa présence ce fanatisme ardent qui changeait les moins braves en guerriers audacieux; mais une maladie, dont il sentait depuis quelque temps les atteintes, le retint malgré lui
An de J. C. 1125. De l'hégire, 519.
à Tinmâl. Les Almohades se mirent en marche sous la conduite du scheik Abu Muhamad el Baxir, qui était membre du conseil des dix; les troupes d'Agmat, les tribus d'Hesraga, de Chesm et d'autres encore, se joignirent à eux. Aly, de son côté, avait levé une armée formidable; elle comptait cent mille hommes, cavaliers ou fantassins. Les Almohades furent encore vainqueurs, et ils poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux portes de Maroc. La ville fut aussitôt bloquée, et les assiégeans montrèrent par leurs dispositions qu'ils étaient fermement résolus à tout entreprendre pour s'en rendre maîtres. Les assiégés de leur part opposèrent la plus vigoureuse défense; souvent ils faisaient des sorties où il périssait beaucoup de monde; mais les Almohades avaient toujours l'avantage, de sorte que le découragement commençait à gagner les troupes.

Dans ces circonstances critiques, un Andalous nommé Abdala ben Humusqui, capitaine d'une compagnie de cent hommes, se trouvant un jour en présence du roi et de plusieurs généraux,

osa blâmer le système qu'on avait adopté de ne plus tenter de sorties ; mais il prétendit qu'on ne savait pas les conduire, et que si on voulait seulement lui confier trois cents cavaliers andalous et trois cents arbalétriers adroits, il prouverait par le succès la vérité de ce qu'il avait dit. On le traita d'abord de présomptueux ; le roi voulut toutefois l'éprouver, et il lui permit de choisir le nombre d'hommes qu'il demandait. Soit valeur et talent, soit audace et fortune, l'événement justifia ses paroles, et il rentra dans Maroc avec trois cents têtes d'Almohades. Cette victoire, quoique bien peu importante, produisit le plus heureux résultat, parce qu'elle prouva que les Almohades n'étaient pas invincibles; et le courage des assiégés se releva tout à coup. Aly ne laissa pas refroidir ce mouvement d'enthousiasme, et il ordonna une sortie générale. Cette fois la fortune le suivit ; et après un combat opiniâtre, où Aben Baxir fut tué avec plusieurs autres scheiks principaux, les Almohades furent totalement défaits. C'en était fait de leur armée sans la prudence et la valeur héroïque d'Abdelmumen, qui se montra digne en ce jour des faveurs que lui destinait plus tard la fortune.

Quand la nouvelle de cet échec parvint à Tinmâl, le méhédi demanda si Abdelmumen vivait encore; et comme on lui répondit qu'il

vivait, il répliqua du ton prophétique d'un inspiré : « Puisqu'Abdelmumen vit, notre empire » n'est point fini. » Il ne put néanmoins se défendre de ressentir une vive douleur, en voyant arriver les débris d'une armée si nombreuse naguère et si florissante. Ce qui augmentait son chagrin, c'était d'être obligé d'interrompre le cours de ses entreprises, et d'employer un temps précieux à réparer ses pertes; c'était surtout la difficulté de prévenir les défections dont les tribus d'Hintéta, de Ganfysa et d'Hésama donnèrent l'exemple, défections qui pouvaient causer la ruine de son parti.

Cependant les Almoravides d'Espagne se trouvaient considérablement affaiblis par le départ de Témim, et l'impossibilité où était Aly d'y faire passer des troupes. Alphonse d'Aragon, qui par l'humeur de sa femme avait perdu les états de Castille, mais qui pour se dédommager avait ajouté à son royaume Lérida, Sarragosse, Daroca et Catalayud, ne négligea point l'occasion qui s'offrait encore de s'agrandir aux dépens des Musulmans. Dès l'an 1123 il s'était avancé du côté de Valence, et en parcourant cette riche contrée il s'était chargé de butin. Tous les walis de l'Espagne orientale, réunis contre lui, avaient réussi à former une armée. Comme il se retirait pour prendre des quartiers d'hiver, les walis

résolurent de troubler sa retraite; ils l'atteignirent dans les environs d'Alcaraz. L'événement trompa leurs espérances. Alphonse avait d'excellentes troupes, parmi lesquelles il y avait beaucoup de volontaires français, et elles remportèrent la victoire. Peu de temps après les Français l'abandonnèrent parce qu'ils se plaignirent de n'avoir point pris part au butin, et ils le mirent dans un grand embarras; car d'un côté il lui restait trop peu de forces pour rentrer en campagne, et il apprit de l'autre que les Almoravides faisaient de grands préparatifs. Il envoya pour lors des émissaires en France, et il fit tant de promesses d'accorder les plus riches récompenses, que plusieurs seigneurs se rendirent auprès de lui avec des soldats. Il ne songea dès-lors qu'à recommencer la guerre.

Dans le même temps les Muzarabes (1) du royaume de Grenade lui députèrent secrètement les principaux d'entre eux pour l'engager à venir dans l'Andalousie, dont ils luipeignaient la con-

(1) Le nom de Muzarabes ne convient proprement qu'aux chrétiens de Tolède. On donnait d'abord à tous ceux des autres villes le nom de Muhahidins; mais par la suite on s'est servi du premier pour désigner indistinctement tous les chrétiens qui vivaient sous la domination des Maures et au milieu d'eux.

quête comme une chose aisée, à laquelle ils l'aideraient de toutes leurs forces. Alphonse ne se rendit pas immédiatement à leurs instances, soit qu'il s'exagérât les difficultés de l'entreprise, soit qu'il comptât peu sur les promesses et sur les secours des Muzarabes. Ceux-ci ne se rebutèrent point; ils s'engagèrent à lui fournir douze mille hommes dès l'instant qu'il entrerait dans leur pays, et ils l'assurèrent qu'un plus grand nombre encore viendrait se joindre à lui de toutes les contrées voisines de Grenade, quand ils verraient une armée autour de laquelle ils se pourraient rallier. Ils tâchèrent ensuite d'exciter son ambition par des descriptions pompeuses du royaume de Grenade, de la richesses de ses villes, de la beauté de ses campagnes, de la douceur du climat. Alphonse, ne résistant plus au désir d'une aussi brillante conquête, appela ses meilleurs guerriers, n'en prit qu'un petit nombre (1), et partit de Sarragosse sans dire de quel côté il allait, de peur que les Almoravides ne reçussent de trop prompts avis de sa marche (2). Il traversa d'abord le royaume de

---

(1) Les Arabes disent qu'il n'emmena que quatre mille hommes, qui firent le serment de ne point l'abandonner et de mourir avec lui ou de vaincre.

(2) Ferréras rapporte cette expédition à l'an 1124, les

Valence et passa quelques jours devant sa capitale. Comme elle avait une garnison nombreuse, il ne s'y arrêta pas, mais son armée se renforça d'un grand nombre de Muzarabes des environs, qui lui servirent de guides et d'éclaireurs. Les Almoravides, rassemblés sur les bords de la rivière de Xucar,. tentèrent de s'opposer à son passage; il les culbuta, les poursuivit jusqu'à Dénia, et les contraignit à s'y renfermer. De là, tournant à l'occident, il passa à Xativa, entra dans le royaume de Murcie, et fit partout du butin. Il se dirigea ensuite par Baza vers Grenade. Arrivé dans un lieu appelé Gayana, il reçut dans ses rangs un nombre infini de Muzarabes; de toutes parts ils accouraient avec leurs chevaux et leurs armes, et au bout d'un mois ou deux, il se vit à la tête de cinquante mille hommes.

Au premier bruit de cette expédition, les Almoravides de Grenade avaient envoyé des exprès en Afrique. Témim, à qui son frère avait confié le gouvernement de toute l'Espagne, se hâta de venir au secours de Grenade avec quelques

Arabes à l'année suivante. Nous pensons que la date de Ferréras est la plus certaine, puisqu'Alphonse était de retour en 1125, et que, suivant les Arabes, il employa quinze mois à parcourir l'Andalousie.

troupes de cavalerie. Il y trouva tout en désordre, mais sa présence rétablit les affaires et sauva cette ville. Comme elle renfermait un grand nombre de Muzarabes dont les intentions lui étaient justement suspectes, il n'osa pas s'en éloigner, de peur qu'ils ne se révoltassent. Il ne voulut pas non plus user contre eux de rigueur, ainsi qu'on le lui conseillait, afin de ne pas les aigrir; il se contenta d'augmenter les fortifications de la ville (1), et de faire camper son armée sous les remparts. Alphonse ne tarda pas à paraître, et la terreur que son approche inspira fut si grande, qu'on fit dans les mosquées la prière (2)

---

(1) Il paraît que déjà à cette époque on avait abandonné Elvire. Il y a toute apparence que cette ville avait été ruinée pendant les guerres civiles qui avaient suivi le renversement de l'empire de Cordoue, et qu'Habûs ben Maksan, qui le premier s'érigea en souverain de Grenade, fut déterminé par l'avantage de la situation dans la préférence qu'il donna à la ville nouvelle. Suivant Mariana, Elvire s'élevait entre le Darro et le Xénil sur une partie de l'emplacement même que Grenade occupe.

(2) C'est une prière usitée dans les occasions où l'on est menacé de quelque danger pressant. On est dispensé, pour la faire, des cérémonies ordinaires; on n'est pas même tenu de se rendre à la mosquée, si on ne le peut sans inconvénient. En un mot, on peut faire cette prière, tout armé, dans les camps et dans les marches.

d'alarme; il ne put toutefois rien tenter contre cette ville; il survint des pluies très-abondantes, mêlées de neige, ce qui l'obligea à lever son camp. D'ailleurs il s'était attendu, d'après les promesses et les jactances des Muzarabes, à un soulèvement général qui lui aurait ouvert les portes de Grenade, ou qui lui en aurait rendu la conquête facile, et il ne trouvait, au lieu de ces espérances, que les fatigues et les chances ordinaires de la guerre. Il renonça donc au dessein de s'en rendre maître, mais il ne voulut pas que son expédition demeurât sans profit; et il ravagea le pays qu'il ne pouvait conquérir, pour en emporter du moins les dépouilles.

Après avoir parcouru et désolé cette riche contrée, le roi d'Aragon alla surprendre Alcala, Cabra et quelques autres places dont il exigea des contributions; il descendit ensuite vers la mer. Dans les environs de Lléréna, il eut à essuyer un rude combat. Les Almoravides, qui éclairaient de loin sa marche, le voyant engagé dans les montagnes, coururent s'embusquer dans un lieu par où il devait passer. Dès que son armée parut, ils l'assaillirent, et cette attaque subite causa beaucoup de désordre. Les soldats d'Alphonse se mirent à fuir, abandonnant aux Maures tous leurs bagages. Ceux-ci crurent qu'ils n'avaient plus d'ennemis, et ils commencèrent

à se charger du butin qu'ils venaient de conquérir; mais ils n'avaient dispersé que l'avant-garde de l'armée chrétienne. Alphonse, averti par les fuyards, se mit incontinent à la tête de quelques escadrons, et il chargea les Maures avec tant de vigueur que, vaincus à leur tour, ils laissèrent sur le champ de bataille leurs meilleures troupes. Le massacre aurait été bien plus affreux encore, suivant leurs propres historiens, si la nuit ne fût survenue. Depuis ce moment, les Almoravides n'osèrent plus se montrer. Alphonse continua sa route, et il traversa la petite rivière de Motril dans un lieu où elle coule encaissée entre des rochers. Lorsqu'il se vit au fond de ces gorges profondes, levant les yeux en haut, il ne put s'empêcher de dire : « Ah! qu'il serait » facile de nous enterrer tous ici, si les Almora- » vides, du haut de ces montagnes, jetaient de » la terre sur nous! » Parvenu au bord de la mer, il fit, dit-on, construire un bateau dont on se servit pour aller à la pêche; du poisson qu'elle produisit, on composa pour lui un repas, qu'il prit sur le rivage. Il avait fait vœu, disait-il en plaisantant, de manger du poisson sur la plage de Grenade. Il remonta ensuite vers la ville, qui éprouva de nouveau les plus vives alarmes. Il assit son camp dans les environs, pour procurer à ses soldats quelque temps de repos, et

pour avoir peut-être celui de recueillir les taxes qu'il avait imposées. Enfin, après avoir fait dans l'Andalousie un séjour assez long, avoir dévasté les environs de Grenade et de Jaën, et avoir battu les Maures dans plusieurs rencontres, il reprit le chemin de ses états, suivi de tous les Muzarabes qui s'étaient réunis à lui dès son arrivée, et qui ne voulurent pas rester exposés après son départ au ressentiment des Almoravides. Ces Muzarabes emportèrent leurs biens et emmenèrent leurs familles. Alphonse s'en servit pour repeupler Sarragosse qu'une partie de ses habitans avait abandonnée, et c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer l'humeur un peu sauvage que conservent encore les naturels de cette ville.

L'expédition d'Alphonse n'eut pas de grands résultats, puisqu'il n'en retira que peu de gloire et quelque butin; mais elle prouvait que la puissance des Arabes ne s'était point augmentée par le mélange des Maures, et que les princes chrétiens en auraient facilement triomphé, s'ils s'étaient entendus. On peut même penser qu'Alphonse aurait subjugué l'Andalousie, s'il avait conservé l'administration des royaumes qui formaient l'apanage de son épouse. Celle-ci mou- An de J.C 1126.
rut sur ces entrefaites ; et son fils, déjà roi de De l'hégire, 520.
Castille, se fit aussi proclamer roi de Léon,

après avoir triomphé de quelque opposition suscitée par les criminelles manœuvres des seigneurs de Lara. Dans un autre temps, ils auraient payé de leur tête cette habitude de révolte qui les tenait toujours armés contre leur prince; le roi n'en tira pas d'autre vengeance que de les bannir de ses états.

L'apparition des Aragonnais dans l'Andalousie fut fatale aux chrétiens qui y étaient restés, quoiqu'ils n'eussent pris aucune part, ostensiblement du moins, à leur entreprise. Le chef des cadis de l'Andalousie, Abul Bélid ben Raxid, fit le voyage d'Afrique dans la seule intention de représenter au roi les dangers qui menaçaient les Almoravides tant qu'ils auraient des chrétiens parmi eux, et de le porter à prendre contre ces derniers des mesures rigoureuses. Il n'attribuait qu'à eux seuls, à leurs intelligences avec le roi d'Aragon, aux secours qu'ils lui avaient fournis en hommes, en argent et en vivres, les succès que ce prince avait obtenus; et ces plaintes, confirmées par les rapports de Témim, ne pouvaient manquer d'exciter la sollicitude d'Aly. Le conseil des wazirs fut convoqué sans délai, et après une longue délibération il fut décidé que des ordres secrets seraient expédiés à tous les walis, à tous les alcaïdes, pour qu'ils se saisissent à la fois de tous les chrétiens de la frontière,

et qu'ils les dispersassent dans l'intérieur, de manière à ne leur laisser aucune force réelle; quant à ceux qui seraient soupçonnés d'avoir eu des rapports avec les ennemis, ils devaient les envoyer sous escorte en Afrique, en leur permettant toutefois de vendre leurs possessions d'Espagne, afin qu'ils eussent les moyens de subsister dans les résidences qui leur seraient assignées. Ces ordres furent promptement exécutés, et un grand nombre de Muzarabes furent transportés à Miquénez, à Salé, et même au delà; la plupart y périrent par la fatigue ou par les ardeurs du climat. Dans la suite, le roi en choisit quelques-uns auxquels il confia la garde de sa personne. Le cadi Abul Bélid ne s'en tint pas là: il conseilla au roi de dépouiller Amad-Dola des états qu'il n'avait conservés depuis la perte de Sarragosse qu'en se rendant tributaire d'Alphonse, et le roi se montra disposé à suivre cet avis. Amad-Dola parvint néanmoins à détourner cet orage, en envoyant à Maroc de riches présens, en faisant des promesses et des protestations de fidélité, et en rappelant les traités existans. Aly craignit peut-être, s'il eût persisté, qu'Amad-Dola, qui déjà une fois avait préféré l'alliance du roi d'Aragon au secours des Almoravides, ne finît par livrer à ce prince le reste de ses états, s'il était menacé de les perdre.

Aly, vainqueur des Almohades, n'était pas cependant sans alarmes; il craignait leur retour, et il travaillait sans relâche à fortifier sa capitale, à augmenter le nombre de ses tours, et à construire de nouveaux ouvrages pour en défendre les approches. Il y employa tant de bras et tant de trésors, que ces travaux immenses furent terminés en huit mois. Ce fut dans ces circonstances qu'il eut le malheur de perdre son frère à Grenade. Témim, gouverneur général de l'Espagne, après une longue résidence à Cordoue, avait choisi Grenade, dont le séjour était ravissant; il y mourut quelque temps après la retraite d'Alphonse. Aly fut très-sensible à cet événement. Outre qu'il avait pour son frère la plus sincère affection, il perdait en lui un de ses meilleurs généraux, dépositaire de sa confiance et de son pouvoir, digne de ce dépôt par sa conduite. Il envoya pour le remplacer Taxfin ben Aly, son propre fils.

Dès que ce prince fut arrivé, il voulut donner des preuves de son courage, et il se disposa à la guerre. Il avait amené cinq mille cavaliers almoravides : il y joignit tous ceux de l'Andalousie, et il envahit la province de Tolède. Les chrétiens de leur côté avaient mis sur pied une forte armée, et en allant à la rencontre de leurs ennemis, ils ravagèrent la campagne de

Mérida. Les Almoravides les joignirent presque sous Badajoz, non loin des plaines tristement fameuses de Zalaca. Ce lieu devait être funeste aux chrétiens; après de longs efforts, ils durent céder la victoire. Taxfin avait déployé durant la bataille la plus grande bravoure; mais il n'avait pas les talens avec lesquels on profite des avantages. Au lieu de poursuivre les chrétiens, il s'en retourna à Cordoue, pour jouir des douceurs de son triomphe. Aussi les chrétiens, promptement refaits de leurs pertes, se montrèrent de nouveau du côté d'Alcaraz, et les habitans effrayés s'enfuirent à leur approche. Taxfin vola au secours de la place, et les chrétiens, n'osant pas l'attendre, s'enfuirent à leur tour avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, et plusieurs centaines de captifs qu'ils avaient faits. Diverses forteresses qui s'étaient rendues aux Castillans rentrèrent sous la puissance des Almoravides.

Malheureusement l'attention du roi de Léon avait dû se porter sur un autre point, ce qui l'empêchait de faire pour la défense de sa frontière tous les efforts qu'il aurait pu. Le roi d'Aragon avait voulu essayer de tirer parti des troubles qui avaient suivi la mort d'Urraque; il pensait que les Lara, qui refusaient de se soumettre au fils de leur reine, viendraient se jeter An de J. C. 1121. De l'hégire, 521.

dans ses bras avec tous leurs partisans ; quelques villes d'ailleurs étaient encore occupées par ses troupes, notamment dans la province de la Rioja. Il était entré avec une armée dans les terres de Castille, et Alphonse-Raymond était accouru pour s'opposer à sa marche. Au moment de combattre, on ouvrit des négociations ; avec assez de peine, on réconcilia ces deux fiers rivaux dont la querelle pouvait faire couler tant de sang. Le roi d'Aragon promit enfin de tout rendre, et il tint parole. Alphonse-Raymond se montra reconnaissant, comme d'une faveur, d'un procédé qui n'était que juste.

Les hostilités continuaient en Espagne entre les musulmans et les chrétiens, mais c'était de part et d'autre avec peu de vigueur. Le soin de maintenir la paix en Afrique occupait toute l'attention d'Aly, et les intrigues des comtes de Lara semaient dans la Castille des germes de discorde qu'Alphonse-Raymond avait bien de la peine à étouffer. Plus heureux pourtant que le roi de Maroc, il s'empara de la personne des rebelles, leur prit les forteresses dont ils s'étaient mis en possession, leur ôta leurs dignités, anéantit leur puissance, et les mit pour long-temps hors d'état de nuire et de rien entreprendre. Le roi de Maroc eut à combattre pendant toute sa vie la faction des Almohades, dont le pouvoir

allait toujours croissant, et il emporta au tombeau la douloureuse image de son empire tombant en ruine entre les mains de son successeur.

Trois ans s'étaient passés à peu près depuis que, renfermé dans Tinmâl, le méhédi travaillait constamment à donner à son parti des forces nouvelles. Il avait réuni trente mille cavaliers qu'il avait exercés aux manœuvres; les tribus d'Hintéta, d'Hésama et de Ganfysa, mécontentes d'Aly, étaient rentrées sous son obéissance : avec ses troupes et celles que ces tribus lui fournirent, il se crut en état de recommencer la guerre. Il donna le commandement de l'armée à son disciple Abdelmumen, avec le titre d'imam. Abdelmumen partit, et la fortune ne tarda pas à le rendre victorieux. L'armée almoravide, conduite par Abu Békir, second fils du roi, l'avait attendu pour le combattre dans le voisinage d'Agmat; elle fut complétement défaite, et ses débris coururent se renfermer dans Maroc. Abdelmumen les avait poursuivis jusqu'aux portes de cette ville ; mais se conformant aux instructions du méhédi, qui n'avait sans doute voulu que faire reprendre à ses troupes, par une éclatante victoire, leur ancien ascendant sur les Almoravides, il ramena son armée à Tinmâl.

An de J. C. 1130. De l'hégire, 526.

Le méhédi alla au-devant de lui; et, après l'avoir félicité sur ses succès, et avoir donné de

justes éloges à la valeur des troupes, il dit à ceux qui l'entouraient de se rendre le lendemain sur la grande place de la mosquée, parce qu'il voulait prendre congé d'eux. Les uns ne savaient que penser de ces derniers mots qui semblaient annoncer un départ, et ils ne pouvaient croire qu'il voulût les quitter; les autres, qui depuis long-temps avaient remarqué les progrès de sa maladie, donnèrent à ces expressions un sens plus fâcheux, et ils pensèrent qu'elles voulaient dire qu'il sentait lui-même sa fin s'approcher. Quand le peuple fut assemblé sur la place, le méhédi s'y transporta, et monta sur une tribune qu'il avait fait dresser. Il commença par une vive exhortation aux assistans de persévérer dans la doctrine qu'il leur avait enseignée, après quoi il leur dit qu'il allait mourir dans peu; et, comme il vit que cette triste nouvelle faisait couler des larmes de tous les yeux, il prononça des paroles de consolation, et prêcha la résignation aux volontés divines. Il se retira ensuite avec son disciple chéri, auquel il fit diverses recommandations, et il lui donna le livre contenant la doctrine d'Algazali, livre qu'il tenait lui-même des mains de ce docteur. Trois ou quatre jours après il expira (1). Il fut vivement regretté par

(1) Les Arabes racontent qu'un personnage inconnu

le peuple ; la douleur d'Abdelmumen surtout fut extrême. Depuis sa plus tendre enfance il avait passé sa vie avec lui, et il le regardait et l'aimait comme un père.

Le méhédi était de mœurs rigides, mais d'un caractère dur et farouche. Il avait l'humeur sanguinaire, et il traitait avec la même rigueur ses sujets et ses ennemis. Il faisait d'ordinaire enterrer tout vivans ceux qu'il condamnait au supplice. Dans les batailles il excitait les siens du geste et de la voix. « Almohades ! leur disait-» il, vous êtes les défenseurs de la vraie loi. Si » vous périssez dans le combat, songez aux ré-» compenses éternelles qui vous attendent. » Il avait fait pour ses disciples une exposition de foi

---

lui avait prédit sa mort un mois auparavant. Il est plus naturel de penser que le méhédi se sentait atteint de quelqu'une de ces maladies cruelles contre lesquelles la médecine n'a point de secours à offrir ; et que, jugeant sa mort très-prochaine par l'épuisement de ses forces, il avait voulu imposer au peuple par cette espèce d'avertissement prophétique, et peut-être diminuer pour lui-même les terreurs de la mort, par l'exaltation que sa propre imagination allait recevoir de cette scène extraordinaire, et de l'aspect consolant des regrets que sa perte excitait. Il fut enterré à Tinmâl, et son tombeau vénéré attira pendant long-temps les pieux hommages des Almohades.

très-claire, simplifié les formes de la prière et supprimé beaucoup de cérémonies qu'il regardait comme inutiles. Sa taille était moyenne, son teint olivâtre, sa barbe peu fournie; il avait les cheveux noirs, les yeux beaux et brillans.

Des scheiks dont le méhédi avait composé le conseil de dix, six étaient morts à la bataille de Maroc; les autres se réunirent pour délibérer sur le mode de gouvernement qu'il convenait d'adopter; ils sentirent que la concentration du pouvoir dans les mains d'un seul était nécessaire chez un peuple nouveau, pour éviter l'embarras des délibérations, et les maux qui peuvent naître d'une opposition de volontés entre ceux qui partagent le pouvoir. Comme il s'agissait de l'intérêt commun, ils résolurent de convoquer une assemblée générale de tous les principaux de la nation. Le gouvernement d'un seul y fut adopté, et d'un consentement unanime le choix tomba sur Abdelmumen. Il était déterminé autant par l'opinion qu'on avait de son mérite et de ses rares qualités, que par le désir de rendre un dernier hommage à la mémoire du méhédi, dont il avait été l'ami et le compagnon fidèle. On se souvenait d'ailleurs de ces paroles du méhédi, que, tant qu'Abdelmumen conserverait la vie, l'empire des Almohades se soutiendrait, paroles qu'il avait répétées en diverses occasions. Quand

cette élection eut été annoncée au peuple, il fit éclater sa joie et ses espérances, et Abdelmumen fut proclamé avec les titres d'imam et d'almuménin. Cependant les fêtes de son couronnement n'eurent lieu que deux ans après, au moment où il se préparait à quitter Tinmâl avec son armée. An de J. C. 1132. De l'hégire, 526 20 rebie I.

Quelques historiens arabes racontent différemment la nomination d'Abdelmumen. La mort du méhédi resta cachée, disent-ils, pendant trois ans; elle n'était connue que d'Abdelmumen, qui gouvernait l'état en son nom. Il avait dressé un perroquet auquel il avait appris à prononcer quelques mots; il avait pareillement apprivoisé un lion. Quand ces deux animaux furent en état de jouer le rôle qu'il leur destinait, il fit préparer une grande salle, au milieu de laquelle fut érigée une colonne, disposée par le haut de manière à contenir la cage du perroquet; une tribune fut élevée en face de la colonne; le lion y était renfermé. Il convoqua ensuite tous les scheiks; cette salle servit de lieu de réunion. Dès qu'ils furent ainsi rassemblés, Abdelmumen monta sur la tribune, annonça la mort de l'imam et les vœux qu'il avait formés pour que le choix de son successeur ne fût pas un sujet de discorde. En ce moment on entendit une voix prononcer distinctement ces mots: « Gloire

très-claire, simplifié les formes de la prière et supprimé beaucoup de cérémonies qu'il regardait comme inutiles. Sa taille était moyenne, son teint olivâtre, sa barbe peu fournie; il avait les cheveux noirs, les yeux beaux et brillans.

Des scheiks dont le méhédi avait composé le conseil de dix, six étaient morts à la bataille de Maroc; les autres se réunirent pour délibérer sur le mode de gouvernement qu'il convenait d'adopter; ils sentirent que la concentration du pouvoir dans les mains d'un seul était nécessaire chez un peuple nouveau, pour éviter l'embarras des délibérations, et les maux qui peuvent naître d'une opposition de volontés entre ceux qui partagent le pouvoir. Comme il s'agissait de l'intérêt commun, ils résolurent de convoquer une assemblée générale de tous les principaux de la nation. Le gouvernement d'un seul y fut adopté, et d'un consentement unanime le choix tomba sur Abdelmumen. Il était déterminé autant par l'opinion qu'on avait de son mérite et de ses rares qualités, que par le désir de rendre un dernier hommage à la mémoire du méhédi, dont il avait été l'ami et le compagnon fidèle. On se souvenait d'ailleurs de ces paroles du méhédi, que, tant qu'Abdelmumen conserverait la vie, l'empire des Almohades se soutiendrait, paroles qu'il avait répétées en diverses occasions. Quand

cette élection eut été annoncée au peuple, il fit éclater sa joie et ses espérances, et Abdelmumen fut proclamé avec les titres d'imam et d'almuménin. Cependant les fêtes de son couronnement n'eurent lieu que deux ans après, au moment où il se préparait à quitter Tinmâl avec son armée. An de J. C. 1132. De l'hégire, 526 20 rebie I.

Quelques historiens arabes racontent différemment la nomination d'Abdelmumen. La mort du méhédi resta cachée, disent-ils, pendant trois ans; elle n'était connue que d'Abdelmumen, qui gouvernait l'état en son nom. Il avait dressé un perroquet auquel il avait appris à prononcer quelques mots; il avait pareillement apprivoisé un lion. Quand ces deux animaux furent en état de jouer le rôle qu'il leur destinait, il fit préparer une grande salle, au milieu de laquelle fut érigée une colonne, disposée par le haut de manière à contenir la cage du perroquet; une tribune fut élevée en face de la colonne; le lion y était renfermé. Il convoqua ensuite tous les scheiks; cette salle servit de lieu de réunion. Dès qu'ils furent ainsi rassemblés, Abdelmumen monta sur la tribune, annonça la mort de l'imam et les vœux qu'il avait formés pour que le choix de son successeur ne fût pas un sujet de discorde. En ce moment on entendit une voix prononcer distinctement ces mots: « Gloire

à notre calife Abdelmumen, prince des fidèles, appui et défenseur de l'état. Tous les assistans parurent émerveillés de ce prodige, et tandis que leur attention était ainsi absorbée, le lion, sortant tout à coup par une trappe adroitement ménagée du lieu qui le tenait caché, s'élança au milieu de la salle en poussant d'affreux rugissemens, l'œil étincelant et battant ses flancs de sa queue. Alors l'étonnement fit place à la peur; mais Abdelmumen, descendant de la tribune, s'avança vers le lion, qui, d'animal féroce devenu caressant et soumis, vint se coucher humblement à ses pieds. Tous les scheiks demeurèrent alors convaincus que le ciel lui-même venait de déclarer ses volontés, et ils nommèrent par acclamation Abdelmumen prince et calife des Almohades.

Cependant le prince Taxfin continuait de faire la guerre en Espagne avec plus de constance que de bonheur. Il s'était approché de Tolède, objet constant des attaques des Maures; mais Alphonse-Raymond y entretenait une garnison nombreuse, et il avait en outre une armée toujours prête à se porter là où le danger se montrait. De tous les seigneurs de Lara, le seul qui par sa fidélité méritait la bienveillance du roi, était le comte Rodrigue Gonzalez; et, loin de l'envelopper dans la disgrâce de sa famille, le roi l'avait comblé de

faveurs. Il lui donna, dans cette occasion, le commandement de l'armée; et ce seigneur, jaloux de montrer qu'il n'était pas indigne de cet honneur, désirant surtout laver son nom de la tache de déloyauté que lui avait imprimée la conduite de ses frères et de ses parens, mit en œuvre toutes les ressources du talent et de la valeur. Il attaqua Taxfin; et, après une bataille sanglante où la victoire fut long-temps disputée, les Almoravides vaincus restèrent presque tous sur le champ de bataille; Taxfin fit d'incroyables efforts, et il ne put réussir qu'à assurer son propre salut.

L'année suivante, le roi de Léon traversa la Sierra-Moréna avec son armée, tandis que le comte Rodrigue, sortant de Tolède avec la sienne, descendit vers Cordoue par la route de Badajoz. Réunis sur les rives du Guadalquivir, ils passèrent ensemble au milieu des champs de Cordoue qu'ils dévastèrent; de là ils prirent le chemin de Séville, pillèrent ses faubourgs, parvinrent à la vue de Cadix, visitèrent la plaine à jamais célèbre où périt avec Rodrigue la fortune des Goths, remontèrent ensuite vers Séville, détruisirent un corps almoravide qui tenta d'entraver leur passage, parcoururent l'Estrémadure, et rentrèrent enfin à Tolède, chargés de dépouilles ennemies. Cette expédition, qui

An de J. C. 1133. De l'hégire, 527.

sens, interceptant les convois destinés pour le camp des chrétiens, et détruisant tout autour d'eux. Les assiégés, se voyant secourus, tentèrent de leur côté plusieurs sorties; et dans l'une d'elles ayant réussi à communiquer avec Aben Gania, ils concertèrent le plan d'une sortie nouvelle, qu'il soutiendrait en attaquant les chrétiens par leurs derrières. Ce projet, sagement combiné, eut un plein succès. La garnison de Fraga, mêlée à ses habitans qui combattaient pour leur liberté et pour leurs foyers, assaillit les Aragonnais avec tant de furie, qu'elle pénétra jusqu'au milieu de leur camp. Dans ce moment critique, Aben Gania, suivi de ses Almoravides, se présenta du côté opposé. Pour repousser ce nouvel ennemi, Alphonse fit les plus grands efforts; mais en divisant ses troupes pour en opposer une partie au wali de Lérida, il les affaiblit; ce mouvement d'ailleurs ne put s'exécuter sans désordre. Les assaillans redoublèrent d'ardeur, les chrétiens épuisés par la fatigue cessèrent de résister, presque tous furent massacrés, Alphonse lui-même périt au milieu d'eux. Le camp des chrétiens et les richesses qu'il contenait devinrent la proie des Musulmans, plusieurs places rentrèrent en leur puissance, et la fortune des Almoravides parut vouloir se relever dans le nord de l'Espagne. Mais

An de J. C. 1134. De l'hégire, 528.

phonse n'avait pu recueillir tout l'héritage des descendans d'Aben Hud; et quelques villes, régies par des alcaïdes almoravides, avaient refusé le joug. De ce nombre étaient Méquinenza et Fraga, qui, bien que pressées à l'orient par les comtes de Barcelone, et à l'occident par les rois d'Aragon, se soutenaient par le voisinage de Valence d'où elles tiraient des secours. Alphonse voulait ajouter à ses états le territoire de ces villes qui s'y trouvaient presqu'enclavées. Il attaqua et prit Méquinenza, dont la garnison fut passée au fil de l'épée; il mit ensuite le siége devant Fraga, dont les habitans demandèrent à capituler; mais Alphonse exigeait qu'ils se rendissent à discrétion; et, ne pouvant s'y résoudre, ils continuèrent de se défendre.

La situation de la place devait rendre le siége très-long. Tandis qu'il durait, Aben Gania, wali de Lérida (1), résolut de le faire lever. Il avait rassemblé un corps considérable de cavalerie maure, et il battait la campagne en tous

---

Raymond les actions d'Alphonse d'Aragon, jusqu'au siége de Fraga, où périt ce dernier après avoir triomphé dans trente batailles.

(1) Cette ville avait été reprise par les Almoravides pendant que le roi d'Aragon faisait la guerre au roi de Léon et de Castille pour l'héritage d'Urraque.

sens, interceptant les convois destinés pour le camp des chrétiens, et détruisant tout autour d'eux. Les assiégés, se voyant secourus, tentèrent de leur côté plusieurs sorties; et dans l'une d'elles ayant réussi à communiquer avec Aben Gania, ils concertèrent le plan d'une sortie nouvelle, qu'il soutiendrait en attaquant les chrétiens par leurs derrières. Ce projet, sagement combiné, eut un plein succès. La garnison de Fraga, mêlée à ses habitans qui combattaient pour leur liberté et pour leurs foyers, assaillit les Aragonnais avec tant de furie, qu'elle pénétra jusqu'au milieu de leur camp. Dans ce moment critique, Aben Gania, suivi de ses Almoravides, se présenta du côté opposé. Pour repousser ce nouvel ennemi, Alphonse fit les plus grands efforts; mais en divisant ses troupes pour en opposer une partie au wali de Lérida, il les affaiblit; ce mouvement d'ailleurs ne put s'exécuter sans désordre. Les assaillans redoublèrent d'ardeur, les chrétiens épuisés par la fatigue cessèrent de résister, presque tous furent massacrés, Alphonse lui-même périt au milieu d'eux. Le camp des chrétiens et les richesses qu'il contenait devinrent la proie des Musulmans, plusieurs places rentrèrent en leur puissance, et la fortune des Almoravides parut vouloir se relever dans le nord de l'Espagne. Mais

An de J. C. 1134.
De l'hégire, 528.

Alphonse-Raymond, oubliant les injures du roi d'Aragon dès qu'il eut cessé de vivre, et conduit par une politique généreuse, vola au secours des vaincus avec une puissante armée.

Les Musulmans, enhardis par leur victoire, et informés des discordes qui divisaient l'Aragon et la Navarre pour le choix d'un nouveau souverain, s'étaient flattés d'envahir impunément les provinces qui touchaient leurs frontières. La présence d'Alphonse-Raymond les contraignit à rentrer dans leurs terres; ce prince eut encore le bonheur d'apaiser les querelles qu'une double élection allait exciter. Le roi d'Aragon, qui n'avait pas de postérité, avait institué pour ses héritiers les chevaliers du Temple. Ses sujets, se croyant peu liés par le testament du prince qui n'était plus, voulurent prendre un roi parmi eux, mais de là même naquirent les troubles. Les Aragonnais avaient proclamé Ramire, frère du roi; et ils l'avaient tiré du cloître où l'avait renfermé une vocation forcée; les Navarrais se donnèrent pour souverain Garcie, qui était d'une autre famille; et, comme si l'ennemi n'avait pas été à leurs portes, les uns et les autres se disposaient à soutenir par les armes les droits de leurs nouveaux princes. Par l'entremise d'Alphonse-Raymond, chacun des deux royaumes garda le roi qu'il avait choisi;

tous les germes de discorde furent soigneusement étouffés, et le roi de Castille retourna à Léon, ajoutant à ses titres de gloire celui de pacificateur.

Ce fut en ce moment que les princes chrétiens de l'Espagne, soit qu'ils cédassent à un mouvement personnel de reconnaissance ou d'admiration pour Alphonse, soit qu'ils se laissassent aller à l'ascendant de ses grandes qualités ou de sa puissance, lui décernèrent d'une voix unanime le titre d'empereur, et reconnurent sa suprématie sur toute l'Espagne. Mais par une de ces contradictions qu'on trouve à chaque pas, dans l'histoire des hommes, entre leurs actions de la veille et celles du lendemain, ces princes voulurent immédiatement après détruire leur ouvrage; et le regret d'avoir élevé au-dessus de leurs trônes le trône du roi de Castille les ligua tous contre lui. Ceux de Navarre et d'Aragon, les comtes de Portugal et de Barcelone, lui déclarèrent la guerre; et, pour ajouter à son embarras, ils favorisèrent ouvertement la révolte de quelques seigneurs galiciens. Alphonse ne fut ni abattu ni même intimidé. Il rassembla des troupes, se mit à leur tête, chercha ses ennemis, les battit en plusieurs rencontres, et les
An de J. C. 1137. force à demander la paix. Dans le même temps,
De l'hégire, 531. le comte Rodrigue Fernandez, qui commandait

à Tolède à la place du comte Gonzalez de Lara, que l'esprit du siècle venait de conduire à la Palestine, soutenait courageusement et rendait inutiles tous les efforts du prince Taxfin, qui, se trouvant réduit aux seules forces qu'il avait en Espagne, sachant d'ailleurs qu'il ne pouvait pas compter sur les Andalous, peu affectionnés aux Almoravides; luttait par sa constance contre la mauvaise fortune, suppléait par l'activité au défaut de ressources réelles, et déployait du génie en proportion de l'accroissement des dangers. Malheureusement pour les Almoravides, les périls de son père et la situation des affaires d'Afrique le rappelèrent à Maroc.

Abdelmumem était sorti de Tinmâl depuis quatre ou cinq ans, et autant par la force des armes que par le contact du fanatisme qui animait ses troupes, il avait soumis à sa loi toutes les tribus guerrières qui s'étendaient depuis les montagnes de Darah jusqu'à Salé. Cette ville même s'était hâtée d'ouvrir ses portes. Après ces premiers succès, il avait subjugué tout le pays de Fez et celui de Téza; de là, il était revenu à Tinmâl, où durant quelques mois il s'était occupé de donner une forme à son gouvernement (1), et des institutions à ses peuples.

(1) Entre autres choses, il fit battre monnaie, et il

De retour à Téza dans l'année suivante, il y commença les constructions d'une ville. Aly, qui voyait son pouvoir chancelant s'éclipser peu-à-peu devant la fortune des Almohades, se livrait aux chagrins et à la douleur. Ses armées, toujours battues, étaient tout-à-fait découragées; ses généraux, craignant des revers, refusaient de les conduire : il ne savait à quoi se résoudre. On lui avait conseillé d'associer à l'empire, sous le titre de son successeur, le prince Taxfin qui, par les lauriers qu'il avait cueillis en Espagne, donnait seul l'espérance d'un meilleur avenir, et dont le bras, souvent victorieux, pouvait sauver l'état de sa ruine. Aly avait suivi ce conseil, et Taxfin avait été solennellement proclamé à Maroc et à Cordoue; mais les villes d'Alarcon et de Cuënca s'étaient révoltées contre les Almoravides. Taxfin ne pouvait s'éloigner dans cette circonstance fâcheuse, sans laisser l'Espagne exposée à un soulèvement général. Il marcha contre ces villes; Alarcon se soumit, Cuënca voulut résister, il l'emporta d'assaut, et tous les habitans furent passés au fil de l'épée.

---

donna à la sienne une forme carrée pour la distinguer de celle des Almoravides. Il y fit graver ces mots : Alà est notre Dieu, Muhamad notre apôtre, le méhédi notre imam.

Cet exemple terrible de rigueur servit à comprimer pendant quelque temps l'esprit de rébellion qui commençait à agiter sourdement toute l'Andalousie ; mais il rendit les Almoravides encore plus odieux ; et, dès que Taxfin, cédant aux instances réitérées d'Aly, se fut éloigné des rivages espagnols, emmenant avec lui ses meilleurs soldats et quatre mille cavaliers muzarabes, dont il avait composé sa garde, les Andalous éclatèrent de toutes parts en murmures, passèrent successivement des murmures à l'insubordination, et se préparèrent à briser les chaînes qui les opprimaient. Cependant le feu de la révolte ne fit pas sur-le-champ son explosion ; il fut entretenu long-temps en secret, et il ne s'alluma qu'au moment où les mécontens eurent la certitude qu'il ne serait plus possible de l'éteindre, où d'ailleurs les Almoravides étaient trop occupés en Afrique pour pouvoir secourir leurs frères d'Espagne.

Pendant ce temps, la guerre continuait sur les frontières de la Castille et de l'Aragon. Les Musulmans, quoique divisés entre eux par les intérêts, et même par quelques différences dans les opinions religieuses, n'en étaient pas moins les irréconciliables ennemis des chrétiens. Il n'y eut pourtant aucune affaire importante, parce que de leur côté les chrétiens étaient fort peu

d'intelligence; et tout se réduisit, de part et d'autre, à des courses dans le pays ennemi, à la ruine de quelques villages, à la prise et à la reprise de quelques places, et surtout à la dévastation des campagnes, que les partis traversaient réciproquement dans leurs marches.

An de J. C. 1138. De l'hégire, 532. L'empereur Alphonse avait fait la paix avec les princes confédérés; il était naturel qu'il tournât contre les Maures les armes que la nécessité l'avait contraint d'employer contre les chrétiens. Il envoya des troupes du côté d'Andujar et de Jaën; mais une de ses divisions s'étant séparée du gros de l'armée, et ayant passé le Guadalquivir, elle fut enveloppée par des forces supérieures, et totalement détruite; de fortes pluies, subitement tombées, avaient tellement enflé la rivière, qu'on n'avait pu la traverser, de sorte que de la rive opposée les chrétiens virent massacrer leurs compagnons sans pouvoir les défendre. L'empereur, découragé par cet accident, retourna à Tolède; il fut même obligé d'abandonner le siége de Coria, qu'il faisait faire par une autre division de ses troupes. L'année suivante,
An de J.C. 1139. De l'hégire, 533. il alla investir Oréja, dont la garnison, par ses excursions fréquentes, insultait les environs de Tolède; et, après un blocus assez long, il s'en rendit maître.

On dit que, pendant ce siége, les walis de

Séville, de Cordoue et de Valence, ayant réuni leurs forces et voulant opérer une utile diversion, se portèrent sur la forteresse d'Azéca, où se trouvait Bérengère, femme de l'empereur. On ajoute que cette princesse, craignant que la place ne fût emportée, parce qu'elle n'avait qu'une faible garnison et de mauvais remparts, envoya des hérauts au camp des Musulmans, pour faire demander à leurs généraux s'ils croyaient qu'il fût bien glorieux pour eux d'attaquer une ville où il n'y avait que des femmes, au lieu d'aller chercher l'honneur avec le danger sous les murs d'Oréja. Les généraux musulmans, étonnés de ce singulier message, et voulant toutefois ne point mériter le reproche qu'il contenait, demandèrent à saluer l'impératrice, à laquelle ils furent en effet présentés. Elle les reçut au milieu de sa cour, entourée de toute la pompe et de tout l'éclat de la royauté; les Maures la quittèrent pleins d'admiration et de respect. Cette anecdote qu'on lit dans plusieurs historiens est peut-être controuvée; mais elle est bien dans les mœurs des deux nations qu'elle concerne, et dont l'Europe tira l'esprit chevaleresque avec lequel elle se consola de la barbarie et de l'igno-
…é.

…t vers cette même époque qu'Alphonse, comte de Portugal, voulant tirer

parti de l'armée qu'il avait d'abord destinée contre l'empereur Alphonse, résolut de la faire servir à étendre ses domaines dans l'Algarbe. Les walis de Badajoz, de Béja, d'Evora, d'Elvas et de Lisbonne, s'unirent pour lui résister. Comptant même sur le nombre de leurs troupes, ils allèrent l'attaquer dans son camp, situé sur les hauteurs d'Ourique, entre la Guadiana et la rivière de Cadao; et ils épuisèrent en d'inutiles assauts la vigueur de leurs soldats. Quand les Portugais s'aperçurent que l'ardeur des Almoravides s'était ralentie, ils sortirent de leurs retranchemens, et fondirent sur eux avec la plus grande impétuosité. Les Musulmans, renversés par ce choc terrible, se rompirent de toutes parts, et les Portugais redoublant d'efforts achevèrent de les mettre en déroute, après en avoir tué un grand nombre. Ils rentrèrent dans leur camp aux cris de victoire, et dans ce moment d'exaltation et d'enthousiasme, ils donnèrent par acclamation à leur prince le titre de roi (1). Alphonse-Enriquez retourna dans ses états, couvert de lauriers, chargé de dépouilles, et suivi d'un nombre infini de prisonniers parmi les-

(1) On dit que ce fut à cette occasion qu'il mit cinq écus dans ses armoiries en mémoire des cinq walis qu'il avait vaincus dans cette journée.

Cette bataille fut livrée le 25 juillet.

quels se trouvèrent beaucoup de familles muzarabes. Il rendit la liberté à ces derniers, et les laissa s'établir dans le Portugal. L'année suivante, les chrétiens perdirent la forteresse de Mora; ils s'en dédommagèrent quelques mois après par la prise de Coria, que deux ans auparavant ils avaient inutilement assiégée. An de J. C. 1140. De l'hégire, 534.

On vit alors un simple officier, émule du Cid, aussi brave que lui, mais moins favorisé par la fortune, être pendant quelque temps l'ennemi le plus redoutable des Musulmans. Pour venger la perte de Mora, dont il était gouverneur, il réunit mille fantassins et deux mille cavaliers, tous gens d'une valeur éprouvée, et avec cette petite troupe, il ne craignit pas d'arriver jusqu'aux portes de Cordoue. Les Maures cherchèrent à l'envelopper, et avec une armée quatre fois plus nombreuse, ils y réussirent. Mugnoz, c'était le nom de cet officier, les attaqua avec tant d'intrépidité qu'il remporta sur eux une victoire complète. Le wali de Cordoue périt dans l'action, avec les principaux chefs de l'armée. Pour prix de cet exploit Mugnoz reçut d'Alphonse le gouvernement de Tolède; mais il en jouit peu de temps. Ayant eu avis que plusieurs alcaïdes s'étaient concertés pour introduire du secours dans Mora, il sortit de Tolède avec son corps de braves, se mit à la poursuite des

ennemis, et, les ayant atteints, il les mit en fuite après un rude combat. Ces succès le rendirent téméraire. Il s'engagea dans les terres des Maures avec un faible détachement. Surpris dans une position défavorable où il ne pouvait
An de J. C. 1143. De l'hégire, 538. combattre, il fut criblé de flèches avec tous les siens, par les arbalétriers andalous, qui s'étaient embusqués sur son passage. L'empereur voulut venger la mort de Mugnoz. Dès que la saison le permit, il se mit en campagne, ravagea une partie de l'Andalousie, et s'empara de la forteresse de Mora, qui ne fit qu'une faible résistance. C'était le moment où les Andalous, soulevés depuis Valence jusqu'à l'Océan, menaçaient d'extermination les Almoravides. Les uns et les autres, occupés dans l'intérieur des moyens de secouer le joug ou du soin d'étouffer la révolte, avaient laissé les frontières sans défense.

La domination du roi de Maroc n'était pour les Andalous qu'une charge réelle, dont ils ressentaient tout le poids sans en recevoir aucun avantage. Ces souverains étrangers, depuis longtemps hors d'état de les défendre ou de les secourir contre les chrétiens, ne laissaient voir qu'ils régnaient, que par les impôts qu'on recouvrait en leur nom. D'autre part, le désir d'indépendance, comprimé depuis soixante ans, mais non encore éteint, vivait tout entier chez les

descendans de ces hommes que Jusef avait dépouillés. Enfin les Almoravides avaient introduit en Espagne une foule de tribus africaines, qui différaient des tribus andalouses par les mœurs et les habitudes autant que par la croyance. Bien que tous fussent Musulmans, ils appartenaient à des sectes diverses, qui ne regardaient point la tolérance comme une vertu nécessaire. De là étaient nées des préventions fâcheuses, des jalousies secrètes ou des inimitiés déclarées; et ces sentimens avaient pris tant de force que, gagnant peu à peu toutes les classes, ils avaient dégénéré en haines nationales; de sorte que les mahométans d'Espagne se trouvaient divisés en deux grandes factions, les Andalous et les Africains. Les premiers, plus nombreux et plus forts, voulaient chasser sans retour les seconds; quelques-uns même parlaient ouvertement de les massacrer tous; d'autres, en petit nombre, inclinaient à devenir les vassaux d'Alphonse; mais ce parti, le plus sage peut-être, ne fut pas suivi, et les deux premiers furent généralement adoptés.

Il n'était pas difficile à des hommes entreprenans et adroits de faire servir à leurs desseins particuliers de fortune cette disposition universelle des esprits, et ce fut ce qui arriva. Il y avait dans l'Algarbe un enthousiaste des doctrines

nouvelles d'Algazali, nommé Ahmed ben Huseiñ ben Cosaï, lequel s'était fait par ses prédications un grand nombre de prosélytes, qui l'appelaient leur iman. On remarquait parmi eux Muhamad ben Omar Abul Walid, un des plus riches habitans de Silves, ville de l'Algarbe, et Abu Muhamad, fils du wazir d'Evora. Il y avait aussi dans Séville un autre chef de parti, nommé Muhamad ben Yahie, plus connu sous le nom
An de J. C. 1144. De l'hégire 539. d'Alcabêla. Aben Cosaï fit le voyage de cette ville pour se concerter avec lui. Le même intérêt les animait, ils se mirent bientôt d'accord; et, comme il leur fallait un lieu qui pût servir de point d'appui ou offrir un asile, ils résolurent de s'emparer du château de Mertola. Aben Cosaï se chargea de l'entreprise. Il se cacha de nuit avec soixante-dix hommes déterminés dans les faubourgs de la place; le reste de sa troupe, composée des soldats d'Evora et de Silves, attendait dans les environs, prête à accourir au signal convenu. Au point du jour, au moment où l'on ouvrait les portes, il attaqua la garde, la massacra et
21 safer. se rendit maître de la forteresse. Les habitans de Mertola embrassèrent la cause du vainqueur, et son parti s'accrut en deux mois, au point de lui permettre d'attaquer les Almoravides à force ouverte. Aben Cosaï montrait dans toutes les occasions la plus grande bravoure, et les Africains

n'osaient tenir devant lui. A son approche ils s'enfuirent de Béja ; et la terreur de ses armes, secondées par ses intrigues, lui eut bientôt soumis une grande partie de l'Algarbe; il eut des partisans jusque dans la ville de Mérida, qui lui fournit secrètement des troupes.

Aben Cosaï se crut alors en état de tenter des entreprises plus importantes. Il traversa la Guadiana, prit Huelva d'assaut, et ayant encore reçu des renforts, il mit le siége devant Niébla, dont il s'empara par le moyen des intelligences qu'il avait dans la place; Jusef ben Amed el Pedrukhi, wazir de la ville, lui livra une des tours qui la défendaient. De là, il poussa jusque sous les murs de Séville, et il s'établit dans Triana. Le wali de Séville n'osait point sortir de la ville, qui vraisemblablement aurait dû se soumettre si elle n'avait été secourue. Le vainqueur du roi Alphonse d'Aragon, Abu Zacaria Aben Gania, qui du gouvernement de Lérida avait passé à celui de Cordoue, informé du danger de Séville, rassembla à la hâte toutes ses troupes, et marcha contre les rebelles. Ceux-ci n'osèrent l'attendre; ils abandonnèrent Triana en fuyant, et par là ils excitèrent Aben Gania à les poursuivre. Il les atteignit au-delà de la Guadiana, et les défit complétement. Les vaincus se retirèrent à Niébla, où ils furent joints par le corps

fortune élever et abaisser en un jour les mêmes individus, faire des princes et les renverser, pousser jusqu'au haut de sa roue ceux que l'instant d'après elle précipitait au fond d'un abîme. Quatorze jours étaient à peine écoulés, depuis que Hamdaïn commandait dans Cordoue, et déjà le peuple murmurait contre lui. Un parti puissant, soutenu en secret par les chrétiens de Tolède, s'était formé dans la ville en faveur d'un descendant des Béni Hud de Sarragosse, Ahmed Séïd-Dola. Riche, politique, et appuyé sur sa naissance, il ne lui fut pas difficile d'attacher le peuple à sa cause. Hamdaïn fut chassé, et Seïd-Dola ceignit le diadème; mais au bout de huit jours, obligé à son tour de prendre la fuite, il laissa l'anarchie à la place du gouvernement qu'il avait voulu donner à Cordoue. Pour la faire cesser, on essaya d'élire un nouveau souverain. Le parti d'Hamdaïn l'emporta, et le peuple proclama de nouveau celui qu'il venait de proscrire. Hamdaïn fut aussi reconnu dans plusieurs villes voisines, depuis Ronda jusqu'à Sidonia et Arcos.

Abdalà ben Gania avait tenté de rentrer dans Valence, et il se vengeait de la résistance de ses habitans en dévastant leurs campagnes. Ceux-ci avaient besoin d'un appui et d'un défenseur; ils jetèrent les yeux sur Abdelmélic Méruân ben

Abdelaziz, un des plus nobles scheiks du pays. Mais l'Arabe, qui n'avait pas moins de sagesse que de talent, refusa pendant long-temps les dangereux honneurs qu'on lui offrait; il ne céda qu'aux vives instances d'Abdala ben Ayadh, wali des frontières, et d'Aben Mardanis, neveu du premier et wali d'Albacète, lesquels lui représentèrent que, dans un moment de crise où sa conduite actuelle pouvait assurer la prospérité de l'avenir, il devait sacrifier au bien général sa propre tranquillité et sa répugnance. Le premier usage que fit Aben Abdelaziz du pouvoir qui lui était confié, eut pour but de mettre un terme aux incursions que faisait l'ancien wali jusque sous les murs de Valence, et il alla l'assiéger dans sa retraite de Xativa.

Pendant que ce siége durait, plusieurs partis se disputaient par la voie des armes la souveraineté de Murcie. On y avait d'abord nommé Hamdaïn de Cordoue; bientôt après, le cadi de la ville Abu Giafar, appuyé par Abdala ben Fetâh, alcaïde de Cuënca, se fit nommer à la place d'Hamdaïn. Aben Fetâh, mécontent d'Abu Giafar, voulut détruire ce qu'il avait fait; il s'unit au parti d'Abderahman ben Tahir, scheik distingué de Tadmir, et ils soulevèrent le peuple en faveur de Seïd-Dola Aben Hud. Abu Giafar soutint son élection par une victoire complète

qu'il remporta sur eux, et Aben Fetâh fut jeté dans une prison. Abu Giafar, persuadé que sa puissance était désormais assurée, se rendit au siége de Xativa, en qualité d'allié ou d'auxiliaire d'Aben Abdélaziz de Valence; mais pendant son absence Aben Tahir causa de nouveaux troubles, et Aben Fetâh fut remis en liberté. Abu Giafar se hâta de retourner à Murcie, et pour la seconde fois il s'en rendit maître; mais Aben Fetâh s'était soustrait par la fuite à la vengeance de l'émir.

A Grenade on n'était pas plus tranquille. Les Almoravides, chassés de la ville, s'étaient retirés à l'Alcazaba, où ils se défendaient avec opiniâtreté. Le cadi Aben Simeck, auteur de la révolution, fut tué dans un assaut donné à la forteresse. Abul Hasan fut nommé à sa place. Celui-ci avait paru jusque là flotter entre les deux partis, évitant de se prononcer, attendant pour le faire que l'un ou l'autre fût resté vainqueur; mais, dans cette occasion, les séductions de la grandeur l'emportèrent sur sa prudente réserve, et terminèrent ses incertitudes en faveur de celui qui lui donnait le pouvoir.

Toutes ces disgrâces des Almoravides d'Espagne accablaient le malheureux Aly ben Jusef d'une douleur d'autant plus vive, que ses affaires n'allaient guère mieux en Afrique. Il avait espéré

que les talens et la fortune de son fils Taxfin soutiendraient son empire près de tomber sous les coups redoublés des Almohades ; mais cette espérance fut cruellement déçue. Le prince fut vaincu plusieurs fois ; et des vastes contrées qui composèrent la riche succession de Jusef, il ne restait que quelques provinces autour de Maroc. Aly en conçut tant de chagrin et de dépit qu'il tomba malade ; et comme, au lieu des succès qui lui auraient rendu la santé avec la puissance, il ne trouvait dans les nouvelles qu'il recevait de toutes parts que de nouveaux sujets de tristesse, le mal croissant toujours eut bientôt consumé en lui tous les principes de vie ; il mourut à Maroc après un règne de quarante ans, dont la fin fut très-orageuse.

Ce prince avait été l'un des plus puissans souverains de cette époque. Chaque jour, disent les Arabes, on faisait pour lui la prière publique dans trois cent mille (1) mosquées. Aly se montrait digne de son élévation par ses grandes qualités. En effet il aimait la justice, il était doux, clément et humain, s'efforçant constamment de marcher sur les traces de son père ; et il ne tint pas à lui que son peuple ne vécût heureux dans les douceurs de la paix.

(1) On sent combien ce calcul doit être exagéré.

L'ascendant des circonstances fut plus fort que lui, et détruisit toujours l'effet des mesures que lui suggérait la prudence. S'il eût suivi le conseil de ses alimes, lorsque le méhédi apparut, il aurait régné sans opposition et sans troubles. Comment prévoir que les destinées de l'empire tenaient à l'existence d'un obscur alfaqui? La fatale sécurité d'Othman, son ministre, sécurité qu'il partagea pour le malheur de ses peuples, avait sauvé l'audacieux novateur. Quand on s'aperçut de la grandeur du mal, il avait jeté de profondes racines qu'on ne put arracher. Le conseil des alimes avait paru dicté par une timide prévoyance, il y aurait eu à le suivre de la faiblesse; car, comme le dit Othman, que pouvait craindre d'un fanatique sans crédit et sans force un monarque puissant et respecté? Et cette considération l'emporta, peut-être parce que la vanité du prince se trouva intérieurement flattée par les motifs qui déterminaient le ministre (1).

Taxfin, possesseur du trône, s'occupa des moyens de le défendre. Il fit un appel au dévouement de tous ceux qui lui restaient fidèles,

---

(1) Ishâc ben Othman, quoique très-jeune encore, succéda à son père dans la charge d'hagib; et il la remplit jusqu'à sa mort avec tant de droiture, que sa longue administration n'excita pas une plainte.

et il eut en peu de temps une armée nombreuse. Ces précautions étaient nécessaires. Abdelmumen descendait des montagnes de Goméra avec toutes ses bandes bérébères, semblable à un torrent qui, tombant dans la plaine, renverse et entraîne tout ce qui résiste à sa violence; il menaçait à la fois la ville de Fez et celle de Trémécen. Les premiers efforts de Taxfin furent couronnés par la victoire; Abdelmumen rentra dans les montagnes; mais, s'emparant des hauteurs, il brava sans la craindre toute la puissance de son ennemi. La tribu guerrière de Zanhaga, suivant le parti victorieux, était revenue sous les drapeaux de Taxfin. Celui-ci voulut profiter de ces faveurs de la fortune, et il en essuya un nouveau caprice; dans une seconde action son armée fut presque toute détruite. Le roi ne perdit point courage, il rallia les débris de ses troupes, fit prendre les armes à tous ceux qui pouvaient les porter, et se prépara encore à combattre. Ce fut là, dit l'historien Aben Izâ, le dernier effort que firent les Almoravides.

Les deux armées se rencontrèrent dans les environs de Trémécen. Celle d'Abdelmumen était moins nombreuse; l'habile Almohade y suppléa par les ressources de sa tactique. Il forma de ses troupes un bataillon carré. Sur les quatre faces et au premier rang, il plaça ses

plus vaillans soldats, armés de très-longues lances, qu'ils appuyaient avec leurs pieds contre terre par l'extrémité de la hampe, et qu'ils soutenaient de leurs mains dans une direction oblique. Derrière ces lanciers était un rang de soldats armés d'épées, et de larges boucliers pour arrêter les flèches de l'ennemi; venaient ensuite sur un double rang les arbalétriers et les frondeurs. Le milieu du carré était occupé par la cavalerie. Sur chacune des quatre faces, Abdelmumen avait ménagé des issues pour que ses cavaliers pussent charger sans causer du désordre dans l'infanterie. Taxfin ne put jamais rompre cet ordre de bataille; il fit plusieurs fois donner sa cavalerie, et toujours sans succès. Ceux qui marchaient les premiers, blessés par les longues lances, ne pouvaient avancer, et quand les autres se retournaient pour exécuter une charge nouvelle, les Almohades ouvraient leurs rangs, et leurs cavaliers fondaient sur les Almoravides. Puis, se divisant à droite et à gauche, ils allaient rentrer par les côtés au milieu du carré dont le front s'était reformé durant cette charge. Le combat se prolongea jusqu'aux approches de la nuit. Les Almoravides avaient perdu leurs meilleurs cavaliers, tous les autres étaient blessés et hors d'état de combattre. Taxfin ordonna la retraite, et il s'alla enfermer dans

Trémécen. Abdelmumen l'y suivit; mais, après quelques assauts inutiles, il se dirigea sur Oran, dont la conquête lui sembla plus facile et surtout plus importante, parce que le roi, regardant cette place comme son dernier asile en Afrique, y avait renfermé ses trésors, et qu'il y avait même disposé tous ses préparatifs de départ pour l'Espagne en cas de malheur.

Taxfin en effet craignait de ne pouvoir conserver l'empire de Maroc, et il avait envoyé depuis peu des ordres pressans à Muhamad ben Maymûn, alcaïde d'Almérie (1), d'apprêter dix vaisseaux et de les envoyer à Oran, où ils demeureraient stationnaires et toujours prêts pour le recevoir, s'il éprouvait de plus grands désastres. Taxfin attachait donc à la conservation d'Oran la plus grande importance. Il prit dans Trémécen une troupe choisie, il traversa avec elle le camp des Almohades, et il pénétra dans la place, qui était au moment de se rendre. Au bout de quelque temps, ce prince, voyant que le siége traînait en longueur sans lasser la constance des Almohades, et que tôt ou tard la ville devait finir par tomber en leurs mains, n'ayant plus d'espérance de se soutenir à Maroc ni plus de moyens de lever de nouvelles armées, cédant

(1) Cette ville fut une des dernières qui secouèrent le joug des Almohades.

au découragement qui s'empara de lui, ou plutôt poussé en aveugle par sa cruelle destinée, ce prince sortit de la ville pendant la nuit avec le dessein de gagner le château du port où ses vaisseaux l'attendaient, pour de là passer en Espagne. Il monta sur sa superbe jument Rahihana (1); mais, comme son esprit était troublé par la crainte d'être pris par les ennemis, ou par quelque écart malheureux de la jument qu'effrayait le bruit des vagues qui se brisaient contre les écueils du rivage, il se précipita du haut d'un rocher escarpé, et le lendemain on trouva son corps tout sanglant et sans vie au bord de la mer. On le porta de suite à Abdelmumen, qui envoya sa tête à Tinmâl. Les Almoravides consternés cessèrent de défendre les remparts d'Oran, et Abdelmumen y fit, peu de jours après, son entrée triomphante.

An de J. C. 1145. De l'hégire, 540. Muharram.

La guerre durait toujours en Andalousie, et le siége de Xativa se poursuivait encore. Abu Giafar, vainqueur à Murcie de la faction qui lui était opposée, vint de nouveau au secours d'Aben Abdélaziz, et d'autre part le wali des

(1) Les historiens arabes ont conservé le nom et même la généalogie de cet animal. Il n'avait pas de pareil, ajoutent-ils, parmi les plus beaux chevaux de l'Afrique et de l'Arabie. Rahihana fut trouvée morte auprès de son maître.

frontières, Aben Ayadh, lui amena un fort détachement de cavalerie. Abdalà ben Gania sentit qu'il ne pourrait long-temps résister à tant d'ennemis, et il offrit de rendre la place à des conditions qu'il obtint. Il se retira avec sa troupe du côté d'Almérie, décidé à s'en aller à Majorque auprès de son père, si les affaires ne prenaient pas une autre face. Aben Abdélaziz récompensa Safer. généreusement ses alliés; et, après avoir pourvu au gouvernement de Xativa et à celui d'Alicante, qui dans le même temps avait expulsé les Almoravides, il retourna à Valence, où il entra monté sur un superbe dromadaire et couvert d'armes étincelantes. Tous les scheiks, tous ses officiers, richement vêtus, lui formaient une brillante escorte, et le peuple de Valence fit éclater les transports de la plus vive joie en revoyant son émir victorieux.

Abu Giafar avait contribué à la reddition de Xativa; il voulut contribuer de même à réduire les Almoravides de Grenade. Il invita l'émir de Cordoue Hamdaïn, et quelques autres walis à concourir avec lui à cette entreprise. Ceux-ci envoyèrent des troupes, Abu Giafar y joignit les siennes, et une armée de douze mille chevaux marcha au secours des habitans de Grenade. Les Almoravides ne leur laissèrent point le temps d'entrer dans la ville; ils pensèrent avec raison

qu'avec ce renfort les Grenadins s'empareraient de la forteresse : il fallait donc les empêcher de le recevoir. Ils sortirent au point du jour de l'Alcazaba, rencontrèrent à peu de distance ces auxiliaires, les attaquèrent résolument, les défirent, et entrèrent vainqueurs dans l'Alcāzaba. Abu Giafar mourut sur le champ de bataille, victime de son dévouement pour ses alliés.

Rebie I. Dès que la nouvelle de sa mort arriva à Murcie, apportée par les fuyards de son armée, le peuple se ressouvint d'Abderahman ben Tahir, et le nomma son émir. Celui-ci, fidèle à son amitié envers Seïd-Dola Aben Hud, ne voulut accepter que le titre de naïb, ou lieutenant de l'émir, et il écrivit à Seïf-Dola pour qu'il vînt prendre possession de Murcie. Quelques mécontens quittèrent la ville à cette occasion, et se rendirent auprès de l'émir de Cordoue, qui leur donna des troupes pour soutenir leur prétentions; Aben Tahir engagea de son côté le wali des frontières à se joindre à lui. Aben Ayadh, qui était aussi partisan d'Aben Hud, se mit aussitôt en route; mais en passant à Orihuéla, les habitans lui déférèrent la souveraineté de leur ville. Entraînés par cet exemple, ceux de Murcie allèrent en foule à sa rencontre dès qu'ils
Giumada I. eurent appris qu'il arrivait, et ils le proclamèrent émir à la place de Seïd-dola qu'Aben Tahir vou-

lait leur donner. Celui-ci se retira dans ses terres, et il dut à ses vertus qu'on n'attentât point à sa vie.

Aben Tahir ne devait pas fournir seul une preuve de l'inconstance du peuple. Ce même Abdélaziz, que les Valenciens avaient demandé pour maître, qui pendant long-temps s'était refusé à leurs vœux parce qu'il craignait leur humeur légère et capricieuse, qui n'avait cédé qu'à une sorte de violence, qu'à son retour de Xativa les acclamations générales avaient accueilli, se vit en un instant oublié, abandonné et proscrit. L'enthousiasme, qui d'Orihuéla s'était étendu à Murcie, venait de saisir les Valenciens; ils avaient envoyé des députés à Aben Ayadh. Abdélaziz voulut essayer de ramener les esprits, et, s'il n'y pouvait réussir par la douceur, d'employer la force pour maintenir le peuple dans le devoir; mais le désir du changement avait gagné tous les cœurs, et, quand on sut qu'il faisait des préparatifs de défense, de toutes parts on courut aux armes. Aben Abdélaziz fut obligé, pour sauver sa vie, de quitter le palais durant la nuit. Ses amis le tinrent quelque temps caché, et, quand l'effervescence des esprits fut un peu calmée, ils le firent sortir de Valence à la faveur des ténèbres avec un guide qu'ils lui donnèrent. Ce guide par malheur connaissait peu les chemins qu'il devait parcourir;

il égara le malheureux émir dans les environs d'Almérie, et le fit tomber au pouvoir de l'alcaïde ben Maimûn, qui le chargea de chaînes comme un rebelle, et l'envoya sous escorte à Abdalà ben Gania. Celui-ci le traîna long-temps à sa suite dans ses courses continuelles entre Valence, Almérie et Xativa, et il finit par l'emmener à Majorque lorsqu'il s'y retira. Aben Ayadh ne tarda pas à se rendre à Valence, et, pour y assurer sa domination, il fit arrêter les partisans de l'émir fugitif.

Cependant Seïd-dola s'était emparé de Jaën, et il aspirait à la souveraineté de Grenade; il parvint à s'y faire un parti. Quand il crut ce parti assez fort, il se présenta devant la ville, et le peuple l'accueillit; mais, dès le jour même de son arrivée, une tentative d'empoisonnement faite contre sa personne lui prouva qu'il avait des ennemis dangereux; et comme les troupes qu'il avait amenées de Jaën campaient au dehors, il fit dresser ses tentes au milieu d'elles. Les Almoravides de la forteresse faisaient de fréquentes sorties. Dans une d'elles, le fils de Seïf-dola, grièvement blessé, fut fait prisonnier, et il mourut dans la nuit de ses blessures; les Almoravides embaumèrent son corps et l'envoyèrent à son père. Celui-ci, dégoûté de son entreprise, autant par ce funeste accident que

parce qu'il voyait les Grenadins fatigués d'une guerre qui ravageait l'intérieur de leur ville, reprit avec ses troupes le chemin de Jaën. Immédiatement après son départ, les Grenadins conclurent avec les Almoravides une trève dont les uns et les autres avaient le plus grand besoin. La plupart de ces derniers en profitèrent pour se rendre au port d'Almugnécar, dans l'intention de passer en Afrique.

Il paraît qu'en cédant aux vœux des Murciens et des Valenciens, Aben Ayadh n'avait voulu qu'empêcher leur choix de tomber sur un autre, ce qui aurait rendu impossible l'exécution de ses desseins secrets; il n'avait, disait-il, accepté le pouvoir que pour le rendre à Seïf-dola; et Régeb. aussitôt qu'il put le faire sans risque, il l'appela à Murcie, où il le fit reconnaître; de là il le conduisit à Valence. Il conserva, il est vrai, toute l'administration des affaires, mais il n'agissait qu'au nom de Seïf-dola. Celui-ci jouit peu de temps de sa fortune. Aben Fetâh avait emporté de Murcie, lorsqu'il s'échappa de sa prison, le désir ardent de punir les habitans de leur légèreté; mais, ne se sentant pas capable d'y réussir sans des secours étrangers et ne se fiant pas à des Musulmans, il sollicita l'alliance des chrétiens. Alphonse lui donna quelques troupes, avec lesquelles il marcha sur Xativa,

où il avait des intelligences, pillant et dévastant tous les lieux de son passage. Seïf-dola rassembla les cavaliers de Murcie, d'Alicante et de Lorca, et il manda à son naïb de Valence de partir sur-le-champ avec les siens pour le venir joindre. Aben-Fetâh, qui en eut avis, fit faire à ses troupes une marche rapide pour tâcher de prévenir cette jonction, et il n'y put parvenir. Il n'en combattit pas moins avec courage, et dans l'espérance de la victoire; les chrétiens secondèrent si bien ses efforts, qu'elle commençait à se déclarer pour lui, quand la mort de Seïf-dola, percé d'un coup de lance au plus fort de la mêlée, acheva de la déterminer. Le naïb de Valence, Abdalà ben Sad, eut le sort de l'émir, et toute
20 xeban. la valeur d'Aben Ayadh ne put sauver l'armée d'une déroute totale. Aben Fetâh ne demeura point dans l'inaction, et, suivant de près les vaincus, il arriva presque aussitôt qu'eux devant Murcie. Muhamad ben Sad, oncle du naïb de Valence, vint lui offrir le combat; mais il ne fut pas plus heureux que l'émir. Après avoir vu périr presque tous les siens, il ne put qu'avec
Dylhagia. peine échapper lui-même à la mort. Il se réfugia dans Alicante. Murcie se rendit au vainqueur, qui, n'ayant pu empêcher les chrétiens ses auxiliaires d'y entrer avec lui, indisposa les habitans, et rendit plus vifs leurs regrets.

Du côté de l'Algarbe, Aben Cosaï avait étendu ses conquêtes autour de Mertola, où il résidait; et son autorité était reconnue depuis les rivages de l'Océan jusqu'aux environs de Séville. On dirait qu'un mauvais génie, dominant à cette époque sur l'Espagne, lui préparait de nouveaux désastres en lui donnant d'autres maîtres. Tandis que tous les walis, révoltés contre les Almoravides, travaillaient à conquérir sous le nom d'émirs leur indépendance absolue, Aben Cosaï cherchait à perdre la sienne, et à ne conserver ses domaines qu'à l'ombre d'une grande puissance qui le protégeât. Dès qu'il eut connaissance de la mort de Taxfin et de la prise d'Oran, il écrivit à Abdelmumen, se vanta d'avoir le premier secoué le joug des Almoravides, protesta de son adhésion aux opinions du méhédi, et offrit de se mettre sous son obéissance. Abdelmumen, à qui cette proposition inattendue montrait une brillante perspective de conquêtes nouvelles, accepta l'offre d'Aben Cosaï et le nomma son wali dans l'Algarbe. De son côté, Aben Gania, qui voyait s'écrouler l'empire d'Afrique, et qui prévoyait que sa chute causerait la ruine des Almoravides d'Espagne; qui n'avait fait jusque là que des efforts inutiles, pour maintenir les peuples dans l'union et l'obéissance; qui voulait peut-être du

milieu de tous ces débris qui l'entouraient faire sortir une souveraineté pour lui-même; désespérant de triompher par les armes de ses trop nombreux ennemis, tenta de désunir ceux qu'il ne pouvait vaincre, et de semer entre eux la discorde pour s'en délivrer par leurs propres mains. Il pratiqua des intelligences avec Muhamad Ben Sidray et Omar ben Almondhar, les deux principaux appuis d'Aben Cosaï. Il leur fit aisément entendre que leur chef ne recherchait l'alliance des Almohades, que pour assurer par leur secours son despotisme; qu'en remplaçant par eux les Almoravides, il ne tendait qu'à rappeler sur l'Espagne les maux que ces derniers lui avaient faits par leur invasion; que les Andalous, qui s'étaient adressés à Jusef ben Taxfin, y avaient été forcés par la difficulté de résister seuls au roi de Léon; qu'Aben Cosaï n'avait point ce prétexte, qu'il n'était donc poussé que par son ambition particulière. Ces insinuations firent naître des soupçons violens sur la conduite et les intentions d'Aben Cosaï; les soupçons produisirent le mécontentement, et le mécontentement une rupture déclarée. Aben Cosaï fut attaqué et battu. Les secours qu'il avait obtenus du roi de Portugal furent insuffisans pour le faire triompher, et cette alliance avec les chrétiens l'avait perdu dans l'esprit des musulmans fana-

tiques. Assiégé dans Mertola, il fut bientôt contraint par le peuple à se démettre du pouvoir; Muhamad Sidray, nommé à sa place, le fit mettre en prison; et il ne dut la liberté qu'à une victoire que remporta sur les rebelles son général Aben Samaïl, qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrâce. Lorsqu'Aben Gania fut assuré que par l'effet de ses manœuvres il avait mis Aben Cosaï hors d'état de lui nuire, il tourna ses vues du côté de Cordoue. Ce ne fut toutefois que dans l'année suivante qu'il put commencer d'agir, soutenu par l'empereur Alphonse, avec lequel il s'était secrètement allié.

Les wazirs de Maroc venaient de placer sur le trône un des fils de Taxfin, celui que ce prince lui-même avait désigné pour son successeur, Ibrahim Abu Ishâc; et, comme si ce trône eût été brillant de gloire, entouré de grandeurs et soutenu par l'amour des peuples, un de ses oncles essaya de le lui arracher : tant il est vrai que les ambitieux chérissent jusqu'à l'ombre du pouvoir! Abdelmumen cependant n'avait point déposé les armes. Maître de toutes les forteresses voisines d'Oran, il attaqua Trémécen et massacra sans pitié tous les habitans, en expiation de leur longue résistance. Le nombre des morts, dit l'historien Ysâ, s'éleva à environ cent mille de tout âge et de tout sexe. La ville fut livrée

au pillage pendant plusieurs jours. Abdelmumen demeura sept mois à Trémécen; et, tandis que, pour assouvir ses vengeances, il repaissait ses yeux du triste spectacle de la destruction, ses généraux allèrent mettre le siége devant Fez, et ils emportèrent Méquinez en passant. Fez se défendit avec vigueur; son gouverneur paraissait disposé à s'ensevelir sous ses ruines. Abdelmumen eut recours à un expédient qui le servit mieux que toutes les machines de guerre que ses généraux avaient employées.

Il fit construire une forte digue en travers de la rivière dont les eaux coulent dans la ville, et dans un lieu où son lit est extrêmement resserré, au bas d'une vallée profonde. Par ce moyen il fit monter les eaux à une très-grande hauteur, et il en rassembla une quantité considérable. Quand elles commençaient à se répandre par dessus la digue, il leur ôta tout d'un coup cet obstacle, et les eaux, jusque là captives, s'échappant avec furie, allèrent frapper les remparts avec tant de violence, qu'ils s'écroulèrent et laissèrent à leur place une large brèche. Le wali, qui était frère de Taxfin, avait choisi cette nuit pour épouser une jeune fille dont il était fort épris. Son wazir, chargé de la défense de la place, fut réveillé au point du jour par l'épouvantable fracas des remparts et des édifices voi-

sins, renversés par les eaux. Il courut à la brèche avec tout ce qu'il put rassembler de soldats, et il parvint à repousser les assiégeans ; mais peu de jours après, ce même wazir, ayant eu à se plaindre (1) du wali, se laissa emporter par le ressentiment ; et s'étant mis d'accord avec Abdelmumen, les Almohades entrèrent dans la ville par la brèche. Ce wazir était natif de Jaën, et l'hagib d'Abdelmumen, qui était aussi Andalous et qui possédait toute la confiance de son maître, le traita avec beaucoup de distinction et prit soin de sa fortune.

Salè, Agmat, toutes les villes de l'empire avaient reçu la loi des Almohades, et le pouvoir d'Ibrahim ne s'étendait pas au-delà de l'enceinte de Maroc. Abdelmumen méditait cette importante conquête ; en même temps il voulait faire celle de l'Andalousie. Il avait fait préparer à Tanger des vaisseaux de transport ; et sur la fin de l'année, il y fit embarquer dix mille chevaux et vingt mille fantassins, dont il donna le commandement général à Abu Amram ben Saïd. Ces troupes abordèrent sur la côte d'Algéciras,

An de J. C. 1145. De l'hégire, 540.

(1) On dit qu'il était amoureux de la jeune épouse du wali ; que ce mariage, en excitant sa jalousie, le remplit du désir de se venger, et que le ressentiment finit par l'emporter sur le devoir.

et aussitôt elles assiégèrent la ville, qui ne fit pas une longue résistance. Aben Cosaï était venu avec les siens se joindre à l'armée des Almohades; les soldats de la garnison ne comptant pas sur les secours du dehors, sortirent de la place en désespérés et se frayèrent un passage à travers les assiégeans; ceux qui ne périrent pas dans cette périlleuse entreprise se sauvèrent à Séville. L'armée almohade se présenta ensuite devant Gibraltar; les Almoravides l'avaient évacué à l'approche des ennemis, et les habitans se hâtèrent de capituler. La ville de Xérèz n'attendit pas pour se rendre l'arrivée des Almohades. L'alcaïde, accompagné de cent principaux habitans, alla au devant d'Abu Amram, promit obéissance et fidélité au nom de la ville, et déclara la mettre sous la protection d'Abdelmumen. Celui-ci, informé par son général de cette démarche, en fit témoigner sa vive satisfaction à l'alcaïde, et il lui accorda pour la ville et les habitans plusieurs priviléges qu'ils ont conservés tant que sa dynastie a régné sur l'Espagne.

An de J. C. 1146. De l'hegire, 541. Muharram.

Abdelmumen était alors devant Maroc avec son armée. Comptant que le siége serait long, il avait placé son camp sur des hauteurs au couchant de la ville, et il l'avait entouré de retranchemens. Il fit construire dans l'intérieur de solides baraques et une vaste mosquée, annon-

çant ainsi l'intention de ne quitter ce lieu que pour entrer dans Maroc. Quand tous ces travaux eurent été terminés, et qu'il eut donné à ses troupes quelques jours de repos, il ordonna un assaut simulé dans l'espérance d'attirer ensuite les assiégés hors des murs par une retraite également simulée, et de les faire tomber ainsi dans des embuscades qu'il avait préparées. Ce stratagème lui réussit : un grand nombre d'Almoravides périrent, et ceux qui survécurent n'osèrent plus tenter de faire des sorties; mais s'ils ne furent plus exposés aux coups de leurs ennemis, ils ne purent se défendre d'un autre fléau plus terrible encore, la disette, et bientôt après une horrible famine, qui enleva les trois quarts des habitans. Les vivans, dit Aben Ysâ, différaient peu des morts, et pour prolonger leur misérable existence, ils étaient contraints à dévorer des cadavres humains. Cette ville, jadis si populeuse, n'était plus qu'un vaste désert tout couvert de morts; un affreux silence régnait dans les rues et sur les places publiques. Quelques Muzarabes, qui servaient dans la cavalerie, ne pouvant plus supporter cet état pire que la mort, se concertèrent, ajoute le même auteur, avec Abdelmumen pour lui livrer la porte d'Agmat, à l'instant où il livrerait un assaut général, ce qui fut exécuté. Les Almoravides n'eurent à surmon-

ter qu'une très-faible défense, excepté à l'entrée de l'Alcazar, où s'étaient réunis les derniers défenseurs de leur roi.

Le malheureux Ibrahim et tous les scheiks qui lui étaient restés fidèles furent traînés devant l'implacable Abdelmumen, et son humeur sanguinaire et cruelle parut s'adoucir un moment quand il vit la jeunesse d'Ibrahim ; il montra l'intention de l'épargner. «Veux-tu, lui dit alors un » de ses wazirs, élever un lionceau qui un jour » peut-être nous dévorerait tous ?» Ibrahim, que ces paroles condamnaient à la mort, se prosterna devant son vainqueur, et, les yeux pleins de larmes, il lui demanda la vie. « Misérable que » tu es, s'écria dans ce moment un scheik, son » parent, dois-tu ajouter la honte et l'opprobre à » tous tes malheurs ? Crois-tu donc t'adresser à » un père tendre et compatissant ? Ne vois-tu pas » que c'est une bête féroce qui se nourrit de sang » et de larmes ?» Abdelmumen, irrité par cette insultante apostrophe, ordonna le supplice du roi et de ses scheiks, et fit faire main basse sur tous les habitans sans distinction, de sorte que la ville resta presque en entier dépeuplée. Ceux qui ne furent point immolés par l'aveugle fureur des soldats furent réduits à la condition d'esclave ; les femmes et les enfans ne furent pas exemptés de cette loi cruelle, et on les vendit

sur la place publique. Il n'y eut qu'une seule exception en faveur d'une fille du roi Taxfin ; encore ne la dut-elle qu'à l'avantage d'avoir épousé un homme qui servait depuis long-temps la cause des Almohades. Quand le massacre eut cessé au bout de trois jours, la ville demeura fermée durant trois autres jours; ensuite elle fut purifiée suivant le rite du méhédi. Ses mosquées furent renversées, et d'autres mosquées sortirent de leurs ruines; de nouveaux édifices s'élevèrent, et les tribus du désert furent appelées pour remplacer les habitans qui n'étaient plus.

Cependant Aben Fetâh se soutenait encore dans ses états, malgré le peu d'affection des Murciens; mais il avait un ennemi implacable qui ne respirait que sa ruine : c'était Aben Ayadh. Celui-ci était parvenu à composer une armée; elle avait peu de soldats, mais tous partageaient l'ardeur de vengeance qu'il ressentait lui-même. Arrivé sous les remparts de Murcie, il voulut l'emporter par escalade : on appliqua les échelles, et l'assaut commença; dans le même instant le peuple se souleva dans la ville contre les auxiliaires chrétiens. Cette attaque imprévue produisit la confusion et le désordre. Aben Fetâh, ne pouvant résister à la fois à l'ennemi du dehors et à celui du dedans, crut prudent de prendre la fuite; mais, comme il sortait

par la porte d'Afrique, suivi d'un petit nombre de cavaliers, une pierre, lancée du haut des remparts, atteignit et blessa son cheval à la tête. L'animal, excité par la douleur, se cabra, et rebelle à la voix de son maître, il se précipita avec lui dans la rivière. Ceux qui l'accompagnaient, tout occupés d'eux-mêmes, ne songèrent pas à le tirer de danger; alors un soldat ennemi descendit au bord de l'eau, acheva de le tuer, et lui
régeb. coupa la tête, qu'il porta à son général. Aben Ayadh fut de nouveau proclamé émir de Murcie et de toute l'Espagne orientale.

Malgré l'exemple d'Aben Fetâh, victime de son alliance avec les chrétiens, Aben Gania reçut des secours de l'empereur Alphonse. Au moment où les Almohades, partis de Xérez et toujours guidés par Aben Cosaï, s'emparaient de Séville
Xaban. et de Malaga, les troupes d'Alphonse prenaient Andujar et Baëza, et Aben Gania pressait vivement le siége de Cordoue. Les partisans d'Hamdaïn, effrayés, n'osèrent contrarier le vœu des habitans, qui demandaient à capituler, et les conditions ayant été convenues, Aben Gania fut reçu dans la ville. Là vue de ses auxiliaires fit dans Cordoue le même effet qu'avait produit dans Murcie l'entrée des alliés d'Aben Fetâh; ce qui causa surtout parmi les Cordouans une vive indignation, ce fut de voir les chrétiens attacher

leurs chevaux jusque dans la grande mosquée, et souiller à dessein les objets les plus vénérés de leur culte. Une des causes peut-être qui contribuaient le plus à entretenir entre les deux nations cette haine profonde, qu'elles ne pouvaient éteindre que dans les flots de leur sang, c'était ce mépris affecté, cette profanation volontaire des choses que la religion leur faisait respectivement regarder comme sacrées. Quand les chrétiens entraient dans un lieu habité par les Maures, leur zèle impolitique commençait par détruire les mosquées, et dégrader, par le plus vil usage, tout ce que les Musulmans révéraient; comme s'il suffisait de renverser les autels du peuple vaincu pour lui prouver que sa croyance est mauvaise! Taric et Muza n'auraient pas conquis l'Espagne en deux ans, s'ils avaient brûlé les temples des Goths; et les Espagnols modernes assurent que le pillage seul de l'église de Cordoue arma les vainqueurs de Bailen. Les historiens arabes prétendent qu'Alphonse voulait retenir la souveraineté de Cordoue, et qu'Aben Gania obtint qu'il se contentât de Baëza.

Quelques partis de mécontens, restes des troupes d'Aben Fetâh, parcouraient encore en armes les lieux éloignés de Valence; et, réunis aux chrétiens des frontières, ils commettaient de grands dégâts. Aben Ayadh se mit à leur poursuite; mais,

en traversant de nuit un étroit défilé dans les environs d'Uclès, une flèche tirée d'en haut le blessa si grièvement qu'il mourut le lendemain. Ses soldats vengèrent sa mort sur les ennemis, et ils rentrèrent vainqueurs à Valence; mais les douceurs même du triomphe ne purent les consoler de la perte de leur général. Muhamad ben Sad fut élu pour lui succéder, ainsi qu'Aben Ayadh l'avait recommandé avant de sortir de Murcie. Muhamad établit à Valence le siége de ses états, et il plaça pour Naïb à Murcie Aben Hemseck, époux de sa fille. Ce prince fut le seul qui sut conserver son indépendance au milieu des chrétiens et des Almohades; après lui, ses enfans devinrent les vassaux des successeurs d'Abdelmumen.

An de J. C. 1147. De l'hégire, 542. Rebie I.

L'empereur Alphonse, excité à de nouvelles entreprises par ses succès de l'année antérieure, attaqua et prit Calatrava, dont la possession importante lui assurait le passage de l'Andalousie. De là, méditant la conquête d'Almérie, il traversa les montagnes avec une armée qui se grossit dans sa marche des dernières bandes d'Aben Fetâh, de celles d'Aben Gania, et des anciens partisans de Seïf-Dola. Plusieurs seigneurs français suivaient aussi ses drapeaux. Pendant qu'il s'approchait par terre d'Almérie, une flotte nombreuse, conduite par Raymond Béranger, comte de Barcelone, s'avançait pour combiner

ses efforts avec l'armée de siége, et battre la place du côté de la mer. Tant de préparatifs ne furent point inutiles : les Musulmans, manquant de provisions, furent contraints de capituler après trois mois d'un blocus qui leur avait coûté leurs meilleurs soldats. Les Almohades étaient trop éloignés pour secourir Almérie; ils s'occupaient d'ailleurs d'une part à réduire les places de l'Andalousie jusqu'à Séville, et de l'autre à résister dans l'Algarbe aux tentatives du roi de Portugal, qui n'avait pas été le dernier à profiter de l'embarras des Musulmans pour étendre ses limites. Plusieurs villes, voisines de Lisbonne, étaient déjà tombées en son pouvoir, et la conquête de Lisbonne elle-même, conquête qui le rendait maître de la navigation du Tage, et lui ouvrait un chemin au reste de l'Algarbe, était depuis quelque temps l'objet de ses désirs. Il en faisait le siége avec plus de constance et de bravoure que de succès, lorsqu'une flotte qui faisait voile pour la Palestine vint à jeter l'ancre à l'embouchure du Tage. Le roi crut que le ciel lui amenait ce secours; il visita les chefs des croisés, leur dit qu'ils trouveraient à Lisbonne des Mahométans à combattre et des richesses à acquérir, et il les engagea par ce double motif à s'unir avec lui pour cette conquête. Les croisés y ayant consenti, le siége fu

poussé avec plus d'ardeur, et la place fut forcée à se rendre après un siége de plusieurs mois, huit jours après la chute d'Almérie.

Pendant que cela se passait en Espagne, Abdelmumen consolidait sa puissance en Afrique. Il apaisa une révolte à Salé, força à l'obéissance diverses tribus de Zanhaga, subjugua celles de Dukéla, anéantit celles qui refusèrent de se soumettre et rentra dans Maroc en triomphe. Ensuite il travailla à l'embellissement de cette ville, construisit des palais, des édifices publics, des bains, des mosquées et de vastes jardins où il conduisit les eaux d'Agmat par de longs aquéducs. Ces travaux terminés ou du moins ordonnés, il marcha contre Sigilmesse, qui se rendit pour éviter sa ruine; de là il revint promptement vers Ceuta, dont les habitans s'étaient révoltés, et il démolit ses remparts; puis il tourna ses armes contre la ville de Méliana, qu'il prit, et il dispersa plusieurs tribus de Bérébères. De retour à Maroc, il fit passer des troupes en Espagne, ce qui mit les Almohades en état d'entreprendre le siége de Cordoue; Séville les avait déjà reçus dans ses murs.

Aben Gania opposa d'abord une vive résistance; craignant néanmoins de ne pouvoir défendre avec succès une ville dont les habitans le regardaient presque avec des yeux ennemis,

parce qu'il était l'allié d'Alphonse, et voulant s'assurer une autre retraite, il laissa le commandement à son wali Yahie; et, à la faveur d'une sortie qu'il fit exécuter par la garnison, il parvint à s'éloigner avec un petit nombre de cavaliers, et se retira à Grenade, dont les Almoravides occupaient toujours la forteresse. Aussitôt après son départ, Cordoue capitula. Yahie n'obtint qu'un sauf-conduit pour les troupes; il en conduisit une partie à Grenade, l'autre partie se réfugia à Carmone. Aben Gania, qui sentait que les affaires ne pouvaient se rétablir que par des victoires capables de relever le courage des Almoravides, appela autour de lui tous les restes épars de leurs troupes; il demanda du secours aux chrétiens, dont il obtint quelques soldats; et, sachant que les Almohades étaient sur Jaën, il marcha à leur rencontre. Au moment du départ, il s'aperçut que son wali Yahie tenait des discours propres à décourager les soldats, en exaltant devant eux la force et l'adresse des Almohades. Alors, tirant son cimeterre, il fit voler sa tête d'un seul coup: « Voilà, dit-il, » ce que j'aurais dû faire le jour où je te confiai » la défense de Cordoue. » Il y eut dans les environs de Jaën quelques engagemens peu décisifs; mais, quand la division qui assiégeait Carmone eut soumis cette ville, les Almohades,

réunissant leurs forces, entrèrent dans la plaine de Grenade. Aben Gania leur livra bataille; dès le commencement de l'action il reçut plusieurs coups de lance qui le mirent hors de combat. Les Almoravides, privés de leur général, battirent en retraite et rentrèrent à Grenade, où
An de J. C. 1148. De l'hégire 543. 11 xaban. Aben Gania mourut de ses blessures. Les Almoravides versèrent sur son tombeau des larmes amères; ils le regardaient avec raison comme leur dernier appui, et avec lui s'éteignirent pour eux toutes les espérances.

L'année suivante, les Almohades continuèrent leurs conquêtes dans l'Andalousie, et l'empereur Alphonse craignit de voir ces farouches ennemis, vainqueurs des Almoravides, fonder dans ces riches contrées un nouvel empire, qui, s'appuyant sur les secours de l'Afrique, retrouverait, dans l'union des Arabes et des Maures, toute la puissance que les premiers avaient perdue depuis la chute de la dynastie d'Omeya. Il fit donc des préparatifs considérables, et il entra dans l'Andalousie avec une armée composée de l'élite des troupes. Pour ne pas effrayer les peuples par l'idée d'une invasion, il fit publier qu'il allait au secours de son allié Ben Gania de Grenade, quoiqu'il n'ignorât point sa mort; mais, quand les Musulmans virent qu'il s'arrêtait à Cordoue pour en faire le siége, au lieu de mar-

cher contre les Almohades, ils ne virent plus en lui que l'ennemi commun de tous les Musulmans; et cinq cents habitans de Cordoue et des villes voisines, se formant sur-le-champ en députation, se rendirent en toute hâte à Maroc pour obtenir la protection d'Abdelmumen. Ils lui peignirent les dangers qui menaçaient leur capitale, les dévastations commises par l'armée d'Alphonse, l'état d'impuissance où ils se trouvaient réduits pour leur propre défense par les longues guerres qu'ils avaient soutenues; ils lui parlèrent de l'intérêt pressant de l'islamisme. Le roi de Maroc accueillit favorablement ces députés, et il les renvoya avec l'assurance qu'ils recevraient de prompts secours. Il donna ordre en effet à son armée de marcher vers Ceuta, comme si elle devait passer en Espagne; mais il se contenta dans ce moment d'y envoyer quelques divisions. Avec le reste il suivit le rivage de la Méditerranée, et il tomba à l'improviste sur la ville de Bugia, dont il se rendit maître en deux jours. Il fit prisonnier le souverain de cette contrée, et il le garda à Maroc jusqu'à sa mort. Cependant ses troupes n'avaient pas eu à Cordoue tout le succès qu'il avait espéré; mais, bien que vaincues dans une bataille qu'elles livrèrent à l'empereur Alphonse, elles réussirent à pénétrer dans la ville, ce qui obligea ce der-

An de J. C. 1150. De l'hégire, 545

An de J. C. 1141. De l'hégire, 546.

nier à lever le siége et à rentrer dans ses états.

An de J. C. 1152. De l'hégire, 547. Il ne suffisait point au roi de Maroc d'avoir sauvé Cordoue; il voulait reprendre Almérie. Il envoya donc en Espagne de nouvelles troupes, auxquelles il donna pour général Cid abu Saïd, un de ses fils. Almérie fut investie par terre et par mer. On dit même que, pour couper aux assiégés toute communication avec ceux du dehors, Saïd fit élever au tour de la place un mur de circonvallation. L'empereur entreprit de porter du secours aux assiégés. Muhamad ben Sad, émir de Valence, ennemi comme lui des Almohades, accourut avec un corps nombreux de cavalerie; mais Saïd s'était si fortement retranché dans son camp, que tous les efforts des Castillans et des Valenciens ne le purent contraindre à abandonner le siége; il est vrai que de son côté il ne put pas empêcher la place de recevoir des secours, qui la mirent en état de soutenir un blocus de plusieurs années. Les troupes d'Alphonse, en s'en retournant, ruinèrent les environs de Guadix, d'Ubéda et de Baëza. Il avait occupé ces trois villes, lorsqu'Aben Gania s'était emparé de Cordoue. La difficulté de les conserver, quand la puissance de son allié s'affaiblit, l'avait décidé à les abandonner.

Les années suivantes offrirent peu d'événemens remarquables. L'empereur fit plusieurs incursions sur les frontières des Musulmans ; il parvint même à se rendre maître d'Andujar ; et d'autre part, Cid abu Saïd, poursuivant les Almoravides de ville en ville, les força tous à se réfugier dans Grenade. Il ne voulut pas leur laisser ce dernier asile, et il se disposa à les y attaquer. Aly, successeur d'Aben Gania, eut peur d'être forcé dans Grenade ; il se retira à Almugnécar, où il comptait s'embarquer pour les Baléares ; il y fut empoisonné. Ses troupes exécutèrent le projet qu'il avait formé ; l'Espagne ne leur offrait plus de retraite assurée : elles montèrent sur des vaisseaux qui les transportèrent heureusement à Majorque, où se trouvaient déjà le frère et le neveu d'Aben Gania. La capitulation de Grenade suivit le départ des Almoravides ; Seïd, après y avoir mis garnison, retourna au blocus d'Almérie. A peine se fut-il éloigné que la populace, excitée par les partisans secrets de Muhamad ben Sad, se souleva contre les Almohades, qui furent impitoyablement massacrés ; l'émir de Valence y fut proclamé, et cette ville fut ajoutée à ses états : ce ne pouvait pas être pour long-temps. On devait s'attendre à voir les Almohades accourir pour venger la mort de leurs frères.

An de J. C. 1156. De l'hégire, 551.

Abdelmumen envoya l'ordre exprès de s'emparer de Grenade à tout prix, et de faire sur les habitans un exemple terrible. La reddition d'Almérie, dont la garnison, épuisée par les longues fatigues, les privations et les maladies, venait enfin de capituler, rendait plus facile l'exécution de ces ordres, en laissant aux Almohades l'entière disposition de leurs forces. Abdelmumen fit même passer en Espagne une troisième armée, avec son fils Cid Jusef, dont il avait souvent éprouvé les talens et la valeur dans les guerres d'Afrique, et il le nomma son généralissime. Les Andalous de l'Algarbe, commandés par Sidray, leur wali, vinrent servir en qualité d'auxiliaires. Aben Saïd, pour détourner cet orage, eut recours à son allié, et l'empereur Alphonse conduisit lui-même l'armée qu'il leva pour le secourir. Plusieurs escarmouches meurtrières servirent de prélude à une action générale et sanglante. Chacun des deux partis s'attribua la victoire; mais les champs de Grenade restèrent couverts de morts. Alphonse ne voulut pas risquer une seconde bataille, il reprit avec les siens le chemin de la Castille. Alors Muhamad et son gendre Aben Hemsek, désespérant du succès et du salut de Grenade, firent leur retraite avec assez de précipitation pour que les Almohades, restés maîtres du terrain, pussent se dire vainqueurs.

An de J. C. 1157. De l'hégire, 552.

Alphonse mourut (1) avant d'arriver à Tolède.

Ce prince, écoutant plus l'affection paternelle que la politique, avait, de son vivant, partagé ses états entre ses deux enfans. Sanche eut la Castille, Ferdinand hérita de l'ancien royaume de Léon. Ce partage affaiblissait l'état, dans un moment où, plus que jamais, il avait besoin de concentrer ses forces. C'était une faute essentielle, dont les Mahométans surent tirer avan-

(1) Les historiens espagnols le font mourir des suites d'une dyssenterie, auprès d'un village appelé Fresnéda, voisin du port ou col de Muradal, à l'ombre d'un chêne, le 21 août 1157. Les Arabes au contraire prétendent que *le héros des chrétiens* périt à la journée de Grenade, avec les cavaliers qu'il avait menés au secours d'Aben Sad ; et par ce nom glorieux il est clair qu'ils entendent désigner l'empereur. En attribuant, comme ils le font, à Alphonse une grande victoire, suivie immédiatement de sa retraite et de la perte de Grenade, qu'il était venu secourir, les historiens espagnols rendent suspecte l'exactitude de leurs récits. On vivait dans un temps où les rois combattaient en personne; pourquoi ravir à ce prince, qui toute sa vie avait eu les armes à la main, l'honneur d'être mort de ses blessures ? N'est-il pas vraisemblable qu'Alphonse fut grièvement blessé dans l'affaire qui eut lieu aux environs de Grenade, et que cette blessure détermina sa retraite ? Les Arabes durent apprendre la mort *du héros des chrétiens* peu de jours après la bataille; est-il étonnant que leurs écrivains aient dit qu'il fut tué en combattant ?

tage ; et pendant que les deux frères, peu d'accord entre eux, employaient à régler de vains droits un temps précieux, et que les seigneurs, comptant gagner en crédit tout ce que leurs souverains perdraient en pouvoir, entretenaient secrètement leurs discordes, les Andalous d'un côté, les Almohades de l'autre, reprenaient toutes les places que l'empereur leur avait arrachées. Sanche III prit les armes : il avait l'audace de la jeunesse et un courage héréditaire ; il serait devenu peut-être le plus dangereux ennemi des

An de J. C. 1158. De l'hégire, 553.

Maures ; mais la mort l'enleva un an après son père. Sanche laissa la couronne à son fils Alphonse, qui n'avait que deux ou trois ans. Guttierez de Castro gouverna pendant quelque temps l'état, et l'ambitieuse maison de Lara lui disputa la régence. La mort de Guttierez n'éteignit pas ces dissensions. Le roi de Léon, oncle du jeune prince, voulut devenir son tuteur, et il entra dans la Castille avec une armée, pour faire accueillir ses prétentions. Les seigneurs de Lara cherchèrent à concilier leurs intérêts avec les droits du parent de leur souverain ; ils lui conférèrent le titre de régent, et ils administrèrent sous son nom. Cependant le roi d'Aragon (1) et

(1) Raymond Béranger, comte de Barcelone, avait épousé Pétronille, fille et héritière de Ramire II, roi d'Aragon. Ce dernier étant mort sans postérité en 1137,

celui de Portugal, qui restaient étrangers à ces querelles, ne perdaient point les occasions d'agrandir leurs domaines. Le dernier prit la ville de Béja; l'autre acheva d'enlever aux Arabes tout ce qui leur restait sur les bords de l'Ebre et du Sègre, et réunit pour toujours à sa couronne les cantons de Lérida et de Fraga, qui séparaient encore en partie la Catalogne et l'Aragon.

Abdelmumen était dans ce temps occupé de l'expédition qui lui soumit l'Afrique orientale depuis Trémécen jusqu'à Caïrvan et Tunis, et jusqu'au désert de Barcah. Il était parti de Salé avec une armée formidable, et comme il ne faisait que de petites journées, il resta en route six mois. Les Arabes font de sa marche une description qui peut donner une idée du caractère de ce prince guerrier, qui faisait consister la grandeur

---

Raymond lui succéda du chef de sa femme, et ses enfans après lui. C'est depuis cette époque que la Catalogne s'est trouvée réunie à l'Aragon.

Quant aux chevaliers du temple, qu'Alphonse le batailleur avait institués par son testament, ils durent se contenter de quelques terres que Raymond leur céda, à diverses époques, à titre de fief et sous la charge du service ordinaire. Ces chevaliers lui rendirent des services signalés durant le cours de ses guerres avec les Maures. En 1162 ils obtinrent la ville d'Uclès des rois de Léon et de Castille.

dans la puissance, et la pompe royale dans l'appareil de la force. L'armée partait tous les jours au lever du soleil. Trois coups frappés sur un énorme tambour donnaient le signal du départ. Ce tambour, d'un bois très-sonore, avait quinze coudées de profondeur; on le plaçait sur un lieu élevé, et le bruit qu'il faisait, quand le temps était calme, pouvait s'entendre à une demi-journée de distance. Chaque tribu marchait sous un étendard particulier; les bagages se transportaient sur des chameaux; et de nombreux pasteurs conduisaient les troupeaux nécessaires pour les besoins de l'armée. Elle était divisée en quatre corps, qui marchaient à une journée l'un de l'autre. On s'arrêtait à midi, et l'on se reposait le reste du jour. Le roi allait à cheval, entouré de tous ses généraux et de tous les scheiks des tribus. Ils étaient tous montés sur de superbes chevaux dont les harnais étaient tissus d'or et de soie; ils portaient dans leurs mains des lances, dont les manches étaient garnis d'ivoire et d'argent, et ornés de banderoles de diverses couleurs. Abul Aafas, l'un des fils du roi, marchait à ses côtés; derrière lui venaient les autres princes, suivis d'une bande innombrable de musiciens, dont les principaux instrumens étaient les clairons et les tymbales. La marche se fermait par tous les walis ou wazirs

qui étaient du voyage ; lorsqu'on arrivait au lieu du campement, les places étaient distribuées avec autant d'ordre que de promptitude, et chacun trouvait auprès de lui les provisions dont il avait besoin.

La ville de Tunis envoya des ambassadeurs au roi de Maroc, pour lui offrir de se soumettre, pourvu qu'il accordât sûreté pour les personnes et pour les biens ; Abdelmumen refusa ce dernier article. Alors les habitans fermèrent leurs portes. Le roi laissa, pour faire le siége, une partie de son armée, et il continua sa route. Tunis ne fit que retarder de quelques jours le malheur qu'elle avait voulu éviter ; obligée de se rendre, elle fut livrée au pillage. Toutes les places maritimes eurent le même sort. Abdelmumen retourna dans ses états d'occident, vainqueur des tribus de la Mauritanie, et il ramena ses soldats chargés de dépouilles. Il les licencia en arrivant à Oran ; il alla ensuite à Tanger, dans le dessein de passer en Espagne. Il avait donné l'ordre de fortifier Gibraltar et d'en faire un lieu inexpugnable. Cid Abu Saïd usa de tous les moyens pour remplir les volontés de son père, et l'architecte Alhag Yaïx fut l'entrepreneur des travaux. Abdelmumen parut, en y débarquant, très-satisfait des ouvrages et du plan qu'on avait suivi. Il séjourna à Gi-

An de J. C. 1160. De l'hégire, 555.

An de J. C. 1161. De l'hégire, 556.

braltar pendant deux mois ; il les employa à recevoir la visite des walis et des alcaïdes andalous, celle des principaux habitans des provinces, et celle des alimes et des alfaquis. Les poëtes et les savans vinrent aussi lui présenter leurs hommages, et lui prodiguer leur encens : quand est-ce qu'on n'a pas vu les savans et les poëtes se rallier autour des heureux et des puissans de la terre?

A mesure que les walis arrivaient, Abdelmumen prenait d'eux avec soin tous les renseignemens qu'ils pouvaient lui fournir sur l'état de l'Espagne, la situation des provinces, et les forces des princes chrétiens. Quand il eut appris que ces princes étaient divisés, qu'ils n'avaient point d'intérêt commun, et qu'ils n'agissaient que d'après leurs vues particulières, il ne désespéra point de les vaincre et de les assujétir. Il commença par envoyer le wali de Cordoue avec dix-huit mille chevaux du côté de Badajoz, que le roi de Portugal menaçait ; ces troupes eurent de brillans avantages, et les chrétiens se retirèrent avec de grandes pertes. Badajoz fut délivrée ; Béja, Beïra et d'autres places furent reprises. Laissant alors à ses généraux le plan de la campagne suivante, Abdelmumen retourna à Maroc, où l'appelaient divers objets d'administration publique. Il s'agissait de créer les institu-

tions que l'état des choses rendait nécessaires, et surtout de régler, pour tous les sujets de l'empire, le mode du service militaire, de manière à ce que la charge en fût également répartie entre tous.

Cependant l'émir de Valence, Muhamad ben Sad, supportait impatiemment la perte de Grenade, et il épiait l'occasion de la recouvrer. Il rassembla secrètement des troupes à Guadix et dans les Alpuxarres; il ne put pourtant le faire sans que les Almohades en fussent instruits, de sorte que, lorsqu'il descendit dans la plaine, comptant les surprendre, il les trouva prévenus et en armes. Le mauvais succès d'un combat, où sa cavalerie fut très-maltraitée (1), ne rebuta point Muhamad; il fit de nouveaux appels aux Andalous et aux Valenciens; le régent de Castille lui envoya même des troupes, et une seconde armée se forma sous les murs d'Ubéda; mais les Almohades remportèrent encore la victoire, et Muhamad fut contraint de renoncer à son entreprise. Les chrétiens, il est vrai, n'avaient pas fait de grands efforts en sa faveur; car, peu tranquilles chez eux, ils ne pouvaient guère porter leur attention au dehors.

An de J. C. 1162. De l'hégire 557.

An de J. C. 1162. De l'hégire, 558. 12 xawal.

(1) Cette journée fut si meurtrière que les Arabes l'appelèrent le jour d'azabicat, ou du sang répandu.

avait le teint animé, les yeux beaux, les cheveux frisés, la taille bien prise, le regard inquiet. Ses mœurs furent austères; il eut du courage, de l'activité, du sang-froid dans les plus grands périls, de la constance dans les fatigues; il se montra sobre et frugal; mais l'habitude des armes le rendit impitoyable et cruel. Il favorisa les poëtes et les savans, et fit fleurir les arts dans tout son empire, principalement en Espagne, malgré les guerres continuelles qui désolèrent cette contrée: Averroës, Abenzoar, Avincenne illustrèrent Cordoue et leur siècle. Il avait fondé en Afrique, et surtout à Maroc, des colléges publics et des écoles pour l'enfance. Les historiens parlent d'un collége où il avait rassemblé trois mille enfans du même âge, qu'on désignait sous le nom d'hafites, parce qu'on leur faisait apprendre par cœur le livre du méhédi, intitulé: *Muetta*, ou les Conseils. Ils avaient au surplus toutes sortes de maîtres, autant pour leur donner le goût et les notions de la science que pour les former à tous les exercices du corps. Les propres enfans du roi étaient du nombre de ces hafites, et ils n'avaient d'autres distinctions au-dessus de leurs camarades, que celles qu'ils pouvaient se procurer par une plus grande application à l'étude. Les Almoravides avaient prohibé la lecture des contes et des romans de chevalerie; Abdel-

mumen au contraire encouragea la publication des livres de ce genre, comme pouvant procurer à l'esprit d'agréables distractions.

L'élection de Jusef à l'empire promettait aux peuples des jours heureux et paisibles, et l'exemple de modération qu'il donna en montant sur le trône annonçait un prince humain et généreux. Cid Muhamad, se fondant sur les premières dispositions de son père, avait élevé des prétentions au pouvoir suprême, et Cid Abdalà son frère, wali de Cordoue, les avait soutenues. Jusef, pour ne pas blesser leur fierté, ne voulut pas les contraindre par la force à le reconnaître ; il les ramena par la douceur, et ce ne fut qu'après qu'ils se furent volontairement soumis, qu'il souffrit qu'on lui donnât le titre d'Almuménin ; il s'était contenté jusque-là du simple nom d'émir. Le premier acte d'autorité de Jusef fut de licencier l'armée innombrable qui couvrait les campagnes de Salé ; il retourna ensuite à Maroc, où se firent les préparatifs de son couronnement. L'année suivante, il fut visité par An de J. C. 1164. De l'hégire, 559.
ses deux frères avec lesquels il s'était réconcilié, et il les combla d'honneurs et de présens ; Jusef joignait à ses qualités celle d'être très-libéral. Un soulèvement qui eut lieu dans les montagnes de Goméra parut d'abord menacer la tranquillité publique ; mais, une armée y ayant été en-

voyée, les rebelles furent vaincus, la tête de leur chef apportée à Maroc, et le calme bientôt rétabli. L'Espagne était moins tranquille.

A l'occident, le roi de Portugal se montrait de nouveau du côté de Badajoz; au nord, le roi de Léon entrait avec une armée dans les terres d'Alcantara et de Ciudad-Rodrigo; à l'orient, Aben Sad continuait la guerre. Souvent vaincu, jamais abattu, il paraissait avoir des ressources toujours prêtes pour réparer des pertes prévues; et le lendemain d'une bataille perdue, on le voyait disposé à tenter encore le sort des armes. Le prince Abu Saïd, fatigué de sa longue résistance, résolut de le forcer à une action décisive. Le seul moyen d'y réussir, c'était de porter la
An de J. C. 1165. De l'hégire, 560. guerre au cœur de ses états : Murcie fut investie. Aben Sad voulut la défendre; il s'avança avec treize mille hommes, tous déterminés, parmi lesquels il y avait beaucoup de chrétiens. Au moment d'en venir aux mains, et tant que dura la mêlée, que l'acharnement des combattans rendit terrible, Almohades et Andalous, tous poussèrent des cris de rage ou de désespoir qu'on entendait, dit-on, de fort loin dans la campagne. Cette circonstance fit donner à cette journée le nom de bataille d'*Algelâb*, jour des clameurs; le lieu où elle se donna s'appela de même.

Muhamad battu accusa ses généraux de n'avoir point fait leur devoir. Sensibles à ce reproche qu'ils ne croyaient point mériter, ils le quittèrent, et leur retraite affaiblit son parti. Dans les premiers accès de son dépit, il répudia sa femme, qui était fille d'Aben Hemsek, wali de Ségura (1). Il ne tarda pas néanmoins à connaître que le ressentiment et la passion conseillent fort mal; il reprit sa femme, mais il ne put ramener Hemsek. Ce dernier avait abandonné Murcie, dont il était naïb ou gouverneur; et, retiré dans Ségura, qui lui appartenait et où il se fortifia, il rejeta constamment les offres et les instances d'Aben Sad. Pendant ces débats funestes aux Musulmans, le roi de Portugal et celui de Léon avaient pris plusieurs villes, et ils auraient peut-être poussé plus loin leurs con- An de J. C. 1168. De l'hégire, 563.

(1) Il doit paraître extraordinaire que Muhamad ben Sad, qui avait succédé à Aben Ayadh en 1147 (542), eût épousé la fille d'Hemsek, qui à cette époque est appelé son gendre par les historiens arabes, et qui de gendre serait devenu beau-père. Il est possible qu'ils eussent épousé les filles l'un de l'autre; il est peut-être plus vraisemblable que Muhamad, que quelques-uns font mourir en 561 après la bataille d'Algelâb, et d'autres seulement en 567, était mort avant même la première de ces époques, et que son fils, appelé Muhamad comme lui et gendre d'Hemsek, lui avait succédé.

quêtes, si la mésintelligence ne s'était mise entre eux au sujet de quelque canton auquel tous deux prétendaient. Les Almohades, à qui ces démêlés procurèrent quelque trève sur ce point de leurs frontières, se hâtèrent d'en profiter pour presser Aben Sad avec plus de vigueur. Pour comble de disgrâce, un des généraux de ce prince, imitant Hemsek, se détacha de son parti déjà épuisé par ses pertes, et se retrancha dans le château de Xucar; d'un autre côté les chrétiens, tantôt ennemis, tantôt alliés, suivant les besoins de leur politique, s'emparèrent de quelques places du royaume de Valence. Las de combattre toujours sans succès, Muhamad s'enferma dans sa capitale, d'où il ne sortit pas de long-temps.

An de J. C. 1171. De l'hégire, 566.

Cependant le nouveau roi de Maroc faisait sa première entrée en Espagne. Il savait que souvent les rois sont trompés par des rapports infidèles, parce que trop de gens s'intéressent à leur cacher la vérité; et il venait s'informer par lui-même de l'état des choses. Sa présence à Séville donna lieu à de brillantes fêtes; les députations d'un grand nombre de villes y assistèrent; parmi ces députations, on remarqua celle d'Aben Sofian, wali de Xucar, qui, non content de s'être séparé d'Aben Sad, voulait encore s'appuyer contre lui du secours des Almohades. Aben Sad vit alors que pour retenir dans

l'obéissance ses walis, parmi lesquels il apercevait depuis quelque temps des germes de mécontentement et d'inquiétude, il devait tirer une prompte vengeance de la défection d'Aben Sofian. Il envoya son fils Abul Hégiag, avec toutes les forces dont il put disposer, faire le siége de Xucar; et la place fut si étroitement bloquée, que les habitans, qui manquaient de tout et ne pouvaient recevoir des provisions du dehors, forcèrent leur gouverneur à capituler au bout de trois mois. Mais tandis qu'Abul Hégiag s'emparait de Xucar, Aben Sofian, caché dans Valence, indisposa tellement les esprits contre l'émir à cause de ses alliances continuelles avec les chrétiens, qu'il vint à bout d'introduire les Almohades dans la ville. Aben Sad, qui dans ce moment défendait Tarragone contre les Aragonnais, voulut tenter de reprendre Valence. Abul Hégiag, qu'il chargea de cette difficile entreprise, fit d'inutiles efforts durant trois mois; il fut même obligé de s'éloigner de Valence pour aller au secours de son père, qui, après avoir régné sur tout l'orient de l'Espagne, fut heureux de trouver un asile à Majorque. Ses enfans, qui occupaient encore Dénia, Murcie, Alicante et d'autres villes, se sentirent trop faibles pour lutter avec succès contre la puissance des Almohades; ils firent hommage au roi de Maroc de toutes

leurs terres, et Jusef leur permit de les gouverner
An de J. C. 1172. De l'hegire. 567. en son nom. Aben Sad mourut un an après à Majorque; et sa mort, causée par le chagrin que lui donna le renversement de sa fortune, autant que par ses fatigues et les constantes agitations de sa vie, affermit dans Valence la domination de Jusef.

Ce prince fut moins heureux du côté opposé: les troupes qu'il avait envoyées en Portugal pour assiéger Santarem, dont la possession eût ouvert le chemin de Lisbonne, furent battues par les Portugais, et obligées de se retirer. Celles qu'il avait conduites lui-même dans la province de Tolède eurent quelques avantages; mais aucune place forte ne se rendit, et Jusef se contenta du butin qu'il avait fait, et des prisonniers de tout sexe qu'il avait enlevés et qu'il réservait à la servitude. Rentré à Séville, il ordonna de construire dans cette ville plusieurs édifices et une magnifique mosquée; il jeta sur le fleuve un pont de bateaux, répara les murailles, amena par des aquéducs des eaux abondantes, et embellit de deux quais les bords du Guadalquivir. Ces différens travaux durèrent près de cinq ans; dans l'intervalle, plusieurs expéditions eurent lieu contre les chrétiens. Le prince Cid Abu Békir arriva avec ses troupes jusque sous les murs de Tolède, dont les environs furent ra-

vagés. Les Castillans se hâtèrent de venir au secours de la ville. Après un rude combat, ils furent défaits, et les Almohades en firent un horrible massacre, s'il faut en croire les historiens arabes. Sanche leur général (1) fut tué en combattant. L'année suivante, la ville de Tarragone fut conquise sur les Aragonnais, qui l'avaient prise à Muhamad ben Sad, et les Almohades ne rentrèrent à Séville qu'après avoir tout dévasté sur les lieux de leur séjour et de leur passage dans les terres ennemies.

Le mariage que contracta le roi de Maroc avec une fille de Muhamad ben Sad, laquelle était renommée pour son extrême beauté, et les fêtes qui se donnèrent à cette occasion, suspendirent pour quelque temps les hostilités de la part des Maures; et les rois de Léon et de Castille, qui se

An de J. C. 1175. De l'hégire, 570.

(1) Sanche, surnommé Abûlbarda, parce que son cheval portait une riche selle recouverte de soie et d'or et brillante de pierreries. *Albarda* en castillan signifie bât.

Les historiens espagnols prétendent que les chrétiens, quoique très-inférieurs en nombre, remportèrent la victoire; les Arabes au contraire disent que les chrétiens perdirent trente-six mille hommes. Ce qui doit faire penser que l'avantage demeura tout entier aux Maures en cette occasion, c'est qu'ils continuèrent leurs conquêtes, ce qui n'arrive pas communément quand on perd des batailles.

faisaient la guerre, excités, le premier par les seigneurs de Castro qu'il avait honorablement reçus à sa cour, et le second par la maison de Lara, employaient ce temps de repos, dont ils jouissaient sur les frontières de l'Andalousie, à verser dans leur propre pays le sang de leurs soldats. Jusef partit pour Maroc peu de temps après son mariage. On eût dit qu'il n'y arrivait que pour partager avec son peuple l'affreux danger auquel sa capitale fut exposée. Une peste horrible désola toute la province d'Almagreb ; la ville de Maroc ne put s'en garantir; elle perdit un grand nombre de ses habitans ; et trois frères du roi, atteints par l'épidémie, en moururent. Les jours de Jusef furent respectés.

An de J. C. 1177. De l'hégire, 572. Les deux princes chrétiens ayant enfin terminé leurs différens, celui de Castille reprit la guerre contre les Maures, et il assiégea la ville de Cuënca. Le roi d'Aragon, son allié, conduisit son armée à ce siége. Les Almohades, ne pouvant le faire lever par la force des armes, eurent recours à la ruse, et ne réussirent pas mieux : ils feignirent de se porter sur Tolède ; mais comme cette ville était bien défendue par ses remparts, et qu'elle avait une forte garnison, les deux rois continuèrent le blocus, et leur persévérance amena la reddition de la ville. A Tolède, les chrétiens firent contre les Almohades une si

vigoureuse sortie, qu'ils les repoussèrent au loin ; mais ils payèrent cet avantage par la mort de leurs deux alcaïdes, qui furent tués en combattant vaillamment. Sur la frontière du Portugal, An de J. C. 1178. De l'hégire, 574. les succès étaient variés. Les Portugais firent pourtant échouer la tentative des Maures, qui cherchaient à s'emparer d'Abrantès, et ils les défirent complétement. Le roi de Maroc était dans l'intention de repasser en Espagne avec des troupes nouvelles ; il voulait venger l'échec que ses généraux avaient essuyé devant Abrantès ; mais des révoltes, arrivées en Afrique, l'obligèrent à renvoyer à un autre temps l'exécution de ce dessein. Il se contenta de faire passer des troupes à Séville pour mettre ses généraux en état de tenir la campagne, et il marcha en personne contre les rebelles qu'il subjugua, après plusieurs batailles qu'ils perdirent et une résistance opiniâtre d'environ trois ans.

Jusef n'avait point oublié que les affaires d'Espagne réclamaient sa présence et de fortes armées. Il partit de Maroc pour s'y rendre, et il attendit à Ceuta l'arrivée de toutes les troupes qu'il avait convoquées. Les tribus bérébères de Zénéta, Mazmuda, Owhara, Zanhaga, et plusieurs autres encore s'embarquèrent les premières ; après elles, An de J. C. 1184. l'armée almohade franchit le détroit. Le roi les De l'hégire, 580. suivit de près, accompagné de sa garde, des 5 Safer.

seigneurs de sa cour et de ses wazirs, et il aborda heureusement à Gibraltar, d'où il se transporta immédiatement à Séville. Quelques jours de repos lui suffirent, et il marcha sans délai vers Santarem, pour ne pas donner aux chrétiens le
7 robie I. temps de préparer leur défense; il était sous les murs de la place, qu'on avait à peine reçu la nouvelle de son débarquement. Elle fut sur-le-champ investie, et des assauts réitérés lui furent livrés. Au bout de quelques jours, le roi voulut changer la disposition de son camp; et en même temps, pour affaiblir les Portugais en les forçant à diviser leur attention et leurs forces, il envoya l'ordre à son fils, Cid abu Ishâc, qui commandait sous lui, de tenir cette nuit même les troupes prêtes à marcher, de prendre toute la cavalerie andalouse et de s'avancer vers Lisbonne. Malheureusement celui qui portait l'ordre se trompa, et au lieu de dire Lisbonne, il nomma Séville. Le bruit se répandit aussitôt qu'on allait lever le siége pendant la nuit. Une mesure de ce genre semblait supposer la présence d'un danger imminent, et chacun désirait l'éviter; de sorte que, sans attendre même le signal du départ, tous les corps de l'armée partirent les uns après les autres.

22 rebie. Quand le jour fut venu, le roi fut extrêmement surpris de voir le camp abandonné, et de ne trou-

ver près de lui que la seule compagnie de sa garde qui était de service, et les conducteurs de ses équipages. Il expédia sur-le-champ des messagers de tous les côtés pour ramener les troupes; mais les chrétiens, qui du haut de leurs tours virent le camp désert, sortirent en armes de la ville pour le livrer au pillage, et pour attaquer la garde qu'ils avaient aperçue autour du pavillon royal. Il fut impossible à Jusef de se sauver; les Portugais l'avaient enveloppé. Ils allèrent droit à sa tente qu'ils renversèrent, après avoir égorgé ses gardes; quelques furieux dirigèrent leurs armes contre le prince, qui n'avait pour se défendre que son épée. Il résista pendant quelque temps, et il tua les six premiers qui s'avancèrent vers lui; mais, accablé par le nombre et couvert de blessures, il fut à la fin renversé. Plusieurs jeunes filles, qui étaient dans sa tente, furent massacrées sans égard pour leur sexe. Deux officiers almohades, qui, atteints les premiers par les messagers du roi, avaient repris le chemin du camp avec leurs cavaliers, arrivèrent dans ce moment, et remplis d'une inconcevable fureur à l'aspect de leur roi étendu sur la terre et tout baigné dans son sang, ils chargèrent les chrétiens avec tant d'impétuosité qu'ils les mirent en fuite. Au bout de quelques heures, le gros de l'armée revint, et les soldats, ne respirant que

Jusef eut pour successeur son fils Jacûb abu Jusef, qui reçut dans la suite le surnom d'Almanzor, mérité par de nombreuses victoires. Après avoir réglé provisoirement les affaires d'Espagne, il partit pour Maroc, où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il eut des guerres à soutenir et des rebelles à combattre. Le roi de Majorque, Ali ben Ishâc ben Gania, avait saisi pour tenter une expédition en Afrique ce moment d'inquiétude et de trouble, qui, dans les états despotiques, accompagne toujours les commencemens d'un règne. Il débarqua sur la côte entre Alger et Tunis avec une armée nombreuse, et il alla s'emparer de Begaya ou Bagaï dans l'intérieur des terres; se plaçant aussitôt sous la protection du calife de Bagdad, il souleva toutes les tribus de cette contrée. Jacûb fut obligé d'y envoyer des troupes. En même temps deux de ses frères prirent les armes contre lui, et pendant qu'il travaillait à étouffer leur révolte, les villes de Cafisa (1) et de Gabes embrassèrent le parti

An de J. C. 1186. De l'hégire, 582. d'Ali ben Yshâc. Jacûb se détermina à marcher

---

à Maroc à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans arabiques, le 21 de la lune de dylhagia de l'an 595 (1199).

(1) Gabes est située sur le bord de la mer entre Tunis et Tripoli; Cafisa se trouve dans la direction de Gabes, à quelque distance dans les terres.

en personne pour terminer cette guerre. Cafisa, emportée d'assaut, paya cher sa désobéissance; les autres villes, effrayées par cet exemple, rentrèrent dans le devoir. De nouvelles discordes, suscitées à l'extrémité d'Almagreb, le ramenèrent sur les bords de l'Océan atlantique.

L'Espagne à cette époque jouissait d'assez de tranquillité. Il y avait eu quelques légers engagemens entre les Maures et les Portugais; mais le roi de Castille et celui de Léon n'avaient fait aucun mouvement. Ce dernier, depuis longtemps malade, n'aspirait qu'au repos, et il eut le bonheur d'en avoir aux derniers momens de sa vie. Il laissa la couronne à Alphonse IX son An de J. C. 1188.
fils. Ce prince, généreux et prudent, signala De l'hégire, 584.
les commencemens de son règne par un traité solennel d'alliance avec Alphonse VIII de Castille; la politique, plus encore que les liens du sang qui unissaient ces deux princes (1), commandait cette alliance.

Cependant Jacûb venait de pacifier l'Afrique, et déjà il songeait à attaquer les chrétiens en Espagne. Algéciras ne tarda pas à recevoir ses An de J. C. 1189.
vaisseaux et ses troupes, qu'il conduisait lui- De l'hégire, 585.
même; elles étaient destinées à une expédition 3 rebie I.

---

(1) Ils étaient tous deux petits-fils d'Alphonse VII, roi ou empereur de Léon et de Castille.

contre le Portugal. Elles arrivèrent jusqu'à Lisbonne, ravageant sur leur passage tout ce qu'elles rencontrèrent, arrachant les arbres et les moissons, brûlant les villages, enlevant les malheureux habitans qui tombèrent ainsi de la misère dans l'esclavage : c'étaient principalement des enfans et des femmes. Jacûb reprit le chemin de l'Afrique, sans retirer de cette campagne d'autre fruit que le triste plaisir d'avoir fait couler du sang et des larmes : c'était toujours entre les chrétiens et les Maures une guerre d'extermination. Les Portugais attendirent que Jacûb se fût éloigné pour entrer dans l'Algarbe ; ils reprirent
An de J. C. 1190. De l'hégire, 586. Silves, Beira et Béja. Le roi de Maroc, irrité de ces pertes, écrivit aux walis de l'Andalousie, leur reprocha leur faiblesse ou leur négligence, et leur enjoignit de ne déposer les armes qu'après la défaite totale des ennemis. Les généraux almohades, qui connaissaient l'humeur sévère de leur prince, mirent à lui obéir le plus grand zèle ; ils se réunirent tous à Cordoue avec leurs troupes, et une armée innombrable de Maures, d'Alarabes et d'Andalous se dirigea vers l'Algarbe. Muhamad ben Jusef était le chef de l'expédition. Elle eut le plus brillant succès. Toutes les villes que les Portugais avaient occupées rentrèrent sous la puissance des Maures ; et le roi de Portugal, ne pouvant tenir la campagne,

s'enferma dans Santarem. Les plus riches dépouilles et dix-huit mille captifs furent le prix des victoires de Muhamad ben Jusef. An de J. C. 1191. De l'hégire, 587. Xawal.

Jacûb parcourait fréquemment ses provinces d'Afrique de l'occident à l'orient ; dans une de ces courses rapides, il tomba dangereusement malade à Fez, et il ne recouvra la santé qu'au bout de plusieurs mois. Il retourna ensuite à Maroc pour achever de se rétablir. Il commençait à peine à s'occuper des affaires lorsqu'il reçut de l'Espagne des nouvelles qui le remplirent de chagrin, d'indignation et de fureur. On lui écrivait que les chrétiens, mettant à profit les temps de sa maladie et de sa trop longue absence, insultaient impunément toute la frontière ; qu'ils dévastaient les terres des Musulmans et saccageaient leurs villes ; que les Musulmans, faibles et découragés, se livraient à la douleur et au désespoir ; que les chrétiens enfin étaient venus camper devant Algéciras, et que cette ville, qui ne s'était pas attendue à un siége, manquait de vivres et de soldats. Les Arabes ajoutent qu'Alphonse de Castille écrivit à Jacûb une lettre qui contenait une sorte de défi. « Puisque tu ne peux venir me combattre ni » envoyer contre moi tes armées, prête-moi tes » vaisseaux, et j'irai te trouver avec mes soldats » pour t'offrir le combat. Si tu es mon vainqueur, An de J. C. 1194. De l'hégire, 590.

»je serai ton prisonnier, et tu auras mes dé»pouilles : si tu es vaincu, je deviendrai ton »maître. » Jacûb, à la lecture de cette lettre, se sentit plus animé que jamais du désir de la guerre : et, pour communiquer à ses sujets tout ce qu'il éprouvait lui-même au fond de son cœur, il fit publier cet écrit orgueilleux par tout son empire. Cid Muhamad, l'un des enfans de Jacûb, fut chargé d'y répondre, et il écrivit ces mots sur le revers de la lettre : « Alà tout»puissant a dit : Je me tournerai contre eux, et »je les réduirai en poudre. J'enverrai contre eux »des armées telles que jamais ils n'en virent, et »ils ne pourront leur échapper. Je les précipi»terai au fond des abîmes, et je les anéantirai. » Jacûb, satisfait de cette réponse, qui n'était autre chose qu'un passage du Koran, la remit au messager qu'il renvoya. Aussitôt le cri de guerre retentit dans toute l'Afrique. Le roi de Castille, informé de ces grands préparatifs, courut de son côté aux armes, et il obtint du roi de Navarre et de son cousin Alphonse de Léon la promesse formelle qu'ils lui enverraient de prompts secours. Jacûb quitta Maroc vers le milieu de l'année suivante.

An de J. C. 1195. De l'hégire, 591. 18 gium. 1.

En arrivant à Algéciras, d'où Alphonse s'était retiré, le roi de Maroc apprit que l'armée chrétienne s'était portée vers le royaume de Valence.

Comme il ne venait que pour combattre, et qu'il ne voulait pas d'ailleurs laisser refroidir l'ardeur des troupes, il ne leur permit pas de s'arrêter avant d'avoir rencontré les ennemis. Ce ne fut qu'aux environs d'Alarcon que l'armée fit halte et que les tentes furent dressées; les champs d'Alarcon étaient le lieu assigné par Alphonse à ses deux alliés les rois de Léon et de Navarre; ceux-ci s'étaient déjà mis en route; Alphonse les avait précédés. Dès que la nuit fut venue, Jacûb convoqua un conseil de guerre composé de tous les chefs de l'armée; mais, comme ils étaient si nombreux qu'il n'était guère possible de les réunir tous ensemble, il tint ce conseil en diverses séances. Les Almohades furent d'abord appelés, après eux les Alarabes, ensuite les scheiks des tribus bérébères; les officiers des troupes volontaires eurent leur tour; les Andalous furent les derniers consultés. « En vérité, dit Jacûb à ceux-» ci, parmi tous ceux qui m'ont déjà donné leur » avis, j'ai vu beaucoup de guerriers pleins de » valeur, et contens de mourir, s'il le faut, pour » la défense de la foi; mais il en est bien peu » qui connaissent la manière de combattre des » infidèles, leur tactique et leurs ruses de guerre. » C'est donc en vous surtout, braves Andalous, » que je dois placer ma confiance. » — « Prince » des fidèles, répondirent-ils, nous avons parmi

3 xaban.

» nous un officier qui n'a pas moins de courage » que de talens et d'expérience : c'est Abu Ab- » dala ben Sénanid; nous nous en rapportons tous » à lui. » Le roi pour lors invita Aben Sénanid à s'expliquer; et ce fut d'après ses conseils, suivis par Jacûb, que l'ordre de la bataille fut réglé. L'armée fut divisée en trois corps : le premier, composé des Almohades et des Andalous, devait commencer le combat; le second, composé des tribus bérébères et des volontaires, était destiné à soutenir l'autre; le troisième, commandé par le roi en personne, et dans lequel se trouvaient toute sa garde et les troupes nègres, devait, par une marche soigneusement cachée aux chrétiens, et exécutée durant la bataille, se porter sur les côtés, afin de pouvoir prendre en flanc les ennemis.

Jacûb passa, dit-on, le reste de la nuit en prières, à la vue de toute l'armée, après quoi il s'endormit pendant quelques heures; et, soit que l'espérance et le désir de la victoire l'eussent bercé durant son sommeil de présages flatteurs, soit qu'il voulût encore augmenter la confiance des troupes en faisant mouvoir les ressorts de la superstition, il ne fut pas plus tôt réveillé, qu'appelant près de lui ses généraux, il leur dit : « Lorsque, ma prière finie, mes paupières se » sont fermées, j'ai vu le ciel s'ouvrir; il en est » sorti un cavalier, brillant de jeunesse et de

» force, monté sur un cheval blanc ; il tenait
» dans sa main une bannière verte qui semblait
» couvrir toute la terre. Comme je lui ai demandé
» qui il était, il m'a répondu : *J'habite le sep-*
» *tième ciel, et c'est le maître des mondes qui*
» *m'envoie pour t'annoncer la victoire et les cé-*
» *lestes récompenses, pour toi et pour tous ceux qui*
» *combattront avec toi.* » Le songe du roi fut aus-
sitôt divulgué dans l'armée, et chaque soldat se
crut certain du triomphe. Le lendemain, ayant
donné aux troupes l'ordre de se former, il leur
présenta comme général en chef Abu Yahie, son
premier ministre ; il nomma pareillement tous
les généraux qui devaient commander sous lui ;
immédiatement après, on se mit en marche.

Le camp des chrétiens était situé sur une hau-
teur, et appuyé sur des rochers escarpés ; de là,
il s'étendait jusqu'à la plaine d'Alarcon. Dès qu'on
l'eut découvert, les Maures se rangèrent en ba-
taille. Abu Yahie parcourut les rangs, excitant
les soldats par l'espoir de la victoire et des ri-
chesses, ou par la promesse des félicités éter-
nelles ; les autres chefs l'imitèrent, et haran-
guèrent aussi leurs troupes. Les chrétiens com-
mencèrent l'attaque ; un corps d'environ huit
mille cavaliers, revêtus de fortes cuirasses et
montés sur des chevaux tout couverts de plas-
trons, descendit de la colline avec tant d'impé-

tuosité, en se dirigeant vers le centre des Maures, que ceux-ci, ne pouvant soutenir ce choc terrible, se rompirent malgré les efforts de leurs généraux. Abu Yahie succomba des premiers, et déjà ses troupes, découragées par sa mort, cédaient la victoire, lorsqu'Aben Sénanid, témoin de ce désordre, essaya de rétablir le combat par une de ces manœuvres qui n'appartiennent qu'au génie. Alphonse était sur le haut de la colline avec l'élite de ses troupes : ce fut là qu'Aben Sénanid conduisit ses vaillans Andalous. Après la plus opiniâtre défense, les chrétiens plièrent; dans ce moment, le corps de réserve envoyé par Jacûb s'avança en poussant de grands cris, et au bruit retentissant de mille instrumens de guerre; la confusion s'augmenta avec le danger dans les rangs des chrétiens, et la déroute devint en peu de temps générale.

On dit qu'à l'aspect de ces nouvelles troupes qui arrivaient, leurs drapeaux déployés, Alphonse perdit toute espérance; mais que, préférant la mort sur le champ de bataille à la honte d'une défaite, il voulut se jeter à travers les escadrons ennemis, animer les siens par l'exemple, arracher la victoire ou périr; et que les seigneurs qui l'entouraient l'entraînèrent pour le sauver. Les vaincus se jetèrent dans Alarcon afin de s'y rallier; mais la ville n'était pas en état de ré-

sister à une armée puissante et victorieuse; Alphonse ordonna la retraite, et il s'éloignait avec les tristes débris qu'il avait recueillis, tandis que les Musulmans, qui croyaient qu'il s'y était renfermé, cernaient exactement la place pour qu'il ne pût s'échapper. Le siége ne fut pas long; la 9 xàban.
garnison ne put repousser le premier assaut, et elle fut massacrée. Le pillage de cette ville et du camp des chrétiens produisit un butin immense. On fit vingt mille prisonniers; mais Jacûb, se livrant au seul plaisir d'avoir remporté la victoire, leur rendit la liberté sans rançon, ce qui déplut fort aux Almohades, qui appelèrent cet acte de générosité une folie chevaleresque. Le partage des dépouilles, fait immédiatement entre les soldats, ne contribua pas peu à calmer ce léger mécontentement. Ce fut après cette mémorable victoire d'Alarcòn, la plus signalée de toutes celles que les Musulmans avaient obtenues, depuis la funeste journée de Zalaca où un autre Alphonse avait été vaincu, que le roi de Maroc prit le surnom d'Almanzor.

Les historiens espagnols prétendent qu'on avait conseillé au roi de Castille d'éviter le combat, jusqu'à l'arrivée des troupes auxiliaires; et qu'il méprisa cet avis prudent, soit qu'il regardât comme un déshonneur de se retirer en présence de l'ennemi, soit qu'espérant la victoire, il ne

voulût pas en partager la gloire avec ses alliés. Le roi de Léon entrait à Tolède au moment où son cousin y arrivait; et il lui reprocha le courage irréfléchi qui n'avait pas attendu les secours avec lesquels il aurait eu infailliblement l'avantage. Alphonse de Castille, aigri par le malheur, lui répondit brusquement par des expressions insultantes de dédain. Alphonse IX parut d'abord mépriser l'injustice du roi de Castille; mais à son tour, excité par les siens, et surtout par les ennemis de la maison de Lara, il commit en se retirant beaucoup de dégâts sur les terres de son cousin. Le roi de Navarre, à qui l'on rendit compte des termes dont s'était servi Alphonse envers ses alliés, retourna sur-le-champ en arrière, et ne ménagea pas mieux que le roi de Léon le pays qu'il était venu défendre. Ces procédés rigoureux pour quelques mots échappés dans un moment de trouble d'un cœur ulcéré, équivalaient à une déclaration de guerre; et Alphonse de Castille s'y prépara, comme s'il n'avait eu rien à craindre des Almohades vainqueurs.

On dirait qu'entre les deux nations rivales qui se disputaient la propriété de l'Espagne, on ne donnait des batailles que pour gagner la faculté de dévaster et de détruire. L'armée de Jacûb entra dans les terres des chrétiens, pilla, brûla, ruina, fit beaucoup de dommage, et retourna à

Séville sans avoir cherché à tirer d'autres fruits de sa victoire. Toutefois, pour en perpétuer le souvenir, Jacûb Almanzor donna l'ordre de construire une grande mosquée, dont la tour s'élevât au-dessus des plus hauts édifices (1). Dès le retour du beau temps, il se disposa à rentrer en campagne. Il prit Calatrava, Guadalaxara, Madrid, Escalona et plusieurs autres villes; ensuite il se porta sur Tolède, dont il tenta de faire le

An de J. C. 1196. De l'hégire, 592.

---

(1) Cette tour, qui subsiste encore sous le nom de *Giralda*, n'avait alors que cent soixante-douze pieds d'élévation. Elle était couronnée par un globe de fer doré d'un tel diamètre que, pour le faire entrer dans la ville, il fallut enlever le cintre de l'une des portes. Le seul pivot qui soutenait ce globe pesait dix quintaux, et le globe fut évalué à cent mille dinars d'or. L'Arabe Algeber, fameux architecte, dirigea les constructions de la tour et de la mosquée. Le globe fut l'ouvrage d'Abu Alaït el Sikeli.

Dans des temps plus modernes le globe fut enlevé, et on construisit à sa place une seconde tour de quatre-vingt-six pieds de hauteur, au sommet de laquelle fut élevée une statue colossale représentant la Foi. C'est la fameuse Giralda que les Espagnols citent comme une des merveilles de leur pays. Elle est à deux cent cinquante-huit pieds au-dessus du sol.

On monte au sommet de cette tour par un escalier en pente et sans degrés. On y jouit d'un coup d'œil immense et d'une vue magnifique.

siége : Alphonse s'y était jeté. Jacûb renonça bientôt à une entreprise dont le succès lui parut impossible, tant la place était forte et bien défendue, et il se vengea de ne pouvoir la prendre par les horribles ravages qu'il commit à l'entour. De Tolède il remonta jusqu'à Salamanque, où il entra de vive force ; les malheureux habitans furent presque tous égorgés ; les enfans et les femmes reçurent des fers ; la flamme dévora les maisons et les édifices. L'armée descendit ensuite vers le Portugal, renversa quelques forteresses, et revint enfin à Séville, après avoir désolé tous les pays qu'elle avait traversés. Jacûb reprit peu de temps après (1) le chemin de Maroc, où il fit un séjour assez long, pendant lequel il termina plusieurs édifices commencés avant son départ.

An de J. C. 1197. De l'hégire, 593. Safer.

Ce prince avait le goût des constructions ; il y dépensa des sommes énormes ; toute sa part des

(1) Les Espagnols prétendent que le roi de Léon avait fait un traité secret avec Jacûb pour qu'il entrât dans la Castille, et ils le font revenir à Séville par Murcie. Ils ajoutent qu'après cette expédition Jacûb, voulant repasser en Afrique, offrit une trève aux chrétiens. Il paraît par le récit des Arabes que Jacûb ne respecta pas plus les états de Léon que ceux de Castille. Jacûb, zélé Musulman, voyait des ennemis dans tout ce qui portait le nom de chrétien.

dépouilles ennemies y était constamment employée. On raconte qu'un de ses architectes, à qui de fortes sommes étaient dues, le conduisant un jour dans une mosquée qu'il venait de finir, le roi lui demanda pourquoi il y avait fait sept portes, et que l'architecte lui répondit : « Ces sept » portes figurent celles du paradis, et celle par » laquelle tu entres maintenant s'appelle la porte » *Athamin, la porte du Prix.* — Je t'entends, ré» pliqua Jacûb, et l'à-propos me plaît. » Là-dessus il ordonna de payer l'architecte.

Quelque temps après, voulant régler la succession à l'empire, il fit reconnaître, en qualité de son héritier, son fils Muhamad Abu Abdalà. La cérémonie donna lieu à de grandes fêtes, et Muhamad reçut le surnom d'Anasir Lédinala, qu'avait porté Abderahman III de glorieuse mémoire. Cette précaution de Jacûb ne fut point inutile. Au moment où l'on devait le moins s'y attendre (il atteignait à peine sa quarantième année), il fut atteint d'une maladie qui, triomphant des secours de l'art, le ravit après quelques jours de souffrance et environ quinze ans de règne, à l'affection de ses sujets, dont les regrets le suivirent au tombeau.

An de J. C. 1199. De l'hégire, 595. 22 rébie 1.

Jacûb eut la réputation d'avoir été le plus sage, le plus juste et le plus habile des princes de sa dynastie, comme il en fut le plus heureux et le

plus puissant, le plus libéral et le plus magnifique. Il protégea les savans, parce qu'il l'était lui-même; il fit respecter la religion et les mœurs, parce qu'il était vertueux et religieux. Non-seulement il honorait les vivans, mais encore il respectait les morts, dont il visitait souvent les tombeaux. En preuve de son humeur généreuse, ses historiens racontent que le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut en faveur des pauvres, auxquels on distribua, à son avénement, cent mille dinars d'or; des détenus pour délits légers, auxquels il fit grâce; et des débiteurs malheureux de l'état, qu'il libéra des arrérages et des capitaux. Voulant mettre les cadis à l'abri de la séduction, il avait augmenté leurs appointemens, pour qu'ils y trouvassent des moyens suffisans et honnêtes d'existence; il en donna pareillement de plus forts aux alfaquis des mosquées, afin que la nécessité de pourvoir aux besoins temporels ne les empêchât pas de se livrer tout entiers à leurs fonctions. Il eut aussi des troupes réglées et soldées; il fonda des hôpitaux pour les malades dans toutes les villes de l'empire, et des hospices pour recevoir les indigens et les invalides; il fit creuser des puits dans les campagnes et sur les routes; il construisit des hôtelleries sur les chemins et des auberges dans les villes. On prétend que, quelques instans avant sa mort, il

dit aux wazirs qui l'entouraient, qu'il n'avait fait durant sa vie que trois choses dont il se repentît : avoir introduit les Alarabes dans les provinces d'Almagreb, avoir construit la ville de Rabat aux environs de Salè, et surtout avoir donné la liberté aux vingt mille prisonniers d'Alarcon.

Le roi de Castille, constant dans sa haine, désirait se venger de son cousin de Léon ; et afin de pouvoir employer contre lui toutes ses forces, il avait demandé une trève à Jacûb, et il s'était réconcilié avec Sanche, roi de Navarre. Le roi de Léon ne voulait point la guerre : forcé toutefois de se défendre, il avait levé une armée ; mais au moment où le sang espagnol allait se répandre pour d'inutiles querelles, les évêques firent entendre leurs voix ; et, faisant cette fois servir la religion à favoriser une alliance réclamée par la politique, ils forcèrent les deux princes à déposer les armes. Le roi de Castille consentit même à donner pour épouse au roi de Léon sa fille Bérengère ; et comme la parenté pouvait être un obstacle, les évêques assurèrent que Rome accorderait la dispense. Ce mariage, heureux pour l'Espagne, prévint une guerre cruelle, dont les Maures seuls auraient incontestablement profité ; et un prince en sortit qui, réunissant pour jamais la Castille aux états de Léon, jeta, par ses propres victoires, les fondemens solides

sein des voluptés et de la mollesse. Des envoyés de l'Andalousie, envahie par les armées chrétiennes, vinrent troubler ce doux repos; ils lui peignirent Alphonse de Castille inondant de soldats les champs de Séville et de Cordoue, les habitans épouvantés fuyant de toutes parts devant lui, les moissons détruites, les habitations renversées, les villages encore fumans. Muhamad leur promit vengeance; et pour accélérer la levée des troupes ou pour augmenter leur zèle, il ouvrit ses trésors, et fit aux soldats de grandes largesses. Une armée innombrable se rassembla; les environs de Maroc en furent peuplés; elle couvrait les montagnes, les vallons et la plaine. Muhamad ne put se défendre d'un mouvement d'orgueil, lorsque ses regards venant à se reposer sur tous ces milliers d'hommes, il songeait que d'un mot il faisait mouvoir leurs masses énormes, que leur vie ou leur mort étaient en ses mains, que son pouvoir sur eux n'avait point de limites, qu'ils n'existaient que pour lui. Quelle puissance sur la terre pouvait lui résister? Il dépendait de lui d'être le maître du monde. Rêves pompeux de l'ambition! de tout cet appareil de grandeur et de force, rien ne devait lui rester qu'un souvenir amer, un regret déchirant; et par un seul tour de sa roue, la fortune volage devait changer les grandeurs en misères, en deuil l'espoir du

triomphe, et arroser les lauriers ennemis du sang musulman.

L'armée mit une année à se réunir, à se former, et à débarquer sur les côtes d'Espagne; le seul passage des troupes de Tanger à Ceuta dura deux mois. Anasir fit de tous ses Africains quatre grandes divisions : l'une des Alarabes et des tribus bérébères; l'autre des soldats tirés des provinces d'Almagreb; la troisième des volontaires de toutes les parties de l'empire, et le nombre de ceux-là seulement s'élevait, dit-on, à cent soixante mille cavaliers ou fantassins; la quatrième des Almohades et des tribus de Tinmâl. Les Andalous, qui avaient ordre de se rendre à Séville, rendez-vous général de l'armée, devaient composer une cinquième division. La nouvelle de l'arrivée des Maures se répandit promptement en Espagne; et, comme la renommée exagère toujours, on crut que l'Afrique tout entière s'était levée pour répandre sur l'Espagne les flots de sa population. Les princes chrétiens s'alarmèrent, non sans raison; ils se repentirent de leurs longues querelles où leurs forces s'étaient épuisées; et, craignant de ne pouvoir résister, même en s'unissant, ils s'adressèrent aux étrangers pour en obtenir des secours. Le pape Innocent III fit publier une croisade; l'archevêque de Tolède, Rodrigue, qui était allé

An de J. C. 1210. De l'hégire, 607. 17 Dylhag.

à Rome pour la solliciter, prêcha sur toute la route la guerre contre les Maures, et beaucoup de chevaliers le suivirent, accompagnés de leurs vassaux. De tous côtés on courait aux armes, en France, en Italie, en Allemagne, et soixante mille croisés passèrent les Pyrénées.

Comme on ne pouvait prévoir de quel côté l'orage irait fondre, chacun s'occupa de fortifier ses frontières. Les rois de Léon et de Portugal gardèrent les bords de la Guadiana ; ceux de Castille et d'Aragon devaient se réunir à Tolède. Quant au roi de Navarre, qui se trouvait le moins exposé à cause de l'éloignement de ses états, il paraît qu'il n'entra dans cette confédération générale qu'après avoir inutilement négocié avec Muhamad pour obtenir de lui une garantie pour son royaume, et peut-être la faculté de l'agrandir aux dépens de ses voisins. Dès qu'il eut appris l'arrivée du roi de Maroc à Séville, il ne se contenta pas de lui envoyer des ambassadeurs, il se rendit lui-même auprès de lui, s'il faut en croire les historiens arabes qui rapportent avec le plus grand détail toutes les circonstances de cette singulière entrevue.

Sanche, disent-ils, fit d'abord (1) demander à

---

(1) Il paraît certain, d'après le témoignage de tous les historiens, que Sanche VII, roi de Navarre, poussé

Muhamad par ses envoyés la permission, pour lui et pour sa suite, de traverser les terres des

---

par l'ambition ou par tout autre motif, chercha à se procurer l'alliance du roi de Maroc, et qu'il alla même le voir. Mais les historiens espagnols ne sont d'accord avec les Arabes, ni sur le lieu où se rendit Sanche, ni sur la date de cet événement. Les premiers le font remonter à l'an 1199. Ils disent que ce prince avait cherché secrètement à s'unir avec Jacûb Almanzor, et que ce dernier lui avait même offert sa fille en mariage, avec l'Andalousie pour dot; ce qui est contraire à toute vraisemblance: Jacûb, ennemi des chrétiens, n'aurait pas fait pour un chrétien un si grand sacrifice, ou bien Sanche aurait dû embrasser l'islamisme. Ils disent encore que le pape Célestin III fit à Sanche les plus vives remontrances, et que ce prince, sans abandonner ses projets, mit seulement plus de réserve dans ses démarches; qu'enfin il fit le voyage d'Afrique sous quelque prétexte; qu'il n'y trouva que le successeur de Jacûb, parce que celui-ci était déjà mort; que Muhamad n'ayant pas montré les mêmes dispositions que son père, Sanche s'en retourna sans avoir rien fait, après un séjour d'environ deux ans à Maroc; que pendant son absence les rois de Léon et de Castille s'étaient emparés de quelques-unes de ses places, mais qu'à son retour ils les lui rendirent par l'entremise des évêques.

Si ce voyage de Sanche à Maroc avait eu réellement lieu, il serait bien surprenant qu'on n'en trouvât chez les Arabes aucune mention. Ils ont écrit peu d'histoires complètes sur les affaires d'Espagne; mais plusieurs

Musulmans, afin qu'il pût aller lui offrir son hommage; et, quand il l'eut obtenue, il se mit en marche avec une escorte nombreuse de cavalerie. Muhamad, ajoutent-ils, avait ordonné que dans toutes les villes de son passage on lui fît la meilleure réception, qu'on ne le laissât partir que le quatrième jour, et qu'au moment du départ on retînt une partie de ses cavaliers; ce qui fut ainsi exécuté: de sorte que, lors-

---

d'entre eux ont donné celle des rois de Fez et de Maroc. Un événement aussi remarquable que la démarche d'un roi chrétien, allant en Afrique solliciter l'appui de leur prince, n'aurait pas été passé sous silence; ou pour mieux dire, on ne trouverait pas dans leurs écrits le même fait, rapporté avec des dates et des circonstances toutes différentes. Il est possible que Sanche eût entamé avec Jacûb Almanzor des négociations interrompues par la mort prématurée de ce dernier; et que, lorsque Muhamad vint en Espagne dix ou douze ans après, il ait voulu renouer ces négociations en invoquant auprès du fils les souvenirs de l'amitié du père; que le superbe Muhamad, trop fier de ses trois ou quatre cent mille soldats, ait dédaigné les offres du petit roi de Navarre, et que Sanche alors ait pris le parti de s'unir aux autres princes chrétiens. Ce qui est positif, c'est qu'il contribua puissamment au gain de la bataille de Tolosa ou d'Alacâb; car c'est de ce dernier nom que tous les historiens arabes se servent pour désigner cette journée si funeste pour les Musulmans.

qu'il arriva à Carmone, il ne lui restait que fort peu de monde. On l'en priva même quand il sortit de Carmone ; et Sanche, étonné en se voyant seul, demanda quelles personnes composeraient son escorte, puisqu'on lui enlevait la sienne. « Tu es, lui répondit l'alcaïde, sous la » sauve-garde du prince des fidèles, Muhamad » Anasir, et les armes des Musulmans te protè» geront. » Le but apparent du voyage de Sanche était de remettre au roi de Maroc un magnifique exemplaire du Coran, enfermé dans une boîte d'or, recouverte d'un drap de soie vert, brodé en or et enrichi d'émeraudes et de rubis. Il l'avait eu de ses ancêtres, qui vraisemblablement l'avaient pris dans quelqu'une de leurs expéditions. Une double haie de soldats sous les armes bordait la route depuis Carmone jusqu'à Séville ; à l'entrée de cette ville, on avait tendu le pavillon rouge de Muhamad. Ce prince, qui ne voulait ni manquer de procédés envers Sanche, ni lui accorder néanmoins trop de distinctions, avait fait placer trois carreaux au centre du pavillon ; et, calculant le cérémonial dont il devait user envers l'étranger, il fut convenu qu'Abu Giux, un de ses généraux, se tiendrait assis sur le carreau du milieu ; que, lorsque Sanche arriverait, on le ferait entrer dans le pavillon par une porte latérale, tandis que Muhamad entrerait par le

côté opposé; qu'Abu Giux se lèverait au même instant, irait prendre son maître de la main droite, Sanche de la main gauche, et les ferait asseoir de la même manière, après quoi il reprendrait sa place au milieu, et servirait d'interprète aux deux princes. L'entrevue terminée, Muhamad et son hôte firent dans la ville une promenade à cheval, et durant quelques jours les plus brillantes fêtes furent données à Sanche. Lorsqu'il partit, le roi lui fit de riches présens, et on lui rendit son escorte à mesure qu'il arriva dans les villes où elle avait été retenue. Le roi de Navarre ne recueillit pas vraisemblablement de ce voyage le fruit qu'il en attendait, car ce voyage annonçait un allié, et plus tard cependant Sanche parut en ennemi.

An de J. C. 1211. De l'hégire, 608. 1 safer

Peu de temps après le départ de Sanche, le roi de Maroc alla investir Salvatierra, forteresse bâtie sur les rochers à huit ou dix lieues au nord de Xérez, presque inexpugnable par sa position. A l'aspect de ses formidables remparts, Muhamad parut d'abord indécis; mais Abu Saïd ben Gaméa, son ministre, voulait faire cette conquête, et il sut, en flattant l'orgueil de son maître, le déterminer à un siége qu'il eût été honteux, disait-il, de ne point entreprendre. Fallait-il que quelques soldats, parce qu'ils étaient entourés de murailles, se pussent vanter

d'avoir résisté à toute la puissance de Muhamad Anasir? Ces remparts tomberont, dit Aben Gaméa, et cette première victoire sera pour nous le prélude d'une longue suite de succès. Ce ministre, souple, rusé et flatteur, s'était emparé de l'esprit de son maître, et, pour n'avoir point de rivaux dans sa faveur, il avait éloigné de la personne du prince tous les nobles almohades, dont le crédit lui aurait pu nuire; il ne souffrait près de lui qu'un de ces lâches courtisans, tiré de l'obscurité par l'intrigue, pour qui le prince n'est rien et la fortune est tout, entièrement dévoué à ses volontés, et chargé de faire valoir aux yeux de Muhamad l'administration de son ministre : il s'appelait Aben Munéza.

Il était évident que l'attaque de Salvatierra était tout-à-fait contraire à des vues sages et utiles. Il avait fallu d'une part s'enfoncer dans un pays difficile, pauvre, peu abondant, où l'armée ne pouvait subsister qu'avec beaucoup de peine, où la cavalerie manquait de fourrages, où l'hiver avec ses frimas viendrait combattre en faveur des chrétiens : aussi, dès que les froids furent arrivés, il périt une infinité de soldats, autant par la misère et le défaut de subsistances que par les rigueurs d'une saison nouvelle pour eux ; d'autre part ce siége qui dura presque toute l'année, paralysant toutes les opérations

de l'armée, donnait aux chrétiens le temps de voir le danger et de calculer les moyens de défense, de rassembler et d'exercer leurs troupes, de recevoir le secours des soldats que la croisade et les indulgences de Rome armaient dans plusieurs régions de l'Europe.

Cependant la faible garnison de Salvatierra avait besoin d'être renforcée. Le roi de Castille tenta inutilement d'y faire passer des troupes; tous les passages étaient gardés : il essaya pour lors d'attirer les ennemis sur un autre point, et dans le dessein de faire diversion il alla assiéger Calatrava. Il avait avec lui ces bandes nombreuses que l'espoir du pillage, plus que le zèle religieux, avait amenées du fond de la Germanie et des Gaules. La ville de Malagon avait été emportée en passant; celle de Calatrava céda pareillement aux efforts des croisés et des Castillans réunis : mais les premiers, mécontens, dit-on, qu'on admît les Maures à des capitulations qui les sauvaient de la dévastation et de la mort, commencèrent à se plaindre et à murmurer. La mésintelligence se mit entre ces auxiliaires incommodes et les chrétiens espagnols; les croisés n'avaient pu voir sans regret les habitans de Calatrava emporter leurs richesses; et leurs indiscrètes clameurs avertirent Alphonse qu'il ne serait pas moins utile peut-être de se passer de leurs ser-

vices, qu'il ne serait dangereux de les employer; et, quand ils le menacèrent sous divers prétextes de l'abandonner, il ne chercha nullement à les retenir. Offensés de l'indifférence qu'on leur montrait, ils reprirent presque tous le chemin des Pyrénées. L'arrivée des Navarrais et des Aragonais remplit le vide que leur départ laissait dans les rangs d'Alphonse.

Cependant le malheureux alcaïde de Calatrava, Aben Cadis, payait de sa tête le tort involontaire d'avoir rendu une place qu'il n'avait pu défendre. Il avait souvent demandé à son maître des secours, sans lesquels la perte de la ville était inévitable; mais, soit que Muhamad ne reçût point ses messages, soit qu'il se fût obstiné à prendre Salvatierra, il ne fit aucun mouvement en faveur d'Aben Cadis, qui n'en avait pas moins obtenu des conditions honorables. L'alcaïde prévoyait quel sort l'attendait; aussi, quand le père de son épouse offrit de l'accompagner devant Muhamad, il s'y était long-temps opposé; mais il ne put l'empêcher de se joindre à lui et de partager sa fortune. Dès qu'ils furent entrés dans le camp de Muhamad, plusieurs officiers andalous, qui les estimaient, leur donnèrent clairement à entendre qu'ils craignaient pour leur vie, tant le roi avait montré de dépit et de courroux en apprenant la perte

de Calatrava, et ils les exhortèrent à ne point se présenter à ses yeux ; mais il n'était plus temps de choisir un parti. Aben Gaméa, ponctuellement informé de leur arrivée, les fit arrêter sur-le-champ par la garde nègre. Il alla ensuite trouver le roi, qui lui demanda pourquoi Aben Cadis ne venait pas avec lui. « Les traîtres, ré» pondit le ministre, sont indignes de paraître » devant les rois. » Le faible Muhamad, s'irritant de plus en plus par les propos artificieux d'Aben Gaméa, donna l'ordre de faire périr Aben Cadis et son beau-père. Ce supplice injuste remplit d'indignation toute l'armée, et principalement les Andalous, qui voyaient dans l'alcaïde un de leurs plus dignes compatriotes. Pour appeler sur d'autres objets l'attention du roi, Aben Gaméa fit multiplier les assauts contre la forteresse, tant que ses défenseurs, réduits à un petit nombre, et exténués par les privations et par la
Dylhagia. fatigue, furent enfin obligés de capituler. Après cette conquête, qui ne décidait rien, et qui avait paru tellement importante, qu'on n'avait pas ménagé les sacrifices, l'armée entière des Maures se rassembla entre Jaën et Baëza, d'où elle s'étendait jusqu'à la Sierra-Moréna. Ce fut alors
An de J. C. 1212. que le roi de Castille et ses alliés se décidèrent
De l'hégire, 609. à marcher contre Muhamad.

15 safer La haute chaîne des montagnes séparait les

deux armées; mais les Almohades s'étaient saisis de tous les passages. Ils couronnaient les hauteurs de Muradal, au moment où les chrétiens arrivèrent au pied de la montagne et de ses étroits défilés. Il paraissait impossible de forcer le passage, et l'on mit en question une retraite qui plus tard pourrait devenir difficile. Un berger, habitant de ces lieux sauvages, offrit de guider l'armée par des sentiers inconnus ou abandonnés; et il la conduisit en effet jusqu'au sommet des montagnes, par un lieu qui prit dès ce moment le nom de Puerto-Réal, ou Montagne Royale, nom qu'il conserve encore (1). L'armée y trouva un vaste plateau sur lequel ses bataillons s'étendirent : du haut de ce plateau on voyait les Maures se mettre confusément en bataille dans la plaine et dans les vallons; mais des marches longues et pénibles avaient épuisé les forces des soldats; il leur fallait du repos avant de combattre. Pour se mettre à l'abri d'une surprise, les chrétiens entourèrent leur camp de retranchemens; et de part et d'autre deux jours se passèrent à s'observer, ou à faire des préparatifs pour la bataille qui s'annonçait. Le signal de la bataille fut donné le troisième

---

(1) Entre l'hôtellerie ou Venta de Miranda et le village d'Albiso.

jour, et les plaines de Tolosa ou d'Alacâb (1) furent la sanglante arène où les deux nations ennemies combattirent pour leurs destinées.

Les Maures étaient plus nombreux; mais des germes de division existaient entre eux; les Andalous ne servaient qu'à regret les Africains, et des efforts moins unanimes devaient être moins puissans. Les chrétiens n'avaient tous qu'un seul intérêt, celui d'éviter l'esclavage par une mort glorieuse ou par la victoire. Le roi de Navarre commandait l'aile droite, qui se composait de ses troupes et des étrangers, en fort petit nombre, que la défection générale n'avait pas entraînés. Le roi d'Aragon conduisait la gauche; Alphonse de Castille était au centre : il s'était réservé le poste le plus dangereux. Muhamad de son côté avait divisé son armée en trois corps; et de toute sa garde, à laquelle il avait joint l'élite des troupes almohades, il avait fait un corps de réserve, ou pour mieux dire un rempart autour de sa personne. Son pavillon rouge planté sur une éminence, était au milieu de ce corps de réserve, qui formait de toutes parts une haie impénétrable. Il était assis sous

(1) C'est le nom que donnent les Arabes à cette bataille et au lieu où elle se donna. Les Espagnols l'appellent de : *Las navas de Tolosa.*

ce pavillon sur un bouclier, d'où il pouvait être aperçu de tous ses soldats : il tenait d'une main le Coran, de l'autre son glaive, pour témoigner sans doute que les Musulmans devaient, au prix de leurs vies, défendre la foi de leurs pères (1) et la gloire de l'islamisme.

Le corps des volontaires d'Afrique reçut le premier choc des chrétiens : sa résistance fut longue; mais, presque tous massacrés, ils ouvrirent enfin aux vainqueurs un passage vers la colline où se tenait Muhamad. Aux deux ailes le combat s'était soutenu avec un avantage égal; mais la déroute du centre ne put s'opérer sans communiquer le désordre à toute l'armée. Pour comble de disgrâce, les Andalous tournèrent bride et s'enfuirent au plus fort de la mêlée. On dit que leur départ était calculé d'avance, et qu'en abandonnant les Almohades au moment du danger, ils cherchaient à venger le sang

(1) Les historiens espagnols disent que Muhamad avait entouré son pavillon d'une chaîne de fer; d'autres vont plus loin, et sans songer à l'invraisemblance, ils disent qu'il en avait entouré tout son camp. Une chaîne de fer pour un camp de trois ou quatre cent mille hommes !.... On ajoute que le roi de Navarre, ayant forcé le premier cette barrière et voulant perpétuer le souvenir de cet exploit, plaça des chaînes dans l'écusson de ses armes. Les historiens arabes n'en font aucune mention.

d'Aben Cadis, si cruellement répandu devant Salvatierra. Quoi qu'il en soit, la retraite des Andalous acheva la défaite des Africains; partout pressés, rompus, enfoncés, ils cessèrent de résister, et pour éviter la mort ils quittèrent le champ de bataille : mais autour de la colline le combat continuait avec un acharnement affreux. De ces rangs épais de soldats dont Muhamad s'était environné, sortaient de longues piques qui arrêtaient les chevaux des chrétiens; ce ne fut qu'après des charges réitérées qu'ils parvinrent à renverser cet obstacle. Deux évêques, mêlés aux combattans, excitaient leur courage. Arnauld, archevêque de Narbonne, et Rodrigue, archevêque de Tolède; l'un et l'autre, tenant dans leurs mains une croix, montraient aux chrétiens ce signe révéré de leur culte : c'est pour vos autels, c'est pour votre patrie, semblaient-ils leur dire, que vous disputez la victoire : invoquez votre Dieu, il est le dieu des armées, il doublera vos forces, il réduira vos ennemis en poussière. Les Castillans, les Navarrais, les Aragonais, rivalisèrent d'audace, d'efforts, de courage. Les nègres et les soldats de la garde tombèrent par milliers, et ce fut par-dessus leurs cadavres que les chrétiens montèrent sur la colline.

Muhamad était encore dans la même atti-

tude, et voyant la déroute générale des siens il s'écriait douloureusement : *Dieu seul est juste et puissant ; le démon est faux et perfide.* Alors un Alarabe s'approcha de lui, conduisant de la main une jument vigoureuse. « Jusques à quand, » lui dit-il, ô prince des fidèles, veux-tu rester » dans ce lieu ? Ne vois-tu pas tes Musulmans » en fuite ? C'est le jugement de Dieu qui s'ac- » complit. Monte sur cette jument, plus rapide » à la course que l'oiseau dans son vol, que le » trait qui atteint l'oiseau ; elle n'a jamais trompé » l'espoir de son cavalier. Monte, hâte-toi ; car » de ton salut dépend le salut de tous ceux qui » vivent encore. » Muhamad monta sur la jument de l'Alarabe, et celui-ci sur le cheval du prince ; et, s'éloignant précipitamment, ils parvinrent à devancer la foule des fuyards. Muhamad ne s'arrêta qu'en un lieu où il fût hors d'atteinte. Les chrétiens s'étaient mis à la poursuite des vaincus ; mais la nuit, prêtant à ces derniers ses ombres propices, sauva les tristes restes d'une armée si formidable la veille. Victorieuse, elle eût dévoré l'Espagne entière, et le sceau de la servitude, imprimé sur le front des Espagnols, serait peut-être encore aujourd'hui la preuve vivante de son triomphe ; vaincue, elle laissa tomber sans appui l'empire almohade, et prépara la ruine de l'islamisme, qui depuis si

long-temps pesait sur les peuples espagnols (1).

Alphonse VIII venait d'effacer glorieusement l'humiliant souvenir de la journée d'Alarcon; mais, pour rendre la victoire utile autant qu'honorable, il fallait arracher de nouvelles faveurs à la fortune. Tolosa, Bilche, Baëza, ouvrirent leurs portes; Ubéda fut emportée d'assaut, et ses habitans périrent avec la garnison; toutes les villes voisines furent occupées et fournirent un butin immense; l'armée alliée rentra à Tolède chargée de lauriers et de richesses.

Muhamad Anasir ne se trouva pas en sûreté à Séville, lui qui naguère se croyait revêtu d'un pouvoir indestructible et sans bornes; il se sauva de Séville à Maroc, mais il put s'apercevoir sur sa route que le respect et l'estime des

---

(1) Les historiens espagnols ont sans doute exagéré quand ils font monter la perte des Maures à deux ou trois cent mille hommes, et qu'ils réduisent à vingt ou trente hommes celle des alliés. L'un d'eux, plus raisonnable, porte le nombre des morts à soixante mille d'une part et à vingt mille de l'autre. D'après les Arabes, il semblerait même qu'elle fut plus considérable du côté des Almohades, puisque le corps des volontaires et la garde royale de Muhamad y furent presque entièrement détruits; et l'on n'a pas oublié que, suivant eux-mêmes, les seuls volontaires étaient au nombre de cent soixante mille.

peuples suivent rarement les rois dans leurs infortunes. Au lieu de ces fêtes brillantes qui l'avaient accueilli sur son passage à son entrée en Espagne, il ne rencontrà partout que la solitude, la tristesse et l'abattement. Dès les premiers jours de son arrivée à Maroc, se jugeant désormais inhabile à diriger les affaires, ou peu capable d'inspirer la confiance, il nomma pour son successeur au trône son fils Abu Jacùb Jusef, surnommé Almostanzir Bilah ; et, se déchargeant aussitôt sur ses ministres des soins du gouvernement, il s'enferma dans son harem, et chercha à se consoler par les voluptés des disgrâces de la fortune. Abu Jacûb était encore trop jeune pour se placer à la tête de l'administration ; aussi les ministres surent bien profiter de l'inexpérience du fils et de la faiblesse du père, pour exercer, sous le nom du prince, un pouvoir arbitraire, et satisfaire impunément leurs passions, leurs ressentimens ou leurs vengeances ; ce qui ne fit qu'augmenter le mécontentement, faire germer en tous lieux des semences de trouble, et ouvrir la carrière des révoltes à toutes les ambitions mal éteintes qui avaient désolé l'Afrique sous les règnes précédens. Muhamad survécut peu de temps à sa défaite ; il mourut à Maroc, environ quinze mois après. On prétend même que la fin de ses jours fut avancée par un breuvage

An de J. C. 1213. De l'hégire, 610. 11 xaban. empoisonné, et qu'on se hâta de le faire périr, pour prévenir les excès auxquels le portait un caractère ombrageux, aigri par les revers. Lorsqu'il était arrivé à Séville, au lieu de chercher les moyens de réparer les désastres de Tolosa, il ne s'était occupé que de vengeance, et il avait voué au supplice les têtes principales : on craignit à Maroc la répétition de ces sanglantes scènes.

Abu Jacûb n'avait que onze ans quand il hérita de la couronne. L'occasion semblait appeler les chrétiens à de nouvelles conquêtes ; ils ne tentèrent néanmoins aucune entreprise importante. Le roi d'Aragon avait été tué en combattant en France contre les Albigeois ; son fils encore enfant fut soutenu sur le trône par le
An de J. C. 1214. De l'hégire, 611. dévouement des Aragonnais. Alphonse de Castille mourut vers le même temps ; un autre enfant, Henri, lui succéda. Les seigneurs de Lara, artisans éternels de troubles, s'emparèrent de la régence, au mépris des volontés d'Alphonse, qui l'avait léguée par son testament à Éléonore mère du jeune prince, et après elle à sa fille Bérengère, sœur de Henri ; et leur domination parut si odieuse, que d'autres seigneurs prirent les armes pour faire valoir les droits de Bérengère, ouverts par la mort d'Éléonore ; mais Alvar de Lara, maître de la personne du sou-

verain, opposait aux partis le nom et la volonté du roi, et les partisans de la princesse étaient traités de rebelles. Ces dissensions, celles qui agitaient en même temps l'Aragon, laissaient en paix les Maures; mais, par cette fatalité constante qui depuis la conquête semblait dominer sur l'Espagne, au lieu d'employer ce temps de repos à réparer leurs pertes, ils se divisaient entre eux en partis, s'embarrassant peu de la prospérité commune et générale, qui ne peut naître que de l'unité et de la concorde. Cependant les Castillans avaient fait quelques tentatives, ils occupèrent Ubéda et Baëza; le roi de Léon reconquit la ville d'Alcantara; les Portugais s'avancèrent de leur côté dans l'Algarbe, aidés par l'équipage d'une flotte française et hollandaise qui faisait voile pour la Terre-Sainte, et que le mauvais temps avait forcée de relâcher à Lisbonne. Mais toutes ces conquêtes de places situées au cœur du pays ennemi étaient toujours abandonnées, à cause de la difficulté de les conserver. Les Castillans gardèrent seulement la forteresse d'Alcaraz, qui leur ouvrait le chemin de Murcie et de Valence.

An de J. C. 1216. De l'hégire, 613.

An de J.C. 1217 De l'hégire, 614.

Les troubles avaient continué à Tolède. Alvar de Lara venait de lever une armée, non pour combattre les Musulmans, mais pour faire respecter son autorité; et la guerre civile allait faire

